N° 837 44e Année    Tome CCXLIII 1er Mai 1933

# MERCVRE

DE

# FRANCE

Paraît le 1er et le 15 du mois

DIRECTEUR ALFRED VALLETTE








—

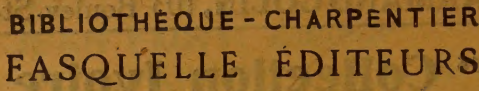
*PRIX DU NUMÉRO*

*France, 5 fr. — Étranger :* 1/2 tarif postal, *5 fr. 75;* plein tarif *6 fr. 50*

XXVI, RVE DE CONDÉ, XXVI

PARIS-VIe





## OFFICIERS MINISTÉRIELS

*annonces sont exclusivement reçues* par M. Claude, 6, rue Vivienne

---

**VENTE** au Palais de Justice, à Paris, le mercredi 3 mai 1933, à 14 heures

## MAISON A PARIS 7, RUE DE CHATEAUDUN

arrondissement) comprenant un seul bâtiment en façade sur rue. *Revenu brut :* 123.000 *francs*
*on*, plus locaux vacants. **Mise à prix : 1.000.000 de francs**
sser à MMes JEAN LENOIR, avoué, 5, rue Rouget-de-l'Isle, et Bethout, avoué.

Vente au Palais, Paris, 11 mai 1933, à 2 h.

**GRAND IMMEUBLE DE RAPPORT** sis à **PUTEAUX** (Seine) rue Pasteur, n° 40. Contenance 870 mètres environ. *Revenu brut :* 60.000 *francs environ.* **Mise à prix,** 300.000 francs. S'adresser Me PLAIGNAUD, avoué, à Paris, rue des Pyramides; n° 14, Me Vitry, notaire à Boulogne-Billancourt, Me Gervais, administrateur, à Paris.

# LOUIS DUMUR

Louis Dumur est mort le mardi 28 mars, à huit heures du soir, après une longue et terrible maladie, héroïquement supportée. Il était entré au mois de janvier dernier dans sa soixante et onzième année.

C'est un des fondateurs du *Mercure de France* qui disparaît et celui qui, avec Alfred Vallette, a fait le plus pour assurer le succès et la réputation de la revue où paraissent aujourd'hui ces lignes.

## I

Louis Dumur habitait, au dernier étage de l'hôtel du *Mercure de France,* trois petites chambres encombrées de livres et de papiers. Il y en avait partout, sur la cheminée, sur les tables, sur les fauteuils et sur les chaises. Lorsqu'il était en plein travail, ce n'étaient autour de lui que brochures ouvertes et dossiers entre-bâillés, amoncellement de notes et de coupures de journaux, de cartes de géographie et de documents photographiques. Il régnait du reste dans tout cela, qui présentait aux yeux l'image d'un prodigieux désordre, un ordre extraordinaire.

Lorsqu'on venait le surprendre vers la fin de la journée, dans cet étrange laboratoire de sa pensée, Louis Dumur empoignait une pile de ces paperasses qui occupaient tous les sièges, la déposait délicatement par terre, puis invitait le visiteur à s'asseoir. Et la conversation commençait.

Dans ses *Portraits d'Hommes*, Rachilde a finement tracé, de sa plume agile, une véridique silhouette de Louis Dumur :

Depuis plus de trente ans, Louis Dumur vit au *Mercure de France*. Non seulement il y vit, mais il aide à le faire vivre. J'ai donc quelque raison de le bien connaître et d'avoir pour lui une sincère admiration, très motivée. Homme d'une probité exemplaire, travailleur héroïque, poète et dramaturge, romancier dont les romans, terriblement documentés, font foi en face de l'histoire de la grande guerre, le célèbre auteur de *Nach Paris* est une de ces figures graves, un de ces caractères entiers, qui forcent l'estime des honnêtes gens, et mettent « les autres » en rage!... Il parle et peut traduire six ou sept langues, a lu tout ce qui est à lire, classiques ou modernes, et cherche à apprendre tout ce qui doit s'apprendre. Je constate que le travail, le plus austère des devoirs accomplis, conserve. Louis Dumur ne vieillit pas, ne change pas; tel que je l'ai vu arriver au jeune *Mercure* à son retour de Russie, où il vécut plusieurs années en qualité de professeur, tel il demeure à peu de nuances près...

Très connu et fort estimé depuis longtemps dans les milieux littéraires, Louis Dumur n'a atteint la célébrité qu'assez tard, lors de la publication triomphale du premier de ses romans de guerre : *Nach Paris*... Il avait alors près de cinquante-sept ans, toute une vie de labeur derrière lui et une œuvre déjà importante et très diverse.

Comme beaucoup d'écrivains, Louis Dumur a débuté dans la littérature en publiant des vers. Le 23 décembre 1889, la censure impériale à Saint-Pétersbourg autorisait la publication de *La Néva*, Poésies, précédées de notes prosodiques, constituant la première œuvre publiée du futur auteur de *Dieu protège le Tsar*, qui était alors précepteur en Russie. A un an de distance, *La Néva* fut suivie d'une autre plaquette en vers, *Lassitudes*, — avec un avertissement sur un *Système prosodique fondé sur l'accent tonique*, — qui parut à la Librairie académique Perrin. Entre temps paraissait, dans la « Bibliothèque

Artistique et Littéraire » (La Plume) : *Albert*, le premier essai de notre auteur dans le roman.

Louis Dumur reniait délibérément toute cette production de sa jeunesse, sauf son *Système prosodique fondé sur l'accent tonique*, réforme logique, disait-il, à laquelle il n'a manqué pour triompher qu'un poète de génie. Dans les dernières années de sa vie, il prenait encore plaisir à exposer son Système Prosodique, à propos duquel Remy de Gourmont écrivait dans son *Livre des Masques* ces lignes empreintes d'amicale ironie :

M. Louis Dumur est assez fort et assez volontaire pour, épris d'une erreur, ne l'abandonner qu'après l'avoir acculée à ses conséquences les plus extrêmes, et assez maître de lui-même pour ne pas avouer son erreur et même la défendre avec toutes les ingéniosités du raisonnement.

On doit à la vérité d'avouer que si, dans cette occasion, Louis Dumur se refusa à avouer son « erreur », c'est qu'il est toujours resté convaincu qu'il n'en avait commis aucune (1).

(1) Contestable, sans doute, le système proposé par Dumur n'était nullement absurde, il était parfaitement défendable.
Charles Maurras, expert en la matière, et bon poète lui-même, y avait consacré une étude lors de la publication de *La Néva*, en 1890.
Voici quelques extraits de cet article, recueilli par son auteur dans *L'Allée des Philosophes* (Crès, 1924) :
« ...M. Dumur vit bien que nos poètes et, à raison plus forte, les théoriciens de notre poésie, se plaignent tous du mode arithmétique de la versification française : à lire les traités vulgaires, on croirait que toutes les syllabes de la langue aient la même valeur, puisque c'est le nombre seul de ces syllabes qui contribue à qualifier notre vers.
« M. Dumur chercha un biais. Il le trouva, non sans adresse, sur un indice que lui fournissaient d'ailleurs les systèmes de versification anglaise et allemande. Il a imaginé de former des « pieds », des « pieds modernes », en combinant non plus des longues et des brèves à la manière des Anciens, mais des toniques et des atones...
« ...Et d'abord il avait raison contre tous les auteurs de vers métriques qui l'avaient précédé. La mesure antique, qui était une mesure fixe, précise peut-être le vestige de quelque notation musicale de la parole, cette mesure est bien perdue. Nos syllabes n'ont qu'une mesure relative, et donc fort variable...
« Il y a, pour l'accent tonique, une règle. Nous savons tous que cet accent tombe à l'avant-dernière ou à la dernière syllabe des mots, suivant qu'ils sont terminés ou non par une muette.
« De ce point fixe, M. Dumur a imaginé qu'il pouvait déduire d'autres règles : là commence l'incertitude... »

Avant son séjour en Russie, où il gagne un peu d'argent qui lui permet de publier ses premiers essais, Dumur avait déjà vécu six années à Paris. Il s'était mêlé au mouvement littéraire, fréquentant les cafés littéraires de la rive gauche et collaborant aux petites revues de jeunes : *Lutèce, Le Chat Noir, Le Scapin, Le Décadent...* Lorsqu'il avait quitté Genève, sa ville natale, où s'était écoulée son enfance, pour venir à Paris, l'« aspirant-écrivain » avait à peine 20 ans. Sauf les cinq années où il vécut partiellement à Saint-Pétersbourg, il n'a jamais cessé d'habiter Paris et de considérer la France comme une seconde patrie, et c'est à juste titre que Rachilde a pu intituler l'étude qu'elle lui a consacrée : *Louis Dumur, le volontaire français.* Au lendemain de sa mort, un journaliste, homme de cœur et véridique, — il y en a, — n'a pas hésité à écrire, de celui qui venait de disparaître, qu'il était un *grand Français.* Il l'était effectivement (2).

Il y aurait outrecuidance à s'instituer, dans la Revue que dirige Alfred Vallette, l'historien de la fondation du *Mercure de France.* Il suffit ici de rappeler que Louis Dumur fut un de ses fondateurs, avant d'en devenir, à partir de 1903, le secrétaire général et le rédacteur en chef.

En 1896 parut *Pauline, ou La Liberté de l'Amour,* le premier grand roman du futur auteur du *Boucher de Verdun.* Une œuvre singulière et maladroite, une sorte de réquisitoire romancé, qui contient quelques scènes fort pathétiques; mais c'est là encore une de ces œuvres que Dumur n'hésitait pas à renier. Il n'en sera plus de même avec *Un Coco de génie,* paru six ans plus tard (1902), qui est un petit chef-d'œuvre de psychologie, tout pailleté de subtile ironie, une « histoire extraordi-

(2) C'est sans doute à cause de cela que M. Paul-Boncour, ministre des Affaires Etrangères, sollicité de plusieurs côtés, a refusé de faire porter à Louis Dumur, sur son lit de mourant, la rosette d'officier de la Légion d'honneur qu'on réclamait pour lui.

naire », un cas, mais qui sert de prétexte à toute une suite délicieuse de scènes de la vie provinciale, décrites dans une langue charmante. Le héros du roman, Loridaine, le « coco de génie », est un plagiaire sans le savoir, un somnambule qui s'assimile les chefs-d'œuvre qu'il lit en dormant, et qui, à l'état de veille, les reproduit, plus ou moins adroitement, en s'imaginant qu'ils sont véritablement ses propres ouvrages. L'auteur avait inventé de toutes pièces cette donnée, et l'avait développée avec une pénétration si sûre et avec une si parfaite finesse qu'il s'est trouvé être lui aussi une sorte de « coco de génie ». En effet, lorsque le livre eut paru, le professeur Grasset, de Montpellier, psychiatre et psychologue célèbre, lui consacra un article dans la *Revue des Deux Mondes*, louant l'auteur de la justesse de son analyse, et citant des observations cliniques sur des cas analogues, qui venaient corroborer et confirmer l'étude si pénétrante du romancier. A propos de ce même roman, Louis Dumur reçut, provenant de diverses petites villes de province, plusieurs lettres de lecteurs qui tenaient à lui faire savoir qu'ils avaient découvert la « clef » de son roman, et que tel ou tel personnage était effectivement — et parfaitement décrit — telle ou telle personne bien connue de son entourage. Inutile d'ajouter que l'auteur, qui avait écrit son livre sans quitter Paris, ignorait jusqu'à l'existence des êtres qu'il était censé avoir si exactement dépeints.

Dans la période de six années qui s'écoule entre la publication de *Pauline* et celle du *Coco de génie*, Dumur a consacré son activité littéraire au théâtre. Il a fait représenter successivement, d'abord seul, puis en collaboration avec Virgile Josz :

*La Nébuleuse*, le 27 avril 1896, au Théâtre Libre;
*La Motte de Terre*, le 14 janvier 1897, à l'Œuvre;
*Don Juan en Flandres*, le 23 juin 1897, à l'Odéon;
*Rembrandt*, le 2 octobre 1898, au Nouveau Théâtre;

*Le Maquignon,* le 9 août 1903, au Théâtre Sarah-Bernhardt;

*Ma Bergère,* le 17 octobre 1903, au Théâtre Molière, à Bruxelles.

Il faudrait ajouter à cette rapide énumération les titres de plusieurs œuvres qui n'ont pas été jouées et sont restées inédites, notamment une grande comédie de mœurs, *Le Demi-Gotha,* à laquelle son auteur tenait beaucoup.

L'œuvre dramatique de Louis Dumur mériterait une étude particulière, que j'espère bien pouvoir lui consacrer un jour prochain.

Dans son *Livre des Masques,* paru en 1897, Remy de Gourmont n'hésitait pas à écrire :

> C'est vers le théâtre que M. Dumur semble avoir orienté définitivement son activité intellectuelle...

et il ajoutait, après avoir analysé *La Motte de Terre* et *La Nébuleuse :*

> M. Dumur est en train de créer un théâtre philosophique, un théâtre à idées...

S'il revint de façon définitive au roman, dès après la mort de son collaborateur Virgile Josz, ce n'est pas seulement par goût, mais surtout par dégoût des démarches, des intrigues, des mille difficultés rebutantes qui surgissent lorsqu'il s'agit de faire jouer une pièce. Dumur n'avait aucun don pour placer sa « marchandise » ; il ne savait ni flatter, ni perdre son temps en longues attentes, ni insister. Dans les milieux de théâtre, il se sentait mal à l'aise, et c'est Virgile Josz à qui incombait l'ingrate besogne des démarches.

Romancier, et romancier célèbre, l'auteur de *Nach Paris* a toujours gardé la nostalgie du théâtre. Il espérait y faire sa rentrée par la grande porte, lorsque quelqu'un s'avisa de tirer un drame de son roman *Le Boucher de Verdun.* La pièce fut effectivement écrite et jouée, mais

de telle manière et dans de si mauvaises conditions qu'on courait à un échec certain. Notre ami en garda quelque regret.

En 1909, 1910 et 1911, Louis Dumur publie coup sur coup, ornés de charmantes illustrations de Gustave Wendt, ses trois romans genevois : *Les Trois Demoiselles du père Maire, Le Centenaire de Jean-Jacques* et *L'Ecole du Dimanche.* Souvenirs d'enfance romancés, d'une ironie émue, d'une fraîcheur primesautière, et tout baignés de poésie, ces trois petits livres montrent leur auteur atteignant à une forme d'art parfaite. Ils resteront un régal pour tous les lettrés, tout en continuant à enchanter les enfants eux-mêmes (3).

Puis vint la guerre.

J'aurai à revenir sur l'influence qu'elle exerça sur la pensée de Louis Dumur, et sur toute son activité intellectuelle. Tout d'abord, il devint polémiste, un polémiste implacable et justicier : renseigné, précis, terrible. Toute sa polémique, qui est déjà de l'histoire, il l'a réunie dans son livre *Les Deux Suisses*, qu'il jeta à la face des « neutres » hypocrites de son pays, de ceux qui germanisaient sous le couvert de la neutralité, de ceux aussi qui se disaient neutres par pusillanimité.

Enfin le Louis Dumur nouveau, le Louis Dumur transformé par les événements et les leçons de la guerre longuement ressentis et médités, publie en 1919 un nouveau roman, *Nach Paris...* A peine romancé, c'est le récit, atroce et pathétique, de la ruée des Allemands sur Paris,

(3) On peut rattacher au cycle genevois le petit roman historique intitulé *Un estomac d'Autriche*, écrit à l'occasion du centenaire de la Restauration de la République de Genève, et paru en 1913 à Genève. Comme le précise Louis Dumur dans sa préface, « ce qu'on appelle à Genève la Restauration, c'est le retour de la petite république à l'indépendance, après une période de quinze ans d'annexion à la France. Le déclin de Napoléon, à la suite de la défaite de Leipzig, et le passage du Rhin par les armées alliées furent l'occasion de cette Restauration qui se produisit le 31 décembre 1913. » C'est cet événement qui fait l'objet du récit romancé que donne l'écrivain, pressentant la formule qu'il devait faire triompher dans le cycle de ses grands romans sur la guerre de 1914-1918.

en août 1914, jusqu'à la bataille de la Marne où fut brisé leur élan.

Dès sa publication dans le *Mercure de France*, l'œuvre eut un retentissement considérable, et, lorsqu'elle parut en volume, lancée par un étincelant article de Léon Daudet : *Un livre vengeur : « Nach Paris! »*, paru dans *l'Action Française* du 5 décembre 1919, elle connut le grand succès. Brusquement, à 57 ans, Dumur devenait un auteur à gros tirage et un auteur célèbre.

Votre livre, écrivait Léon Daudet, n'est pas seulement un beau livre, il est une bonne et utile action.

Exercer une action, tel était bien le but qu'il allait désormais poursuivre jusqu'à la fin de sa vie en publiant la grande suite de ses romans d'histoire de la guerre. Il fit paraître successivement : *Le Boucher de Verdun* (1921); *Les Défaitistes* (1923); *La Croix-Rouge et la Croix-Blanche, ou La Guerre chez les Neutres* (1925); *Dieu protège le Tsar* (1927); *Le Sceptre de la Russie* (1929); *Les Fourriers de Lénine* (1931); *Les Loups Rouges* (1932). Il laisse le manuscrit à peu près achevé — et qui sera publié — d'un roman de la même veine : *La Fayette, nous voici!* Un dernier volume, intitulé *La Victoire*, — et celui-là, hélas! ne sera jamais écrit, — devait couronner et terminer cette monumentale histoire romancée de la guerre, qui demeurera un document littéraire de premier ordre sur une des époques les plus tragiques de l'histoire du monde.

Il me paraît inutile d'analyser dans le détail cette dernière partie de l'œuvre de Dumur, qui est de beaucoup la mieux connue et qui reste présente à toutes les mémoires. Je reviendrai du reste tout à l'heure sur les sentiments qui la lui ont inspirée, et sur les mobiles auxquels il a obéi en y consacrant toute son activité durant plusieurs années.

Pour cette monumentale série qui comportera finalement neuf grands romans — au lieu de dix prévus par

l'auteur, — l'ironique et délicat écrivain du *Coco de Génie* et des petits romans genevois s'est constitué un style nouveau, plus dense, plus chargé, aspirant, et atteignant souvent, à la puissance du style épique. La langue avait plus de grâce et d'élégance sans doute, plus de pureté aussi, dans ses ouvrages antérieurs. Mais, pour dépeindre les horreurs de la guerre, la frénésie des combats et des révolutions, ne fallait-il pas emprunter un autre langage, plus tourmenté, plus alourdi de matière, plus pesant parce que visant au monumental? L'exemple des vieux naturalistes, de Zola notamment, exerça une influence indéniable sur la genèse du nouveau style de Dumur : un style orageux, bousculant parfois la syntaxe, charriant avec lui des scories, mais atteignant à une force vraiment impressionnante, lorsque la page est bien venue.

Un bon juge, l'un des meilleurs critiques littéraires de ce temps, le seul qui ait une action sur le public, j'entends nommer Léon Daudet, a parfaitement caractérisé la manière de Dumur, d'abord dans l'article qu'il a consacré au *Boucher de Verdun* dans *l'Action Française* (4), puis dans l'étude plus complète insérée dans une plaquette sur *le Roman et les Nouveaux Ecrivains* (5).

Je crois utile d'en rappeler quelques passages :

Ce ne sont pas de petits livres, ce sont de grands livres que ces romans de guerre de Dumur.

. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

Un nouveau roman, historique et guerrier, de M. Louis Dumur, l'auteur de *Nach Paris!*, vient de paraître. Ce roman, d'une extraordinaire puissance descriptive, est de la même veine, de la même verve, de la même violence, et peut-être encore mieux composé que le précédent... Je dirai de lui, comme de *Nach Paris!*... « qu'il ne peut être mis dans de jeunes mains, pas plus que certains dessins de Goya, attendu

(4) *L'Action Française*, 27 avril 1921.
(5) *Le Divan*, 1923, pp. 17 et suiv.

qu'il évoque, et de façon crue, ce que Shakespeare appelle les parties honteuses de l'ombre. Mais le roman, — même quand il est une école de résistance morale ou patriotique, — n'est pas un blanc-manger, un parterre fleuri d'innocence et de douceur. Il peut, et il doit, à l'occasion, montrer le gouffre de la passion, avec le moyen d'en sortir. Nous en reparlerons. La guerre a renouvelé la crudité de la description, dont Louis Dumur, d'ailleurs, n'abuse pas. Il la met, comme un effet d'horreur tragique, là où elle demeure vraisemblable ou vraie.

Ceci dit, il demeure incontestable que cette œuvre révèle un peintre du réel qui sait conter, dans un langage clair bien que touffu, qui sait émouvoir, qui ne s'abaisse jamais, même s'il montre la sanie mêlée au sang...

. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

Le procédé de Louis Dumur, parfaitement légitime en un tel sujet, consiste à introduire la fiction et à la faire se mouvoir dans une multitude de détails exacts, documentaires, de figures réelles et strictement décrites...

. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

(*Le Boucher de Verdun*)... est en même temps qu'un récit du plus captivant intérêt, un des meilleurs livres écrits sur la guerre...

. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

Je n'insiste pas sur les dons de conteur de Louis Dumur, que chaque lecteur a pu constater. Mais il y a mieux que cela : une puissance d'évocation hallucinatoire...

. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

L'audace des descriptions est rachetée par cette chaleur lyrique, cette force percutante de la rage et de l'invective, dont le prix est, à mes yeux, inestimable. Autant les récits de bataille, dans un livre comme *La Débâcle*, de ce malfaisant Zola, sont chiqués et uniquement verbaux, autant les mêmes récits, chez Dumur, atteignent naturellement au pathétique, gardent l'ampleur et la fièvre de la grande lutte. C'est par cette fougue, cet ordre, ce rythme dans la véhémence, cette richesse d'impressions, cette verdeur, cette noblesse aussi, dans le choix des épisodes et dans le dialogue, que Louis Dumur s'est placé au premier rang.

Ces appréciations, la postérité les ratifiera.

Nul doute que l'œuvre de Louis Dumur ne garde une place dans l'histoire littéraire, et dans l'histoire tout court.

II

Bien que cela puisse paraître indiscret, je voudrais qu'il me fût permis de parler maintenant, d'une manière toute personnelle, de l'ami que nous venons de perdre et auquel me liaient les sentiments de la plus affectueuse, de la plus confiante, de la plus parfaite amitié. Lorsque j'ai connu Louis Dumur, il y a un bon quart de siècle, j'étais un très jeune homme, et lui-même avait l'âge que j'ai aujourd'hui. La sympathie entre nous naquit immédiate, et notre mutuelle amitié grandit et se fortifia avec le temps sans que l'ombre la plus légère vienne jamais l'effleurer.

D'un abord froid, parfois presque rébarbatif, d'aspect un peu lourd et assez rude, le visage broussailleux et sévère, très indifférent à sa mise, la parole difficile, l'élocution lente et embarrassée, Louis Dumur, au premier contact, figurait le contraire d'un personnage aimable. Vis-à-vis d'un inconnu, d'un gêneur présumé, qu'il voyait pour la première fois, il se tenait sur la défensive.

Mais quelle trompeuse apparence! La glace une fois rompue, le contact étant bien pris, un personnage tout différent se révélait. Sa prodigieuse curiosité intellectuelle se réveillant, — car il était curieux de toutes les idées, de tous les sentiments, de tous les êtres, de toutes choses, — Louis Dumur s'intéressait à son interlocuteur. Il l'écoutait parler, le questionnait, approuvait ou soulevait des objections, discutait, rétorquait, se livrait enfin, et se passionnait. La sympathie pour lui procédait toujours d'une origine intellectuelle. De même, du reste, l'antipathie, et il en avait de très vives. Il était impitoyable aux sots, qu'il méprisait, et à tout ce qui lui

paraissait émaner de la sottise. Dans ce cas, il se hérissait, se confinant un moment dans un silence terrible, et tout à coup, en quelques mots inexorables, tranchait.

Je ne crois pas que Louis Dumur ait jamais été l'homme du premier mouvement. D'une sensibilité très aiguë, il se méfiait de ses sentiments, de ses émotions; avant d'en subir l'influence et d'en accepter la moindre donnée, il les évoquait au tribunal de sa propre raison, et les jugeait avec une redoutable clairvoyance.

Que l'on n'aille pas conclure de là que Louis Dumur aspirait à une sorte d'indifférence supérieure. Je ne crois pas avoir jamais rencontré d'être plus passionné ni plus entier dans ses passions; mais ses passions étaient toutes de nature intellectuelle. Toutes étaient justifiées à ses propres yeux par un grand luxe de raisons et d'arguments qui lui paraissaient décisifs; car, vis-à-vis des autres comme vis-à-vis de lui-même, Louis Dumur était d'une loyauté absolue. Il était extrêmement sensible aux arguments, et se montrait toujours prêt à réviser ses opinions sur tel ou tel point, à condition qu'on lui fournisse pour cela de bonnes raisons. Notre ami n'a jamais été un homme aux convictions toutes faites et se refusant systématiquement à en changer : tout au contraire. Et, de cela, sa vie apporte de nombreuses preuves. Mais, une fois qu'il avait acquis une conviction, après l'avoir passée au crible serré de sa critique, il s'engageait tout entier à la défendre; sans biaiser, sans essayer jamais de recourir à de petites habiletés équivoques, sans se ménager aucune ligne de retraite. Car Dumur était doué d'un rare courage. Il était courageux dans toutes les acceptions du terme, intellectuellement et moralement au premier chef, mais aussi physiquement, ainsi qu'il n'a cessé de le montrer au cours de la terrible maladie qui a fini par le terrasser. Espérant contre l'espérance, avec une énergie inlassable, il a combattu contre le mal qui l'étreignait jusqu'à la dernière heure. Il n'a pas accepté la mort;

inaccessible au désespoir, il a lutté contre elle jusqu'au bout, fièrement. Il a été vaincu, sans doute, mais on peut dire qu'il n'a pas pris parti de sa défaite. La mort n'a pas pu appliquer sur son visage le masque de sérénité — si pâle, si doux, et presque consolant — qu'elle impose à presque tous ceux qu'elle emporte.

Je reverrai toujours, telle que je l'ai vue, la physionomie tragique de mon ami mort, avec l'expression tragique de mécontentement dont elle était empreinte.

Un amour profond pour la vie fut un des traits les plus marquants du caractère de Louis Dumur. Sans grandes exigences personnelles, il aimait la vie pour elle-même, il la considérait comme un spectacle prodigieusement divers et intéressant, comme une source inépuisable de sensations, de sentiments et de pensées. En dehors de toutes préoccupations morales, en dehors de toutes considérations sur les fins de l'existence, notre ami s'enchantait à vivre et à voir vivre; il était reconnaissant à chaque heure, même la plus banale, de ce qu'elle pouvait apporter; il y découvrait des richesses insoupçonnées.

Comme nous parlions un jour ensemble de l'hypothèse métaphysique du Retour Eternel, et que je lui faisais remarquer combien cette notion du renouvellement perpétuel d'événements toujours identiques était généralement insupportable à l'esprit des hommes, combien elle leur paraissait désespérante, Dumur me répondit : « Eh bien! moi, si l'on m'offrait de revivre une infinité de fois ma vie, telle que je l'ai vécue, j'accepterais sans hésiter, avec reconnaissance. » Et, après un instant de réflexion, il ajouta : « La vie n'a probablement pas d'autre but, et n'a pas besoin d'autre but que d'être La Vie, rien que La Vie. »

Comme il le disait dans *l'Ecole du Dimanche* :

J'avais ma vie à vivre. C'est tout ce que je savais, tout ce

que je pouvais comprendre; cela me suffisait et je n'en demandais pas plus.

Qu'on y prenne garde, ceci est proprement une forme héroïque de la sagesse.

Puisque j'en suis à égrener des souvenirs, dans le seul but de faire mieux connaître l'homme qui fut pour moi un grand ami, qu'on me permette d'en évoquer un autre encore, bien significatif aussi.

Louis Dumur faisait toujours montre en amitié d'un tact exquis. Très secret lui-même, ennemi de tout étalage de ses sentiments intimes, il ne sollicitait jamais une confidence. Lorsqu'on se confiait à lui, il vous écoutait avec patience, marquant sa bienveillance par quelques remarques infiniment délicates. S'il jugeait — avec quelle sévérité parfois! — les idées ou le caractère des hommes, il ne se permettait jamais de juger leurs sentiments. Il s'appliquait à les comprendre et à les expliquer. Mais ceci n'est que parenthèse. Je voulais en venir à ceci : c'est que je ne crois pas qu'il y eût d'exemple que Dumur ait jamais dit, à l'un quelconque de ses amis, une parole, je ne dis pas blessante, mais même un peu désobligeante. Il s'en serait voulu de leur causer la peine la plus légère. Il les jugeait sans doute, mais dans son for intérieur, rien que pour lui. Un jour, je m'amusai à le provoquer en lui disant : « Je crois vous connaître assez pour deviner le jugement que vous portez sur moi. » Et je me jugeai moi-même. J'insistai notamment sur le fait qu'il devait me reprocher mon manque de constance, mon dilettantisme. « Oui, c'est vrai, me répondit-il, vous ne faites que ce qui vous plaît. » Ce fut l'origine d'une petite discussion très amicale, au cours de laquelle je l'amenai à me parler de lui-même et à me dire : « Je suis ainsi constitué que je me plais toujours à faire ce que j'ai à faire, que je l'aie choisi ou que j'y sois contraint. » C'était la vérité même, et c'est encore un beau trait de son caractère.

Louis Dumur apportait à tout ce qu'il faisait, même aux plus infimes, même aux plus ingrates besognes, mieux qu'une conscience admirable : une sorte d'enthousiasme tranquille. Il avait le génie de rendre intéressant à ses propres yeux tout ce qu'il était obligé de faire. Petite ou grande, chaque action avait en elle-même sa justification et son but. « Les moindres choses, disait-il, peuvent avoir leur intérêt, lorsqu'elles sont justifiées. » A ses yeux, tout se justifiait. Cela contribuait à donner à sa vie, si calme, et d'apparence parfois si routinière, un prodigieux attrait. Toujours Louis Dumur se plaisait au labeur, à tous les labeurs; et il était extraordinairement laborieux, sans avoir jamais l'air ni pressé ni surchargé de travail, et jamais il ne se plaignait. Il a consacré beaucoup plus de temps qu'on n'imagine à des besognes mal rétribuées, ou pas rétribuées du tout, pour rendre service à des gens ou à des groupements que souvent il n'aimait que médiocrement. Ce qu'il s'était engagé à faire, il le faisait, même à l'égard de ceux qui ne tenaient pas leurs engagements. Comme je le lui reprochais un jour amicalement, il me répondit : « Ça m'a tout de même appris beaucoup de choses. » Le fait est que Louis Dumur était une encyclopédie vivante. Doué d'une mémoire magnifique et parfaitement fidèle, il avait des lumières sur presque tout, une érudition très solide, appuyée sur un robuste bon sens. C'est ce qui lui a permis d'être pour le *Mercure de France* un rédacteur en chef d'une qualité exceptionnelle. C'est aussi, par un paradoxe assez étonnant, ce qui a fait de cet homme, à la parole difficile et presque embarrassée, un « causeur » extrêmement attachant. Hésitant sur le choix des mots, émaillant constamment son discours de « N'est-ce pas..., n'est-ce pas... », pour se donner le temps de trouver une forme adéquate à sa pensée, il empoignait son sujet, le tournait et le retournait sous tous ses aspects et dans tous ses détails, avec une minutie et une exactitude stupéfiantes. Les faits s'enchaînaient aux

faits les réflexions aux réflexions, et, de l'exposé laborieux, au cours embarrassé et lent, jaillissait une pensée d'une limpidité si parfaite qu'elle en paraissait lumineuse.

Lorsque, au cours de la préparation scrupuleuse et méthodique de ses grands romans d'histoire, Dumur exposait, avec cette passion de la vérité dont il était possédé, quelque point litigieux et contesté, on pouvait l'écouter sans lassitude pendant des heures. Ayant tout lu, tout vu, ayant compulsé et confronté tous les documents, sans une note, s'aidant de ses seuls souvenirs, il reconstituait le réel avec une précision hallucinante. Il vivait véritablement et vous contraignait à vivre au sein même des événements. Il pouvait vous expliquer même, dans tous leurs détails, avec une puissance de vie extraordinaire, le fonctionnement des institutions les plus complexes : un ministère, un Etat-Major. Sa puissante imagination vous transportait au cœur même, tout palpitant, des choses vivantes. Ce n'est pas un érudit qui parlait après avoir compulsé ses dossiers, mais un témoin qui avait véritablement vécu les moments tragiques dont il rappelait le souvenir. Alors, ses yeux brillaient et son teint se colorait. Le personnage laconique et bourru, auquel se sont heurtés tant de solliciteurs, avait fait place à un être tout vibrant d'humanité. Sous ses dehors un peu rudes parfois, Louis Dumur cachait un certain fond de timidité. Lorsqu'il était en confiance, il était le plus agréable des hommes, et le plus facile à vivre, le plus agréable des compagnons de vacances ou des compagnons de voyage, satisfait de tout, perpétuellement enchanté, plein d'enthousiasme et plein d'allant. Avec cela, d'un désintéressement absolu, d'une bonté plénière, d'une générosité magnifique, sans aucun étalage. Je ne crois pas que personne ait jamais frappé à sa porte ni fait appel à sa bourse en vain. Il ressort, par exemple, d'une correspondance trouvée dans ses papiers, qu'entre 1892 et 1894, sur un appel d'Adrien

Remacle, il s'était associé à cinq autres personnes afin de verser discrètement, à un petit restaurateur du quartier, 180 francs par mois pour assurer le couvert à Verlaine tombé dans la misère. Les trente francs de sa quote-part représentaient un véritable sacrifice pour Louis Dumur, dont la situation matérielle était alors fort modeste. De cela, il n'a jamais parlé à personne. Ce qu'on a pu connaître de ses bienfaits, ce fut toujours par hasard et malgré lui. On en pourrait cependant citer beaucoup. Toutefois, s'il était généreux, c'était sans être dupe; il n'éprouvait pas le besoin de se leurrer sur les gens, ni de les estimer pour les aider; il lui suffisait qu'ils fussent malheureux. Il me dit un jour, comme pour se justifier de se laisser « taper », ces mots magnifiques : « Ça doit être si dur de quémander ! »

Dans un autre ordre d'idées, il avait encore de ces « faiblesses » qui sont d'une si touchante humanité. Il consentait à prêter longuement l'oreille aux divagations d'un demi-fou, qui lui prenait un temps précieux, et l'exaspérait. Je lui en faisais reproche, il me répondit : « Que voulez-vous, c'est un pauvre fou, il faut bien que quelqu'un l'écoute. *Ça lui fait du bien.* » Le hasard d'une conversation m'a permis d'apprendre — sans qu'il s'en soit jamais douté — un autre trait de son caractère, encore bien plus touchant. Je crois utile de le relater, le plus brièvement possible. Louis Dumur, revenu de Russie, fit la connaissance d'une femme étrangère de haute condition, mais un peu perdue dans le tourbillon de la vie parisienne; ce fut le grand amour de sa vie. Elle ne tarda pas à tomber malade, dut se soigner assez longtemps, et finalement mourut en laissant des dettes. L'écrivain, tout jeune alors, et sans situation stable, prit des arrangements avec les créanciers de son amie, et, pour que rien ne puisse entacher sa mémoire, pendant plus de dix années, il paya, jusqu'à l'extinction complète, les dettes de celle qu'il avait aimée.

Des traits de fidélité, si émouvants, projettent une

mystérieuse lueur sur les profondeurs secrètes de l'être et révèlent l'infinie délicatesse et les sentiments de tendresse pudiquement dissimulés, qui constituaient la vraie nature de notre ami.

III

En raison, peut-être, de son apparence, on s'est souvent complu à considérer Louis Dumur comme une sorte de protestant sans la foi, sectaire et rigide, ancré dans des convictions acceptées une fois pour toutes et qu'il défendait de toutes les forces de son intelligence, avec une grande habileté dialectique et une extrême richesse d'arguments. Cette vue est erronée, je l'ai déjà dit; mais il me paraît utile d'y revenir avec quelque détail.

Que Dumur ait gardé la marque de ses origines et de son éducation protestantes, cela ne saurait être raisonnablement contesté. Mais on aurait tort d'y attacher une importance excessive; la forme, ici, risquerait de dissimuler le fond.

Sérieux jusqu'à la gravité, notre ami était un très libre esprit, infiniment compréhensif et curieux de toutes choses. Dans l'ordre intellectuel, il a passé sa vie à se libérer, à se conquérir lui-même, à se créer, en dehors de tout système, des vérités de plus en plus conformes aux réalités que découvraient ses yeux d'observateur attentif et son esprit toujours en éveil.

Protestant, il s'est libéré du protestantisme, et cela s'est fait sans déchirement, comme sans regret.

Sur cette évolution, *L'Ecole du Dimanche* est un document intéressant. Non point qu'il y faille voir une autobiographie romancée. Louis Dumur s'est libéré beaucoup plus tard que son petit héros Nicolas Pécolas; lorsqu'il l'a fait, il atteignait presque à l'âge d'homme. Cela n'a point été chez lui le résultat d'une crise sentimentale, mais une simple démarche intellectuelle. Lorsqu'il cessa

de croire, — il me l'a raconté bien des fois, — il se sentit plus riche et plus libre, et la vie lui apparut meilleure. Cette ivresse de la libération, il l'a admirablement décrite, telle qu'il l'avait ressentie, dans une page de *l'Ecole du Dimanche* :

Les jours qui suivirent furent certainement les plus heureux de ma vie. Débarrassé du cauchemar chrétien, il me parut que je renaissais délicieusement à l'existence, que mes yeux s'ouvraient sur un monde nouveau, transformé, enchanteur, dont je n'avais jamais soupçonné jusqu'ici la douceur et la beauté. Il me fallut d'abord me rendre compte que je n'avais pas été le jouet d'un rêve, que ce que j'avais entendu, je l'avais bien entendu, que ce que j'avais compris, je l'avais bien compris, et que je pouvais retrouver à ma volonté et sur un simple appel de ma mémoire une partie des arguments, des faits, des évidences qui avaient dissipé les fantômes et mis en fuite la terreur biblique. Ç'avait été alors une explosion grandissante de joie. Ebloui, transporté, radieux, je me faisais l'effet d'un convalescent relevant d'une grave maladie, ou mieux d'un aveugle recevant la lumière, ou mieux encore, d'un fou parvenant à la raison, avec cette différence qu'ayant partagé ma folie avec un nombre immense de gens, je n'éprouvais nulle honte à l'avoir été, mais seulement un grand bonheur de ne l'être plus. Tout ce à quoi j'avais cru me paraissait déjà si lointain, si étranger! Comment avais-je pu, par exemple, succomber si inexplicablement à cette extravagante idée du péché? Je voyais si bien maintenant que tous ces actes qualifiés de péchés étaient des faits simplement humains, ne tirant leur signification que de leur rapport avec l'homme ou la société, et dont la plupart étaient d'ailleurs très légitimes, quelques-uns même empreints d'une véritable noblesse! Combien je fus satisfait de découvrir cela par le seul exercice de mon bon sens enfantin! Comme tout me paraissait clair désormais, limpide et facile! Plus de faux scrupules! Plus de morbides altercations de conscience! La vie naturelle, saine, vive, dans la droiture instinctive du cœur et la stabilité sereine de l'esprit! Et, à ces pensées, qui se pressaient, plus ou moins formulées dans mon cerveau ravi, je me trouvais inondé d'une béatitude inconnue, j'éprouvais pour la première fois

ce sentiment d'allégresse intense qui, selon le pasteur Babel, accompagnait l'obtention de la loi et qui éclatait chez moi précisément parce que je ne l'avais plus (6).

Par la suite, Louis Dumur s'était épris des idées dites « de gauche » : humanitarisme, internationalisme, pacifisme. Avec un inlassable dévouement, avec une application acharnée, il se consacra, faisant toujours preuve d'un désintéressement absolu, à servir les idées qui lui paraissaient les meilleures et les plus belles, sans ménager ni son temps ni sa peine, et sans chercher jamais à en tirer le moindre profit pratique, ni le moindre bénéfice. En aucun cas, il n'a fait d'une cause à défendre un gagne-pain; en aucun cas, il ne l'a envisagée comme une prébende.

Ceux qui ne l'ont pas approché durant ces années-là n'ont aucune idée de la somme énorme de travail qu'il a pu fournir comme secrétaire de rédaction du *Courrier Européen,* et comme rédacteur de la *Correspondance Russe* (organe en France du parti cadet). Lourde tâche, tâche obscure, à peine rétribuée, et poursuivie cependant avec une conscience admirable et une parfaite abnégation. Ceux qui, aujourd'hui encore, tirent profit des idées dites « généreuses » y ont sacrifié bien moins d'eux-mêmes que n'a fait notre ami.

Puis est venue la guerre, contredisant à toutes ses belles fantasmagories. Quatre années d'angoisse, sous un ouragan de fer et de feu. Avec une grande détresse au cœur, Louis Dumur vit s'effondrer le bel édifice de ses rêves. En une nuit, la tempête venait détruire l'édifice de ses songes généreux.

Contre l'impérialisme allemand déchaîné, accumulant les horreurs et les crimes, l'ancien secrétaire de rédaction du *Courrier Européen* crut à la croisade de la justice et du droit. Il suivit la même évolution que l'illustre

(6) *Ecole du Dimanche.* 1 vol. *Mercure de France,* 1911, pp. 255 et suivantes.

poète belge Verhaeren, humanitaire, internationaliste et pacifiste de la veille, comme lui; la même évolution que son ami et confrère du *Courrier Européen*, le dramaturge Paul-Hyacinthe Loyson.

Il faut avoir assisté, comme il m'a été donné de le faire, à des conversations entre ces hommes éminents, pour savoir la puissance de colère, — de noble colère, — qu'ils puisèrent dans leur poignante désillusion.

Ces fiers esprits, se reprochant de s'être trompés sur les hommes et sur le monde, devaient désormais consacrer toutes leurs forces et tout leur talent à dissiper des illusions dont ils se sentaient les premières victimes.

Suisse, et partant neutre, âgé de plus de cinquante ans, Louis Dumur allait consacrer désormais le meilleur de son activité à participer à ce qu'on a justement dénommé « la guerre sans armes ». Il se lança dans cette aventure avec le même courage qu'il avait déployé en toutes circonstances, sans réserves, sans arrière-pensée, et sans ménagements. Il tourna le dos à d'anciens camarades, se brouilla avec de vieux amis qui, ne pouvant accepter d'avoir eu tort, de s'être trompés durant toute leur vie, tentaient d'ergoter et de ruser pour sauver quelque chose de leurs illusions. Je ne parle ici que des gens sincères, et non point de ceux qui vivent des illusions qu'ils propagent parmi les hommes, pour les mieux piper et pour les mieux gruger. Les batailles auxquelles il prit part dans cette guerre sans armes ne furent pas sans avoir pour lui de graves conséquences. A vouloir dire, avec une impitoyable et rude sincérité, certaines vérités pénibles à ses compatriotes ,notre ami sacrifia en quelque manière la petite patrie qui était si chère à son cœur, la Suisse, à sa grande patrie intellectuelle, la France. Les hypocrites protestations, les injures avec lesquelles furent accueillies les révélations et les implacables polémiques des *Deux Suisses* ont profondément ulcéré Dumur. Il avait conscience de n'avoir jamais dit que la vérité, pour la faire servir à la défense de la meilleure

cause; il n'a jamais accepté qu'on puisse lui en contester le droit, ni qu'on lui en fasse reproche.

De même qu'il s'était brouillé avec des amis chers, Dumur se brouilla avec son pays, et il mourut irréconcilié. Invité, il y a quelques années, à se rendre en Roumanie, à l'occasion du Congrès de la Presse latine, — voyage qui fut pour lui un véritable triomphe, — Dumur dut traverser la Suisse. Une réception avait été organisée à la gare de Lausanne en l'honneur des congressistes; l'auteur des *Deux Suisses* refusa de descendre. A l'aller comme au retour du voyage, il traversa son pays natal sans accepter de quitter son wagon, comme le plus étranger des étrangers. Et ce lui fut très douloureux : il me l'a dit.

Conscient d'avoir accompli son devoir de Suisse, et de bon Suisse, il n'admettait pas qu'on mît en doute son patriotisme, ni la noblesse et la pureté de ses intentions. Là-dessus, il était absolument intransigeant.

Conscient en outre du danger permanent que représentait pour la civilisation du monde, et pour les hommes, les illusions dont il s'était lui-même longtemps abreuvé, Louis Dumur résolut de se faire l'historien de la grande catastrophe. Un historien à la fois scrupuleux et passionné. Guerre, invasion, révolution russe, déchaînement du bolchevisme; autant de leçons dont le souvenir ne devait pas être perdu. Il fallait que le monde fût mis en présence de sa propre horreur et de ses propres folies. Les mêmes folies devant nécessairement être génératrices des mêmes horreurs.

Telle est, dans toute la noblesse de son dessein, l'origine de l'immense fresque historique et romanesque dont Louis Dumur entreprit l'exécution, tâche immense, que la mort ne lui a pas permis d'achever.

La préparation de ses romans sur la Grande Guerre a contraint l'auteur de *Nach Paris!...* à un travail de documentation véritablement prodigieux. Dans le maniement et la critique des documents, il aurait pu rendre

des points au chartiste le plus minutieux. Tous les textes étaient lus, annotés, confrontés, les sources examinées, les truquages éventés; jamais le romancier ne se serait permis, pour sa commodité personnelle, de solliciter un passage, ou de le déformer le moins du monde. La vérité d'abord! la fiction n'étant qu'un vêtement dont on l'habillait, et qui avait pour but, à la fois de rendre le récit plus attrayant, et de recréer l'atmosphère autour des événements, de telle manière qu'on se trouve plongé en pleine réalité.

Les faits de l'histoire, l'étude des événements, la recherche de leurs causes et de leurs conséquences, le contact avec les acteurs du grand drame, l'analyse de leurs mobiles, les sources de leurs attitudes et de leurs sentiments, tout cela a contribué à procurer à Dumur des notions approfondies et originales sur les hommes et sur le monde. Sa pensée personnelle en fut largement influencée, et en subit une orientation nouvelle.

De même qu'il avait perdu la foi dans la religion de son enfance, le puissant romancier, au soir de sa vie, perdit la foi dans l'humanitarisme démocratique qui fut la religion de son âge adulte. Derrière les grands mots : progrès, égalité, liberté, justice sociale, droit des peuples, — qui lui paraissaient jadis recouvrir de hautes et nobles idées, — il découvrait l'impérialisme brutal des peuples et des foules, ou les petits intérêts de petits hommes. Désormais, la démocratie lui apparaissait comme un beau rêve et comme une pauvre réalité; le suffrage universel comme un leurre et une stupidité. « Les masses, disait-il, sont bêtes. Elles sont faites pour être dirigées, et non pour diriger. Bien menées, elles peuvent réaliser de grandes choses; lorsque ce sont elles qui mènent, on court à la barbarie. »

Même dans les dernières semaines de sa vie, inquiet des événements, il s'intéressait passionnément à tout ce qui se passait dans le monde, espérant malgré tout que viendrait pour l'humanité une époque moins trouble et

des temps meilleurs, et que les hommes — certains hommes, du moins — pourraient encore réaliser de nobles œuvres et de grandes choses.

En dépit des illusions mortes, et des désillusions, l'optimisme demeurait en lui le plus fort : un optimisme grave, mâle, héroïque. Curieux mélange de mécontentement et d'espérance tenace.

J'imagine que le dernier rêve de Louis Dumur a dû être assez semblable à la scène que voici, extraite de son petit drame, si profond : *La Nébuleuse* :

L'ABBÉ JEAN

Oh! l'heure où toute cette souffrance, où toute cette boue sera entraînée par le torrent purificateur!

ANDRÉ

Le jour où le monde dont nous ne sommes que l'épouvantable chaos commencera à laisser pressentir sa lumière!

L'ABBÉ JEAN

Mon Dieu, nous sommes las d'attendre : *Fiat Lux!*

ANDRÉ

La faux, la torche, le fouet... ou la croix : mais quelque chose qui sauve!

L'ABBÉ JEAN

La croix a déjà paru : elle sauve de l'enfer... Il faut autre chose qui sauve de la terre!

ANDRÉ

Non plus un Dieu.

L'ABBÉ JEAN

Des hommes.

ANDRÉ

Des hommes qui n'auront plus peur de la vie.

L'ABBÉ JEAN

Parce qu'ils sauront la dominer.

ANDRÉ

Parce qu'ils voudront l'étreindre.

L'ABBÉ JEAN

Et lui dire : tu es à moi.

ANDRÉ

Et non pas : moi à toi.

L'ABBÉ JEAN

Cela sera-t-il?

ANDRÉ

Ce serait trop beau.

L'ABBÉ JEAN

Eh bien, cela sera.

ANDRÉ

Justement parce que c'est beau.

L'ABBÉ JEAN

André, mon frère, il faut croire.

ANDRÉ

Il ne suffit plus maintenant d'espérer.

L'ABBÉ JEAN

Il faut croire.

ANDRÉ

Croyons!

L'ABBÉ JEAN

Croyons!

ANDRÉ (*s'arrêtant comme fasciné :*)

Ah!

L'ABBÉ JEAN (*de même :*)

Un souffle passe.

ANDRÉ

Entends-tu?

L'ABBÉ JEAN

Silence!...

ANDRÉ

Silence!...

(Tous se mettent à trembler, comme dans l'imminence de quelque chose d'extraordinaire. La Ravette sort du réduit, avance de quelques pas et attend ainsi, comme hallucinée. Au bout de quelques secondes, tout à coup, à droite, derrière le rideau, retentit un cri, un cri immense, le cri déchirant et glorieux de la femme qui met au monde.)

ANDRÉ (*un instant après :*)

Oh! le voir!... je veux le voir!... le voir!... le voir!...

Lucide jusqu'au dernier instant, mais rendu muet par le mal qui le rongeait, Louis Dumur est mort silencieux. Mais s'il avait pu parler, songeant au monde en perpé-

tuelle gestation, au jour nouveau qui allait naître, je suis certain que c'est ce cri, chargé de passion et de désir, qu'il eût proféré :

« Oh! le voir!... je veux le voir!... le voir!... le voir!... »

GEORGES BATAULT.

# LE DRAME DE L' « ATLANTIQUE » VU DE LA MER

Le drame de l'*Atlantique* a été diffusé par la plume, l'image et la parole — presse, cinéma, tribune. Rapport de mer du commandant, dépositions de l'équipage, constatations des commissions d'experts, tous ces éléments de l'enquête officielle ont permis d'évoquer avec fidélité les scènes de cauchemar et d'héroïsme qui se sont déroulées à bord jusqu'au moment de l'évacuation. Dix-huit hommes ont manqué à l'appel. Qu'eût-ce été si le paquebot avait transporté des passagers!... Mais il est inutile de revenir sur des épisodes dont la relation ne pourrait que faire double emploi.

Par contre, l'autre partie du drame, celle qui s'est jouée à l'extérieur de l'épave, celle-là vaut qu'on s'y arrête. Elle n'a inspiré jusqu'ici aucun récit authentique. Le public ne la connaît que par des versions tronquées, imprécises toujours, fantaisistes le plus souvent. Des informateurs, soucieux de corser leurs comptes rendus quotidiens, se sont attachés à faire vibrer les cordes sentimentale et patriotique, dépeignant en termes indignés l'âpreté de la lutte des remorqueurs autour de l'épave, compliquant la bagarre d'une question de nationalité, et traitant les sauveteurs de corsaires, de flibustiers, de pirates, voire même de vampires, afin, sans doute, de donner à entendre qu'ils s'étaient rués sur un cadavre pour se gorger de sa substance. Tout ce roman est né d'une équivoque: celle que crée le terme « sauvetage » dès qu'il s'agit de ses applications dans le domaine maritime.

A terre, la protection des biens et des personnes est confiée à des services publics. Elle est acquise à tous les

citoyens, moyennant le forfait de l'impôt. Elle se pare en conséquence, et dans tous les cas, de l'auréole du désintéressement.

A la mer, elle est laissée à l'initiative des entreprises privées, mais elle est codifiée. Et la loi fait une distinction entre les bénéficiaires de leur activité.

Le sauvetage des personnes ne donne droit à aucune rémunération, quels que soient les frais engagés.

Le sauvetage des biens se paie au prorata des valeurs sauvées, compte tenu des circonstances et des considérations d'équité. Ce n'est pas autre chose qu'une branche de l'industrie maritime. Qu'on ne se figure pas cependant que son caractère mercantile soit de nature à provoquer des marchandages odieux: les rapports entre sauveteurs et sauvetés sont réglés par la loi. La rémunération est fixée par arbitrage, ou, à défaut d'accord explicite, par les tribunaux. Aucun chiffre n'est débattu en mer par les intéressés. Il ne servirait à rien de procéder autrement: aucune des deux parties ne serait liée par son acceptation. La loi est formelle: toute convention passée au moment et sous l'influence du danger peut, à la requête d'une des parties, être modifiée ou annulée par le juge, s'il estime que les conditions ne sont pas équitables.

Encore faut-il, pour que le sauveteur ne se soit pas déplacé en pure perte, pour qu'il récupère tout au moins ses dépenses, qu'il ait fait œuvre utile. Cette préoccupation suffit à expliquer la ténacité des remorqueurs autour de l'*Atlantique*. Qu'importait la situation juridique du navire évacué! L'ordonnance de Colbert accordant aux sauveteurs le tiers de la valeur sauvée reste-t-elle en vigueur ou est-elle devenue caduque depuis la promulgation de la Convention de Bruxelles, bien que l'assimilation de l'assistance au sauvetage ne figure pas dans la loi française? Question oiseuse pour des marins. Dans les deux cas, les sauveteurs auraient agi comme ils l'ont fait.

Quant à la mésintelligence qui aurait mis aux prises Français et étrangers, c'est une légende dont il convient

de faire justice. Ce qui est exact, c'est qu'au début, les efforts se sont contrariés, faute de liaison, faute aussi d'unité de commandement. Malentendus, oui; antagonisme, non. En possession d'une documentation inédite et complète: rapports de mer de tous les remorqueurs, relevé général de tous les signaux de T. S. F., commentaires verbaux du commandant de l'*Iroise,* je n'ai eu nulle peine à rétablir la vérité en retraçant les péripéties émouvantes qui ont marqué les diverses tentatives faites par les remorqueurs pour s'atteler à l'*Atlantique* en feu.

## L'ALERTE

Le mercredi 4 janvier 1933, un peu après 6 heures du matin, le vapeur allemand *Ruhr,* qui relevait sur Rotterdam, au retour d'un voyage aux Indes Néerlandaises, aperçoit au large des îles Anglo-Normandes un grand navire qui flambait dans la nuit blafarde.

Il l'attaque par T. S. F. pour lui demander son nom et lui offrir ses services. Pas de réponse. Le *Ruhr* se met alors en communication avec le poste de Niton, qui dresse ses antennes dans l'île de Wight, et le dialogue s'engage, tragique dans sa concision:

— Quel est le navire en feu près de nous?

Le poste ne peut que répondre par une interrogation:

— Avez-vous reçu un appel S. O. S.?

— Non. Notre position 49.30 Nord, 3.17 Ouest.

Une demi-heure plus tard, nouveau radiogramme du *Ruhr,* cette fois explicite:

— Navire en feu est paquebot français *Atlantique.* Recueilli à bord un homme qui nous l'a dit et que navire est en route pour réparations sans passagers à bord, mais quelques centaines d'hommes d'équipage.

L'*Atlantique,* propriété de la Compagnie Sud-Atlantique, en gérance aux Chargeurs Réunis, avait appareillé de Pauillac vingt-quatre heures auparavant, pour se rendre au Havre, où il devait être caréné, visité et réparé par les soins des ateliers du gérant.

A 7 h. 55 du matin, le poste de Niton lance l'alarme en indiquant la position donnée par le *Ruhr*. L'*Iroise*, qui se trouvait en stationnement à Brest, reçoit le message et appareille sur-le-champ, après avoir signalé à l'*Atlantique* l'heure probable de son arrivée sur le lieu du sinistre.

Pendant toute la nuit, le suroît avait soufflé en tempête. La brise avait molli au petit jour, mais il ventait encore grand frais. Des vapeurs livides, déchiquetées par la bourrasque, couraient sur les nuées sombres, lourdes et basses, qui apportaient à l'Armorique toute l'humidité de l'Océan. La houle s'engouffrait dans le goulet en ondulations massives, qui cernaient d'un trait d'écume les anses, les falaises et la roche Mengam. Mais dans le Four, à l'abri du dédale d'îlots et d'écueils qui figure un gué de géants entre la pointe Saint-Mathieu et l'île d'Ouessant, la mer n'accusait plus qu'une agitation de surface, impuissante à ralentir la marche du remorqueur. A la vitesse de 12 nœuds — 22 kilomètres à l'heure, tout ce qu'elle pouvait donner — l'*Iroise* décrivait en virtuose les zigzags du chenal. A l'ouvert de la passe, la mer se creuse de nouveau : le petit bâtiment esquisse quelques pas de haute école. Mais, dès qu'il a mis le cap sur la position présumée de l'*Atlantique*, il retrouve, avec une vitesse accrue, sous l'action stabilisatrice de la mer et du vent arrière, toute sa gravité, que ne saurait compromettre le rythme régulier d'un roulis nonchalant.

Au poste de T. S. F., l'opérateur épie anxieusement les signaux qui font mention de l'*Atlantique*. Le poste du paquebot est muet. Le navire est-il donc perdu ? Un message intercepté du *Ruhr* signale que l'Allemand a sauvé 86 hommes. Un autre cargo — on saura plus tard qu'il s'agit du *Ford Castle* — a recueilli quelque 80 rescapés. L'*Erato*, petit vapeur hollandais, a également sauvé quelques vies humaines. Un autre navire hollandais, l'*Achilles*, se dirige sur Cherbourg avec une partie de l'équipage. Le paquebot évacué flambe, mais il flotte toujours.

Abandonné par son équipage, l'*Atlantique* est une

épave, un *derelict* (du latin *derelictus* : abandon) comme l'a qualifié le poste de Niton en signalant sa position aux navigateurs. Le navire a bien des chances de sombrer comme le fit le *George Philippar* dans le golfe d'Aden : il est à la merci d'une ouverture ou d'une rupture de hublots sous le vent. On ne peut cependant laisser cette torche flottante errer au gré des vents et des courants. D'ailleurs, la valeur de l'épave, en cas de succès, restera suffisante pour indemniser les sauveteurs. Dans la matinée, les secours s'ébranlent. Le remorqueur hollandais *Roodezee*, qui stationne à Falmouth, à l'entrée de la Manche, est parti le premier, une heure avant l'*Iroise*. La proximité de Niton lui a permis de capter le dialogue du poste avec le *Ruhr*. Du Havre ont appareillé, entre huit et neuf heures, les *Abeille 22* et *24*. La Préfecture maritime de Cherbourg expédie le *Pollux*, ancien brise-glace russe transformé en mouilleur de mines. De Hook of Holland et de Harwich, deux ports de la Mer du Nord, s'élancent simultanément, à quelque 100 milles de distance, le remorqueur hollandais *Wittezee* et le remorqueur allemand *Simson*. Un troisième remorqueur hollandais, de passage à Brest celui-là, le *Lauwerzee*, appareille à son tour à 11 heures. Enfin, à 1 heure de l'après-midi, la Compagnie Générale Transatlantique expédiera son grand remorqueur le *Minotaure*.

C'est le triomphe de l'internationalisation du sauvetage. Dans la flottille qui va se concentrer près de l'épave, trois pays sont représentés. Seuls les Anglais se sont abstenus, en dépit de la proximité de leurs bases.

Sur la passerelle de l'*Iroise*, le capitaine Trifol rectifie sa position à chaque nouvelle indication que lui fournit la radio. L'*Atlantique* dérive vers la côte anglaise, à la vitesse de 3 nœuds (5 kilom. 1/2 à l'heure, l'allure d'un bon marcheur). A 3 heures de l'après-midi, il se trouvait à 26 milles dans l'est d'Aurigny. Moins de quatre heures après, s'il ne s'en était guère écarté, il n'en avait pas moins remonté de 12 milles dans le Nord. A l'heure où le

remorqueur aurait dû tomber sur l'épave, on ne voyait toujours rien dans la nuit pluvieuse. La direction de la dérive a dû s'infléchir vers l'Ouest, car le vent hâle le Sud en redoublant de violence.

Un relèvement goniométrique du *Pollux,* qui parle auprès de l'*Atlantique,* permet de rectifier la route. La demie de 8 heures est déjà piquée lorsqu'on aperçoit enfin des lueurs droit devant. Examen à la jumelle. Puis exclamations de stupeur. On distingue très nettement deux feux, assez distants l'un de l'autre pour qu'on ne puisse se tromper : ce n'est pas un, mais deux bateaux qui brûlent. Ce n'est qu'en approchant que l'illusion se dissipe : les deux foyers jalonnent les extrémités d'un immense navire, invisible à distance. L'*Atlantique,* qui dérive vers le Nord-Est, le cap au Sud-Est, est exactement en travers de la route suivie par l'arrivant. Sa longueur est si insolite que nul, à bord du remorqueur, n'a pu s'imaginer qu'un trait d'union d'acier reliait les deux incendies.

## VISIONS FANTASTIQUES DANS LA NUIT

Dans les ténèbres qu'assombrit autour de l'épave l'éclat jeté par les flammes, combien y a-t-il de sauveteurs à guetter l'embellie? Le *Minotaure* et le *Pollux* sont là, sans aucun doute. Leurs émissions certifient leur présence. Mais à qui appartiennent ces feux rouges, ces feux verts, ces feux blancs que les jeux de la houle décèlent ou escamotent? De l'*Iroise,* le spectacle est impressionnant. Dans la nuit noire, sabrée de grains violents accompagnés de grêle, la mer, de plus en plus grosse, — elle atteint quatre mètres de creux, — décèle sa violence par l'écrètement livide des lames, qu'ensanglantent des reflets rouges autour du paquebot.

L'avant de l'épave est une fournaise d'où s'élève un panache estompé. De l'arrière, où la combustion paraît moins active, se dégage une épaisse fumée qui rougeoie par intermittence comme celle d'une locomotive au chargement du foyer.

Le remorqueur fait lentement le tour de l'épave, aussi près que le permettent la chaleur du brasier et l'état de la mer. L'*Atlantique*, fortement gîté sur bâbord, le côté sous le vent, mât de misaine abattu le long du bord, mât de flèche dans l'eau, oppose aux lames qui l'assaillent au vent la digue inclinée de sa coque incandescente. Les vagues viennent déferler contre elle, tentent d'escalader la muraille, projettent leur écume sur les tôles rougies et se dispersent soudain à l'état de vapeur. La tôle apparaît noire à la place léchée, puis peu à peu revient au rouge sombre, en attendant un nouvel assaut.

Soudain, le capitaine Trifol se jette sur le chadburn. Le navire s'étale en roulant bord sur bord. Une rangée de hublots vient de s'éclairer de proche en proche, comme si une ronde visitait successivement les chambres de l'entrepont. Resterait-il des hommes à bord? Sur le pont-promenade, court une lueur, comme si un être humain aux abois se précipitait en tous sens, une lampe à la main. Serait-ce un survivant cerné par l'incendie? A bord de l'*Iroise*, toutes les jumelles fouillent le secteur des apparitions, cherchant en vain à discerner une silhouette derrière ces lumières mouvantes. S'il y a quelqu'un à bord, qu'il se jette à la mer, le malheureux! Il voit bien, aux feux de position qui sont braqués vers lui, qu'un navire s'est immobilisé à l'aplomb de son refuge et se tient prêt à le repêcher. Mais non, rien ne bouge sur la lisse. Dieu merci! C'est une hallucination créée par les fantasmagories du feu.

## PREMIÈRES TENTATIVES

Au jour, la brise mollit, la mer devient maniable. On identifie lès bâtiments qui ont monté la garde autour de l'épave. Ce sont, dans l'ordre de leur venue : le *Pollux* et le *Roodezee,* présents sur les lieux depuis le début de l'après-midi du 4; l'*Abeille 22,* l'*Iroise,* l'*Abeille 24,* le *Minotaure,* qui a reçu mission de représenter la Sud-Atlantique, le *Simson,* qui s'est rangé sous les ordres du Hol-

landais : arrivés, tous les cinq, entre 8 heures et 10 heures du soir. A ce groupe, s'est joint le remorqueur de l'Etat, le *Mastodonte,* qui a surgi dans les ténèbres et ne jouera aucun rôle dans les opérations.

L'*Atlantique* a dérivé toute la nuit. A 8 heures du matin, il n'est plus qu'à 7 milles du promontoire de Portland. Infailliblement, il est destiné à faire côte avant midi. Heureusement ,le vent saute au noroît. L'épave, entraînée par le courant de flot, dérive maintenant dans l'Est, en s'écartant peu à peu de la côte anglaise.

Pendant toute la matinée, les remorqueurs tournent autour de la coque fumante, sans réussir à « crocher dedans ». Le feu a bien diminué d'intensité, mais la dérive et la houle empêchent d'accoster. L'*Abeille 22,* en venant appuyer la défense en filin qui coiffe son étrave sur la hanche brûlante du paquebot, réussit à introduire un « martyr » dans un hublot ouvert à l'arrière. Le martyr est à la remorque ce que le bâtonnet était à la giletière de nos pères. Le remorqueur n'a pas plutôt raidi son câble que le martyr se tord en épingle à cheveu, s'échappe du hublot et plonge dans la mer.

Mais bientôt de nouvelles tentatives vont être couronnées de succès.

Tout au début de l'après-midi, le *Minotaure* réussit à frapper sa remorque sur l'ancre de croupiat fixée à l'arrière de l'*Atlantique.* A peine l'a-t-il raidie que le *Roodezee,* travaillant de concert avec le Simson, chacun d'un côté de l'étrave, parvient à lancer au pistolet porte-amarre une ligne volante au-dessus du gaillard. Le *Simson* s'en saisit et réussit à hâler à son bord, en lui faisant franchir l'obstacle, la remorque du Hollandais, qu'il maille sur la sienne. C'est affaire de temps et de gradation dans l'épaisseur des filins intermédiaires. Les deux compères, attelés en arbalète, traits égalisés, font en avant doucement, avec l'espoir que la queue de la double remorque, à cheval sur le gaillard de l'*Atlantique,* finira bien, en balayant le pont, par rencontrer un obstacle indéracinable. Vic-

toire! Les câbles forcent! A ce moment, trois remorqueurs sont attelés à l'épave. Mais ils sont orientés de telle sorte que, chose paradoxale, le Français l'entraîne, l'arrière le premier, vers la côte anglaise, tandis que les étrangers, couplés à l'avant, se dirigent vers la côte française.

A la demande du *Minotaure,* le commandant du *Pollux* crie aux étrangers de larguer leur remorque. Mais ceux-ci, conscients de la nécessité de gagner le large, et soucieux de ne pas perdre le fruit de leur habileté, s'y refusent énergiquement. L'épave, écartelée, dérive, mais n'avance pas. La situation ne peut durer : il faut qu'une remorque casse. C'est celle du *Simson.* Comme l'autre tronçon, celui qui aboutit au *Roodezee,* n'est pas tourné, il va filer en bande. Non, car le bout libre s'est lové sur lui-même en boucles enchevêtrées qui vont jouer le rôle de martyr contre deux saillies opportunes.

## L'ESCALADE

Le capitaine Pichard, qui dirige de l'*Abeille 24* le groupe des *Abeilles,* se rend compte qu'on ne fera jamais rien de bon tant que l'épave restera déserte. Après avoir réussi, en s'approchant de l'arrière du paquebot, du côté de la gîte, à fixer à la rembarde les crochets de fortune d'une échelle en bois, il parvient le premier à grimper à bord. Mais il faut saisir l'instant favorable pour se livrer à cette acrobatie. Le remorqueur, alternativement, tosse contre le paquebot et s'en écarte. Un matelot qui veut suivre le capitaine est coincé entre les deux coques au moment où il sautait sur l'échelle. Un autre volontaire se précipite et embarque sans accident. Les deux hommes réussissent à accrocher côte à côte, à l'arrière, les remorques des deux *Abeilles* et à saisir celle de l'*Iroise.* C'est le moment de réaliser un dessein qui préoccupe Trifol depuis le lever du jour. L'*Atlantique* ne porte pas le moindre bout d'étamine. Rien qui atteste sa nationalité. Il faut profiter de la circonstance pour remédier à cette fâcheuse lacune. Trifol amène le pavillon de

l'*Iroise*, le ferle soigneusement et l'amarre au faux-bras qu'il a lancé à bord de l'*Atlantique*. A la corne du grand mât pendait miraculeusement une drisse intacte, et bientôt le déploiement des couleurs nationales au-dessus des superstructures dévastées atteste publiquement que, grâce à la diligence des sauveteurs français, un souffle de vie anime de nouveau le navire blessé.

Mais, tandis qu'encouragé par ce premier succès l'équipage de l'*Iroise* maille fiévreusement la remorque, une lame vicieuse projette le navire contre la voûte du paquebot. Le couronnement du remorqueur s'y écrase comme, dans un brusque cahot, la cape d'un voyageur contre le plafond d'une conduite intérieure mal suspendue. Un autre coup de raquette sépare les deux navires, arrachant la remorque du pont de l'*Atlantique*.

Trois remorqueurs, tous trois français, restent attelés à l'arrière, le cap sur l'Angleterre. Le *Roodezee* tire à l'avant, du bord opposé. Le dispositif est trop mal équilibré pour pouvoir être efficace. Remorqué en travers, l'*Atlantique* accentue sa gîte et embarque au roulis par les hublots ouverts et brisés, situés sous le vent.

En regagnant l'*Abeille 24* dans un canot du *Mastodonte*, le capitaine Pichard proteste, au passage, auprès du commandant du *Pollux*, contre une manœuvre qui risque d'entraîner les pires conséquences. Mais encore faudrait-il savoir où l'on veut aller. L'intention du capitaine Pichard était de conduire l'*Atlantique* en rade de Weymouth, à l'abri des vents d'Ouest, afin d'y atteler judicieusement les remorqueurs avant d'entreprendre la traversée de la Manche. Mais le *Minotaure*, en qualité de représentant de l'armateur, demande qu'on se dirige sur Le Havre. Les trois Français abattent alors sur la droite, afin de tirer tant bien que mal dans la même direction que le *Roodezee*.

A ce moment — il est trois heures — arrive sur les lieux le *Lauwerzee*. Le Hollandais décide d'embarquer trois hommes sur l'épave et met à la mer un canot qui,

devant la difficulté de se placer sous le vent du paquebot, à cause du déploiement des remorqueurs français, se résout à élonger l'autre bord pour y chercher un moyen d'escalade.

Vers le milieu du navire pendaient des garants d'embarcation qui suspendaient une poulie à quelque cinq mètres au-dessus de la flottaison. En dépit de la levée, elle restait inaccessible. Mais un bout de filin s'y trouve accroché. Un matelot y grimpe main sur main, prend pied sur la poulie et, debout sur l'étrier improvisé, détord les garants en tournant plusieurs fois sur lui-même. Ceci fait, il jette le retour à l'armement du canot, qui le hisse sur le pont à vingt-cinq mètres de haut. Ascension épineuse, car la gîte du navire plaque l'homme contre la coque qui, par endroits, est encore chaude.

Du pont de l'*Atlantique*, l'agile luron, à son tour, hisse successivement ses deux compagnons. Le dernier est à mi-route lorsque soudain un garant cède, à demi-carbonisé. Le matelot, dans sa chute, réussit à saisir un autre cordage, et le voilà sain et sauf, hâlé à bord à force de bras.

Le premier soin de l'équipe est d'atteler le *Lauwerzee*. La nuit était déjà tombée, mais la lune brillait en son premier quartier dans le ciel épuré. A sa lueur, les Hollandais peuvent reconnaître les lieux. Ils ont la chance de trouver intactes deux lampes électriques portatives qui leur permettront de se diriger sans tâtonnements sur le pont gondolé, car si les flammes se sont éteintes, il règne encore à bord une épaisse fumée qui dissimule décombres et crevasses.

## INCIDENTS

En manœuvrant pour prendre la remorque à l'arrière de l'*Atlantique*, le *Lauwerzee* passe sans l'endommager sur la remorque du *Minotaure*, mais se trouve engagé comme dans une maille entre les remorques des deux *Abeilles*, l'une sous la quille, l'autre dans le gréement.

L'hélice se charge de couper la première, la hache tranche la seconde. Le remorqueur libéré reste seul à seconder le *Minotaure*.

Du coup, le capitaine du *Minotaure* se fâche. Il rappelle par T. S. F. au *Roodezee* qu'il a la charge de l'*Atlantique* et qu'aucune coopération ne peut se faire sans son autorisation. Le *Roodezee* répond qu'il tient le bon bout, le *Minotaure* le mauvais, qu'il a lancé des messages pour demander à coopérer et qu'il n'a jamais reçu de réponse.

Du moment que les communications entre les sauveteurs n'étaient pas mieux assurées, les malentendus étaient inévitables. Tout au plus peut-on s'étonner qu'ils n'aient pas été plus nombreux. Personne n'était capable d'imposer son autorité. Le *Pollux,* dans ses interventions, n'était couvert ni par l'esprit ni par la lettre de la Convention de Bruxelles. Pour que la sélection des concours eût été possible — en admettant qu'elle fût désirable — il eût fallu qu'une équipe française occupât l'*Atlantique* en permanence. C'est en agissant dans ce sens que le *Pollux,* bénéficiaire, comme tout bâtiment de guerre, d'un excédent d'effectif, aurait pu rendre d'inappréciables services. Mais quel est le commandant qui aurait pris la responsabilité de transborder du personnel sur l'épave dans les conditions où l'ont été les trois Hollandais du *Lauwerzee*?

A huit heures du soir, le commandant de l'*Atlantique*, le capitaine Schoofs, qui avait été déposé la veille à Cherbourg, par l'*Achilles,* arrive à bord du remorqueur de l'Etat, le *Ramier*. La brise a fortement fraîchi, la mer s'est à nouveau creusée. Il faut attendre le jour pour coordonner les efforts. L'épave a dérivé dans la direction de l'île de Wight, mais elle s'en trouve assez éloignée dans le Sud pour que l'action du *Doodezee* soit momentanément suffisante. Le capitaine Schoofs passe sur l'*Abeille 24* et donne au *Minotaure* l'ordre de se laisser culer en restant sur sa remorque. Le *Lauwerzee,* qu'on paraît ignorer, fait passer la sienne de l'arrière à l'avant

et s'attelle en flèche symétriquement au *Roodezee*.

Pendant la nuit, l'équipe hollandaise, jetée sur l'*Atlantique* sans vivres et sans matériel de couchage, fixe, à l'avant, la remorque d'un nouvel arrivant, le *Wittezee* ; à l'arrière, celle du *Simson*, qui, depuis plusieurs heures, suivait le convoi en guettant l'occasion d'y reprendre sa place.

Le 6 janvier, dans la matinée, tous les remorqueurs français et étrangers s'attellent à l'*Atlantique*, y compris un nouveau venu, l'*Abeille 21*, arrivée du Havre à six heures. Le capitaine Schoofs s'en étonne : il n'a pas besoin de tant de concours. Aurait-il préféré que l'équipe hollandaise, qui attrape et tourne tous les faux-bras qu'on lui jette, eût favorisé ses compatriotes?

Que les remorqueurs soient en surnombre, c'est incontestable. Le réseau de leurs remorques met un obstacle à leurs évolutions. Ils risquent de s'y empêtrer comme le font parfois, dans leurs traits piétinés, des chevaux attelés à un fardier, quand un flottement se produit dans la file. On l'a bien vu la veille. Cette fois, c'est au tour d'un Français de manier la hache. L'*Iroise*, pour se dégager, est obligée de couper l'aussière du *Wittezee*. Celui-ci met à profit l'incident pour ravitailler, tout en passant une nouvelle remorque, les trois reclus de l'*Atlantique*, qui n'ont rien pris depuis près de vingt-quatre heures et qui meurent de soif, la gorge desséchée par l'implacable fumée.

Presque aussitôt après, le capitaine Schoofs donne l'ordre de faire route sur Cherbourg. Comme l'attelage des bâtiments est enfin correctement formé, le convoi avance lentement, mais sûrement, en dépit de la difficulté qu'éprouvaient les remorqueurs, disposés en arêtes d'épi, à conserver leur poste, en dépit aussi de la résistance offerte au vent debout — pour gagner Cherbourg, il avait fallu venir au Sud-Ouest — par l'énorme masse qui embardait constamment sur tribord.

## ACCIDENT

En prévision des manœuvres à faire au mouillage, le capitaine Schoofs tenait à jeter à bord de son bateau un noyau d'équipage. Il demande au *Simson* de larguer sa remorque pour permettre le transbordement sous le vent. L'Allemand fait la sourde oreille, sous prétexte qu'il n'a d'ordres à recevoir que du *Roodezee*. Le *Pollux* fonce sur la remorque de l'indiscipliné pour essayer de la couper avec sa quille — mais passe dessus sans résultat. Ce fut l'unique tentative de sectionnement volontaire : elle ne fut, en effet, pas renouvelée.

L'obligation d'embarquer au vent devait occasionner un pénible accident. L'équipe hollandaise tenta de faciliter l'opération en montrant à l'*Abeille 24* le palan dont elle s'était servie. Mais elle ne réussit pas à se faire comprendre. Du remorqueur on lui jette un filin en lui demandant de l'utiliser pour hisser un à un, à la seule force des bras, les hommes à embarquer. Mais il était impossible, par ce moyen rudimentaire, d'enlever un homme assez rapidement pour l'arracher à la zone dangereuse avant le choc périodique du remorqueur contre la muraille du paquebot. Le premier qui tenta d'emprunter cette voie périlleuse, un lieutenant de l'*Atlantique*, eut le pied écrasé entre les deux bateaux.

Devant la gravité de l'accident, le capitaine Schoofs n'hésita pas à quitter le convoi qui marchait en bon ordre et à rallier Cherbourg à bord de l'*Abeille 24* pour déposer le blessé à l'hôpital. Lorsqu'il revint dans la soirée, les feux de la passe Ouest étaient en vue. Soucieux de ne pas risquer une entrée de nuit, il donne au convoi l'ordre de diminuer de vitesse et de venir cap au Nord.

## « FINIS CORONAT OPUS »

Quelques instants après, arrive le contre-ordre provoqué par l'aspect rassurant de la mer, qui se calmait de

plus en plus. Cette fois, il faut, coûte que coûte, exécuter le transbordement. Après deux tentatives infructueuses, mais fertiles en avaries, l'*Abeille 24* réussit à faire passer sur l'épave, au moyen de l'échelle qui était restée accrochée à l'arrière depuis l'escalade du capitaine Pichard, un équipage de douze hommes commandé par le second de l'*Atlantique*.

A minuit, le paquebot franchissait la passe Ouest, non sans avoir reçu l'aide d'un nouveau remorqueur, l'*Abeille 16*, arrivée sur les lieux une demi-heure plus tôt, juste à temps pour remplacer le *Lauwerzee* qui avait cassé sa remorque.

Le 7 janvier, vers une heure du matin, l'*Atlantique*, toujours fumant, était mouillé sur rade et, à la nuit, il était amarré au quai des Mielles, le long de la nouvelle gare maritime. L'équipe hollandaise était rapatriée à son bord après trente-deux heures de séjour sur un ponton ruiné par le feu. Les remorqueurs n'avaient plus qu'à regagner leur base, après avoir, au besoin, pansé leurs blessures. Ils avaient fait de leur mieux et n'avaient ménagé ni leur peine ni leur matériel. Aussi, dès que le paquebot eut été mouillé en lieu sûr, le *Roodezee*, chef de la division des sauveteurs étrangers, recevait-il du commandant de l'*Atlantique* ce *satisfecit* qui coupe court aux légendes tendancieuses et me dispense de toute autre conclusion :

« Travail terminé. Félicitations et remerciements pour votre bon travail! »

ROGER LAFON.

# FEMME

—

*EVE*

*Ce baiser de la mer aux invisibles rives,*
*Cet azur amoureux des braises de l'été,*
*Si leur frémissement annonçait la clarté*
*D'un Eden ruisselant de rayons et d'eaux vives,*

*En ces jours foudroyés où l'archange me prive*
*De ciels évanouis aussitôt qu'inventés,*
*Ils ne présagent plus que votre aridité,*
*Sel et cendre, déserts qui me faites captive.*

*Qu'êtes-vous devenue, âme, ma fiancée?*
*Je vous cherche à travers les ravins et les bois;*
*Mais le roc ennemi se referme sur moi.*

*Je vous appelle encore: une plainte blessée*
*Sourd avec les rumeurs des arbres et des flots.*
*Est-ce ta voix perdue, ou mon cœur en sanglots?*

—

*FLORE*

*Un désir enivré de merveilles se lasse*
*A poursuivre leurs feux dans la cendreuse chair.*
*Etincelante Flore, accorde-nous la grâce*
*De respirer sur toi les songes de l'éther.*

*Si l'amour virginal balance quand tu passes*
*Les averses de mai au front des lilas clairs,*
*Une rose brûlante ensanglante les traces*
*Des rouges passions que traverse l'éclair.*

*Aussi, puisque le ciel m'a rendu la douceur*
*De renaître à l'azur pour chérir une sœur,*
*L'échange de tes dons soit nos seules caresses!*

*Son cœur pourpre a fleuri dans l'œillet embrasé,*
*L'anémone m'apporte un innocent baiser,*
*Et la ronde immortelle une chère promesse.*

—

### *AMANTE*

*Le ciel brûle la terre, une antique lumière*
*Baise la chair heureuse et les fruits innocents,*
*Et la paix fleurissant au plus rouge du sang*
*Flambe, comme en l'azur une rose trémière.*

*Ah! c'est toujours le feu, toujours l'aube première*
*Dont s'enivrait jadis ton cœur adolescent.*
*Rappelle-toi ces fleurs, ces flammes, cet encens,*
*Et ce désir jailli de l'humaine poussière.*

*Candeur des lys, des mousselines et des cierges,*
*Brûlure de l'hostie à des lèvres de vierges,*
*Ors ruisselants au seuil des édens interdits,*

*Et ce frémissement de tout l'être en attente,*
*O signe annonciateur de cette heure éclatante*
*Où les corps embrasés trouvent leur paradis.*

—

### *BOHEMIENNE*

*Fille des ciels quittés, toi qui sais de ta peine*
*Faire jaillir l'azur, que voiles-tu, ce soir,*
*Le feu de tes yeux verts sous la tresse d'ébène,*
*L'or du sein que parfait l'altier nonchaloir?*

*Tout s'écoule, tout fuit! Ton âme bohémienne*
*Ne veut donc plus l'adieu, la détresse, l'espoir,*
*Ni l'anxieux pays où le désir l'entraîne*
*Pour la perdre au profond de bois fauves et noirs?*

*Choisis la passion que le bonheur terrasse,*
*Le sourire perdu d'un visage qui passe*
*Et du vol enfui la chère cruauté;*

*Leurs blessures te font plus libre et plus vorace*
*Et, pour t'avoir déçue, ils te rendent l'espace*
*Et l'amour, et les dieux, par ton rêve inventés.*

VIOLETTE RIEDER.

# SAPPHO
## PRÊTRESSE D'APHRODITE

L'étrange destinée! Une femme vécut il y a vingt-cinq siècles; après deux mille cinq cents ans, personne n'ignore son nom — qui a donné naissance à des mots employés pour désigner une perversion sexuelle —, tout le monde la considère comme le plus étonnant génie féminin que l'univers ait connu. Seulement — et là commence le mystère — si l'on demande à quelqu'un, même lettré, ce qu'il sait de ce prodigieux personnage dont la renommée égale peut-être celle d'Homère, la réponse est vague et embarrassée : on ne connaît, de Sappho, que sa réputation et ses vices. Du fond d'un passé légendaire, comme Hélène et Sémiramis, elle nous fascine; son souvenir nous trouble, flatte notre goût du merveilleux. Mais, pas plus qu'Hélène ou Sémiramis nous ne la connaissons.

Les ouvrages ne manquent cependant pas, qui lui ont été consacrés. Seulement, auquel se fier? Chacun des biographes de Sappho interprète à sa manière les témoignages que nous ont laissés les écrivains antiques; si bien que nous avons toutes sortes de Sappho, parmi lesquelles on cherche vainement la vraie.

Théodore Reinach présenta naguère une Sappho qui était une maîtresse d'école, hautaine, savante, bienveillante, aimant ses élèves et leur donnant de parfaits modèles de style (1). Robinson (2), dont l'ouvrage demeure

(1) Th. Reinach, *Pour mieux connaître Sappho,* Comptes rendus de l'Acad. des Inscript. et Belles-Lettres, 1911.

(2) David M. Robinson, *Sappho and her influence*, Londres, 1928.

ce que l'on a écrit de plus consciencieux, considérait son héroïne comme une noble dame, présidente du premier club féminin que le monde ait connu, — *president of the world's first woman's club* (p. 29). M. Mario Meunier (3) a fait de Sappho une Pythagoricienne avant le terme. Qui croire?

§

Le problème central, autour duquel gravitent toutes les discussions, est celui que soulèvent les mœurs de Sappho: fut-elle ou ne fut-elle pas une invertie?

Il est bien dommage que nous ayons perdu les pièces qu'Améipsias, Amphis, Antiphanes, Diphilos, Ephippos et Timoclès lui consacrèrent, dès le IVe siècle av. J.-C. Elles mettaient en œuvre les racontars primitifs qui, grâce à la publicité du théâtre, allaient, pendant des millénaires, servir de base aux calomnies répandues contre la poétesse. C'est peut-être à l'une de ces pièces que se référait Horace (4), quand, parlant de Sappho, il employa l'épithète de *mascula* qui fut reprise par Ausone (5) et qu'Ovide (6) exploita.

Toujours est-il que, durant tout le moyen âge et même à l'époque de la Renaissance, on ne sut de Sappho que ce qu'en avait dit Ovide. Si bien que, considérée comme une courtisane vicieuse, un suppôt du démon, sa mémoire fut en butte aux critiques les plus violentes et que ses œuvres donnèrent lieu à de magnifiques autodafés.

Et puis, il lui arriva une aventure qui arrive à la plupart des grands génies dont l'humanité se fait gloire. Las de lire des diatribes contre ses vices, les érudits se mirent en tête de la défendre, écrivant en son honneur de véritables apologies dont la première fut celle que Mme Dacier publia en 1681.

Etrange méthode, qui consiste à cacher, étouffer ce

(3) *Sappho*, Grasset, 1932.
(4) *Épîtres*, I, 19, 28.
(5) *Idylles*, VI, 21.
(6) *Héroïdes*, XV, 19 et 201; *Tristes*, II, 365.

qu'il faudrait expliquer! Mais la bonne Mme Dacier ne pouvait croire qu'une de ses semblables, une femme savante comme elle, eût pu être « vicieuse » et dévergondée.

Si elle avoit esté de l'humeur dont on l'a dépeinte, il n'y a point d'apparence qu'elle eût eu tant de chagrin de l'amour de Caraxus, ni qu'elle eût osé l'en reprendre avec tant d'éclat. Il ne faut pas douter que son mérite ne lui eût fait bien des ennemis; car elle surpassoit en sçavoir, non seulement toutes les femmes, quoi que de son temps il y en eut en Grece d'extrêmement sçavantes; mais elle estoit même fort au dessus des plus excellens Poëtes. Je crois donc que ceux dont les vers auroient esté trouvez incomparables, si Sapho n'en eût jamais fait, ne furent pas de ses amis, et que l'envie a fait écrire les calomnies dont on a tâché de la noircir. Je ne puis même m'imaginer que les Mytiléniens eussent eu tant de veneration pour une personne si decriée, et qu'après sa mort, ils eussent fait graver son image sur leur monnoye.

De Mme Dacier aux érudits modernes, la distance est courte. On peut dire qu'en un sens Robinson ne fait que rééditer la thèse de notre Philaminte. Bien entendu, le consciencieux érudit ne peut nier que Sappho n'ait eu des amies; il les nomme, il réunit à leur propos toute la documentation connue. Mais, reprenant une idée chère à Bascoul (7) il nous assure qu'elles ne furent que des amies de cœur, non des amantes. Si Sappho avait été une courtisane vicieuse, aurait-elle pu écrire des poèmes aussi purs dans leur forme que dans les sentiments qu'ils expriment? Il est contre la nature des choses qu'une femme adonnée à « des pratiques monstrueuses qui défient le sens moral et jettent le désordre dans l'âme » — *unnatural and inordinate practices which defy the moral*

(7) L'un des plus acharnés à « défendre » Sappho ; il lui a consacré deux ouvrages : *La chaste Sappho de Lesbos et le mouvement féministe à Athènes au IVe s. av. J.-C.*, Paris, 1911, et *La chaste Sappho de Lesbos et Stésichore. Les prétendues amies de Sappho*, Paris, 1913.

*instinct and throw the soul into disorder, practices which harden and petrify the soul* (p. 44) — puisse écrire avec un respect aussi parfait des lois de l'harmonie. D'ailleurs, une poétesse pourvue des vices que la renommée attribue à Sappho eût écrit des vers amoureux remplis d'images érotiques. Or, Sappho n'est jamais érotique. On ne trouverait, dans ses chants, aucune expression qu'une femme pure n'eût pu employer. C'est donc qu'elle le fut: *Sappho was a pure and good woman* (p. 238) et que l'amour qu'elle éprouvait pour ses amies n'avait aucun fondement sensuel, mais était un amour éthéré, *a love more sublime even than that for a woman.*

Que de peines pour justifier une femme qui n'a nul besoin de l'être! Mais cela est pâle et sans intérêt auprès de la thèse nouvelle que M. Weigall, « ex-inspecteur général des antiquités du gouvernement égyptien », vient de soutenir (8). Qui se serait jamais douté que Sappho était une victime de la guerre? C'est parce que tous les jeunes gens étaient mobilisés qu'elle dut se rabattre sur les femmes. Dieu nous garde de rien inventer; la page est trop savoureuse pour que nous la résumions.

La guerre, à ce qu'on peut croire, l'avait rendue [il s'agit de Sappho] beaucoup plus accoutumée à la fréquentation intime des autres jeunes filles, et sa naturelle délicatesse ne sympathisait guère aux (*sic*) allures martiales et aux (*resic*) préoccupations militaires des jeunes gens de son temps. Ce n'était pas qu'elle eût le dégoût des hommes — car on doit se souvenir qu'elle mourut finalement pour l'amour d'un homme [M. Weigall prend les légendes pour argent comptant], mais on peut bien comprendre qu'elle devait trouver les jeunes guerriers, tout frais émoulus de la guerre, un peu trop grossiers pour elle, habituée qu'elle était par les circonstances du temps à la société féminine (p. 46).

(8) Arthur Weigall, *Sappho de Lesbos*, trad. et av.-propos de Théo Varlet, Payot, 1932.

Au fait, c'est peut-être à la dernière guerre qu'il faut attribuer la renaissance de Sodome et de Gomorrhe. Qu'en pensent les sociologues?

Si M. Weigall, à l'exemple de ses devanciers, cherche des excuses aux mœurs de Sappho — quitte à n'en trouver que de ridicules — il n'en reconnaît pas moins l'importance — Sappho était, « comme beaucoup de gens de génie, ce qu'on appelle obsédée par la sexualité » (p. 307) — et, comme il sent que là réside le mystère, il cherche à l'éclairer. Avec quelle maladresse, on peut en juger par la lecture de la page 323 de son ouvrage, que nous renonçons à copier, faute de place...

On se demande pourquoi des érudits comme lui et Robinson ne se placent, ni l'un ni l'autre, au seul point de vue pour lequel ils ont quelque compétence: celui de l'érudit. M. Robinson fait le moraliste; M. Weigall joue au psychanalyste. Est-ce sérieux?

§

Mais abandonnons ces savants et cherchons, sans leur aide, à découvrir le secret de Sappho. Avant toute chose, rétablissons les faits, posons les données certaines du problème. Nous tenterons ensuite de le résoudre.

Le premier fait, indiscutable quoique pourtant discuté, c'est que Sappho fut « lesbienne ». Il n'est nul besoin, pour le prouver, d'aller chercher les témoignages tardifs et suspects d'Horace ou d'Ovide, mais seulement de lire, avec l'attention voulue, les poèmes de Sappho, en particulier l'ode, universellement connue et admirée, où nous relevons ces vers:

*...O musique adorable de ta voix! mon cœur haletant bat plus vite; mon âme muette ne peut que soupirer et cherche en vain des mots introuvables.*

*Un feu subtil court en moi; mes oreilles tintent; mes yeux se voilent; ma langue se dessèche; mon visage est aussi vert*

*que l'herbe; tout mon corps est saisi de tremblements; une sueur d'agonie me baigne; la mort me frôle* (9)...

Pense-t-on qu'une passion capable d'inspirer de tels accents pouvait demeurer platonique? D'ailleurs, écoutons Sappho évoquer ce qu'elle éprouve.

*Pareil au vent des montagnes qui s'abat sur les chênes, Eros a ébranlé mon cœur* (10). — *Jamais l'Eros qui broie les membres, ce bourreau doux-amer, cette bête sauvage à laquelle personne ne peut résister, ne harcela victime plus impuissante* (11). — *Je désire et je brûle* (12).

On trouve exprimés, dans les fragments, pourtant si mutilés, de son œuvre, tous les moments de la passion. Après l'aveu brûlant de l'ode II, voici le pressant appel aux caresses:

*Oh! parle-moi. Descends et laisse-moi jouir de ta beauté... Renvoie au plus vite les esclaves et que les dieux me donnent tout ce qu'ils m'ont réservé* (13).

Autre appel du même genre:

*Et viens, parée de ta beauté qui m'affole* (14)...

Voici Sappho éconduite et qui se fait consoler par la « vénérable » Aphrodite:

*Et toi, déesse adorée, souriant de ton visage immortel, tu me demandais ce qui m'était advenu et pour quelle raison je t'avais implorée, et lequel je désirais voir se réaliser de tous les souhaits qui tourbillonnaient en mon cœur. — Que désires-tu? qui devrai-je séduire pour toi? qui te cause du*

(9) Lobel, α 2 App. On trouvera une table de concordance avec l'édition classique de Bergk, p. LXXVII de l'Introduction. N'en déplaise à M. Varlet, Lobel demeure l'éditeur le plus récent des œuvres de Sappho, nous voulons dire le plus récent des éditeurs sérieux et c'est son texte que nous suivons.
(10) *Ibid.* β 3 App.
(11) Incerti libri, 15.
(12) α 10 App.
(13) α 15. Le fragment n'étant pas trop mutilé, on peut admettre cette traduction de Weigall (p. 248) d'après les restaurations d'Edmonds.
(14) Parchem. de Berlin, P. 9722, i.

*chagrin, Sappho chérie? Elle te poursuivra bientôt, celle qui te méprise. Elle te comblera de présents, celle qui refuse les tiens; et celle qui te fuit implorera ton amour, quoi qu'elle en aït* (15).

Voici maintenant la jalousie:

*Tu m'oublies* (16). — *Ainsi, Atthis, tu détestes penser à moi et tu es toute à Andromède, maintenant* (17). — *Quelle paysanne te charme le cœur? elle ne sait même pas relever sa robe sur ses chevilles* (18).

La prière:

*Cette nuit même, ô je t'en prie, reviens-moi, Gongyla, mon bouton de roses* (19).

Le dépit :

*Ne sois donc pas si fière de porter un anneau* (20), dit Sappho à une amie qui l'a quittée pour se marier.

Le désespoir:

*Je ne veux plus vivre puisque je ne puis plus aimer* (21).

L'amertume résignée:

*De Phocée, je t'ai envoyé des voiles de pourpre et des cadeaux précieux, et tu les méprises* (22).

Enfin, l'évocation attendrie d'un souvenir:

*Je t'aimais depuis longtemps, Atthis; ma jeunesse était encore en fleurs et tu n'étais qu'une enfant dégingandée* (23). — *Tu as orné mes boucles onduleuses de plus d'une guirlande de violettes et de roses quand je vivais auprès de toi, et tu as paré ma gorge délicate de plus d'un collier de fleurs* (24).

(15) α 1 App.
(16) Inc. lib. 14.
(17) Inc. lib. 16.
(18) γ 6 App.
(19) α 11.
(20) Inc. auct. 4.
(21) ε 4.
(22) ε 2 App.
(23) α 5 App.
(24) ε 3.

Que dire, devant une telle abondance de témoignages, sinon que les défenseurs de Sappho, plus zélés que capables de la comprendre, n'ont réhabilité sa mémoire qu'en la déformant! Il faut chasser de notre esprit ces expressions : « la chaste Sappho de Lesbos » (Bascoul), « this pure woman » (Robinson) (25). Mais est-il, pour cela, nécessaire de revenir à l'opinion des moines qui brûlèrent les œuvres de Sappho et qui ne voyaient en elle, selon l'expression de Talien, qu'une « courtisane affolée d'amour »? Nullement; ce serait déformer les faits pour satisfaire un superficiel besoin de logique. Car, si déconcertant que cela puisse être pour certaines âmes, Sappho fut une grande dame, une aristocrate d'éducation raffinée, de langage choisi, dont l'autorité et le prestige étaient incomparables. Elle-même se déclare « riche et honorée ». « J'ai toujours aimé le luxe » (26), avoue-t-elle par ailleurs. Son jeune frère Larichos — dont elle aimait, paraît-il, à louer la beauté —, était échanson au Prytanée (27), office qu'on ne confiait qu'aux jeunes gens de bonne famille. Enfin, les Erésiens n'auraient pas frappé leur monnaie à son effigie si, comme le remarquait Mme Dacier, Sappho n'avait été à l'abri de tout reproche,

(25) D'ailleurs, les « défenseurs » de Sappho sont beaucoup moins nombreux que ses « accusateurs ». Tandis que les premiers n'ont surgi qu'au cours des trois dernier siècles, les autres apparurent sitôt après la mort du poète. Est-il possible que, d'emblée, ainsi, chacun se soit accordé à la calomnier en se servant des mêmes accusations? Non, chacun constatait un fait avéré. Mais dire de Sappho qu'elle aimait les jeunes filles n'impliquait pas plus de mépris, de la part d'un Grec du IV[e] siècle, que de dire de Socrate qu'il aimait les jeunes gens. C'est plus tard seulement, et particulièrement au moyen âge, que l'inversion sexuelle fut considérée comme un épouvantable péché, et c'est seulement alors que Sappho apparut comme une sorte de monstre pour lequel un homme pieux ne pouvait avoir que mépris et dégoût. D'où la réaction des modernes. On consultera sur ce sujet l'ouvrage de J. A. Symonds. *A Problem in Greek Ethics, an Inquiry into the Phenomenon of Sexual Inversion*, 1901, malheureusement tiré à un petit nombre d'exemplaires, ce dont se félicitait le prude Robinson : « Fortunately, the monograph was issued only in a very limited edition. » (note 147, p. 264).

(26) δ I.

(27) Athénée, X, 425, n.

si sa mémoire eût été le moins du monde susceptible de nuire à la réputation de la cité.

Impossible, donc, de confondre Sappho avec ces courtisanes, ou plutôt ces ribaudes, attachées aux temples d'Astarté et qui se prostituaient aux voyageurs. Tant pis pour la logique.

Voici, d'ailleurs, un troisième fait qui ne contribuera pas — du moins au premier examen — à faciliter notre compréhension. On sait qu'Alcée était le contemporain et le compatriote de Sappho. Jeune homme de bonne naissance, fier guerrier, bon vivant, il aimait fort le vin, les femmes, les jeunes gens aussi. Or, ce vraî Don Juan fit à Sappho une déclaration de collégien :

*Pure Sappho qui fais éclore les violettes et me souris si gentiment, des mots sont sur mes lèvres que la pudeur retient.*

Chose plus étrange encore, cette timide déclaration fut accueillie avec la plus vive colère:

*Si tu ne désirais que des choses bonnes et belles et ne laissais pas ta langue remuer de vilains mots, la honte ne te monterait pas au visage et tu saurais t'exprimer avec franchise* (28).

Car nous ne partageons pas l'opinion de certains érudits qui ont loué, de confiance, la finesse « bien féminine » (29) de cette réponse. Nous la trouvons d'une brutalité singulière. Sappho n'eût pas répondu autrement à une offense.

Mais nous n'avons pas fini de nous étonner. A peine moins déconcertante est l'attitude de Sappho envers son

(28) Inc. lib. 22.

(29) Il s'agit d'Alfred Croiset, *Histoire dé la Littérature grecque*, t. II. Afin qu'on ne nous accuse pas d'avoir forcé le sens de la réponse de Sappho, voici la traduction qu'en donne Alfred Croiset : « Si tu avais le désir du beau et du bien, si ta langue ne méditait aucune mauvaise parole, la honte ne couvrirait pas tes yeux, et tu dirais franchement ce que tu penses. »

frère Charaxos, à propos de la fameuse aventure racontée par Hérodote.

Cela se passait à Naucratis, peu après l'avènement du Pharaon Amasis, qui avait concédé cette ville aux Grecs. Naucratis était alors un port international, sorte de Changhaï antique; on y parlait toutes les langues, on s'y procurait tous les plaisirs. Charaxos était venu y écouler une cargaison de vin; chose aisée, étant donné la réputation des crus de Lesbos. Mais, quand il eut achevé ses ventes, au lieu de retourner dans son pays, il fréquenta les courtisanes. Parmi elles, il distingua une Thrace nommée Doricha et surnommée Rhodopis — la belle aux joues vermeilles — à cause de sa jeunesse éclatante (30). Il s'en éprit violemment, la racheta, se ruina pour elle. Quoi de plus banal, en somme? Il avait gâché le bénéfice d'une année de travail, mais ce n'était pas un péché mortel. Ecoutez cependant les reproches que lui fit sa sœur et voyez comment cette même Sappho, qui se permettait tant de liberté avec ses compagnes, s'arrogeait le droit de sermonner son frère — qui n'était plus un enfant, tant s'en faut (31) :

*Tu te plais dans l'erreur, tu fuis les honnêtes gens et tu prétends que je te fais honte; mais je ne me soucie pas de la colère d'un insensé* (32).

(30) Il faut croire en effet qu'elle était toute jeune quand Charaxos la rencontra, puisque, toujours selon Hérodote, elle rivalisa de générosité avec le pharaon lui-même lors de la reconstruction du temple de Delphes, détruit par un incendie entre 548 et 546. Pour qu'à cette date elle fût encore riche et puissante, il fallait qu'elle n'eût pas atteint la vieillesse âge fatal aux femmes de sa sorte. C'est donc une toute jeune fille, de quinze ans peut-être, qui bouleversa le cœur de Charaxos.

(31) Charaxos n'avait guère pu naître plus de neuf ou dix années après sa sœur, d'autant plus qu'il n'était pas le plus jeune enfant de Scamandronymo (il y avait encore Larichos). Or, Sappho qui « florissait », nous dit Suidas vers la deuxième année de la 42e olympiade, c'est-à-dire vers 612, avait dû naître vers 624, au plus tard vers 620, ce qui place la naissance de Charaxos vers 610-609 au plus tard. Il avait donc une quarantaine d'années lors de l'aventure de Naucratis. D'autre part, on ne peut pas reculer la date de son voyage; car alors, quel âge aurait eu Doricha?

(32) α 1. Weigall ajoute cette phrase, hypothétique bien entendu, puisqu'elle n'est fondée que sur le mot *makarès*, mais précieuse pour notre thèse : « Je sais que les bienheureux sont avec moi. »

Et, s'adressant aux nymphes de la mer afin qu'elles le fissent revenir :

*O vous toutes, Néréides couronnées d'or... faites que notre famille ne soit pas déshonorée par la faute d'un homme. Puisse-t-il plutôt rendre plus honorable encore le nom de sa sœur dont le cœur alors battra de joie... — Ah! que soit proche le jour heureux où la bienvenue de ses concitoyens chassera tous ces mauvais souvenirs, et puisse-t-il alors, s'il le désire, convoler en justes noces* selon les rites consacrés (33).

Enfin, qu'on ne nous accuse pas de chercher le paradoxe si, avant d'expliquer quoi que ce soit, nous dénonçons le ton religieux de la plupart des poèmes de Sappho: c'est un fait indéniable et sur lequel nous insisterons quand le moment sera venu. Les anciens ne l'ont pas relevé, cependant, et les rares modernes qui prirent garde à quelques fragments particulièrement significatifs n'en ont pas tiré toutes les conséquences désirables. Grave oubli, en vérité. Il faut savoir se déprendre, en lisant les allusions aux dieux dans une œuvre qui date de six cents ans av. J.-C., de l'état d'esprit frivole à quoi nous ont accoutumés les Alexandrins.

§

Voici donc le problème posé. Il n'est sans doute pas insoluble, à condition de procéder méthodiquement et honnêtement. Nous voulons dire par là: se défier de ses préférences secrètes, de ses préventions. Ne pas croire que l'organisation sociale dans laquelle nous vivons soit la seule possible, ni même la seule bonne, c'est une modestie indispensable à qui veut goûter le charme étrange et déconcertant des âges révolus .

Cette modestie a pourtant manqué à la plupart des biographes de Sappho, et cela explique la diversité des

(33) α 3. Nous soulignons les derniers mots, car ainsi que la phrase reconstituée par Weigall, ils mettent bien en valeur la piété remarquable de Sappho

images qu'ils se sont faites d'elle. Pour les comiques athéniens, elle fut une courtisane, parce qu'à leur époque les seules femmes instruites étaient les courtisanes. Pour les moines du moyen âge, elle fut une vulgaire marchande d'amour, parce qu'alors les joies des sens étaient considérées comme avilissantes. Au xxe siècle, elle est devenue une « honnête femme », parce que l'évidente franchise morale, la spontanéité avec laquelle elle s'abandonne à la passion semblent incompatibles avec des « pratiques contre nature qui durcissent l'âme » (Robinson).

Pour éviter de tels anachronismes, la méthode la plus sûre est celle que les mathématiciens nomment méthode des approximations successives. Essayons d'abord de nous faire une idée précise de la société du temps de Sappho, — sur quoi nous renseignent suffisamment les derniers travaux des historiens; puis, étudions la société réduite que fut l'île de Lesbos où elle vécut; et peut-être alors pourrons-nous surprendre le secret du poète.

§

Le trait essentiel, pour qui étudie la société post-homérique, c'est la ferveur religieuse. Epoque des premiers temples, le début du vie siècle peut se comparer à notre xie siècle, où, selon le mot célèbre d'un moine, la terre se couvrit d'une blanche robe d'églises.

Mais cette foi, qui régnait sans exception sur tous les rivages de l'Egée, ne doit pas nous inciter à croire que la civilisation égéenne du vie siècle avait l'unité de la civilisation chrétienne du xie. En réalité, il serait difficile d'en trouver de plus composite. Diversité des races, diversité des langues, des cultes, des organisations sociales, tout contribuait à diviser les Hellènes, à les rendre étrangers les uns aux autres, de pays à pays, — et jusqu'à l'intérieur d'une même ville.

C'est ainsi que, dans certaines cités, on pouvait reconnaître, à côté d'un élément proprement hellénique,

dorien, éolien ou ionien, un élément autochtone qui se distinguait nettement par ses usages et par ses cultes.

Car les peuples qui avaient précédé les Grecs sur les terres de l'Egéide n'avaient pas entièrement disparu. Les envahisseurs les avaient bousculés, désorganisés, mais non pas complètement écrasés, et les historiens découvrent maintenant qu'on ne saurait comprendre les premiers siècles de la civilisation grecque (nous verrons tout à l'heure qu'on ne saurait non plus comprendre Sappho), si l'on ne tient pas compte de l'apport égéen. Bien des usages qui étonnaient les Grecs eux-mêmes remontent sans doute au passé égéen. Hérodote rapportait que « chez les Lyciens règne une loi singulière : ils prennent le nom de leur mère et non pas celui de leur père. Si l'on demande à un Lycien à quelle famille il appartient, il indiquera la généalogie de sa mère; si une femme libre veut s'unir avec un esclave, les enfants sont considérés comme étant de sang noble; mais si, au contraire, un citoyen du rang le plus illustre prend pour femme une concubine ou une étrangère, les enfants sont exclus des honneurs » (34).

Sappho vécut durant la période de transition entre les deux civilisations : l'égéenne (créto-mycénienne) et la grecque, — ou, plus précisément à la fin de cette période de transition. La civilisation grecque, à tendance patriarcale, à religion anthropomorphique et réglée par l'Etat, n'avait pas encore étouffé ce qui restait de la vieille civilisation minoenne: ses coutumes matriarcales, sa religion polysymbolique et naturaliste, fertile en confréries de toutes sortes. Nous avons cité le témoignage d'Hérodote sur les survivances du matriarcat en Lycie; mais c'est un peu partout que subsistaient, plus ou moins altérées, il est vrai, les traditions religieuses de l'Egée. Délos conservait le culte d'une Athéna-Cynthia, héritière de la Terre-Mère, ainsi que les cultes de Léto, Artémis, Aphrodite, Déméter,

(34) I, 173.

toutes hypostases de la Grande Déesse minoenne. En Crète même, des vocables nouveaux couvraient des cultes inchangés; Zeus s'était installé au mont Ida et au mont Dicté, accaparant les grottes sacrées en même temps que les légendes qui y étaient attachées. Tylissos « voyait évoluer des chœurs pareils à ceux que la Cnosse minoenne avait légués à la Cnosse homérique ». A Chypre, la déesse à la colombe avait pris le nom d'Aphrodite « sans changer de nature ni de forme » (35).

Tout cela n'allait pas sans résistance de la part des anciens envahisseurs, et les luttes de classe, fait commun à toutes les cités grecques, étaient exaspérées çà et là par des haines de races. A Corinthe, par exemple, ou encore à Sicyone, les descendants des Préhellènes s'opposaient violemment à l'aristocratie dorienne; et cet antagonisme, pour être moins manifeste, n'en existait pas moins dans maintes autres villes.

En somme : ferveur religieuse, survivances minoennes (concernant l'organisation sociale et la religion), défiance antiminoenne des races conquérantes, tels étaient encore les traits les plus marquants du monde hellénique au temps de Sappho, et telles, par conséquent, les limites hors desquelles il ne faut pas se hasarder à la situer.

§

L'île de Lesbos, où elle naquit et vécut, constitue un cadre restreint, qui va nous permettre de serrer de plus près notre sujet.

L'histoire de Lesbos fut mouvementée. De bonne heure habitée, elle bénéficia de la civilisation minoenne que diffusaient les commerçants crétois; ce fut son âge d'or. Bien éphémère, il est vrai, car la population était trop faible pour défendre efficacement son indépendance. Sitôt après la chute de Cnosse, en 1400 av. J.-C., l'île devint la proie des envahisseurs venus du Nord en quête de terres

(35) Glotz, *La Civilisation égéenne,* pp. 303 et 448.

fertiles: les documents hittites nous prouvent, en effet, que, dès le XIVe siècle, il y eut des Eoliens à Lesbos; mais ceux-ci ne purent soumettre complètement les indigènes, pour qui tout événement devait être une occasion de révolte.

Les Lesbiens profitèrent ainsi de la guerre de Troie. Tous les peuples inquiets ou opprimés s'étaient rangés aux côtés de l'antique Ilion. Nous en avons un témoignage dans le poème sur le mariage d'Hector et d'Andromaque, où Sappho évoque l'alliance que le roi Eétion — l'un de ceux qui avaient su maintenir leur indépendance — conclut avec Priam. Sans doute, les Lesbiens se révoltèrent-ils avec ardeur, car les Eoliens durent faire appel à l'armée alliée des Achéens: les poèmes homériques nous apprennent qu'Ulysse vint dans l'île, où il battit à la lutte le fils de Philomèle, et qu'Achille, après avoir tué le roi Phorbas, emmena sa fille Diomédé comme captive.

Peu de temps après, les Achéens et les Eoliens établis sur le continent furent eux-mêmes bousculés par l'invasion dorienne. Devenus des fugitifs, les anciens conquérants se répandirent sur toute la côte d'Asie Mineure. De nouvelles bandes d'Eoliens s'abattirent sur Lesbos.

Mais, malgré ce qu'on pourrait croire, la race autochtone ne se laissa pas entamer par cette poussée d'étrangers. Plus civilisés que leurs envahisseurs, les Lesbiens surent leur communiquer une partie de leur savoir et de leur raffinement. Ils leur enseignèrent l'art de travailler la terre et les secrets de la navigation côtière. Ils s'associèrent même à eux pour fonder de petites villes, bourgs ruraux ou ports de commerce comme ceux dont les textes nous ont conservé les noms: Antissa, Arisbé, Methymna, la puissante Mytilène sise en face de l'opulente Lydie, Pyrrha, Erésos... Cependant, malgré ces concessions, ni les croyances, ni les coutumes ne se fondirent. L'aristocratie lesbienne, fière de sa noblesse et de l'antiquité de sa race, méprisait les « barbares » venus du Nord; et ceux-ci se défiaient du peuple vaincu dont la langue, les

coutumes, les rites et les dieux leur semblaient à la fois mystérieux et inquiétants.

De quel camp était Sappho? Appartenait-elle à la race des conquérants, ou bien à la vieille souche autochtone? L'épisode de Charaxos, cité plus haut, serait une première présomption — assez forte déjà — en faveur de la seconde alternative. L'attitude de Sappho ne s'expliquerait-elle pas par des survivances matriarcales analogues à celles qui, en Lycie, faisaient l'étonnement d'Hérodote? Partout en Grèce, à cette époque, la femme est réduite à une condition des plus humbles; son rôle est de coudre, de filer, et d'obéir à son époux sans murmurer. Cependant, Sappho surveille la conduite de son frère et semble se considérer comme le chef de famille (36). Elle ne veut pas qu'une courtisane, une esclave affranchie, lui donne des neveux dont elle rougira, parce qu'ils seront, selon l'expression d'Hérodote, « exclus des honneurs ».

Il conviendrait de signaler aussi l'attitude de Sappho envers son enfant Cléis:

*J'ai une fille, une jolie petite fille aussi délicieuse qu'un bouquet de chrysanthèmes : ma chère Cléis que je n'échangerais pas contre toutes les richesses de Lydie.*

Sans doute, ne voit-on, dans l'affection que révèlent ces vers, rien de particulièrement remarquable, surtout de la part d'une femme aussi sensible que Sappho. Mais qu'on se rapelle combien l'enfant, dès les temps homériques, était méprisé. Les tendances patriarcales des Grecs leur faisaient mépriser pareillement la femme et l'enfant. Encore ce dernier était-il davantage maltraité; voyez comme la Héra de l'épopée corrige Artémis enfant, et comment Achille, sans émotion, massacre ce pauvre Troïlos; et voyez, plus tard encore, combien durement on traitait les jeunes enfants à Sparte. Cette tendresse de

(36) « Puisse-t-il rendre plus honorable encore le nom que porte sa sœur », dit-elle, dans le fragment cité plus haut α 3).

Sappho, loin d'être l'expression d'un sentiment banal, est donc encore un symptôme significatif.

On trouverait d'autres indices dans les fragments de son œuvre qui concernent la religion. Nous avons retenu les trois suivants :

*La Lune parut dans son plein, et les vierges se tinrent debout, immobiles comme autour d'un autel* (37). — *A quoi pourrais-je bien te comparer, cher époux? Je te comparerai* de préférence *à un souple arbrisseau* (38). — *Pareille à la douce pomme qui rougit à l'extrémité de la plus haute branche, oubliée des cueilleurs, — non, ce n'est pas oubliée qu'il faut dire : elle était bien trop haute pour eux* (39).

Ce ne sont pas là des expressions de littérateur en quête de métaphores. Il faut y voir, à notre avis, une survivance du polysymbolisme minoen. La lune, qu'on adore comme le symbole astral de la déesse, la pomme (fruit à la vertu aphrodisiaque), l'arbuste (symbole de la fécondité végétative), et encore la colombe amoureuse représentent la déesse à des titres divers et illustrent, plus ou moins directement, son pouvoir fécondant.

Car la déesse, une et polymorphe, de Sappho, est bien une déesse de la fécondité, et son pouvoir s'exerce non seulement sur les humains, mais aussi sur les animaux et les végétaux. Qu'on en juge :

*Après le coucher du soleil, luisent les rayons dont la Lune aux doigts de rose illumine son cortège d'étoiles; c'est comme un immense chemin de lumière qui s'étale sur l'onde amère, gravit le rivage rocheux qui tente vainement de l'arrêter et, bondissant par-dessus les falaises, s'allonge dans les champs où plus d'une fleur, alors, découvre la beauté de ses pétales nuancés. Partout jaillit la rosée qui retient la lumière; les roses relèvent la tête; les délicats cerfeuils quittent leur couche; le trèfle riche en miel s'épanouit* (40)...

(37) Inc. lib. 39.
(38) η 2 App.
(39) η 2 App. (a).
(40) ι 5.

Que la délicieuse fraîcheur de cette évocation n'endorme pas notre réflexion. Il y a ici la peinture du miracle quotidien de l'Aphrodite qui ranime les plantes, lasses de la chaleur du jour.

Tandis que les Olympiens, occupés de leurs aventures trop humaines, demeuraient aussi extérieurs aux phénomènes de la nature que les hommes eux-mêmes, les hypostases de la Grande Déesse minoenne suscitaient et régissaient tels ou tels phénomènes de la vie universelle. Ainsi de l'Aphrodite.

Son origine préhellénique est certaine. La Crète ne fut-elle pas la première patrie du couple divin dont le culte devait se répandre dans tout le bassin de la Méditerranée? Isis et Horus, Astarté et Adonis-Tammouz, Cybèle et Attis, Aphrodite et Adonis ont leurs ancêtres communs en Crète. Et, pour ce qui est d'Aphrodite, nous savons qu'elle n'était autre que la Déesse à la Colombe honorée à Chypre aux temps minoens, et dont seul le nom changea lors de la venue des Grecs.

Tout cela indique évidemment que Sappho était pénétrée de la tradition préhellénique. Mais en avait-elle conscience? Très probablement. Et d'abord, elle considérait la Crète comme une sorte de Terre Sainte; les rites crétois étaient pour elle des modèles sacrés auxquels on devait se conformer :

*Ainsi, jadis, les Crétoises foulaient d'un pas rythmé la douce herbe lisse autour du glorieux autel* (41).

Il semble que Sappho ait dû connaître l'histoire de sa race et comment elle fut asservie par les Achéens, ces « maudits Achéens », comme elle dit dans un hymne à Héra dont il ne subsiste malheureusement que des fragments de vers. Tandis que le poète homérique s'attachait surtout à dépeindre les hauts faits des Achéens, c'est aux Troyens que s'intéressait Sappho. Le plus long fragment de son œuvre que l'on ait découvert dans les sables

(41) Inc. auct. 12.

d'Egypte raconte le mariage d'Hector, c'est-à-dire un événement antérieur à la guerre de Troie, un témoignage du temps de la prospérité troyenne :

*Bien campé sur ses jambes vigoureuses, Idacos annonça : « Hector et ses compagnons ramènent de Thèbes la sainte et de l'humide Plakia, sur leurs vaisseaux qui ont écumé l'onde amère, la belle Andromaque aux yeux brillants... » Il dit, et aussitôt le tendre père s'élança et la nouvelle courut dans la ville aux vastes rues. Alors les Troyens attellent les mules aux chariots; la foule des femmes s'y entasse ainsi que les vierges aux formes sveltes; les filles de Priam, elles, ont leurs équipages. Au joug des chars de guerre, les chevaux. Et, bride abattue, la jeunesse se précipite vers la plaine... Ainsi, les hommes lançaient vers le ciel d'aimables péans, invoquant le dieu à la lyre mélodieuse et dont les coups frappent au loin. Tous célébraient Hector et Andromaque, beaux comme des dieux* (42).

Nous pouvons donc considérer comme certain que Sappho descendait d'une race autochtone ayant jadis bénéficié de la civilisation minoenne, qu'elle avait conscience de l'antiquité de sa race, de sa noblesse et qu'elle en connaissait l'histoire. Ce n'est pas, nous semble-t-il, faire un emploi abusif des textes cités plus haut que d'en tirer ces conclusions.

§

Que Sappho, riche et honorée, possédant le talent que nous lui connaissons et ce tempérament bouillant, ait cherché à servir une cause qui était la sienne, cela semble probable. Mais comment? Par la propagande? Cela eût été contraire à son orgueil (dont témoigne une biographie récemment retrouvée (43). Par la « politique active » et les conspirations, à la façon d'Alcée? Certains l'ont soutenu, et M. Weigall se rallie à cette thèse; mais

(42) 6 2.
(43) *Oxyrhynchus papyri*, XV, 1922, 1800.

Bascoul fait justement remarquer combien l'hypothèse est aventurée, aucun des fragments conservés ne concernant la politique.

Notre conviction personnelle, que nous allons justifier, c'est que Sappho servit la déesse de ses aïeux, qu'elle entretint son culte.

Remarquons, en effet, le mélange de familiarité et de respect dont elle fait preuve à l'égard de l'Aphrodite :

*Reviens une fois de plus vers moi, déesse. Délivre-moi de mes cruels tourments, réalise tous les souhaits dont mon cœur est plein et demeure près de moi, ô ma divine maîtresse* (44).

Le fragment : « Puissé-je obtenir cette récompense ! » fait supposer qu'elle y avait quelque droit, et celui-ci : « J'ai parlé en songe à la déesse de Kupros (45) » semble prouver que la déesse — qui l'honorait de son épiphanie — l'avait distinguée entre toutes. « Je serai toujours vierge », dit encore Sappho (46). Personne n'a relevé cette affirmation — quelle signification attacher à un serment téméraire? pensait-on, — mais un simple rapprochement peut nous éclairer : à Sicyone, ville où les souvenirs de la civilisation égéenne étaient demeurés très vivaces, Aphrodite n'acceptait pour prêtresse *que des vierges*. Nous citerons encore ces fragments indiscutablement cultuels :

*O l'Adonis* (47)*! Il expire, Cythéréa, le délicat Adonis; que pouvons-nous faire? — Frappez-vous la poitrine, vierges, et déchirez vos tuniques* (48).

Et enfin, cette invocation de l'Aphrodite, invocation qui prenait place au cours d'un banquet rituel :

*Viens, déesse de Kupros, et verse délicatement dans les*

(44) α 1 App.
(45) Inc. lib. 19.
(46) Inc. lib. 3.
(47) Inc. lib. 52 et Inc. auct. 22.
(48) Inc. lib. 25.

*coupes d'or le nectar qui dispense l'ivresse propice au plaisir* (49).

De tels banquets, véritables festins de communion, avec le sel, aliment indispensable et prescrit, avaient le plus souvent un caractère licencieux — cela nous choque peut-être, mais il en était ainsi; les religions d'antan ne s'embarrassaient pas de nos conventions.

§

Puisque la religion l'ordonnait, la superstitieuse Sappho devait s'abandonner avec joie au plaisir, son tempérament passionné nous en est un sûr garant. Mais, si elle avait avec ses compagnes des amours charnelles, ce n'en étaient pas moins des amours sacrées, à la gloire de la déesse. Et voilà comment elle put se montrer sensuelle sans être libertine, à la faveur d'une antique religion naturaliste héritée des temps minoens.

Si personne, à notre connaissance, n'a relevé l'attachement de Sappho à la tradition préhellénique, ni expliqué ses mœurs par sa religion, du moins a-t-on soupçonné qu'elle dut jouer un rôle religieux :

On a suggéré, dit Mrs Shields (50), que Sappho fut le chef d'une communauté religieuse consacrée à l'Aphrodite... C'était un thiase, c'est-à-dire une sorte de communauté sacrée dont les membres étaient liés par des serments et gouvernés par des règles (51).

La plus impérieuse de ces règles commandait, sans doute, le célibat, ce qui expliquerait les étrangetés de la demande d'Alcée et de la réponse de Sappho : les paroles du jeune homme n'étaient pas empreintes d'une timidité vraiment surprenante chez un viveur de son es-

(49) α 6 App.

(50) Dans une thèse sur Lesbos. « In fact it has been suggested that Sappho may have been the head of a kind of religious community (such as existed at Paros) devoted to Aphrodite. »

(51) « It was a thiasos, or a kind of sacred sorority to which the members were bound by special ties and regulations ».

pèce; elles constituaient un véritable sacrilège qu'un libertin même ne devait prononcer qu'en tremblant et que Sappho ne pouvait accueillir qu'avec la plus ferme indignation.

§

Nous sommes parvenus, en suivant le chemin des écoliers — le plus sûr en l'occurrence, — à localiser notre personnage. Il nous reste à le présenter.

Nous n'avons pas l'intention de conter, dans ses détails pittoresques, la vie à la fois pieuse et passionnée de Sappho; une telle reconstitution — pleine d'intérêt, encore que sans doute dangereuse — n'entrerait pas dans le cadre de cette étude. Nous voudrions seulement indiquer les quelques faits certains, ou quasi certains, qui permettent de situer dans ses grandes lignes la destinée de Sappho.

Sa mère s'appelait Cléis ; son père, probablement, Scamandronymos. Elle naquit à la fin du VIIe siècle. Il n'est guère possible de préciser davantage sans risque d'erreur; car Eusèbe et Suidas, outre qu'ils ne s'accordent pas, se contentent d'indiquer l'époque où Sappho « florissait ». Sur ces faibles indices, et à l'aide de recoupements malheureusement assez aléatoires, les érudits ont cependant proposé des dates. Robinson fait naître Sappho vers 630 ou avant; M. Weigall affirme « avec une certitude appréciable » qu'elle naquit en 612; Bascoul adopte l'année 620; nous-mêmes, dans un autre travail (52), avons, pour fixer les idées, retenu l'année 624.

On n'a pas, non plus, de preuve formelle que Sappho naquit à Erésos plutôt qu'à Mytilène. Sur ce point, il est vrai, les érudits s'accordent : elle serait née à Erésos et aurait passé une grande partie de sa vie à Mytilène; mais qu'importe, en somme?

5 ) *Sappho*, collect. « Maîtres des Littératures », Ricder, à paraître prochainement.

Le certain, c'est que, si elle fut, d'une façon ou d'une autre, servante de l'Aphrodite — et de cela nous sommes convaincus — elle le fut dès l'adolescence. C'était alors la coutume, en Eolide et en Ionie, de choisir les prêtresses toutes jeunes. D'inscriptions trouvées dans l'île de Cos, il ressort que la prêtresse de Dionysos pouvait être nommée dès sa onzième année. A Sicyone, nous l'avons dit, la Déesse n'acceptait pour prêtresse que des vierges. D'ailleurs les fonctions sacerdotales de la prêtresse d'Aphrodite n'étaient pas si complexes qu'une enfant intelligente ne les pût exercer. Elles consistaient d'une part à veiller sur la statue de bois, le Xoanon, qui représentait la Déesse, à l'habiller, le laver, le parfumer, et, d'autre part, à suivre les rites prescrits lors des fêtes religieuses et des sacrifices. Point de prêche, aucun enseignement, la prêtresse était essentiellement une conservatrice des traditions.

Jusqu'à quel âge Sappho exerça-t-elle ses fonctions sacerdotales? Le mariage pouvait l'obliger à quitter le service de la Déesse, mais sa réponse à Alcée nous a révélé ses sentiments à l'égard du mariage. Il était impossible que, pour un homme, elle cessât d'être l'élue de l'Aphrodite, qu'elle abandonnât le thiase (53) des jeunes vierges consacrées à la Déesse, auxquelles l'attachait « l'amour doux-amer ». C'eût été vraiment changer une « vie digne d'un Dieu » contre le sort d'une simple mortelle. On peut donc admettre que ce ne fut pas le mariage, mais l'exil, qui interrompit son sacerdoce.

Car il est certain qu'elle quitta Lesbos pour la Sicile « quand Critios était archonte à Athènes » (selon un marbre de Paros, aujourd'hui à Oxford), probablement vers l'année 595.

Quelles furent les raisons de cet exil? Robinson, avec la plupart des érudits, pense qu'elle fut bannie simple-

(53) Mot préhellénique, sans équivalent dans les langues modernes. On l'a traduit approximativement par : association conventuelle, communauté religieuse, confrérie.

ment parce qu'elle était noble. On peut objecter que Pittakos se montra un tyran fort modéré, et qu'il ne fit exiler que les principaux meneurs de l'aristocratie, non l'aristocratie tout entière ; or, comme le remarque judicieusement Bascoul, il est peu vraisemblable que Sappho se fût prêtée à une conjuration quelconque, aucun des fragments conservés ne parlant de politique (54).

Bascoul, très informé de la technique musicale de Sappho, pense que son exil fut le résultat d'une rivalité d'écoles. L'hypothèse n'est pas déraisonnable, sans doute, mais nous ne pouvons l'adopter, puisque nous croyons précisément que Sappho ne devint chorodidascale qu'à son retour d'exil et faute de pouvoir redevenir prêtresse.

Il nous semble plutôt que l'exil de Sappho fut un épisode, entre beaucoup d'autres, de cette haine de races dont nous avons parlé en étudiant la société des temps archaïques. A l'époque qui nous intéresse ici, la royauté, déchue, avait fait place, à Lesbos, à la tyrannie. Et les tyrans n'avaient pas toujours une autorité très assurée, ne pouvaient pas toujours contenir le « démos » dont ils tenaient le pouvoir. Or, il est certain que Sappho ne pouvait inspirer que de la défiance à la plèbe d'Erésos. Les rites du culte de la grande Déesse inquiétaient les Eoliens, parce qu'ils ne les comprenaient pas. D'autre part, les religions conventuelles furent toujours suspectes aux Grecs. Peut-être enfin les races conquérantes supportaient-elles mal la liberté dont jouissaient les femmes à Lesbos, dernier vestige du matriarcat minoen.

Exilée, Sappho dut ressentir cruellement sa solitude. Est-ce à ce moment qu'elle se maria, croyant ne jamais pouvoir rentrer à Lesbos? Cela est vraisemblable. Le

(54) L'attitude de Sappho, au contraire, semble résumée par les deux passages suivants : « Quand la colère gonfle ton cœur, retiens ta langue oisive, toujours prête à l'insulte, ainsi que celle du chien » (Inc. lib. 43), et : « Aucun ressentiment ne gonfle ma poitrine, j'ai le cœur d'un enfant. » (Inc. lib. 4).

nom de son mari n'est pas certain, mais nous savons, par une biographie récemment retrouvée, qu'elle eut une fille, qu'elle appela Cléis en souvenir de sa mère. Le nom de Cléis figure d'ailleurs dans le fragment que nous avons cité.

Un érudit russe, Lunak (55), fait Sappho veuve à trente-cinq ans, — mais sur quels textes se fonde-t-il?

Elle dut rentrer à Lesbos vers 585, quand Pittakos autorisa le retour des bannis. Nous croyons que c'est à ce moment qu'elle s'installa à Mytilène, abandonnant Erésos, où trop de mauvais souvenirs l'eussent assaillie (56).

Elle ne pouvait plus être prêtresse de l'Aphrodite, ayant connu un époux. Allait-elle se remarier? Non. Le mariage n'avait jamais été pour elle qu'un pis-aller ; elle était trop indépendante; et puis surtout d'elle aussi on aurait pu dire qu'elle était « plus amoureuse de vierges que Gellô (57) ». Elle se fit donc *chorodidascale* (littéralement : instructeur de chœurs), c'est-à-dire qu'elle fonda un collège orchestique où les jeunes filles pouvaient demeurer jusqu'au moment de leur mariage, et où elles apprenaient à danser en chantant des vers (58).

Ce collège fut vite florissant; les élèves venaient de tous côtés, non seulement de Lesbos, mais de Milet, de Colophon, de Pamphilie et jusque de Salamis et d'Athènes. Suidas cite Anactoria de Milet, Congyla de Colophon, Eunéika de Salamis et surtout les très chères Atthis, Télésippa et Mégara, que la rumeur publique déclarait liées à Sappho par une affection impure. Ovide

(55) *Quaestiones Sapphicae*, Kazan, 1888.

(56) En général, les érudits la font quitter Erésos dès sa première jeunesse, sans preuve, d'ailleurs. Mais qu'elle ait été prêtresse à Mytilène au lieu de l'être à Erésos, cela importe peu.

(57) Inc. auct. 5.

(58) Nombreux étaient alors ces collèges dans le monde grec. M. Louis Séchan, dans son livre sur *la Danse grecque antique* (Boccard, 1930), pense qu'il devait en exister « sur la base d'une association stable, partout où nous constatons l'existence de poètes et surtout de poétesses adonnées spécialement à l'enseignement choral » (p. 124).

ajojute Cydro; Maxime de Tyr, Gyrinno; Philostrate, Damophyla de Pamphilie. Sappho elle-même parle d'une certaine Héro dont elle dit : « Je donnai de fructueuses leçons à Héro de Gyaros (59). » Enfin, un autre fragment fait allusion à une jeune Thébaine « habile à conduire les chars (60) ».

Des poèmes que la chorodidascale composait pour ses élèves, il ne reste plus que des bribes; mais ces bribes suffisent, nous l'avons vu, à montrer que Sappho chantait de préférence les dieux et les héros de Troie. Si les poèmes homériques, tels que nous les avons aujourd'hui, représentent le point de vue grec, c'est le point de vue troyen que devaient exprimer ceux de Sapho (61).

D'ailleurs, elle ne chantait pas que le passé légendaire. Le présent aussi la sollicitait : pour chaque mariage dans Mytilène, elle composait un chant d'hyménée et un épithalame qu'elle faisait exécuter par ses jeunes élèves. De la sorte, elle servait encore sa Déesse : le mariage n'avait-il pas été institué par l'Aphrodite elle-même?

Cette époque fut celle de la plus grande gloire du poète, la seule dont rhéteurs et lexicographes devaient se souvenir. Mais bientôt ce fut le déclin. Une à une, les élèves quittèrent leur maîtresse; un poème raconte le départ de Mnasidika pour Sardes; un fragment très court montre Sappho suppliant Gongyla de revenir à elle; d'autres fragments révèlent sa colère contre des rivales plus heureuses : Gorgo et Andromède. Elle resta seule, abandonnée même d'Atthis, son amie depuis l'enfance.

Et vint la vieillesse, le présage de la mort à quoi elle était résignée :

*En rêve le messager de la mort, Hermès, m'a visitée et,*

(59) Inc. auct. 8.
(60) Inc. auct. 15.
(61) Colombarios nommait Sappho la poétesse des Troyens.

*m'appelant par mon nom : « Viens », m'a-t-il dit en me touchant de sa baguette. Et moi, lasse de la vie et de ses tourments, j'ai répondu : « Je m'en vais avec joie, car, je le jure par ma maîtresse, je ne désire plus vivre, maintenant que je ne peux plus aimer* (62). »

Sappho vivait encore vers 569, puisque c'est à cette date qu'elle eut à s'inquiéter des frasques de son frère Charaxos.

Sitôt qu'elle fut morte, elle entra dans la légende. Dès la fin du v[e] siècle, et sans doute avant, il fut admis qu'elle s'était suicidée. Violemment éprise de Phaon, qui la dédaignait, disait-on, elle s'était précipitée dans les flots, du haut de la roche leucadienne.

Simple passeur, selon la légende, Phaon faisait, pour quelques pièces d'argent, le service entre Lesbos et le continent. Un jour, ayant transporté gratis la Déesse Aphrodite, qui, pour l'éprouver, s'était déguisée en vieille femme vêtue de haillons, il avait reçu en récompense, enfermé dans une boîte d'albâtre, un onguent capable de lui assurer l'amour de toutes les femmes. Il en avait essayé la vertu sur l'orgueilleuse Sappho, et bientôt celle qui le dédaignait avait senti l'amour naître dans son cœur, un amour qui prenait plus de force à mesure qu'elle tentait de s'en libérer. Si bien que, désespérée, et résolue à chercher l'oubli dans la mort, elle était montée sur les blanches falaises de Leucade, en cet endroit que nous nommons aujourd'hui le cap Ducato, et s'était jetée dans la mer qui grondait à deux cents pieds plus bas.

Est-il besoin de le dire? la légende n'a pas de fondement, et les Anciens eux-mêmes la mettaient en doute. Athénée et Suidas supposaient que le saut de Leucade avait été effectué par une courtisane contemporaine et homonyme de Sappho. C'était une façon originale de concilier la fable et l'histoire. Une chose dont nous som-

(62) ε 4.

mes sûrs, en tout cas, c'est que le nom de Phaon ne figure dans aucun des fragments conservés. Nous tenons donc pour certain, jusqu'à preuve du contraire, que Sappho n'est pas morte à Leucade, mais bien à Mytilène, selon la tradition rapportée par le voyageur britannique Prococke, qui, au siècle dernier, entendit encore raconter que les cendres du poète avaient été longtemps conservées dans la mosquée turque du château.

Cependant, la légende est peut-être instructive. Le hasard nous a permis de connaître l'une des interprétations que les Anciens en avaient proposées. En 1917, un affaissement du ballast sous la voie ferrée qui va de Rome à Naples fit découvrir, enfoui à neuf mètres de profondeur, non loin de la Porta Maggiore, un magnifique hypogée dont les trois nefs rappellent la forme d'une église romane. L'une des fresques décorant cette basilique représente le saut de Leucade : Sappho, lyre en main, se précipite de la falaise embrumée dans la mer, où un triton étend un voile pour amortir sa chute; en face d'elle, sur une hauteur, se tient Apollon.

Comment expliquer la présence de l'amoureuse de Phaon dans une église? M. J. Carcopino a répondu à la question (63). Il a démontré, de façon irréfutable, que la salle souterraine de la Porta Maggiore fut une basilique pythagoricienne et que les Pythagoriciens avaient utilisé la légende de Sappho et Phaon comme une allégorie propre à illustrer leurs dogmes. Pour les initiés, Sappho ne ressemblait guère à la courtisane affolée dont se moquaient les poètes comiques. Elle était l'âme aspirant à se fondre dans le principe divin. Eprise de Phaon, — c'est-à-dire d'Apollon, — principe éternel d'harmonie, elle s'était, par sa mort volontaire, purifiée de ses passions, méritant ainsi de participer à l'harmonie universelle. Elle était une sainte de la religion pythagoricienne.

(63) *La Basilique pythagoricienne de la Porta Maggiore*, 1930.

Pouvons-nous accepter cette interprétation et voir en Sappho un précurseur de Pythagore? Il est certain que le philosophe ne créa pas sa doctrine *ex nihilo*. Il dut y avoir un pythagorisme avant Pythagore, comme il y eut un rousseauisme avant Rousseau. Et, en effet, l'orphisme, source directe du pythagorisme, existait — à l'état embryonnaire il est vrai — depuis les temps pré-helléniques. Il n'est donc pas impossible, à priori, que Sappho ait connu quelque doctrine pré-pythagoricienne.

M. Mario Meunier l'affirme, appuyant sa thèse sur un fragment où Sappho déclare que les lamentations ne doivent pas habiter dans la maison des Muses :

S'il n'était pas permis, dit-il, que les lamentations habitassent la maison des serviteurs des Muses, c'est que les Muses étaient pour les Pythagoriciens les déesses de l'harmonie universelle. Or, comme rien, d'après eux, n'arrive à l'encontre de l'harmonie générale, dépasser la mesure du chagrin était montrer peu de foi en cette sublime harmonie et désespérer comme le défend Sappho, de la bienveillance des dieux (64).

Sans doute, mais ces analogies, sur lesquelles M. Meunier a eu raison d'attirer l'attention, ne feront pas oublier que Pythagore n'était pas né au moment où Sappho mourait; et la seule conclusion raisonnable qu'on en puisse tirer, c'est que le poète lesbien partageait quelques-unes des croyances qui allaient être, plus tard, reprises et systématisées par Pythagore. Ces croyances dérivaient, en effet, du vieux fonds des légendes pré-helléniques; — la tradition n'affirmait-elle pas que le Sage à la cuisse d'or avait connu, à Délos, le secret des *vierges hyperboréennes*, c'est-à-dire crétoises! Bien avant Pythagore, les Orphiques avaient diffusé ces légendes, et Sappho, toute pénétrée de la tradition crétoise, ne devait pas les ignorer. Ainsi, le stuc de la basilique de la Porta Maggiore témoigne que les Pythagoriciens s'étaient

(64) *Les Nouvelles Littéraires*, 1931.

approprié le personnage de Sappho, mais nullement que celle-ci fût des leurs.

D'ailleurs il existait, dans le panthéon égéen, bien des fables analogues à celle de Phaon et dont les héros n'étaient nullement pythagoriciens... Comme Sappho, Aphaïa d'Egine, Laphria d'Argos, sans compter maintes nymphes aimées de Poseidon, s'étaient précipitées dans la mer. Toute une série de légendes — où l'on retrouve, élément essentiel, le saut dans les flots, et qui toutes célèbrent, sous une forme déguisée, un mariage sacré, une hiérogamie — se sont greffées sur le culte crétois de la douce vierge Britomartis, qui, traquée par Minos, s'était élancée dans les flots, mais, sans périr, puisque le filet d'un pêcheur l'avait miraculeusement préservée de la mort. Pour les Crétois, le saut de Britomartis avait une signification symbolique : ils lui attribuaient exactement la valeur que les Francs attachaient aux ordalies. Un accusé prouvait son innocence, au temps de Clovis, en traversant impunément un brasier. Britomartis, en se jetant impunément dans les flots, avait prouvé sa pureté. Grâce au saut dans l'abîme, s'était opérée en elle la fusion de la vierge et de la mère. Confondues dans une même essence, Britomartis et Dictynna étaient devenues une seule et même déesse, la « Très Sainte-» Ariadne.

C'est ce symbole que l'on retrouve dans l'histoire de l'Aphrodite. Elle aussi s'était précipitée dans les flots, non toutefois pour échapper à un poursuivant amoureux, mais pour se libérer de l'amour qu'elle portait à l'Adonis. En traversant les siècles, la fable s'était spiritualisée, mais sa signification restait la même : l'Aphrodite était à la fois vierge et mère.

Et de même Sappho, selon la croyance populaire. Elle s'était jetée dans la mer afin de se soustraire à l'amour qu'elle éprouvait pour Phaon. Mais Phaon, le passeur beau comme un Dieu, n'était en vérité qu'un symbole.

Son nom, qui signifie *brillant*, n'est qu'un doublet de Phaëton, la brillante étoile du soir, et Phaëton lui-même représentait Adonis, tout comme la lune Séléné représentait Aphrodite.

On voit que, malgré ses dehors fantaisistes, la légende de Phaon nous procure un renseignement précieux : Sappho, amante d'Adonis, avait repris à son compte l'aventure qu'Aphrodite avait empruntée à ses devancières crétoises. C'est la preuve que l'imagination populaire avait fait de Sappho, à la fois vierge et mère, *une hypostase de l'Aphrodite.*

JEAN LARNAC et ROBERT SALMON.

# VERS UNE EXPRESSION MODERNE DU MOUVEMENT DANS LES ARTS PLASTIQUES

Est-il vie plus vivante que notre vie à nous, hommes du XXe siècle? Mais pourrait-on citer beaucoup d'artistes qui songent à la représenter telle qu'elle est?

J'ai parcouru le dernier Salon d'Automne dans le souci d'y découvrir les œuvres exprimant le mouvement. J'ai eu assez des doigts d'une seule main pour les compter. Cinq œuvres de mouvement, cinq, dont trois peintures (la meilleure peut-être d'un peintre qui vient de mourir), et deux gravures... Et l'on boxe à la salle Wagram, on patine au Palais des Sports, on nage à Molitor et aux Tourelles, on pédale, on grimpe, on joue au football, au hockey, au tennis, on lance le poids, le javelot, le disque, on saute, on court, on danse!...

N'y a-t-il pas dans cette dissemblance entre la vie et l'art un phénomène étrange d'où se dégage un humour assez triste?

Vraiment, le peuple entier, comme aux temps antiques des stades et des cirques, se dresse, hurlant d'enthousiasme, devant la beauté du geste athlétique, notre jeunesse élevée au grand air refleurit de santé et de force exultante... et cependant nos peintres se terrent dans leurs ateliers pour refaire, en moins bien, peut-être, les trois pommes du père Cézanne!

Que restera-t-il dans nos tableaux et dans nos bronzes de ce qui a le mieux caractérisé notre époque? En quoi notre art paraîtra-t-il avoir été de son temps?

En un mot, d'où vient ce dédain des artistes pour l'expression du mouvement?

§

On a accusé le cinéma.

Il semble, en effet, que le cinéma, en figurant le mouvement par des images qui bougent, ait enlevé aux arts du dessin un de ses thèmes favoris. De même, la simple photographie aurait ôté aux artistes — du moins certains le prétendent — la grande raison d'être de l'imitation fidèle de la nature.

Il est bon de mettre les choses au point. Le mouvement tel qu'il est signifié sur un tableau ou réalisé sur un écran n'a, ici et là, aucune similitude. Il n'est pas superflu de le faire remarquer, car beaucoup de personnes, et parmi elles des artistes, sous-estiment ou surestiment le cinéma.

Les uns voudraient que les œuvres de main d'homme soient aussi dégagées que possible des formules issues de la mécanique. D'autres voient dans ces mêmes formules un enrichissement pour l'art et les appliquent avec plus de ferveur, peut-être, que de discernement.

Entendons-nous donc, en premier lieu, sur la signification du mot « mouvement », lorsqu'il est appliqué à une œuvre d'art. Il est évident qu'une figure, dessinée, sculptée ou peinte, ne se meut pas effectivement, puisqu'elle est immobile par construction. Ce que nous appelons son « mouvement », c'est le mouvement qu'elle aurait si elle vivait. A l'aide d'un ensemble de signes immobiles, l'artiste est parvenu à suggérer au spectateur l'idée d'un mouvement réel.

Au contraire, les images de cinéma, examinées chacune isolément sur la bande, sont, certes, aussi fixes que les images peintes ou sculptées; mais, par leur succession rapide sous le faisceau lumineux, elles semblent bouger, en vertu du phénomène bien connu de la rémanence des impressions rétiniennes.

En dépit de cette différence évidente entre les arts plastiques et le cinéma, certains prétendent que la peinture et la sculpture, arts immobiles par essence, doivent se borner à montrer les seules choses immobiles. Ce sont, disent-ils, des arts fondamentalement *statiques.* L'argument n'est pas nouveau. Lessing écrivait dans son *Laocoon* : « La succession du temps est du domaine du poète comme l'espace est celui du peintre. »

Certes oui, l'espace est le domaine du peintre, mais, à l'aide de l'espace, on peut suggérer le temps, autrement dit, donner une impression de succession et de durée. Sans faire appel aux théories relativistes d'Einstein, nous pouvons tout de même constater que le temps ne devient pour nous une idée claire que du moment où nous le figurons en espace. Nos montres ne traduisent-elles pas en dimensions d'espace des dimensions de temps? Il n'est donc pas absurde de vouloir suggérer le temps par l'espace. La cause est entendue; mais là n'est pas toute la question.

§

Le mal est qu'à vouloir trop cloisonner les arts, comme à vouloir trop cloîtrer les hommes, on les stérilise. Ce cloisonnement des arts, qui, ces dernières années, eut tant de vogue, est allé jusqu'à un point d'outrance dont il est obligé de revenir.

On peut remarquer que, depuis quelque temps, l'opinion des amateurs, et aussi des marchands de tableaux, sur ce qu'il est convenu d'appeler « un bon tableau moderne » semble changer. Il y a trois ans, un bon tableau moderne était seulement une bonne peinture, — nous voulons dire par là une peinture qui n'avait pas d'autre prétention que d'être de la « bonne peinture », telle que l'a définie M. Maurice Denis : une surface où les couleurs sont en un certain ordre assemblées.

L'imitation de la nature ne jouait qu'un rôle assez secondaire dans ce jeu-là; il arrivait même qu'elle n'en

jouât pas du tout. Le peintre qui se piquait d'un certain modernisme prenait bien garde en tout cas de paraître « traiter un sujet », comme si traiter un sujet devait l'empêcher d'étaler ses couleurs d'une façon brillante et harmonieuse. Il eût rougi de faire penser ou d'émouvoir l'homme cultivé tout aussi bien que l'homme de la rue, en lui montrant une image exprimant des sentiments humains ou des idées générales.

Sans doute, une telle attitude a été salutaire en son temps. Elle a permis de lutter contre l'abus du narratif, signe des décadences. Elle a contraint celui qui tenait un pinceau à retrouver le sens plastique des primitifs, à être peintre d'abord, c'est-à-dire manieur de lignes, de valeurs et de couleurs.

Mais ce n'est que le *début*, et non le *but* de l'art.

Les artistes, comme le public, finissent par se lasser eux-mêmes d'un jeu aussi guindé et d'intérêt vraiment trop limité. Car, si de purs chefs-d'œuvre ont été réalisés sous cette discipline, combien de tableaux, intitulés « peinture », avec, en bien des cas, une modestie seulement apparente, ont fait le vide autour d'eux pour avoir trop été vides eux-mêmes de ce qui pouvait émouvoir les gens qui n'étaient pas du métier.

Aujourd'hui, pour ces raisons-là, et bien d'autres encore, on paraît commencer à exiger davantage d'un bon tableau moderne. Il semble que le peintre ait à nouveau le droit d'être un homme, un homme pensant et souffrant, non pas seulement ce que pensent et souffrent spécialement les peintres, mais ce que pensent et souffrent tous les hommes.

Si ce mouvement s'accentue, si l'on demande à l'art de représenter des « sujets », l'artiste, peintre ou sculpteur, ne pourra plus se contenter d'être une sorte de fort ténor à qui suffit la voix du bon Dieu. Il tendra à redevenir ce qu'il fut aux grandes époques de l'art, ce qu'étaient Vinci, Raphaël, Michel-Ange, Rubens, Poussin,

Delacroix : un humaniste ou, si l'on préfère, un homme de vaste curiosité, un homme de large culture.

Or, ces grands maîtres ne se contentèrent pas de disposer des couleurs et des formes, en un ordre convenable, sur une surface donnée. Certes, ils le firent, et le firent avec génie; mais, dans leurs tableaux, ils exprimèrent autre chose que la seule volupté de peindre. Ces lignes, ces ombres et ces lumières, ces couleurs belles et harmonieuses dans l'architecture de l'œuvre eurent aussi une valeur d'expression, une signification poétique. C'est ainsi qu'elles parviennent toujours à nous donner l'illusion de la vie, la vie plus grande que la peinture, plus grande que l'esthétique, et non pas seulement la vie végétative, vie figée comme la mort, mais la vie en perpétuel changement, la vie en mouvement.

§

C'est chose ardue et subtile que de suggérer au spectateur d'un tableau que tel ou tel personnage se déplace, palpite, frémit, alors que son image est enlisée dans la boue inerte des couleurs.

Il faut le dire, de nos jours, les études que fait le jeune artiste le préparent bien mal à l'expression de la vie mobile, ondoyante et fugace.

On sait quel est l'enseignement de toutes les académies, depuis qu'il y a des académies. Une académie est, de tradition, un lieu où l'on copie des modèles qui posent. Elle semble organisée précisément pour fixer les goûts de l'artiste en herbe dans le sens de la peinture statique. La semaine durant, l'élève reproduit, avec une persévérance qui devient vite une habitude, les apparences mornes d'un modèle harassé par une immobilité inhumaine et figé dans les poses les plus conventionnelles. Les semaines s'ajoutent aux semaines, car il faut des années pour apprendre à bien tenir un pinceau. Pendant ce temps, la mémoire se meuble de formes immobiles, l'habitude se prend et se confirme de ne pas oser

poser une touche sans avoir le modèle sous les yeux.

L'artiste qui a été courbé sur son chevalet de dix-huit à vingt-huit ans par une discipline aussi exclusive ne peut pas ne pas montrer, sa vie durant, les traces de cet esclavage.

Bien heureux encore si cette habitude de ne rien créer sans le stimulant et le contrôle immédiats de la nature n'arrive pas à enlever à l'artiste son imagination même, qui se rabougrit faute de pouvoir se déployer librement. Nous n'exagérons rien; tout le monde sait la platitude habituelle des esquisses d'atelier, et il suffira à chacun de parcourir salons et galeries pour s'assurer de la rareté actuelle des qualités imaginatives. Et pourtant, si toute la peinture est dans l'exécution, tout l'art n'est-il pas dans l'imagination?

Ce qui aggrave encore le mal, c'est l'emploi de certains modèles. Ceux qui servent aux poses neutres des académies sont, en général, aussi neutres que ces poses. Reconnaissons cependant qu'ils l'étaient bien davantage, il y a seulement vingt ans, au temps des professionnels italiens. Quelle idée d'un coureur, d'un boxeur, peut se faire un élève de nos académies? On s'en rend compte en regardant leurs Hercules et leurs Mercures, que rien ne distingue les uns des autres.

Cependant Thésée fut un boxeur, Héraklès un lutteur, Hermès un coureur. C'est sur le stade que les dieux de l'Hellade s'incarnèrent.

Or, nous aussi, nous avons des stades, des champions qui ne le cèdent en rien, ni pour la force, ni pour la beauté, à ceux de l'Antiquité. Qu'en font les artistes?

Entendons-nous bien, il ne faudrait pas voir, dans ces critiques, une diatribe contre les études académiques.

Nous ne nions, en aucune façon, l'utilité des études patientes d'après un modèle de tout repos. Indéniablement, c'est par ces travaux méthodiques et de longue haleine que se fondent les bases les plus solides de la technique

du dessinateur, du sculpteur et du peintre. Ils conduisent à une observation profonde de la nature, en permettant de l'étudier à loisir et de juger de la fidélité de l'image que nous traçons d'après elle.

Mais ce qu'il est nécessaire de souligner avec énergie, c'est, d'une part, l'insuffisance d'un enseignement limité à la seule étude du modèle immobile et, d'autre part, le danger de cette pédagogie exclusive.

Il ne s'agit nullement de prendre le contrepied de l'enseignement qui a cours dans les ateliers de l'Etat ou les académies privées, et d'en nier la valeur. Mais il importe de le compléter et de le prolonger dans le sens de la vie.

§

Comment envisager cet enseignement?

Il ne peut se faire que par le dessin : le dessin d'abord, le dessin ensuite et le dessin enfin.

Il ne peut se faire que par le dessin à vue d'après le modèle nu, vivant et en mouvement; par le dessin de mémoire; par le dessin d'invention, tous pratiqués concurremment. On dessinerait non seulement pour apprendre les apparences des formes, mais pour les comprendre. De là la nécessité d'opportunes notions d'anatomie plastique et de physiologie. On garderait constamment le souci de l'œuvre à réaliser : tableau, bas-relief, ronde-bosse, et, dans ce but, la composition serait également enseignée.

Une très large part devrait être faite au dessin de mémoire. D'abord parce qu'il est impossible de dessiner un mobile autrement que de souvenir, et aussi parce que seul le dessin de mémoire laisse à l'esprit et à la sensibilité leur libre jeu.

Le bénéfice d'un tel entraînement ne profiterait pas moins, on s'en doute, à ceux qui se destinent finalement à la peinture la plus statique de la nature la plus morte. Ils acquerraient ainsi une rapidité, une acuité de vision et d'exécution infiniment précieuses pour traduire leur émotion toute vibrante encore. Et puis, même si l'exé-

cution du tableau s'attarde, ils auraient, grâce à la culture de leur mémoire, la possibilité de faire renaître cette émotion, sans laquelle il n'est pas d'œuvre d'art véritable.

Mais on ne saurait traduire avec vérité les mouvements du corps, sans connaître la construction de la machine humaine et la manière dont elle fonctionne. Trois des sculpteurs de mouvement du siècle dernier, Rude, Barye et Carpeaux, furent, avant tout, des constructeurs et, par conséquent, Barye surtout, des anatomistes. Il y a donc lieu de continuer à enseigner l'anatomie, mais une anatomie spécialement adaptée aux fins artistiques, rejetant tout ce qui ne peut être utile qu'aux chirurgiens et aux médecins. C'est cette anatomie, d'ailleurs, qui est enseignée à l'Ecole des Beaux-Arts depuis 1905 par les docteurs Paul Richer et Henry Meige.

Au point de vue de la connaissance scientifique du mouvement, la photographie instantanée et le cinéma ralenti ont rendu des services que personne ne songe à contester. Aussi faudrait-il illustrer les descriptions anatomiques avec des vues fixes et des films capables d'en souligner la valeur et d'en préciser le sens.

Mais là, nous nous heurtons à des préjugés.

En effet, si tout le monde est d'accord sur l'utilité du document photographique pour faire éclater la vérité scientifique, les avis diffèrent quand il s'agit de son utilisation pour des fins artistiques. A ce dernier titre, certains lui contestent jusqu'à la véracité.

Il est évident que l'appareil photographique est, comme l'œil, mais différemment, une sorte de transformateur; seulement, il ne donne de la nature mouvante, colorée, à trois dimensions, qu'une transcription immobile, monochrome, et en surface. En outre, l'objectif saisit des images que l'œil ne peut pas voir : on impressionne une plaque sensible en un centième de seconde, tandis que l'œil ne peut être impressionné que tous les dixièmes de seconde, pour que l'image soit nette et qu'il n'y ait pas

surimpression. C'est pourquoi il est des « temps » d'un mouvement que la photo perçoit seule. Mais la photo ne perçoit-elle pas aussi des « temps » que l'œil peut voir et ne peut-elle servir d'éducatrice pour celui-ci ? C'est ce qu'elle n'a pas manqué de faire, et aujourd'hui, nous ne voyons plus les chevaux courir comme à l'époque de Géricault, nous ne voyons plus les hommes marcher du même pas.

Est-il donc possible de faire fi de la photo? Ceux qui la dénigrent systématiquement ne voient-ils pas, dans leur passion réprobatrice, la place qu'elle a prise dans notre vie?

*Il y a cent ans, l'artiste était le seul fournisseur d'images.* Le peuple n'avait que des œuvres issues de main humaine pour lui dévoiler la nature et la lui mettre, si l'on peut dire, en conserve.

Il n'en est plus de même aujourd'hui. De plus en plus, notre œil est sollicité par des images nées tout entières d'instruments dus à la science. La photographie s'étale sur tous les journaux, dans tous nos livres, sur une vaste surface de nos murs; le cinéma occupe la grande majorité des salles de spectacle.

Ainsi, dès que nous nous éveillons, jusqu'à ce que nous nous couchions, de notre journal du matin jusqu'à notre cinéma du soir, *nous vivons en contact permanent avec des images qui ne sont pas créées de main d'homme.* Il serait extrêmement surprenant que notre vision de la nature ne se trouvât pas transformée de ce fait, ou, du moins, largement modifiée.

Que le cinéma ou la photo soient considérés par les uns comme un art, ou par les autres comme la négation de l'art, là n'est pas la question. Sont-ils ou ne sont-ils pas? — Ils sont, — donc il faut compter avec eux et, avant de décider de leur vertu, reconnaître leur puissance.

Mépriser ou exalter sans mesure la photo ou le cinéma est également dangereux pour les artistes. En méprisant

leurs enseignements réels, ils se mettent dans une posture incompréhensible et désuète vis-à-vis du spectateur normal, qui se rit bien des querelles d'esthètes, mais vit avec son temps, — un temps où l'on voit au cinéma comment les chevaux galopent. D'autre part, en accordant une confiance exagérée à cette expression mécanique de la vie, les artistes risqueraient d'être victimes d'une optique qui n'est pas la leur, et d'une technique qui n'a rien de commun avec celle des arts immobiles.

Eh bien ! au nom de la sagesse, que les pédagogues s'efforcent, comme les artistes, de discerner dans les images physico-chimiques de la photo et du cinéma ce que nos arts peuvent s'assimiler et les vérités qui sont bonnes à dire à nos contemporains avertis.

Il y aurait donc lieu, dans l'enseignement que nous imaginons, d'user largement du document photographique et cinématographique, mais de ne pas en user sans prudence ni réserve. Il faudrait y recourir après avoir montré la forme vivante et avant de la montrer à nouveau, définitivement. Car la forme vivante perçue par nos deux yeux naturels, donc dans ses trois dimensions et à sa cadence de vie, est la forme sur laquelle l'œil de l'artiste doit s'ouvrir et doit se clore. C'est elle qui doit l'impressionner d'abord et le convaincre enfin.

§

Enseigner le mécanisme en mouvement du corps humain, c'est bien; enseigner à dessiner correctement ce corps mobile, c'est mieux; mais c'est loin d'être suffisant. Si l'on s'arrêtait là, on n'aurait rempli que la moitié du programme. On aurait analysé le mouvement, on l'aurait décomposé, mais on ne l'aurait pas *recomposé*, et c'est cette œuvre de synthèse qui importe.

Pour qu'un tableau ou une statue suggèrent le mouvement de la vie, alors qu'ils sont immobiles, il faut que l'artiste use d'artifices, c'est-à-dire d'une technique d'art.

S'il suffisait de représenter un être dans l'état muscu-

laire exact où il se trouve à un moment défini d'un acte, pour donner l'impression que cet être bouge, la photographie instantanée serait la représentation la plus suggestive du mouvement. Or, chacun sait combien il est rare qu'une photographie donne l'illusion du mouvement.

Il est, par conséquent, indispensable que l'art s'emploie à tromper heureusement le spectateur ou, plus justement, à provoquer en lui les mêmes sensations ou les mêmes sentiments qui l'affectent lorsqu'il assiste au déplacement réel d'un mobile.

Opération transcendante.

Ici, comme nous le disions au début, le dessin, les valeurs, les couleurs, ne sont plus faits seulement pour être goûtés en tant qu'éléments de beauté spatiale, mais ils sont faits aussi pour être compris en tant que signes expressifs d'une sensation génériquement humaine.

Par un exemple pris dans la littérature, nous nous ferons comprendre. Chacun connaît la pièce de Victor Hugo : *les Djinns*. On sait comment, du début jusqu'au milieu, le vers va se déployant, s'amplifiant, s'élargissant, et comment à partir de là, petit à petit, il décroît, se réduit, s'amincit. On assiste ainsi au spectacle du grandissement de la cohorte des démons qui déferle, et puis passe, s'enfuit, diminue, disparaît.

Quel film nous mettra davantage en présence d'une charge aussi effarante et d'une fuite tellement éperdue?

L'art du poète des *Orientales* est ici évident, les ficelles de métier sont même visibles. Nous ne nous attarderons pas à souligner tout ce que l'effet obtenu doit à la perspective seule des lignes du poème qui divergent jusqu'au centre et s'effilent vers la fin, lignes que la typographie matérialise et que le diseur remplace par la courbe sonore de la voix.

Car la musique, elle aussi, et plus peut-être que la poésie, est suggestive. Elle évolue dans le temps, mais suggère l'espace et, par là, le mouvement. Qu'on se rappelle seulement la mélopée de Borodine, *Dans les steppes de*

*l'Asie centrale,* où une seule note, aiguë, situe au travers de tout le tableau l'horizon mince, uniforme, immobile, du désert, que rompt, de place en place, l'ondulation de la caravane.

Tous les arts dépassent ainsi les limites que semblent leur avoir, à première vue, assignées à jamais la matière et la technique. Quand ils franchissent ce pas fatidique, ils atteignent ce qu'on appelle le Sublime.

Les arts plastiques possèdent des moyens analogues à ceux que nous venons de rappeler. En peinture, on peut, dans le même espace que celui occupé sur le papier par le poème des *Djinns,* faire s'élancer ou s'écrouler des mondes.

Si tous les artifices étaient aussi patents, aussi simples, nous dirions presque aussi simplistes que ceux dont Victor Hugo se servit dans les *Djinns,* point ne serait besoin de les enseigner. Mais il n'en est pas ainsi. Il existe des artifices cachés qui ne sont ni les moins puissants, ni les moins admirables. Pour les connaître, il faut les chercher avec constance, clairvoyance et conscience. Il en est d'une subtilité admirable qui font douter parfois que leur auteur les ait employés consciemment, ou même en ait eu conscience après les avoir mis en œuvre.

Un véritable artiste ne doit pas ignorer ces moyens d'expression. Il doit les connaître, même s'il ne veut pas s'en servir. Le plus sûr moyen de créer du nouveau n'est-il pas encore de ne pas recommencer tout à fait l'ancien? Faut-il redire aux artistes que la seule manière pour eux, vivants, d'être dans la tradition, c'est de la connaître et de la mettre derrière eux?

En définitive, on voit que dans l'enseignement que nous imaginons, la synthèse accompagnerait, comme il se doit, l'analyse.

§

On tentera peut-être d'accuser une telle méthode de vouloir « mettre en bouteille » l'art de représenter le

mouvement. « Pleins de mépris pour le talent parce qu'ils ne croient qu'au génie », nos artistes contemporains sont enclins, parfois, à oublier que le génie ne peut s'exprimer s'il n'est doublé de talent. Pour eux, la découverte seule compte.

Or, que dit Claude Bernard :

> Il ne saurait y avoir de méthode pour faire des découvertes, parce que les théories ne peuvent pas donner le sentiment inventif et la justesse de l'esprit à ceux qui ne les possèdent pas... Seulement les bonnes méthodes peuvent nous apprendre à développer ou à mieux utiliser les facultés que la nature nous a dévolues.

C'est pourquoi nous croyons qu'une méthode de travail et de recherches, si elle est raisonnée et raisonnable, ne peut que venir en aide aux artistes, surtout lorsqu'il s'agit d'une matière dont l'enseignement n'a jamais été complètement ordonné, croyons-nous, jusqu'ici.

Dira-t-on que la spontanéité de l'artiste doit jouer un rôle primordial dans l'expression du mouvement et qu'il ne la faut point gêner par des théories préétablies? Vieille querelle. Que l'on ne craigne pas de voir s'émousser par l'étude la naïveté nécessaire au génie, naïveté qu'il ne faut pas confondre avec celle, préméditée, des paresseux, ou celle, incurable, des imbéciles. La naïveté du génie, c'est la soif toujours plus ardente de la vérité.

Que l'on ne craigne pas enfin qu'un amour passionné de la vie vivante et de l'art fait à son image nous conduise vers les confuses bizarreries du Baroque. Le Baroque n'est pas de goût français; il n'a jamais franchi nos frontières. Nos sculpteurs et nos peintres, si épris soient-ils de véhémence, sauront conserver un sage équilibre et ordonner leurs élans. Ils trouveront bien le tour elliptique qui, plus que jamais, semble convenir à l'expression de notre vie hâtive.

P. BELLUGUE.

*DEUX GRAMMAIRIENS BLESOIS AU XVII[e] SIECLE*

# LES MAUPAS

On connaît, souvent cités, ces deux vers de la *Jérusalem délivrée* sur la Touraine et le Blésois :

> La terra molle, e lieta, e dilettosa,
> Simili a sè gli habitator produce.

Cet habitant était, en outre, accueillant et affable. Dans cette ville de Blois, « séjour de ma dame » et « nic des Rois », au dire du médecin Bernier :

> La civilité mesme de ses habitans passe encore celle qui est si naturelle à tous les François. Ils sont honêtes, galans et polis dans la conversation, mais d'un temperament delicat, et qui pour parler avec le Tasse, tient beaucoup de la nature et du sol du païs (1).

De plus, malgré la thèse consacrée par Ferdinand Talbert au *Dialecte blaisois* (2) et les glossaires d'Adrien Thibault et de Paul Martellière — Hubert Fillay vient d'en consacrer un nouveau au Pays de Sologne (3) — la « pureté » de la langue passait pour extrême.

Les étrangers venaient volontiers à Blois et à Tours y apprendre le français ou se perfectionner dans sa pratique. Ce fut l'origine d'une profession, grâce à laquelle s'accrut le bon renom de la ville, les maîtres de français et les grammairiens.

(1) Histoire de Blois, contenant les antiquitez et singularitez du comté de Blois... par J. Bernier, conseiller et medecin ordinaire de feüë Madame, douairiere d'Orléans. *A Paris, chez François Muguet*, MDCLXXXII, in-4.

(2) *La Flèche, Coudret-Marcais; Paris, Vieweg*, 1874, in-8.

(3) *Blois, Editions du « Jardin de la France »*, (1931), in-8.

Sans doute, les exemples avaient disparu, attirants pour les étrangers, qu'après Monstrelet citait Henri Estienne :

Cest exemple est un esbatement qu'on prit à Blois à l'entrée du roy Henri deuxième de ce nom de faire despouiller un nombre de putains (et principalement de celles que les Italiens appellent *sfaciate* (effrontées), et estans toutes nues, ainsi que quand elles vondrent du ventre de leurs mères, les faire monter sur des bœufs, et sur iceux en tel équipage faire leurs monstres par tout où sembloit bon à messieurs qui les suivoyent, faisans office de picque-bœufs (4).

A défaut de cette « monstre », la rue Rebrousse-pénil, « retraite aux filles de mauvaise vie », notait le grammairien Fournier (5), subsistait — et subsiste encore. Le nom, ainsi que certains culs-de-lampe du château, suffit à attester l'humeur joyeuse de braves gens, trop voisins du pays de Rabelais pour s'effrayer de contes un peu gras et des audaces des maîtres des œuvres vives.

Tous les voyageurs n'avaient pas, comme le Lyonnais Balthasar de Monconys, la faveur d'aller visiter à Blois « un de ses premiers Geometres et des plus scavans hommes de France, M. le Conseiller de Beaune (6) », ni d'admirer l'« excellent telescope qu'il avoit fait dans un Laboratoire dressé expres chez luy (7) » ; mais tous profitaient des leçons de français que leur réservait le peuple, aussi bien que la société et les maîtres de grammaire.

(4) Apologie pour Hérodote. (Edition P. Ristelhuber.) *Paris, Isidore Liseux*, 1879, 2 vol. in-8.

(5) Essais historiques sur la ville de Blois et ses environs..., par M. Fournier, grammairien et maître de pension. *A Blois, chez l'auteur, rue Porte Côté, près le carroi du Mal-assis*, MDCCLXXXV, in-12.

(6) Florimond de Beaune (1601-1652), conseiller au présidial de Blois, et avant tout mathématicien et astronome, correspondant de Mersenne et de Descartes.

(7) Les Voyages de Balthasar de Monconys publiés à Lyon en 1665-1666 et réédités vingt-neuf ans après, sont de toute rareté. Se reporter aux excellents extraits, peu communs d'ailleurs, publiés par Charles Henry, *Paris, Publications de la Vogue*, 1887, in-8.

A Orléans, cette « société », si fermée, si impénétrable, réduisant les étrangers à parler anglais entre eux, inspirait un siècle plus tard cette juste boutade au jeune Joseph Jekill :

Osgood m'a écrit pour m'annoncer qu'il quittera mardi Orléans, avec Ellison et Hamilton. Il est donc à présent à Paris. Où ira-t-il ensuite? « Le Seigneur seul le sait », m'écrit-il avec tristesse. A dire vrai, il semble profondément mécontent de son voyage. C'est la conséquence forcée de la vie inactive que l'on mène dans cette stupide ville d'Orléans, où un Anglais n'a jamais pu pénétrer dans la société française (8).

A Blois, au contraire, les habitants y étant, suivant la remarque de Jodocus Sincerus, « on ne peut plus civils et complaisants envers les étrangers », Jekill avait pu pénétrer dans nombre de familles, à commencer par les Saumery, les La Vallière et les Papin, pour en citer quelques-unes seulement. Ses matinées étaient consacrées à l'étude.

Quant à la langue, je suis si avancé dans la pratique qu'excepté ma première conversation avec Burvill (qui se fait presque un devoir de conscience de parler toujours français), je déclare sur l'honneur n'avoir pas articulé vingt mots de ma langue maternelle depuis que j'ai quitté Orléans, où je n'avais guère parlé qu'anglais.

Pour ce qui regarde la théorie grammaticale, je donne 24 sous par leçon à un chanoine de la cathédrale qui me corrige mes versions, etc., et Lutaine me prête divers auteurs français qu'il a lui-même commentés avec beaucoup de goût, au point de vue du style et de la composition.

Quant aux exercices physiques, les maîtres sont bons à Blois et les prix de leurs leçons raisonnables.

(8) Le Blésois en 1775-1776. Lettres d'un jeune Anglais à son père, extraites de la Correspondance de Joseph Jekill, traduction E. Lamberville (Eugène de Froberville). *Le Loir-et-Cher historique*, etc..., juin-septembre 1895. — Une autre traduction de ces lettres, due à M. C. d'Orcet, a paru, en mai 1895, dans la *Revue Britannique*, sous le titre de « Un Bourgeois anglais en France en 1775 ».

L'après-midi, venaient les devoirs et les plaisirs mondains. Chez les La Vallière, le jeune étranger avait été témoin de cet amusant tableau qu'il retraçait avec humour, ne recourant pas à l'hypocrisie anglo-saxonne pour s'en indigner.

Je viens de passer quatre ou cinq jours très agréables, la semaine dernière, au château de M. de la Vallière. C'est en faisant ces visites dans l'intimité de la famille qu'on se francise le plus. La maison était pleine de monde, si bien que Mlle Chartier, une très jolie jeune fille de dix-sept ans, eut pour chambre à coucher la salle où l'on avait soupé. Comme ces messieurs trouvaient le Bourgogne excellent et ne se résignaient pas à quitter de si bonne heure la table, elle gagna, sans faire d'embarras, l'autre bout de la table, se déshabilla, se mit au lit et, après nous avoir chanté en bonnet de nuit deux ou trois chansons, s'endormit avec toute la politesse possible. Je ne crois pas qu'on puisse trouver rien à dire à tout ceci; mais telle est l'affinité entre le raffinement exquis et la barbarie également exquise, que Paris et Otaïti sont à peu près au même niveau.

A Blois, la vie n'était pas coûteuse, alors, pour qui voulait se montrer raisonnable. Les étrangers qui y apprenaient le français, notait Locatelli, pouvaient y vivre « comme des princes pour vingt écus de France par mois (9) ».

Tous, il est vrai, ne se montraient pas raisonnables. Beaucoup, faute de se pouvoir introduire dans la bonne société, se contentaient de la mauvaise. Du nombre, ces compatriotes dont les passe-temps et la mentalité inspiraient à Jekill peu d'illusions :

Je reviens presque malgré moi sur les avantages qui résultent de la fréquentation de la bonne société en France, quand je réfléchis sur la vie que mes jeunes compatriotes mènent ici. Toutes leurs matinées se passent à cheval et toutes leurs

(9) Voyage de France. Mœurs et coutumes françaises (1664-1665). Relation de Sébastien Locatelli, prêtre bolonais. Traduction Adolphe Vautier. *Paris, Alphonse Picard*, 1905, in-8.

soirées au jeu avec des Français de bas-étage, ou en promenades avec des comédiens nomades. Quant à leurs exercices physiques, vous en jugerez par le fait suivant : nous avons vu à Tours un Anglais qui prenait tous les jours des leçons d'un postillon pour apprendre à faire claquer un fouet.

§

Cette affluence d'étrangers venus sur les bords de la Loire pour y apprendre le français amena à Blois, durant deux siècles, l'éclosion d'un certain nombre de grammairiens, Festeau, Claude Mauger, ce Fournier que nous avons eu occasion de citer et, par-dessus tous, Charles Maupas, le père et le fils, qui, tous deux, appartenant à la religion réformée et nantis du même prénom, exercèrent conjointement la chirurgie et la grammaire.

Les registres de l'état civil protestant, conservés par une anomalie résultant de la Révocation de l'Edit de Nantes au greffe du Tribunal civil, fournissent quelques renseignements sur ces Maupas, qu'il ne faut pas confondre avec les Herry de Maupas, également originaires du Blésois.

Allié aux principales familles d'« orlogeurs » et d'« orfebvres », auxquels, depuis le départ de la Cour, la ville devait le plus clair de sa réputation, Charles Maupas le père avait épousé Sarah Duduict, fille de Guillaume Duduict, sergent royal au bailliage. Les registres ne mentionnent malheureusement pas les dates de naissance des aînés de ses enfants, Charles et son frère Abel, plus tard « maître orlogeur ». Le premier acte enregistré au Temple est le baptême, le 3 juin 1596, d'une fille, Rachel, née le 25 mai; le dernier, celui d'une autre fille, Sarah, 27-31 mai 1605.

Charles Maupas l'aîné mourut, vers 1625, au cours de la réimpression de sa Grammaire par son fils. L'acte de décès ne figure pas sur les registres, les ministres du culte, leurs rédacteurs, ayant commencé en 1668 seule-

ment à intervenir dans les cérémonies d'inhumation (10).

Charles Maupas fils, qui, comme son père, exerça la chirurgie et la grammaire, avait épousé Marie Marceille, fille d'un marchand drapier. Dans l'espace de vingt ans, du 6 mai 1616 au 15 avril 1636, il eut quatorze enfants, huit garçons et six filles. Deux actes de baptême témoignent de ses rapports étroits avec les étrangers auxquels il enseignait la langue : sa fille Anne eut pour parrain, le 9 janvier 1628, « Jean Boisenchen (?), gentilhomme allemand », et son fils Louis, le 18 mars 1629, « Herman de Honnawald, gentilhomme allemand, gouverneur de M. le comte de la Lippe ».

Il était mort en 1646, où sa veuve était marraine de sa petite-fille Anne, premier enfant né du mariage de Charles Maupas, « maître orloger » avec Anne Gribelin, célébré le 21 janvier précédent.

Le frère du grammairien, Abel, « maître orlogeur », épousa, le 30 juillet 1623, Anne Chesnon, fille de Salomon Chesnon, « maître orlogeur » et de Jehanne Bontemps. Leur fils Abel, sieur de Mont, délaissant la loupe pour le cheval, entra au service du roi, devint capitaine de cavalerie et, comme tel, convola au Temple, le 13 janvier 1664, avec Marie Bellay, fille de Charlemagne Bellay, « chirurgien ordinaire du Roy », et de Marie Papin.

Le voyageur allemand Jean Zinzerlin, plus connu sous le pseudonyme latin qu'il avait adopté de Jodocus Sincerus, a, le premier, dans son *Itinéraire,* pillé par tous les faiseurs de guides du XVIII[e] siècle, fait allusion à la Grammaire de Maupas :

> Le français qu'on parle en ce pays est extrêmement pur, non seulement à Blois, mais aussi dans la campagne et dans les villes voisines. Maupas l'enseigne aux étrangers, et tout le monde lui accorde la palme de sa profession. Il existe de

(10) Notes sur l'histoire des Protestants dans le Blésois, par Louis Belton. *Blois, typ. et lith. Ch. C. de Reyval,* 1886, in-8.

lui des préceptes et des observations très savamment écrits; mais ils ne sont pas faits pour la foule, et sont utiles moins aux commerçants qu'à ceux qui parlent déjà un peu (11).

Près de trente ans plus tard, l'historiographe de France Gilbert Saulnier Duverdier, connu pour sa malheureuse fécondité, ne pouvait négliger cette source d'informations et, dans son *Voyage de France,* à son habitude, paraphrasa :

La langue Françoise y est en sa pureté et delicatesse en la ville et aux champs. Elle y est mesmes enseignee aux Estrangers, qui y profitent doublement, et par la pratique, et par les preceptes contenus en certains livres faits sur les lieux (12).

Bernier n'en savait guère plus touchant Maupas :

Et parce que Iodocus Sincerus parle dans son Itineraire d'un N. Maupas, qui enseignoit de son temps la Langue Françoise à Blois sa patrie, et qui nous a laissé une Grammaire Françoise, j'ay cru qu'il ne le faloit pas oublier ici (13).

Et Fournier en parle évidemment par ouï dire. Il lui eût suffi d'ouvrir la grammaire de Maupas pour en connaître exactement le nom :

Maupas, ou Maubas, grammairien à Blois, enseignait la langue françoise aux étrangers. Il a écrit une *Grammaire françoise* fort estimée (14).

Cette Grammaire avait eu, cependant, pour le moins cinq éditions. La première ne donnait que les initiales du nom de l'auteur; mais le privilège le révélait en toutes

(11) *Itinerarium Galliae et fininatorum regionum.* La première édition de cet Itinéraire avait paru à Lyon en 1612. Les rééditions ne s'en comptent pas, souvent recherchées pour les vues qui les illustrent. Cet extrait est emprunté à la traduction qu'en donna Thalès Bernard, *Paris, Dentu et Vanier,* 1859, in-12.

(12) La première édition du Voyage en France, ou Description géographique du royaume pour l'instruction des françois et des étrangers date de 1639. Les réimpressions en sont nombreuses.

(13) Bernier, *op. cit.*

(14) Fournier, *op. cit.*

lettres : « Nostre cher et bien aimé Charles Maupas, chirurgien, demeurant en nostre ville de Blois » :

Grammaire françoise contenant reigles très certaines et addresse très asseurée à la naive connoissance et pur usage de nostre langue, en faveur des estrangers qui en sont désireux, par C.M.Bl. — *A Bloys, par Philippes Cottereau, libraire et imprimeur du roy et de la ville.* M.DC.VII., in-12, de 2 ff. limin., 386 pp., plus 1 f. contenant le privilège, daté du 19 juin 1607 (15).

Pour la seconde édition, un petit problème bibliographique se pose, dont la solution ne laisse pas d'être embarrassante. Il existerait sous la date de 1618, d'après une fiche prise sur un catalogue de livres d'occasion, une « seconde édition » orléanaise :

Grammaire et Syntaxe françoise, contenant reigles bien exactes et certaines de la prononciation, orthographe, construction et usage de nostre langue, en faveur des estrangiers qui en sont desireux, par Charles Maupas, Bloisien. Seconde edition, reveuë, corrigée et augmentée de moitié, et en beaucoup de sortes amendee outre la precedente, par ledit auteur. *A Orléans, chez Olivier Boynard et Jean Nyon,* 1618, in-12.

Cette édition n'existe pas à la Bibliothèque Nationale, dont l'exemplaire (X, 9802), portant bien la mention « seconde édition », est l'impression parisienne d'Adrian Bacot, en 1625 :

Grammaire et Syntaxe françoise, contenant reigles bien exactes et certaines de la prononciation, orthographe, construction et usage de nostre langue, en faveur des estrangiers qui en sont desireux, par Charles Maupas, Bloisien. Seconde edition, reveuë, corrigee et en beaucoup de sortes amendee, outre la precedente, par ledit Autheur. — *A Paris, chez Adrian Bacot, Imprimeur, demeurant ruë des Carmes, à l'Image S. Iean.* 1625, in-12, pièces liminaires et 360 pp.

(15) Cf. Notice sur les imprimeurs et libraires blésois du XVIe au XIXe siècle, par R. Porcher. *Blois, typ. et lith. C. Migault et Cie,* 1895, in-12.

En épigraphe, ce distique :

*Gallica lingua placet? tenuem hunc evolve libellum*
*Plus petis? authoris natus id ore dabis.*

Les pièces liminaires comprennent deux « espitres » adressées, la première, « A tous seigneurs et gentilshommes, d'autre langue et païs, amateurs de langue françoise », la seconde, véritable dédicace, « A haut et puissant seigneur Messire Georges de Villiers, Chevalier de l'ordre de la Jartière : Conseiller du Roy de la Grand'Bretagne, en son Conseil Privé et d'Estat, Grand Escuyer de ladicte Grand'Bretagne, Marquis de Bouquingan, etc... »

Cette même année, parut à Blois une troisième édition :

Grammaire et Syntaxe françoise contenant reigles bien exactes et certaines de la prononciation, orthographe, construction et usage de nostre langue en faveur des estrangiers qui en sont desireux, par Charles Maupas, Bloisien. Troisième edition reveue, corrigee et augmentee, et en beaucoup de sortes amandee outre les precedentes par ledit auteur. — *A Bloys, par Gauché Collas, devant la Grand Fontaine.* M. DC. XXV., in-8, de XV + 288 pp. (16).

Au verso du titre, ces quatre vers français, traduction du distique latin qui, déjà, figurait sur celui de l'édition parisienne :

Estranger desireux de nostre langue entendre,
Ce livret t'apprendra sa Syntaxe et ses loix.
Veux-tu par un chemin plus aisé la comprendre?
Vien : le fils de l'autheur l'enseigne à vive voix.

Un « Sonet sur la mort de l'autheur » salue d'autre part sa mémoire.

L'épître au duc de Buckingam, qui, vers 1610, lors de son séjour à Blois, y avait pris des leçons de Maupas, est précédée de cette dédicace : « A très illustre Sei-

(16) R. Porcher, *op. cit.*

gneur, Monseigneur George, duc de Bukingam. » Le nom est encore estropié, mais de façon moins criante que dans l'impression parisienne.

Charles Maupas père avait préparé ces nouvelles moutures de sa Grammaire : même il se plaint, dans son avertissement, des retards que, vers 1620, avait apportés l'imprimeur orléanais Iean Nyon à cette réimpression. (Serait-ce donc l'énigmatique édition de 1618?) Mais, tandis que leur impression se poursuivait à Paris et à Blois chez son coreligionnaire blésois Gaucher Collas, Maupas vint à mourir. Son fils et successeur corrigea — assez mal, d'ailleurs, — les épreuves, signant son avertissement « Charles Maupas fiils. »

Pas plus que Maupas fils, Gaucher Collas, dont remariée et ayant perdu son second mari, la veuve fut, à Blois, le dernier imprimeur appartenant à la religion réformée, n'avait été comme Jodocus Sincerus, ni comme Buloz, correcteur d'imprimerie.

§

Si ces coquilles étaient le seul reproche à adresser à Charles Maupas fils, il n'y aurait encore que demi-mal. Mais un reproche plus grave doit lui être fait, jetant un jour singulier sur ce que pouvait être, au XVII<sup>e</sup> siècle, la propriété littéraire.

L'année suivante, en 1626, dans le but de fournir à ses élèves une lecture courante et les éclaircissements nécessaires, Charles Maupas publia ce mince volume, où un quart de ligne laissait à peine soupçonner le subterfuge, pour ne pas dire le vol, que couvrait son nom :

Les Desguisez, comédie françoise avec l'esplication des proverbes et mots difficiles, par Charles Maupas. *A Bloys, par Gaucher Colas, devant la grand Fontaine*, 1626, in-12, de VII — 180; 24 pp. (17).

(17) La Bibliothèque Nationale en possède deux exemplaires, l'un dans le service, Yf, 7.128, l'autre à la Réserve, Yf. 4.096.

Deux pièces liminaires complétaient l'illusion et, se gardant bien de nommer l'auteur, attribuaient tout le mérite au grammairien peu scrupuleux :

A tous seigneurs et gentils-hommes estrangers amateurs de la langue françoise.

Messieurs,

Comme deffunct mon père a employé toute la plus part de sa vie à vous procurer tout contentement, ayant recherché tous les moyens qu'il luy a esté possible pour faciliter vostre advancement en la langue françoise : Aussi luy ai-je succédé, non seulement de nom : Mais aussi en la mesme dévotion de contribuer tout ce qui sera en moy, pour en bastissant sur les fermes et solides fondemens qu'il a posez, rendre en vous cet œuvre entièrement accompli. Partant ayant en main un exemplaire d'une comédie françoise autres fois mise sur la presse par un des beaux esprits de ce siècle, fort artistement et elegamment composee, tissue de plusieurs beaux traicts et façons de parler de nostre langue, de laquelle deffunct mon pere et moy, tant conioinctement que separement, nous sommes fort utilement servis pour la bailler à lire à ceux qui ne sont encore trop advancez pour l'inteligence d'une matière plus sérieuse et ardue, je l'ay baillee au present imprimeur pour vous en faire part, me deschargeant par mesme moyen de l'importunité que ie recevois iournellement de plusieurs de mes escoliers qui reconnoissans le profit qu'ils en recueilloient, m'ont souvent requis par plusieurs prières reiterees de leurs en faire present, mesme avec offre d'honneste libéralité. Ce que ne pouvant faire pour n'avoir que ce seul exemplaire, et ne sçachant ou en recouvrer d'ailleurs, plusieurs s'en sont fait avec grand labeur des copies à la main. Et afin qu'en puissiez iouir plus commodement, et vous en rendre la lecture plus facile, quand vous serez destituez de maistres de la langue, j'ay adjousté à la fin une briève explication des sentences proverbiales et métaphoriques qui s'y rencontrent. Prenez donc cela pour estrennes du nouvel an, et si ie voy que ce mien soin vous soit agreable, vous m'occasionnerez à vous en donner en bref un recueil que ie vous prepare de quelques formules de parler et

compliments françois qui vous aideront grandement à vous exprimer en bons termes, tant de bouche que par escrit sur divers subiets et matières qui se rencontreront. A quoy i'adjousterai encore un amas de plusieurs proverbes ou manières de parler propres à nostre langue et que i'ai estimees estre les plus communes en la bouche du vulgaire. Et à tant ie vous baise les mains, vous souhaitant non seulement en ce nouvel an mais aussi tout le cours de vostre vie continuation et augmentation de toute prospérité. C'est le soubhait que fait,

Messieurs

Votre affectionné serviteur

CHARLES MAUPAS.

A Bloys, ce premier iour de l'an, 1626.

L'avis du lecteur, qui suivait, ne rompait pas le charme et laissait tout au plus percevoir chez l'auteur vantant sa marchandise un manque de modestie assez fréquent chez ses semblables :

## AU LECTEUR

Lecteur, sans doute tu verras pourmener sur le Theatre les ombres de Ménandre, d'epiquarme (d'Epicharme) et de Plaute [,] tu verras [,[ dis-ie [,] ces admirables Comiques se resiouir de voir la Comedie se relever du tombeau, et se pousser d'un vol plus haut qu'elle n'a iamais fait : Aussi te puis-ie asseurer que tout ce qu'il y a de plus gentil et de plus agreable dans les anciennes comedies se rencontre en celle cy quoy que dans des nouvelles et diverses inventions : quelques uns croyent avoir fait un grand coup lors que pillants et desrobants de çà et là, ilz enfantent de piéces rapportees et sont si satisfaits d'eux mesme, qu'ilz ne se souviennent point de hasarder leur reputation, pourveu que ces monstres voyent la lumiere. Nostre autheur n'en fait pas de mesme, son discours coulant, ses naifves concepcions, et ses heureuses rencontres le portent au dessus du commun et tesmoigne assez que tant s'en faut qu'il ayt imité les autres [,] luy mesme se rend inimitable et jette la poudre aux yeux qui presumeroient aller du pair avec luy : Fais donc estime de ce thresor et tu m'avoueras après l'avoir leu, qu'outre le

proffit que tu en auras tiré, tu y auras pris un agreable divertissement. Adieu.

Pourtant, les vingt-quatre pages d'explications qui terminent le volume et les pièces liminaires étaient seules de Maupas. Pour le reste, il s'était enrichi de la dépouille de deux morts. A Odet de Turnèbe, ce bel esprit qu'il omettait de nommer, fils aîné d'Adrien de Turnèbe, l'illustre professeur du Collège des trois langues (ainsi s'appelait alors le Collège de France), il avait emprunté sa comédie des *Contens*, et, pour mieux déguiser son larcin, par une ironie involontaire il avait dérobé à Jean Godard le titre des *Desguisez*.

Président à la Cour des monnaies, Odet de Turnèbe, qui avait métamorphosé son patronyme en Tournebu ou Tournebeuf, collaborateur du recueil collectif *La Puce de Madame Desroches* (18), mourut en 1581, âgé de vingt-huit ans. Trois ans plus tard, sa comédie fut imprimée par les soins d'un de ses amis :

Les Contens, comedie nouvelle en prose françoise. *A Paris, pour Felix Le Mangnier, libraire-juré en l'Université de Paris, au Palais en la gallerie allant à la Chancellerie,* M.D.LXXXIIII, in-8.

Quant à Jean Godard, Parisien, et quelque temps lieutenant général au bailliage de Ribemont, mort vers 1624, ses *Desguisez,* comédie en vers en cinq actes, précédés d'un prologue, imitée des *I Suppositi* de l'Arioste, dont J.-B. de Mesmes avait donné une traduction en 1552, avaient paru en 1594, à Lyon, dans les deux volumes de ses œuvres, contenant également sa tragédie de la *Franciade.* Tous deux firent, en 1624, l'objet d'une nouvelle édition.

Pour la confusion posthume de Maupas, les *Contens* et les *Desguisez* ont pris place côte à côte dans le tome VII de l'*Ancien Théâtre françois* dont Anatole de

(13 *Paris. L'Angelier,* 1582. — *De Mlle Desroches* eût été plus exact.

Montaiglon avait commencé la publication chez Jannet. Ils ne sont pas, au surplus, inconnus des lecteurs du *Mercure :* MM. Léon et Frédéric Saisset ont eu occasion d'en donner de nombreux extraits, les types amusants du Capitaine Rodomont et de l'entremetteuse jouant un grand rôle dans les *Contens* (19). Odet de Turnèbe ne s'était pas contenté de mettre en scène l'appareilleuse, sous les traits de « Françoise, vieille femme ». Son partenaire et collaborateur portait dans la liste des personnage cette plaisante désignation : « Saucisson, escornifleur et maquereau. »

Le mot était tellement courant que le grammairien ne crut pas devoir l'expliquer aux étrangers. Il servit au contraire à définir l'euphémisme de « poisson d'avril » appliqué au même personnage. L'expression est restée : après avoir figuré chez Antoine Oudin et chez Philibert-Joseph Le Roux, elle est mentionnée dans le remarquable volume consacré par M. Emile Chautard à la *Vie étrange de l'Argot* (20).

Maupas se rencontre, d'ailleurs, plus d'une fois avec l'auteur du *Dictionnaire comique* (21), qu'il explique un proverbe ou une locution populaire :

Les petits enfans s'en vont à la moutarde : *Cela est tout commun et vulgaire, on le chante dans les rues* (22).

Tirer les vers du nez : *Par fines et subtiles enquestes faire declarer le secret.*

Beaucoup de tintouins : *de soucis, de martels.*

Vous en avez la berluë : *la veue trouble.*

D'autres expressions rappellent plutôt les *Historiettes* de Tallemant et l'*Histoire comique de Francion* :

(19) Cf. *Mercure de France*, 16 avril 1912, 15 août 1922.

(20) *Paris, Denoël et Steele*, 1931, in-8.

(21) La première édition date de 1718, *A Amsterdam, chez Michel Charles Le Cene;* mais mieux vaut se reporter à une édition postérieure, soit à celle des *héritiers de Beringos fratres* (Lyon, MDCXXXV), soit de préférence à l'édition publiée en 1786, sous la rubrique de *Pampelune.*

(22) « Les enfans s'en vont à la moustarde », l'expression était déjà courante au XVIe siècle et Rabelais écrivait à la même époque : « Et le monde le louoyt publicquement, et en feut faicte une chanson, dont les petitz enfans alloyent à la moustarde. » (Cf. Le Roux de Lincy, Le Livre des Proverbes français, *Paris, Paulin*, 1842).

Prendre un pain sur la fournée : *iouir d'une fille avant que l'espouser.*

Mais qu'elle ait senty le masle : *mais qu'elle ait esté au foulon, c'est couché* (sic) *avec un mary.*

Ce Maupas se montrait, comme on voit, assez libre dans ses explications. Cependant, l'esprit de la Réforme transparaissait dans cette définition :

Frère frapart : *Cordelier, Jacopin ou autre papelard.*

C'était déjà retarder. Il retardait plus encore, indiquant aux étrangers cette signification du « pot de vin » :

Prendre un pot de vin : *une pièce d'argent.*

Une pièce, c'est bien peu. Puis, il y a beau temps que l'argent, métal déprécié, s'est vu remplacer par le chèque.

PIERRE DUFAY.

# LES
# COMPAGNONS DE L'UNIVERS

—

## IV

J'ai rencontré enfin Bullerton. Il a fallu anéantir l'image que je m'étais formée; le Bullerton réel n'a rien du Bullerton imaginé. Je lui attribuais une haute stature, les épaules en toit des Anglo-Saxons; sa taille est médiocre, ses épaules carrées, son poil d'un noir fumeux; les yeux acajou, le teint feuille morte et les lèvres aussi violettes que celles d'un nègre. Les dents, que j'avais appariées aux dents de cheval, sont courtes, couleur de perle fine, enchâssées dans des mâchoires qui font songer à des mâchoires d'hyène. Impérieux, naïf, rusé, hardi, sommaire et toutefois compliqué, sauvage et organisé, mystique et cynique, honnête et voleur, selon l'occurrence, strictement fidèle à sa parole, ainsi m'apparut-il, pendant l'entrevue.

Dans le sport commercial qu'il mène avec une fureur froide, il se croit maître de son destin et c'est, vis-à-vis de soi-même, un très pauvre homme, sans support, chaotique, avec un fond d'amertume qu'il ignore, qu'il a méconnu une fois pour toutes et qu'il méconnaîtra jusqu'à l'heure des scléroses et des congestions, auxquelles, sauf mort avant terme, il n'échappera point.

L'ingénieur qui l'accompagne réalise à peu près le Bullerton d'avant la rencontre : les dents de cheval, les épaules inclinées en toiture, la haute stature, les yeux

(1) Voyez *Mercure de France*, nº 836.

bleu glacier, le visage étroit, les tempes coupées nettes et le crâne qui s'allonge en carène.

Bullerton s'aperçoit, avec une stupeur satisfaite, que je ne parle pas mal l'anglais. Après des préliminaires que rend plus agaçante la volonté, mal tenue, d'être bref, il dit :

— *Look here*... Si votre machine est bonne, je la prendrai pour deux cent mille dollars, mais M. Farraud prétend que vous voulez *une suite*. Je dois vous dire que ce n'est pas mon habitude, non, pas du tout, ça entrave, c'est du rouage inutile...

— Pas nécessairement!

— Comment, pas nécessairement? Voulez-vous dire que vous renoncez?

— Non. Je pense que ce n'est pas nécessairement une complication.

Le primitif fait une légère grimace qui exprime l'incompréhension et un peu d'étonnement, mais le social reprend vite une impassibilité composite, mélange d'impassibilité indienne et anglo-saxonne.

— Et pourquoi? fait-il, d'une voix tranchante.

— Ce qui vous ennuie, n'est-ce pas, c'est la possibilité d'une intervention dans vos affaires? Je peux d'avance renoncer à cette intervention.

— De quelle manière?

— En m'en rapportant à votre loyauté... Si je demandais, par exemple, un dollar pour chaque machine vendue et si je vous laissais fixer vous-même ma créance; au bout de chaque année, il vous suffirait d'un coup d'œil sur votre comptabilité pour déterminer immédiatement la somme due.

Il ne répondit pas tout de suite, évidemment désarçonné et cherchant si ma réponse ne cachait pas quelque ruse très subtile... A la fin :

— Vous avez bien réfléchi? Vous renonceriez absolument à toute vérification?

— Sans aucun doute.

— Vous vous fieriez à nous?

— Entièrement... et je suis très sûr de votre loyauté.

— Vous ne pouvez pas l'être.

— Soit! Alors, je cours le risque. Ce risque, les hommes d'affaire le courent continuellement, en Bourse, par exemple.

Il réfléchit encore, puis, haussant les sourcils :

— C'est bon, mais je ne sais si je puis donner un dollar; je le saurai quand la machine aura été construite chez moi.

— D'après mes calculs, le prix de revient, en série, serait *de l'ordre* de deux cents dollars. Cela n'importe guère. Disons un demi pour cent du prix de vente.

— Pourquoi le prix de vente?

— Parce que je ne connaîtrais pas exactement le bénéfice que vous feriez. Vous devez préférer cela!

Il eut un sourire, un vrai sourire d'enfant, et même un petit rire :

— Aoh! c'est juste... je *dois* préférer cela!

J'ai pu confusément me rendre compte, aux Etats-Unis, en quoi une machine humaine à la Bullerton diffère d'une machine française dans une catégorie homologue. Je crois sentir que le milieu a créé des centres de réaction particulière. Les compartiments du *moi* doivent être plus étanches. Les capacités d'absorption et de résorption m'apparaissent singulièrement différentes, en quoi je me rapporte à une intuition confuse et sans doute fallacieuse.

Je me figure des contraintes qui, pour certaines facultés, déterminent des arrêts de croissance, agissent comme des nutritions incomplètes ou même de la dénutrition.

Bullerton doit avoir des croyances inopérantes dans le monde intérieur, qui déterminent des actes rituels, des gestes périodiques, exécutés ponctuellement, avec une froide indifférence. En contraste, des instincts domestiqués, qui l'agitent au tréfonds, qu'il n'a jamais

tenté de définir, et qu'il nierait avec une sincérité plénière si on les lui signalait. Corrélativement, un goût de liberté, qui n'est qu'un goût d'isolement, est entièrement dominé (j'imagine) par une discipline née du milieu et aussi du besoin de fuir les redoutables voix intérieures...

Sa voix coupe une méditation brusque et nombreuse :

— Allons voir la machine...

Il s'est levé et aussi le long ingénieur. C'est celui-ci maintenant qui m'intéresse. Son type est plus fréquent en Angleterre qu'en Amérique. A suivre la filiation, il doit porter des instincts de race plus nets que Bullerton, délimités comme ses tempes aplanies. Né pour être conforme, enclin à tous les rigorismes, à toutes les disciplines *consenties*, réfractaire aux autres, je le suppose à la fois très asservi et très libre, aspirant à un milieu fait de compagnons et de compagnes aux crânes longs, aux idées étroites mais aventureuses, aux rêveries indéterminées mais intenses, d'où, sous la glace, une lave de lyrisme parfois contenue pendant une existence entière.

Religieux par nature, avec une ardeur froide et une logique disparate qui concilient sans souci les pires absurdités et les plus étranges antinomies. De même conciliera-t-il ses aspirations de sectaire, qui comportent la congrégation et la possibilité de vivre seul, pendant des années, l'existence d'une vigie ou d'un défricheur. Avec cela, un professionnel méticuleux, loyal, lucide, pratique — à qui Bullerton peut faire confiance.

Tout en cogitant, j'ai mis la machinette en train. L'ingénieur, qui l'a scrutée au préalable, examine le mouvement. Impossible de deviner ce qu'il pense. C'est un visage de bois où, seul, vit un regard concentré sur le mécanisme.

Je ne dois pas avoir d'inquiétude. Tout est en règle, tout fonctionnera. Je suis troublé tout de même. La chance passe, — un mystère de fond compliqué de mys-

tères traditionnels. Si j'avais un totem, mes nerfs l'invoqueraient...

— *All right!* dit enfin l'ingénieur.

Il arrête l'appareil, puis le remet en marche, examine, analyse et répète :

— *All right!...*

Un vague sourire, sourire en longueur, qui met deux petites rides au coin de la bouche :

— On devait le prévoir, d'après les plans... Mais il faut toujours l'expérience, toujours.

— Enfin, tout est en ordre? demande Bullerton.

— Tout, oui.

Bullerton enfonce ses mains dans les poches de son pantalon et demande :

— Vous tenez toujours à votre « suite »?... même si nous majorions le prix d'achat?

Mon diaphragme s'affaisse, puis se tend; ma bouche est sèche; j'ai peur de tout perdre en m'obstinant, mais déjà, avec la rapidité d'un réflexe, ma réponse a jailli :

— J'y tiens, oui.

— Vous aurez *donc* une réponse ferme dans trois jours, conclut Bullerton.

Je suis sûr que si j'avais renoncé à ma « suite », l'affaire aurait été conclue sur-le-champ.

Les voilà partis. Joueur qui a trop risqué, l'anxiété me taraude. Si Bullerton refuse, si l'affaire rate, quelle folie n'aurai-je pas commise?... Je veux le poursuivre je marche même vers la porte — mais il doit être loin.

Et puis, non! Ce ne *sera* pas une folie. Il acceptera, ou, sinon, je n'aurai qu'à me rabattre sur son offre. A n'en pas douter, la machine est bonne, et il est d'autres Bullerton sur la planète.

Déjà se décèle une profonde différence entre la plante qui fait de la plante avec les corps minéraux et l'animal qui fait de l'animal avec de la plante; différence moindre, mais appréciable, entre le mouton qui fait du mou-

ton avec l'herbe et le loup qui fait du loup avec le mouton.

La nourriture, en somme, d'abord minérale, puis végétale, puis carnée, s'éloigne progressivement de l'origine. Il doit y avoir des dégrés analogues, moins nets, à coup sûr, dans la nutrition psychique.

Nous ignorons totalement à quels éléments recourt l'instinct, mais soyons assurés qu'ils existent. Peu importe que ce soit dans l'animal même; pour la vie psychique, si rudimentaire soit-elle, *le corps est une ambiance*. On devine de nombreuses gradations. C'est une science à créer. Avec l'animal, présentement, ténèbres opaques. Avec l'homme, faibles lueurs dans la nuit. (Remarquez que si la science s'appuie surtout sur le simple, elle part presque toujours du complexe.)

Nous avons vu que pour l'homme, privé dès l'origine du milieu humain, la nutrition intellectuelle reste purement animale.

L'immense psychisme social a disparu. Rien qu'un être muet, où pas une parcelle du trésor traditionnel n'a pénétré... Les différents états de l'humanité offrent une vérification presque directe. Malgré la destruction des races, malgré l'invasion des Occidentaux, transformant les ambiances, une gradation indéfinie se décèle entre les modes de nutrition intellectuelle...

J'essaye de me figurer Bullerton né en France ou en Italie, j'adapte nos cultures à sa face, à son regard, à ses gestes. Son œil s'avive, ses reparties sont plus promptes, ses décisions moins fermes, ses amertumes moins secrètes et sa morale étrangement métamorphosée. Miracle de la nutrition intellectuelle et sociale!...

J'ai plus de peine avec l'ingénieur, mais, songeant à Curie, sa haute stature, son crâne blond en carène, sa douce intransigeance, l'ingénieur devient malléable; il se métamorphose en Français, nourri dans le milieu des Berthelot, des Poincaré, des Pasteur, des Bertrand...

On sonne. C'est Juliane. Bullerton et l'ingénieur s'évanouissent dans la nuée.

## V

Elle m'apporte la ration d'amour. Faible ration. Je suis l'amant sous-alimenté. Depuis longtemps, l'apport social, les fables grisantes, l'imagerie interhumaine se sont dispersés.

Hors le protocole, c'est redevenu, pour moi, l'amour primitif. Près d'elle, je ne suis guère, sous l'angle passion, qu'un animal — animal peu cruel, avec de brusques élans qui dépassent à peine les élans de l'espèce.

Ne rabaissons pas ces élans. Ils comportent la source créatrice, déjà gonflée d'une poésie brusque, farouche, féroce parfois, poésie du désir et de la guerre initiale...

Ce sont des Iliades aussi, les batailles des cerfs pour la biche, le pourchas du tigre flairant la tigresse... Odyssée parfois, tel le voyage de l'esturgeon poursuivant la femelle choisie, pendant mille, deux mille kilomètres, pour féconder les œufs abandonnés, *hors d'elle*, dans les eaux d'un fleuve...

Aujourd'hui, l'animal est péremptoire. Juliane est ardemment bienvenue. Non parce qu'elle est Juliane. Quelque inconnue remplirait sa mission, et mieux si elle était jolie. L'antre obscur de la femme, le pistil créateur suffirait à lui seul.

Même évoquât-il, sans autre, ces jours de printemps et d'automne, où la tempête souffle sur la ville.

En outre, Juliane apporte du décor. Je lui sais gré d'être parée pour une fête, — jolis bas, jupe suggestive, charme du parfum. Grâce à ce superflu, c'est une ombre d'amour interhumain — l'églogue, les roses, Hélène, Philis, Célimène, Manon, « les étranges fleurs sur les étagères », « la belle fille heureuse, effarée et sauvage... »

Elle simule les femmes que je n'aurai point et un revenez-y de la Juliane d'antan, quand je la pétrissais à

l'image de mes songes, quand je lui ajustais des grâces mystiques...

Je l'ai sur mes genoux. C'est bon de la tenir et d'attendre. L'antique désir palpite, si connu, si inconnu. Juliane sourit, puis devient grave, se pelotonne, met son visage dans mon cou et reçoit ou cueille une grappe de baisers...

Chez elle, l'amour idéalisé domine. La tradition, les fables conformistes, les phrases clichées, tout forme une réalité frémissante et brûlante.

— Tu m'aimes? murmure-t-elle.

Je n'ai aucune peine à répondre, sincère au sens le plus simple :

— Oui, chérie.

— Je le sais... je le sens! reprend-elle, tandis que ses seins ont le mouvement des colombes... Nous sommes tellement faits l'un pour l'autre... Tout devait nous rapprocher...

Ce sera son thème jusqu'à la fin. Elle a arrangé pour son usage les affinités électives...

L'attente devient impossible... J'emporte Juliane. Nous sommes au fond des bois...

Elle se relève avec ses mirages; pour moi, c'est le reflux, la mélancolie, les vœux inassouvis et l'amertume.

Printemps, églogues, poètes, passion primitive, tout fuit aux antipodes. J'écoute bavarder Juliane comme j'écouterais la pluie. Elle nous glorifie, nous étire, cherche en nous, et trouve, une prodigieuse raison d'aimer.

Je rêvasse aux formes que cela peut revêtir chez mes amis, chez Bullerton et son ingénieur, chez Mme Donatienne, chez Yveline, chez ma concierge et l'aigre Gontran Réchauffé.

Bullerton connut-il, en sa verte jeunesse, quelque flirt vertigineux, avec la terreur d'un *breach of promise?*

J'essaye de le voir donner un baiser et, n'y parvenant pas, je me rabats sur l'ingénieur roide, timide, abais-

sant son long visage et sa bouche aux dents de cheval. Quel étrange idéal l'entraîne et quelle excitation saugrenue?

Et Mme Donatienne? Pourquoi n'aurait-elle pas eu ses amours tumultueuses, doué l'homme qui l'exalta des qualités aimables et fastueuses dont elle a puisé la substance dans les feuilletons d'Emile Richebourg, de Xavier de Montépin ou de Jules Mary?

Une minute, elle apparaît, en proie à l'Aphrodite, roulant de gros yeux dans le délire sacré, ses membres lourds palpitant et sa molle poitrine en rumeur.

De tous, c'est encore Gontran Réchauffé qui fait jaillir les plus fantastiques images. Que deviennent, dans l'ivresse d'un baiser, ce visage étroit, couleur de mastic, ces cheveux collants, ces lèvres sèches, toujours pelées et ces yeux atrabilaires? Que peut-il dire, sarcastique, agressif, inhumain, pour exprimer l'amour?

Yveline!... Tout se métamorphose. Le grotesque a disparu. Une volupté insinuante change le rythme des gestes, dont le pire devient magnifique, ou du moins se mêle à une exaltation qui camoufle son balancement ridicule.

Cependant que défilent Bullerton, l'ingénieur, Mme Donatienne, Réchauffé, Yveline, Marcus et le gorille au fond des bois, Juliane presse ma main et murmure langoureusement :

— Nous avons le même idéal!

Faudra-t-il qu'un jour elle porte ailleurs ses fables? Je n'y songe pas sans terreur et pitié. Si elle pouvait me libérer des soucis d'une rupture! Ah! qu'elle n'en souffre point!

Après tout, elle m'est chère. Une tendresse paisible, mais résistante, m'amarre. Si elle m'énerve quelquefois par ses contre-sens, l'absurdité de ses mirages, elle ne m'irrite guère. Tout de même, les antinomies sont vives.

Elle ni moi ne nous sommes choisis. Rien que des circonstances et la « commodité ».

Elle était là. Adaptable à l'infini, elle attendait l'un

ou l'autre. Rouge ou noire, la boule du hasard a décidé. Et ce fut moi.

Certes, à l'origine, je parvins à la transfigurer, à lui donner couleur, saveur et relief.

— Je rêve, murmure-t-elle, que nous serons unis à jamais... Ah! s'*il* voulait...

Quel effroi... Mais je suis sûr qu'*il* ne voudra jamais. Où trouverait-il une situation et une femme aussi favorables à ses aises et ses passades?

— N'est-ce pas, chéri?

Un hochement de tête lui suffit; elle l'amplifie, le dilate, en fait tout le roman d'une existence.

— Ah! soupire-t-elle, j'ai tout puisque je t'ai, puisque je suis sûre de toi... Je serais ingrate envers Dieu si j'osais me plaindre, mais il aurait été si doux de voyager ensemble. Tu sais, la petite Marvaux? Elle revient d'Egypte, elle a navigué sur le Nil, jusqu'à la deuxième cataracte. Je l'enviais, je nous voyais voguant ainsi : j'ai une passion pour les Pyramides...

Je murmure :

— Crocodilum habet Nilus...

— C'est du latin, bien-aimé?... Crocodilum, c'est le crocodile!

— Lui-même, mon petit.

Comme elle me regarde, interrogative, je traduis :

— Cela veut dire : « Le Nil a le crocodile... »

— Il y a encore des crocodiles?

— Très loin, peut-être, dans le désert, mais non en Egypte.

Aimable Pline! Il savait que l'ichneumon profite du moment où le « trochilos » nettoie la gueule du crocodile pour s'y introduire comme un trait, pénétrer dans le ventre et dévorer les intestins; il décrit, avec quel charme, la guerre des dauphins et des crocodiles ; le combat de l'éléphant et du boa, combat où tous deux périssent, le boa étouffant l'éléphant, et l'éléphant écra-

sant le boa. Quel poète a plus de fraîcheur, quel enfant une plus merveilleuse crédulité?...

Ce serait une mine d'or pour les conteurs, s'ils le connaissaient. Histoire merveilleuse des éléphants, partant des forêts de Mauritanie, pour adorer au bord du fleuve Amulius la Lune naissante!

Purifiés par des ablutions rituelles, ils joignent au culte de la lune celui du soleil et autres astres.

Ils comprennent même les religions étrangères à la leur. Ils ne consentent à s'embarquer sur la mer que si leur conducteur jure de les ramener dans leur patrie. Probes, prudents, équitables, ils entendent les langues, aiment la gloire et, lorsque leur mémoire est rebelle, se lèvent la nuit pour répéter leurs leçons...

Ne vit-on pas, à Pouzzol, des éléphants prêts au débarquement, effrayés par la longueur et l'étroitesse des ponts de planche par où il leur fallait gagner le rivage, marcher à reculons, afin de s'illusionner sur la longueur de ces voies fragiles!

Six heures! Nos amours sont chronométriques. Juliane est habillée et je suis prêt à sortir. Elle implore :

— Tu me raccompagnes?

— Oui, chérie.

Dans le taxi, car elle n'use point de son auto pour nos rencontres, elle se blottit contre moi.

— Je me figure chaque fois que c'est le recommencement! fait-elle.

De nouveau le jeu des souvenirs, l'évocation d'une aventure dont elle entend remplir le ciel et la terre.

— Tu te rappelles, ce jour d'automne? Une cheminée est tombée juste devant la voiture; le vent était terrible! J'avais une peur, une peur! Et c'était si bon d'être contre ton épaule...

Je n'ai qu'une souvenance confuse, mais je songe aux beaux vents d'équinoxe de mon enfance, aux souffles immenses sur la mer, et les paroles de Juliane se per-

dent dans une tempête jusqu'à la minute, vite venue, où elle me quitte, devant une boutique de parfumeur, car elle tient, malgré l'indifférence plénière de son mari, à jouer sa partie avec décence.

Tandis qu'elle file, silhouette après tout charmante, je songe avec admiration à sa puissance évocatoire.

Depuis cinq ans, elle ne cesse d'alimenter la flamme. Tout converge vers la fable; sa poésie rudimentaire dépasse peut-être de loin, comme réalité, la poésie des plus grands poètes, perpétuellement exaltée, magnifiée, rajeunie.

Je me souviens d'une adolescente, extasiée, son âme suspendue aux lèvres du violoneux populaire qui jouait et chantait.

Chaque mot portait; chaque mot était neuf; le printemps était tous les printemps; l'oiseau, le mystère de tous les nids; la violette, les plus jolis rêves de l'homme périssable. Loin de le rajeunir, des images plus originales eussent terni, défloré, embrumé cet enthousiasme...

L'antique taxi s'arrête; je vais revoir Ambroise Feral, et c'est autrement captivant que de revoir Juliane...

Il est là qui feuillette un vieux livre :

— C'est, dit-il, un livre sur la lumière. Il est absurde et séduisant, mais la théorie de l'auteur se rapproche plus de la dernière théorie — celle des photons et des trains d'onde — que n'en approche la théorie ondulatoire... Une fois de plus, en somme, la lumière nous condamne à reviser nos idées.

Il a bien un peu le profil d'un méhari, avec son visage allongé et ses cheveux fauves. De face, l'ampleur du front, les yeux démesurés et ténébreux, lui donnent une expression de force rassurante.

— Il nous manque, reprit-il, une première prise *locale* sur le monde interatomique et interstellaire. L'outillage actuel des laboratoires n'y peut suffire... Je crois

pourtant avoir une idée, mais elle est coûteuse... et d'ailleurs, sait-on jamais?

Il soupira, puis sourit. Personne n'a un plus singulier ni plus charmant sourire.

— Si j'avais cent mille francs, reprit-il, je les jouerais sur mon idée.

— Je les jouerais aussi, dis-je.

— Vous avez en moi une confiance inconsidérée ! reprit-il. C'est mon droit de miser sur moi-même, non de vous laisser miser.

— C'est mon droit aussi, surtout si cent mille francs devenaient une fraction relativement négligeable de mon avoir, une fraction, par exemple, de l'ordre du dixième.

— Bah ! ne m'avez-vous pas dit que vous attendiez la ruine?

— Et si j'attends, d'autre part, la fortune?

— Seriez-vous chimérique? Tel que je vous connais, vous pouvez l'être, mais sans exagération... De mon idée, nous reparlerons plus tard... Je crois pouvoir vous taper de cinq cents francs pour Chavres... Je me tape d'une somme égale... et nous le caserons. C'est un petit enfant de génie perdu parmi les hommes.

Ferral est pauvre. Il vit uniquement de son traitement à la Sorbonne :

— Comment le caser? Il est délicieux, mais hors de tous les territoires.

— Non du territoire des étoiles. Quand il travaille, c'est un observateur d'envergure. J'ai à peu près obtenu l'assentiment de Graivil, qui le prendra dans son observatoire de Brétigny... et Chavres sera heureux, oui, oui, heureux. Je crains seulement que Graivil ne lui chipe ses découvertes, car il en fera, et nous le savons capable de ne pas s'en soucier. C'est le chimérique incurable. Il dîne avec nous ce soir...

Ferral se mit à rire. Son rire brusque, déconcertant, comporte une grimace étrange :

— Nous allons conspirer; je proposerai la plus grande

conquête que l'homme ait jamais entreprise... Les cent mille francs se trouveront.

Je ne le regardais pas sans étonnement.

Chavres vint à ce moment, agile, furtif, maigre comme un loup affamé. Il y a trois mois que je ne l'ai vu. Ses yeux sont creux, sa peau détendue sur un visage rapetissé : il a souffert, passé des jours et des jours sans manger. Ce n'est pas la première fois. Il se laisse descendre, puis endure les privations avec une résignation de sauvage.

Dupé par destination, le primitif est chez lui réduit au minimum : guère d'instinct défensif, aucun flair animal. L'interhumain se perd dans l'imaginaire, et ne se défend par aucune ruse sociale. Il erre par la ville comme une bête inoffensive dans la savane.

Amical, généreux, ivre d'idées, imprévoyant, imprudent, d'une loyauté effrayante, il lui faut un entourage qui l'encadre par contrainte, et l'autorité de quelque ami supérieur, qui le domine et l'oriente.

Du génie, comme l'a dit Ferral, mais sporadique, avec des trous, et enveloppé d'une zone naïve, avec des régions incultes, voire ineptes. Par suite, un travailleur hasardeux, passant de la fièvre à l'atonie, sombrant parfois dans un abrutissement marécageux dont il jaillit en météore. Tout le monde peut le dépouiller de son bien intellectuel comme de son argent :

— Te voilà, méchant insecte! dit Ferral avec sévérité.

— Excrément de la lune! murmura l'autre.

— Il est temps qu'on te réduise en servitude! Tu vas désormais suivre la voie qu'Albéric et moi t'indiquerons. Sinon, ta sottise te tuera.

Chavres haussa alternativement l'épaule droite et l'épaule gauche.

— Je sais bien, fit-il, que je ne puis me fier à moi-même. Mais je ne puis non plus me soumettre — sinon à toi, Ambroise. J'obéirais volontiers aussi à Albéric, s'il

savait commander!... En somme, faites de moi ce que vous voudrez, à condition de ne me mettre nulle part où il faut un travail exact, égal et continu.

Il parlait avec une humble fierté. La faim et la souffrance étaient encore sur lui, qui, cette fois, avaient été trop brutales; son âme pantelait.

— Tu vivras avec les astres, reprit Ferral... Ceux-là peuvent attendre et tes coups de passion suffiront à la tâche, peut-être au delà, car on exploitera tes découvertes et tu ne réclameras point.

— A quoi bon, Ferral? Serais-tu de ceux qui croient qu'il importe que le nom de Galilée, plutôt qu'un autre, s'attache à la découverte des lois de la pesanteur?

— Je suis de ceux-là, oui, mais pas tous les jours.

— Enfin, qu'importe! Si je t'entends, tu comptes me placer dans un observatoire?

— Oui, à Brétigny... chez Graivil. Il est bon garçon, plein de ruse et, *pour le moins*, s'associera à tes découvertes. Part à deux, mais peut-être s'emparera-t-il des plus belles... Je tâcherai qu'il n'aille pas jusque-là!

— Ambroise! cria Chavres avec un rire de mouflon... Voici que tu m'ouvres les portes du Jardin... le Jardin des Sept Fleuves. Je voudrais pouvoir te bénir. Quels soirs je passerai là, — animal nocturne par tous mes instincts — avec le troupeau des mondes!...

Il avait saisi les deux mains de Ferral, il le regardait avec des yeux d'enfant.

— Il faudra pourtant dîner, dit Ambroise.

— J'allais le dire! fit Mme Ferral, qui venait de surgir.

Elle est maigre, haute, ascétique, agréable à voir, comme une belle sainte de missel.

C'est le « double » de Ferral. Il est la source de son salut, son appui et son enfant — enfant distrait, imprudent, dont il faut surveiller les démarches et écarter la coupe d'amertume.

Dans cet amour, aucune trace de l'esprit agressif des

femmes qui incarnent un homme. L'ennemi seul l'irriterait, mais Ferral n'a pas d'ennemis.

Un singulier pot-au-feu d'où Ferral extrait du bœuf tendre, des saucisses, du lard, des boulettes de viande, que nous mangeons avec du pain noir. Un gâteau de pommes de terre au fromage; des fraises, de la crème, un petit vin gris et du café à la turque.

C'est le dîner traditionnel chez Ferral et je serais déçu s'il en faisait servir un autre : je ne mange nulle part avec autant de plaisir...

Il faisait tiède et l'on avait ouvert les fenêtres. Parce qu'il y avait eu un crime horrible — deux jeunes hommes assassinant une famille entière — nous parlions du meurtre et du vol.

— Il est dangereux, dit Chavres, d'attribuer la plupart des crimes à quelque déformation cérébrale, maladie, dégénérescence, anomalie. Je tiens que la généralité des criminels sont des hommes aussi sains, aussi normaux que les autres. Que beaucoup de criminels aient des tares, ce serait puéril de le nier, mais ceux que nous cataloguons honnêtes par la vertu de leur casier judiciaire n'en ont pas moins... Les anormaux, les malades, les dégénérés qui ne commettent aucun crime ni même aucun délit, sont légion. Souvent, ce sont des créatures d'une probité et d'une bonté essentielles...

« La plupart des hommes restent normalement enclins au vol, à la prédation; le nombre de ceux qui recourraient au meurtre, sans la contrainte du milieu et la crainte du châtiment, est énorme parmi les « réguliers ».

— Et comment s'en étonner? dis-je. L'homme est à peine sorti d'une norme où la rapine et le meurtre se pratiquaient en toute innocence, où il était aussi naturel de tuer un homme que de tuer un chevreuil

« L'instinct brut, qui permit la formation de vagues familles, ne signifiait rien quant au respect de la vie hu-

maine. L'anthropophagie, qui règne sur toute la terre, ne montre-t-elle pas surabondamment que la chair de l'homme s'assimilait à la chair de toute autre proie? Des traditions tardives, obscures, protégèrent enfin, vaille que vaille, la vie des gens du *groupe*, du groupe seulement. Protection qui eût été presque nulle sans les vendettas. Le meurtre se rachetait par quelque gibier, quelque arme. L'assassin pouvait reprendre la femme du mort; chez les barbares, on fixait une somme d'argent. Et qu'était le bétail humain, les esclaves, chez des peuples dont la culture est vénérée parmi nous, Grecs, Romains? Qu'était le serf pour l'homme du burg ou le soudard?

— Et donc, reprit Chavres, le gendarme, le juge, la prison, la guillotine même sont salutaires...

— Moins toutefois que la contrainte du milieu, les jeux de l'éducation propres à donner du meurtre une image monstrueuse et épouvantable.

— Oui, il faut toujours recourir aux fictions! En vain nous retournons-nous sur le gril mystique, nous retombons au mystique...

— L'image monstrueuse et épouvantable est détruite sans trop de peine par des rencontres d'irréguliers, murmura Ferral. Ce sont d'autres images — tout aussi fictives. Car nos criminels, ignorant le code primitif, sont des primitifs de contrebande.

— Avec quelle facilité les non conformistes lèvent leurs recrues! Rien ne me frappait plus, naguère, que ces aveux d'assassins ou de voleurs, où l'on voit, dès que la tentation est offerte, un garçon jusqu'alors honnête accepter la participation à un cambriolage ou un assassinat... L'histoire de nos deux chenapans se répète innombrablement. La pêche au complice est un fait aussi quotidien que la pêche à l'amour...

— Ferral, demandai-je à l'issue du dîner, de quel univers parliez-vous l'autre jour?

— C'est pour en parler que je vous ai réunis ce soir. Vous savez que, depuis longtemps, je me rebiffe contre la conception nihiliste des étendues interstellaires et interatomiques. C'était devenu mon idée fixe. Si je ne vous en parlais plus, c'est que je cherchais par quelle voie on pourrait montrer expérimentalement la différenciation en soi de ces espaces. Plus j'y rêvais, plus me semblait naïvement anthropocentrique la conception d'un univers dont la presque totalité serait une manière de néant, sans existence au point de vue phénoménal. La plupart le supposent indifférencié. Alors, rien ne s'y passe, rien ne peut s'y passer. L'indifférencié est immuable. L'indifférencié ou homogène ne peut avoir aucune propriété, car toute propriété suppose une différence. Et remarquez qu'un savant, tout en croyant à l'homogénéité des espaces interstellaires, écrira, avec une candeur étonnante :

« On pose actuellement un milieu très actif, qui n'est « pas vide mais impalpable, mais qui montre son acti- « vité de multiples manières, car, *suivant ses propres* « *lois*, il transmet les actions de particule à particule. »

« Et il écrira froidement, un peu plus loin : « Le « substratum universel est unique et homogène. »

« C'est proprement formidable ! Quand on pense que les molécules, les atomes, les corpuscules de nos éléments physiques ne se touchent pas, qu'ils ne nous sont sensibles que par l'espace qui les sépare, que c'est sur cet espace qu'ils rebondissent, que c'est lui qui conduit les radiations lumineuses, on se demande comment il est possible que des hommes, non seulement intelligents, mais géniaux, osent affirmer l'homogénéité, la quasi-inexistence de ce milieu prodigieux.

« Je suis d'ailleurs bien sûr qu'une idée aussi rudimentaire ne sera plus longtemps admise.

« Nous sommes à la veille d'une conception nouvelle de l'univers, plus grandiose, par rapport à notre univers d'étoiles et de nébuleuses que ne l'est celui-ci par rap-

port à la thèse d'un univers dont la terre était le centre.

— Cependant, remarqua Chavres, notre univers d'étoiles est pratiquement infini... et il l'est peut-être réellement.

— Et quand il en serait ainsi, s'écria Ferral, les étoiles et les nébuleuses figureraient, comparées à l'Espace total, les molécules de quelques grammes de soude dissoutes dans tous nos océans?... L'ambiance qui sépare notre soleil de l'étoile Alpha du Centaure est si vaste que le soleil y occupe moins de place qu'une sardine dans l'Océan Pacifique... Nous pouvons par suite, ami, imaginer un univers, ou plutôt *des* univers extra-sidéraux. Je tiens qu'à toute région de l'étendue correspond, *en moyenne,* statistiquement, une quantité d'existence égale à celle d'une autre région, de grandeur équivalente. Un nombre immense d'existences occuperait les espaces qui séparent les astres, voire les espaces qui séparent molécules, atomes, protons, électrons, photons. Je conçois que ces existences sont formées, comme la nôtre, d'éléments infinitésimaux, tantôt épars, tantôt formant des ensembles : on peut ainsi envisager entre deux étoiles des trillions de trillions de mondes, dont l'existence nous échappe, parce que les réactions de leurs éléments se compensent pour nous. Au lieu d'un univers presque vide, puisque étoiles, nébuleuses et rayonnements n'en occupent qu'une fraction négligeable, pourquoi pas un univers partout occupé, partout existant. Cet univers apparaît beaucoup plus vaste que l'univers de Copernic par rapport à l'univers anthropocentrique des lointains ancêtres — abstraction faite de quelques précurseurs grecs.

— Votre univers, fit Chabres, est en effet indéfiniment plus grand que l'univers conçu jusqu'ici.

— Notre science, reprit Ferral, depuis cinquante ans, mais surtout depuis la fin du siècle dernier, s'est de plus en plus rapprochée des éléments éthériques. Avec le proton, l'électron, le photon, avec les quanta de Planck,

avec le rayonnement « matériel » de Broglie, nous approchons des limites infinitésimales de notre univers, nous sommes sur le point de discerner quelque « modalité » de la réaction universelle. Depuis longtemps, cette réaction nous est apparue : en admettant que les molécules, les atomes, les protons, les électrons *ne se touchent pas*, qu'ils sont séparés par des étendues très considérables comparativement à leur petitesse, nous sommes bien forcés de convenir que *tout événement énergétique* se manifeste par l'intervention de l'éther. Car si les corpuscules ne se touchent pas, il s'ensuit que nous ne touchons rien, qu'aucun objet n'est en contact avec un autre. Vous n'oubliez pas que, lorsque deux billes de billard se heurtent et rebondissent, aucun de leurs éléments n'est entré en contact direct avec aucun élément matériel de l'autre, que toute la réaction s'est faite par l'espace universel. Nous ne sommes en relation réelle qu'avec cet espace que je continuerai à nommer l'éther. La science contemporaine commence à préciser ces relations, elle montre de plus en plus les *propriétés* de l'éther — et qui dit propriétés dit *différenciation*. Quelques pas encore, nous commencerons à définir *quelque chose* de la différenciation éthérique et, dès lors, l'univers *existant partout* se substituera à l'univers réduit à quelques poussières cosmiques. Or, je crois avoir découvert une méthode de recherches et j'ai compté sur vous pour la développer. C'est une théorie supplémentaire du rayonnement qui m'a mis sur la voie... J'ai compté sur vous deux pour les expériences : vous avez des qualités complémentaires. Voulez-vous?

— Etes-vous sûr que je vaille quelque chose? demanda Chavres.

— Je n'ai inventé que des machinettes, fis-je.

— Vous n'avez ni l'un ni l'autre donné votre mesure. Pour mettre au point des expériences délicates, votre collaboration sera sans prix. Enfin! vous acceptez, continua-t-il.

Et il ajouta, ironiquement :

— Il ne reste qu'à trouver cent mille francs.

— Somme bien minime pour une telle recherche!

— Non, car le laboratoire que l'Etat m'alloue contient les bases nécessaires; le don Phister a permis de le perfectionner fort subtilement. Il suffira de quelques dispositifs et de quelques matériaux pour franchir l'étape.

Il se mit à rire tout bas et reprit :

— Nous serons les Compagnons de l'Univers!

Puis, mélancolique :

— Mais d'où viendra l'argent?

— Chose admirable! cria Chavres. Les Compagnons de l'Univers sont à la merci de quelques pécunes.

## VI

Bullerton m'a annoncé sa visite, pour ce matin, par pneumatique.

Une douzaine de mots sans autre indication que l'heure et le jour. En principe, cela devrait signifier qu'il ne renonce pas à l'affaire. Mais je m'efforce d'être incrédule, et je réussis à être pessimiste — j'y réussis même de mieux en mieux lorsque l'heure approche, mais le pessimisme ne détruit pas l'espérance. Elle rampe, sournoise, elle s'insinue dans chaque impression et dans chaque idée, comme une odeur pénétrante. D'ailleurs, elle renforce plutôt mon humeur noire qu'elle ne l'atténue, en y introduisant une peur crispante, une oppression d'âme à laquelle je suis sujet.

Le timbre de l'entrée. Dix heures. Il est naturellement ponctuel...

Voici les épaules rectangulaires, le poil noir de fumée, les yeux acajou, le teint feuille morte et les dents courtes enchâssées dans des mâchoires d'hyène. L'autre aussi est venu, l'authentique Anglo-Saxon aux dents de cheval, au visage et au crâne longs, aux épaules en toiture.

Bullerton entre tout de suite en matière :

— Vous n'avez pas changé d'avis? fit-il de sa voix rude.

Allons! dans une minute tout sera résolu. J'ai la langue très sèche et j'entends le martelage de mon cœur.

— Non, répondis-je, pas changé d'avis.

— *All right*. Nous avons tout examiné. La chose est possible. Deux cent mille dollars comptant, et un demi pour cent sur la vente. Convenu?

— Convenu.

— Alors, lisez...

Il a tiré de sa poche un papier timbré. Le texte est bref et net. Je cède l'entière propriété de mon appareil à la Maison Bullerton Ruthven & C°, moyennant le payement de deux cent mille dollars à la signature du contrat et un demi pour cent, sur le prix de vente payable, chaque année, à la fin de janvier.

— Maintenant, dit Bullerton, préférez-vous un chèque ou un crédit sur la North America & Canadian Bank à New-York? Un crédit vous met plus sûrement à l'abri du change qui devient formidablement dangereux. Choisissez.

Je choisis le crédit. Bullerton se met à rire :

— C'était prévu. Voici le papier, daté de New-York. Vous rencontrerez toutes facilités dans la succursale parisienne.

Il est devenu cordial, presque affectueux, l'air « boyish », rit à pleines dents et va jusqu'à me donner une légère tape sur l'épaule :

— Je calcule que nous avons tous fait une bonne affaire. J'ose parier que votre machine se vendra très bien et que vous aurez quelques beaux bénéfices.

Quand ils sont partis, je tourne et retourne la formule de crédit. Un insignifiant bout de papier qui, par soi-même, ne vaut absolument rien; les mots et les chiffres inscrits n'ont de puissance que par l'impondérable signature de Bullerton et de Ruthven. Fiction des fic-

tions qu'à mon vouloir je transformerai en une série — une série énorme de réalités sociales et naturelles. Pas même la baguette des fées et d'innombrables vœux seront exaucés.

L'irréel me donnera à foison la réalité. Déjà, ces dix-neuf lettres, tracées à la diable, me délivrent de l'amère lutte pour l'existence. Elles me dispensent de céder à la rapacité, à l'égoïsme, à la ruse, à la force, de m'incliner devant des créatures viles, répugnantes ou cruelles. Elles m'assurent le privilège, presque exorbitant, du choix.

Hissé par elles à un étiage supérieur, je me compare à un guerrier qui n'aurait qu'un signe à faire pour qu'abondent, dans sa case, tous les biens de la savane, de la forêt, des lacs et des fleuves. Puissant Bullerton! Redoutable prodige du Crédit de la *foi* sociale concentrée de millénaire en millénaire!

Devant ce prodige, je ne sais quelle ombre passe et repasse qui fait naître un malaise, social aussi, moral si l'on veut (au fond presque du même au même). Je désire, faiblement d'abord, puis avec énergie, *avoir mérité ma chance*.

Est-ce qu'en quelque manière je donne l'équivalent de la fabuleuse faveur qu'on m'accorde? Oui, si, et comment le nier, la Découverte et l'Invention sont les plus grandes valeurs humaines... Que serait la bête lourde, lente, si faible au prix des grands carnivores et des géants, mangeurs de plantes géantes, sans l'attirail extérieur, la prise perpétuelle sur l'ambiance?

Mon appareil n'augmentera-t-il pas à son tour cette prise? Ne donnera-t-il pas de nouvelles dominations sur la substance et sur l'énergie?

Il fut toujours trop faible, le salaire de ceux qui multiplièrent les possibilités humaines — pas la centimillième partie de ce que coûtèrent les plus grossiers conquérants, les chefs de toute envergure, les mercantis, les industriels, les manieurs d'argent... Une goutte d'eau dans un fleuve!

Allons! je puis prendre cet argent sans scrupule...

Le bien, le mal! Ne soyons pas manichéen; n'exagérons pas l'anthropocentrisme, le passage à l'absolu des éléments de conservation, étendus à la descendance, puis à la fourmilière. La base est toujours la recherche du bon herbage ou l'immolation de la proie. Si l'abeille et la fourmi furent émasculées au profit de la communauté, l'homme garde intacts ses organes et maintient sa personnalité. En conservant la primauté du moi, on conserve *ipso facto* les énergies transformables, l'esprit de découverte et d'invention.

Refuser une aubaine comme celle de Bullerton, même si elle était gratuite au lieu d'être le bénéfice d'une invention, ce serait aller contre une norme *nécessaire*.

Et s'il fallait tout de même chasser un scrupule, ne suffit-il pas que je puisse aider Ambroise Ferral, Chavres, Denise, voire Gontran Réchauffé? L'impôt à l'altruisme sera acquitté!

## VII

Tandis que je rêve, mon chien Taureau jaillit de la chambre voisine. Il est hideux. Une tête de crapaud, une gueule opaque, pesante et difforme, un poitrail d'hippopotame. J'admire sa mâchoire, ses dents terribles, sa puissance trapue. C'est un de ces bulls dont la stature dépasse celle des loups, mais quel loup lui résisterait?

Il est de haute lignée et chien de bataille — acharnement et bravoure sans limites. Quatre individus comme lui auraient raison d'un tigre. Son âme est bougonne, féroce, vindicative, candide, affectueuse. Ce guerrier formidable est un esclave, un esclave mystique, mais seulement des maîtres. Pour les autres, la bienveillance, l'indifférence ou l'hostilité. Il connaît la loi : la demeure défendue, le passant respecté. Grave et implacable, il n'attaque que par ordre ou pour la défense du maître et la sienne, mais il peut se tromper. La nuit, il devient

effroyable. Au total, union hétérogène des instincts les plus antiques et d'une socialité fragmentaire mais parfaite. Lente et lourde, son intelligence risque d'être méconnue. Elle est réelle, capable de croissance, servie par une mémoire d'éléphant. La trace de l'injure est indélébile — mais aucun sévice n'est injurieux venant du maître. Je le crois orgueilleux, plein d'un mépris obscur pour les multitudes humaines ou animales mais sans vanité.

Nous nous sommes regardés. Ses yeux ont la couleur du vieux bronze — globuleux, frais et puérils. Il y a je ne sais quoi de nostalgique dans sa face de crapaud, et par intervalles, la peau du front se ride sur l'os de granit. Une caresse, et cette tête se pose sur mon genou. Taureau respire plus vite...

Ah! mystère des origines! Comme Taureau serait plus fort que l'homme, sans la part du monde que l'homme a taillée à son image! Dans la nuit des temps, ton ascendance, Taureau, fut conquise bien après le feu, le bois, la pierre, la corne et l'os. L'homme était déjà le grand artiste de la Madeleine, et ton ascendance était libre encore. Puis, avec les tiens, Taureau, avec le bœuf, le porc, la brebis, le cheval, la vie fut asservie à l'affreuse bête verticale.

Or, je trouve étrange, Taureau, que le servage ait eu, en somme, une si pauvre suite. Car, ce que réalisèrent ceux de la Pierre Polie et ceux du Bronze, en vérité, les peuples illustres, Egypte ou Assyrie, Hellade ou Rome, et l'effrayante Europe occidentale du dernier millénaire y ajoutèrent peu de chose. Si peu! On se borne à multiplier directement le nombre et parfois la variété des individus, à massacrer les espèces encore libres. N'est-ce pas inconcevable, Taureau? Ne dirait-on pas que, *dans ce sens*, le génie de la Pierre Polie et du Bronze s'est éteint? Alors que le monde physique continuait à être « humanisé » de merveilleuse manière, on répétait pauvrement, pour

l'« humanisation » de l'organique, ce que firent les cités lacustres.

Nous savons bien, chien à tête de crapaud, que naturalistes, anatomistes, physiologistes, biologistes, thérapeutes, ont chacun, à leur façon, avec une subtilité croissante, étudié, qui la bête saine, qui la bête malade, qui la bête morte, et torturent effroyablement tes semblables, parallèlement aux cobayes, rats, souris, lapins, veaux, moutons, oiseaux, pour mieux surprendre les détours de leur mécanisme ou le secret de leurs cerveaux... Mais c'est des œuvres d'autre sorte que celle des domestiqueurs.

Je rêve, Taureau, une plus étroite entente entre l'homme et les vaincus, en fait une entente avec des myriades d'espèces, les bêtes de la mer, le monde innombrable de l'insecte. Une science toute neuve naîtrait, inépuisable, et qui nous donnerait, par surcroît, d'incalculables richesses. De quoi occuper une légion d'esprits pendant des millénaires.

Taureau ayant promené ses narines dans tous les coins de la chambre, s'arrêta, leva la tête et réclama une marque de mon amitié. Je posai ma main sur son crâne dur. Parce que ce n'était point l'heure du repas, il se contenta de cette démonstration presque abstraite et promena sa langue épaisse sur mes doigts. Puis, à quelque signe obscur, soupçonnant l'ennemi éternel que les chiens soupçonnèrent pendant les siècles des siècles, il gronda, tourna ses yeux de bronze vers mon visage et s'apaisa.

C'est alors que parut Torquemada, chat de Perse, encore enfant, aux yeux d'or pur, sans mélange de vert ni de gris, vêtu d'un poil épais, cendre et argent, aux reflets bleus, et paré d'une queue somptueuse. Torquemada connaît la limite de ses forces, la puissance humaine et celle de Taureau.

Sans se soumettre, sans répondre à l'appel et sans obéir à l'ordre comme Taureau, sauvage en somme au-

tant que le permet l'ambiance, il accepte, non des lois, mais des règles. Taureau ira jusqu'au culte; Torquemada esquisse à peine l'affection. La caresse qu'il accepte est physique; elle intéresse sa peau et ses vertèbres. Taureau conçoit l'alliance et la tendresse.

Le regard de Taureau, si primitif d'une part, est nettement social de l'autre. Le regard de Torquemada, ardent, farouche, équivoque, est le regard purement individuel. Il y a échange avec le chien, il n'y a que trêve avec le chat.

Par principe, Torquemada fait le gros dos et Taureau plisse un front sévère. Mais la loi est formelle : Torquemada est tabou. Il passe dédaigneusement à côté du bull, ignore ma présence et inventorie le mobilier.

Encore enfant — quatre mois — il cherche avec passion le secret des choses. Un tiroir ouvert : il entre, il flaire, il s'enfonce dans la pénombre du fond, et soudain bondit, attaque une ficelle, escalade ma table ou, sans rien renverser, tourne autour des livres, d'un long vase de fleurs, de la pendulette, soulève un journal sous lequel il se glisse : de cette caverne légère, il fixe sur moi des yeux de feu — un feu d'or.

C'est l'invitation au jeu. J'avance la main; il s'enfonce dans sa retraite et reparaît quand ma main recule, disparaît et reparaît encore, jusqu'à ce qu'il se décide à sauter sur mes genoux où, d'un miaulement léger, il exige la caresse. Je passe la main sur le dos bleu, sur le petit crâne, en « gratouillant » un peu, ce qu'il préfère. Il ferme à demi les yeux et, si je m'arrête, donne, d'un petit coup de patte, l'ordre de continuer. Par intervalles il joue, saisit ma main, mordille un doigt... Tout est tact et grâce, pas une attitude qui ne soit charmante, pas un geste qui ne soit élégant. Les plus flexibles humains sont gauches, par comparaison, les plus jolies femmes pataudes.

Quand il a son plein de jeu et de caresse, il recommence à m'ignorer, franchit la table, escalade un buste

de bronze sur la cheminée et atteint le sommet d'une bibliothèque. De là, il contemple un instant la fenêtre ouverte. Le haut atteint presque le plafond, mais Torquemada ne veut plus, ce jour-là, qu'elle se dresse en obstacle. Un bond. Ses pattes de devant s'agrippent, mais ses pattes de derrière glissent sur la vitre.

N'importe, il faut vaincre! D'un rétablissement de gymnaste, le petit chat atteint le but et le voilà debout, bien campé, sur une surface si étroite que le moindre faux geste le précipiterait sur le sol...

Le retour se fait en trois sauts d'acrobate... et subitement le petit chat devient un petit tigre. Tout son être frémissant, les yeux féroces et pleins de convoitise, les pattes prêtes à déchirer la proie, le voici dans la forêt impitoyable. Le petit chat figure l'univers sanglant, les fauves qui dévorent et boivent la victime encore pleine de vie. Mais où donc est la proie? Rien que cette grosse mouche dont l'œil de Torquemada suit les évolutions avec une passion frénétique. Elle suffit à l'éveil des instincts; la poitrine du félin s'enfle de voluptueuse cruauté...

La mouche va, vient, zigzague, aussi ignorante de la présence de Torquemada que s'il était au bout de la terre. Avec une imbécillité sans bornes, elle s'obstine contre la vitre. Si elle s'y pose trop bas, si preste soit-elle, Torquemada saura bien l'atteindre.

A côté du danger inconnu surgit la Providence plus inconnue encore. J'ai pris le parti de la mouche — et lorsque enfin elle se met à gigoter sur la vitre, trop haut encore pour Torquemada, debout sur ses pattes d'arrière, je suis prêt à intervenir.

Je fus en tout temps un bon chasseur de mouches; si celle-ci se posait sur la muraille, d'un geste appris pendant l'enfance, je la capturerais sans lui faire le moindre mal et la lancerais dans l'étendue extérieure...

Sur une vitre, la manœuvre est plus difficile, elle risquerait d'aboutir au meurtre. Mieux vaut recourir à la

vieille méthode du verre à boire (j'en ai toujours un à ma portée). C'est fait! La mouche est captive. Dans la prison diaphane, posée sur la table, elle s'agite éperdument d'abord, puis se calme et se pose...

Torquemada, l'œil en feu, guette toujours. Il a tenté quelques coups de patte sur le verre que ma main protège. Et c'est le mystère de la transparence, qu'il n'a pas encore entièrement résolu, non plus que le mystère de la réflexion qui l'arrête encore parfois devant les miroirs où il essaye de rejoindre son image, où sa gueule réelle touche sa gueule fictive...

La mouche lisse ses ailes et, par intervalles, a l'air de vouloir s'arracher la tête, que ses pattes font osciller et qui ne tient qu'à un fil.

Comme nous sommes plus près d'elle, Torquemada et moi, qu'elle de nous! Car enfin, nous la voyons tout entière, nous percevons les détails de ses merveilleuses petites pattes coudées, guère plus grosses que les traits d'une écriture. Qu'elle est adroite et vive, comme elle trotte sur ses membres minuscules, et comme elle vole, plus rapide qu'un cheval de course, aussi vite qu'un oiseau...

Pour elle, nous ne sommes que des ombres confuses. Elle m'ignorera, géant effroyable, au point de se poser sur moi, de me parcourir, d'y prendre même son repas...

Monde effarant des insectes, qui semble d'une autre planète et, réserve faite des microbes, le plus redoutable aux hommes. Demain, tigres, lions, pythons, ours grizzly, ours blanc ne seront qu'un souvenir.

L'insecte persistera partout, qui prend sa part de notre nourriture, ruine des légions d'agriculteurs, affame une contrée. Innombrable dans la prairie, dans l'emblavure, dans la forêt, dans les jardins, hôte dévorant des feuilles, des fleurs, des tiges, des racines, des fruits, il n'hésite pas à prendre sa pâture dans nos demeures et dans notre chair même — moustiques, puces, poux, punaises, aoûtats, mouches des sapins nous

traitent en proie, plus terribles d'ignorer la puissance de l'ennemi qu'ils attaquent...

Sans l'homme, ils seraient les seigneurs de la terre. Au prix d'eux, les plus épouvantables carnivores deviennent négligeables. Que sont les œuvres des oiseaux, devant celles des insectes sociaux?

Sans l'erreur (1) commise on ne sait à quelle vertigineuse époque, bien longtemps avant que nos ancêtres parussent sur la terre, sans cette erreur irréparable, qui sait si l'insecte ne serait pas aujourd'hui le souverain incontesté de la science et de l'industrie, le maître de la terre.

Mais son erreur l'immobilisa : *les travailleurs n'eurent plus de sexe*; le sexe fut à ceux qui *ne savaient pas*, aux parasites de la cité qui ne purent pas transmettre les facultés *individuelles* des nourriciers. Alors, tout s'immobilisa. Les milliers de siècles coulèrent sans apporter aucun changement d'importance à la vie industrielle, cependant que l'allumeur du feu gardait cette puissance de transmission indéfinie : *le génie des individus* (2).

— Monsieur, vient annoncer Mme Donatienne en tendant une carte, c'est une dame...

Sur la petite carte, je lis : *Francine E. Servane.*

Que diable peut me vouloir cette dame? Je la rencontre à peine une ou deux fois par an et nous n'avons pas échangé vingt paroles... Des billets de tombola pour les mutilés, les orphelins, les aveugles ou les sourds, les vacances des petites filles, le secours aux filles-mères?...

Mme Donatienne, avec mon consentement, fait entrer Mme Francine E. Servane. Terriblement séduisante avec des traits assemblés sans méthode. Des dents comme on en fait à la grosse, blanches, oui, même éclatantes, mais

(1) Erreur indépendante sans doute de l'intelligence même.

(2) Je veux dire le génie varié et variable, la multiplicité indéfinie des aptitudes.

mal plantées; des lèvres en zigzag, charnues et rouge-crête de coq, des yeux comme vous en offrent des myriades de midinettes, couleur alezan, étoilés de minuscules saphirs, les sourcils sans prétention, beaucoup de cheveux noir-fauve, indisciplinés, vaguement ondulés, un teint bistre clair qui se meurtrit aux paupières. Haute stature, flexible, agile, faite pour la course — jeune louve humaine, à la chair sauvage, bridée par le conformisme.

L'ensemble cingle les sens, éveille la volupté chez les tièdes et l'exalte chez les ardents. Un soupçon de musc, parfum aphrodisiaque...

— Ma visite vous étonne peut-être? dit-elle d'une voix rauque, sourde, mystérieuse.

— Un peu.

— Et vous dérange?

— Oh! pas du tout!

Et bêtement :

— Au contraire!

C'est d'ailleurs vrai. Je suis très content; j'aspire un air d'orage qui me dilate et, déjà, j'ai peur de la voir repartir.

Elle fait entendre un petit rire sournois :

— Oh! vous dites cela.

— Je le pense surtout.

— Ah! vraiment...

Elle me regarde hardiment, mais elle doit savoir bien battre en retraite et vous laisser en panne, férocement. Il lui faut, du moins je l'imagine, le jeu continu, en réservant son choix — mais je sens qu'elle vaut le jeu le plus patient et le plus ruineux. Après tout, c'est peut-être autre chose, car, avec ce visage-là, on peut dissimuler d'innombrables instincts.

Justement, le regard hardi finit en regard timide et presque virginal. Un plissement léger des paupières a métamorphosé la physionomie. Et les dents, un instant

menaçantes dans leur cadre rouge, sont devenues invisibles.

Pas commode à déchiffrer! Il y faudrait du temps et beaucoup d'intuition.

— Enfin, reprend-elle de sa voix mystérieuse, voici le but de mon indiscrète visite. On m'a affirmé que vous étiez grand ami du Dr Valestre, à Vichy. Si c'est exact...

— C'est exact.

— Eh bien! je vous serais reconnaissante de me donner un mot d'introduction pour lui. J'ai horreur des premières rencontres avec un médecin inconnu... Recommandée par vous, je ne serai pas tout à fait une étrangère pour M. Valestre...

Un peu bizarre, mais, après tout, explicable.

— Quand partez-vous, madame?

— Dans trois jours...

— J'écrirai aujourd'hui même à Valestre, et je crois pouvoir vous assurer qu'il vous fera un accueil excellent. Valestre est un honnête homme, consciencieux, en qui l'on peut mettre sa confiance. De plus, très savant, le diagnostic sûr, et s'intéressant à la guérison de ses malades.

— Merci! Merci! fait-elle d'un ton chaleureux et avec un sourire si doux que, de nouveau, la physionomie est transfigurée.

Ah! elle a beaucoup de compartiments!

— Vous connaissez Vichy? fis-je.

— C'est la première fois que j'y vais.

— On a concentré dans peu d'étendue tout ce qu'exigent les malades et tout ce que demandent les autres. Quelques pas séparent les sources, les bains, les cliniques et les lieux dits de plaisir qui sont en grand nombre.

— Vous y allez quelquefois?

— Assez souvent.

— Malade?

— Non, j'ai la manie des souvenirs; je vais en pèlerinage partout où j'en ai laissé quelques-uns.

— Ce serait très gentil si vous veniez.

Je suis sûr, pendant une demi-minute, qu'elle me provoque, puis « l'air virginal » ramène les doutes.

— Ma foi! dis-je d'un air vague.

Indécision. Elle se lève, elle me tend la main, petite main fondante d'abord, ferme quand elle presse la mienne; la main même est multiple.

Plus rien que la légère odeur du musc et cette sorte de double qui flotte un instant après le départ de ceux qui ne nous sont pas indifférents. Son image a pris position dans le moi et y fixe sa trace.

La petite visite fait figure d'événement et, déjà, crée l'Aventure préétablie, le tumulte des éléments, les nuées, la tempête, le retentissement des ramures, les vagues du naufrage...

Simultanément, les parcs au clair de lune, les châteaux blancs au fond de l'allée, les côtes odoriférantes... Décors ruineux, images ressuscitées, mythologie des poètes, univers minuscules, univers d'étoiles géantes, tout déferle, dans un torrent de rêves, de désirs, d'amours sublimées, d'amours brutes, parce qu'une jupe soyeuse et une odeur de musc ont passé...

Combien d'autres femmes! Celles dont les yeux ne verront plus, celles dont les jeunes yeux s'embrasent, celles des sarcophages et celles des livres, Sémiramis, Mimi Pinson, Mme de Récamier et Mary Pickford, les cheveux blonds de ma tante Julie et, dissoute dans la terre profonde, Jeannette aux yeux immenses; la petite modiste devant les vagues phosphorescentes — sa main dans la mienne et l'odeur du large? — Mathilde aux pieds charmants, la voix pure de Marie, dans l'ombre, l'avant-bras nu de la notaresse, les lèvres de Noëlle, dans l'Eglise, la poursuite de Lucie sur la prairie, et toujours, toujours, les baisers sur l'escarpolette...

Les vivantes sont aussi lointaines que les mortes, toutes aussi fabuleuses qu'Hélène de Sparte.

L'envie croît d'aller à Vichy, et de plus, il devient urgent de fuir Yveline. C'est, je crois, l'époque où elle a été le plus dangereuse. Il semble que, sans bien le savoir, elle s'apprête à un assaut décisif. N'est-ce pas le prélude de la dernière, mais suprême, tentative? Comme je le souhaite, et que je le regretterais!...

Ce matin, Yveline est pâle devant la louve humaine que je retrouverai, si je veux, parcourant le parc ou devant une source desservie par des nymphes ancillaires.

Les désirs sont-ils disposés en zones? Leur désordre tend à le démentir. Ils apparaissent au hasard, indifférents à l'époque de leur naissance — comme s'ils étaient sur le même plan, ou encore comme s'ils s'agitaient pêle-mêle dans l'eau du temps. On ignore comment ils se perpétuent, quels signaux les rappellent, où s'ils comportent une part « d'inscription », tels les sons du phonographe. Pourtant, les vieux se rappellent mieux leur enfance que leur jeunesse, et leur jeunesse que leur âge mûr; on imagine des couches successives, les dernières détruites avant les premières, plus profondes (?) Et peut-être tout cela ne repose sur aucune réalité.

J.-H. ROSNY AÎNÉ
de l'Académie Goncourt.

(*A suivre.*)

# REVUE DE LA QUINZAINE

## LITTÉRATURE

Léon Daudet : *La Recherche du Beau*, Flammarion. — René Benjamin : *Charles Maurras, ce fils de la mer*, Plon. — Léon Pierre-Quint : *André Gide, sa vie, son œuvre*, Stock. — René Schwob : *Le vrai Drame d'André Gide*, Grasset. — Henri Drain : *Nietzsche et Gide*, Editions de la Madeleine.

Si j'en crois M. René Lalou, le mot « ravissant » fut créé par l'Eternel à l'intention de M. Jean Giraudoux; il se peut que, du même coup, il ait créé le mot « étonnant » pour qualifier M. Léon Daudet. Le bon Faguet se demandait comment certains personnages de Balzac pouvaient faire tenir en vingt-quatre heures le monde de pensées et d'actions qui trament l'une de leurs journées. Il soupçonnait que Balzac en prenait à son aise avec les réalités chronologiques. Si M. Léon Daudet était un personnage de roman, on concevrait même soupçon à l'adresse de l'écrivain qui lui aurait donné l'existence. Ce que cet homme a vu et retenu de la réalité vivante est stupéfiant. Des centaines et des centaines d'individus réels, cueillis dans les milieux les plus différents, se sont imprimés avec un relief prodigieux dans son imagination, alors que des milliers d'épisodes significatifs, qui donnent la sensation drue et hallucinée de la « chose vue », demeurent toujours à portée de sa main. Avec fougue, il s'est jeté sur l'univers livresque, et vivent en son esprit avec netteté et intensité un monde d'artistes, d'écrivains, d'hommes significatifs du passé et maints personnages imaginaires enfantés par les esprits créateurs de tous les temps. Qu'il vous parle en passant de Ronsard, de Rabelais, de Montaigne, d'Hamlet ou de Phèdre, toujours le trait qui révèle soudain l'essence d'un être, son tressaillement intime, le parfum unique de son atmosphère. On ne songe pas qu'il puisse s'agir d'êtres défunts ou imaginaires. Je suis certain que M. Léon Daudet a rencontré effectivement Rabelais, Shakes-

peare, Ronsard; il les a vus tout comme il a vu Hugo et Leconte de Lisle; il a saisi la flamme de leurs regards, les tics de leurs visages, le geste irréfléchi qui trahit l'âme; il les a vraiment connus à l'état de présences charnelles. Songez maintenant que cet homme, plus que tout autre, est plongé dans la réalité vivante. Chef de parti, il vit dans l'état d'alerte perpétuelle parmi l'effarant chaos du monde politique, l'épée toujours à la main, chaque jour lui apportant une nouvelle querelle et un nouveau corps-à-corps. En dépit de tout, il garde une immense curiosité intellectuelle, une fraîcheur et une vivacité uniques de sensation en face de toutes les manières passées et présentes de tendre vers le beau. Lui aussi invente des êtres imaginaires et il connaît les frissons du voyage. En passant, il enregistre la physionomie originale d'une ville ou d'un site comme il happe au vol le mouvement significatif d'un être humain. Le croiriez-vous? il trouve moyen d'offrir des heures contemplatives aux ruisseaux et aux forêts. Il avoue même une pente secrète vers la rêverie :

> Depuis bien des années, nous dit-il, c'est dans la forêt que je cherche ou que je rumine mes inspirations philosophiques, littéraires et autres, exalté par les allées droites, la marche sur un sol élastique, et l'alacrité de la respiration sous les arbres. J'arpenterais indéfiniment ces magnifiques solitudes végétales, ou immobiles et assoiffées sous le ciel bleu, ou alarmées sous la menace de l'orage, ou inondées par l'averse tiède de juillet et d'août.

Gardons-nous d'omettre que cet amant des forêts parle avec compétence des choses de la table. Ce n'est pas lui qui néglige en traversant une ville de chercher son âme dans les yeux de ses belles filles et dans les magnificences de son art culinaire.

Remy de Gourmont prétendait que le critère du génie, c'est le perpétuel état de verve. J'imagine fort bien M. Léon Daudet en état constant de verve et je me représente sa vie mentale en état permanent d'effervescence et d'allégresse créatrice. « Je pense plus vite » disait Napoléon lorsqu'on lui demandait le secret de son génie. Je suppose que M. Léon Daudet possède une manière fulgurante de voir, d'enregistrer, de concevoir, de tramer des associations d'idées et d'images,

le tout se complétant par un verbe illuminé qui accourt avec promptitude au moindre appel de l'idée.

Je n'ai pas besoin de vous dire que cet ensemble extraordinaire de qualités comporte son envers. Mais je n'ai aucune difficulté à dire que, même lorsque mon esprit résiste vivement à la pensée de M. Léon Daudet, je suis toujours émerveillé par quelque côté : en achevant chacun de ses livres, il me semble que la saveur du monde s'est faite plus intense et plus aiguë. La **Recherche du Beau** n'est pas une méditation abstraite sur la nature du beau, c'est un livre fort concret et fort pittoresque, je dirai même l'un des plus agréables de M. Léon Daudet. Il est formé d'une gerbe d'épisodes où s'expriment les rencontres particulières de M. Léon Daudet avec des aspects fort divers de la beauté. Très souvent et sans ostentation, il nous livre de savoureux aperçus sur lui-même et maintes pages révèlent un talent de conteur alerte, vibrant et coloré. Parfois l'exaltation pour la divine beauté suscite le ton du dithyrambe. De fait, un grand souffle dionysiaque emporte tout ce livre, qui est de toute évidence un livre de poète.

> Cassandre, Ophélie, Mireille, tous les amants de la beauté vous doivent l'offrande sacrée de lait, de vin clair, de pain chaud et craquant, et de fruits. Puissent vos autels charmants et rustiques n'être jamais abandonnés !

Si j'en crois M. Léon Daudet, il existe un « beau politique », et cette forme de beauté prend vie dans la personne de M. Charles Maurras.

> Maurras, nous dit-il dans son cabinet de travail ou à l'imprimerie devant son papier, sa plume à la main, est un beau spectacle, alors qu'il sème les dents du dragon.

Mieux encore : M. Charles Maurras, que d'aucuns considèrent comme perdu dans les raisonnements et la dialectique, serait expert en beauté gastronomique. Quand il reçoit ses amis à Martigues, sa table est « la première de France ». Amis et ennemis de M. Maurras, qui êtes épris de curiosité pour cet homme qui est aussi à sa manière un homme étonnant, lisez le livre de M. Benjamin (**Charles Maurras, ce fils de la mer**), enlevé d'un beau mouvement de verve. Il

vous donnera la sensation de vivre une journée en compagnie de M. Maurras, là-bas, à Martigues, au bord de la Méditerranée où il se détend des fatigues d'une vie qui accablerait plusieurs hommes. M. Benjamin compose une sorte de journée synthétique où M. Maurras, dans une suite de dialogues avec des amis, dessine successivement ses attitudes cardinales. Naturellement, un livre de ce genre ne va pas sans quelque artifice, mais le Maurras de M. Benjamin parle avec tant de bonhomie et de naturel que l'on ne songe point qu'il est chargé de composer soigneusement son portrait d'ensemble. Le défaut du livre, on le trouverait peut-être dans un certain manque d'épaisseur des personnages qui conversent avec M. Maurras. On leur voudrait des caractères plus riches et plus accusés; on sent un peu trop qu'ils sont des fantômes créés pour permettre à leur interlocuteur d'exprimer ses idées. Cette légère réserve n'empêche point que le livre ne soit doué d'un bouquet capiteux. La vision de M. Maurras à sa table de travail est enlevée avec vivacité et nous retrouvons avec plaisir le Maurras déjà montré par M. Daudet, offrant à ses hôtes un repas qui est « un hymne à la Méditerranée ». Bientôt, M. Maurras parle et se dévoile. De toutes ses fibres, il est resté lié à la Méditerranée, elle est au fond de son esprit le vivant paysage où éclosent ses pensées. « J'aurais dû, avoue-t-il, devenir capitaine sur un vaisseau marchand. » Si, un jour, sa besogne est achevée, il entreprendra le tour du monde; il veut voir les statues de l'île de Pâques. Au cours de l'entretien, les pensées maîtresses de M. Maurras apparaissent tour à tour sans que nulle insistance ne les appesantisse. « Ce qui est naturel, c'est le désordre. L'ordre ne peut qu'être extraordinaire... » « ...J'ai la passion de persuader. »

On se rend un peu plus tard au bord de la mer, et c'est l'heure du bain. Tout aspect du paysage suscite quelque réflexion philosophique ou poétique. Le souvenir d'Ulysse se présente; quelqu'un rappelle la souplesse qu'on lui a reprochée : « Eh! mais c'est ce qu'il faut, réplique M. Maurras, puisque l'onde est perfide. » Une jeune nageuse aux formes admirables ayant été perdue de vue tout à coup, suggère cette pensée : « J'ai vu la Beauté : elle s'est enfuie sous les saules. Les poètes l'ont remarqué. Et c'est leur raison

d'être. Si la Beauté ne fuyait pas, les réalistes diraient tout. »

On ne saurait présenter d'une façon plus jolie une pensée plus profonde. Comme il convient, c'est le Maurras poète qui s'épanouit à la fin de ce livre où le soleil de Provence et la Méditerranée toujours vibrante des chants qu'elle suscita au cœur des hommes composent pour la pensée maurrassienne l'atmosphère où elle prend sa plénitude d'existence.

M. Léon Daudet et M. Maurras sont royalistes, M. Gide est depuis peu communiste. Ces trois écrivains, qui comptent parmi les plus grands écrivains français vivants, appartiennent donc, dans l'ordre politique, à l'opposition, et aucun d'eux n'a place à l'Académie. Leurs opinions politiques les regardent et je n'éprouve pas la moindre velléité d'en tenir compte. Les vertus que je quête ici sont des vertus essentielles, mais elles sont d'un autre ordre que les vertus morales et sociales. La première vertu que je réclame d'un écrivain, c'est de n'être pas médiocre, et je m'efforce de ne pas voir d'un œil différent la médiocrité conformiste et la médiocrité révoltée, la médiocrité édifiante et la médiocrité perverse. « Je cherche un homme », disait Diogène; quant à moi, je cherche d'abord et avant tout des hommes.

La seconde vertu que j'aime et qui représente pour moi le « service » éminent d'un écrivain, c'est la manière dont il atteint au style, le mot style désignant quelque chose de plus large que le tour de main et signifiant le pouvoir de faire entrer les idées, les sentiments et les formes dans un monde à la fois plus intense et plus pur que le monde des désirs pratiques, des besoins immédiats et de la pensée usuelle. Je me demande enfin si, dans cette symphonie contrastée qu'est le réel, un écrivain fait entendre l'une des notes qui, à un moment particulier, est réclamée par le complexe et instable équilibre de l'ensemble vivant qui nous enveloppe et nous domine. Elle me semble insuffisante, la critique qui se contente d'éprouver une œuvre en la confrontant avec les grosses idées de bien et de mal, d'utile et de dangereux, de moral et d'immoral. La platitude bien intentionnée est peut-être, dans la pensée et dans l'art, un péché plus grave et un danger plus grand que l'œuvre inquétante

qui atteint au style. Il est d'ailleurs passé, le temps où l'on pouvait se laisser fasciner par les petites vertus morales du monde petit-bourgeois. Le véritable conflit vital ne se livre plus entre les mots « moral » et « immoral »; il se livre dans tous les ordres entre la notion de valeur, de style, de qualité, et une médiocrité tyrannique qui veut tout ramener à son niveau. Trop souvent, derrière l'argument moral, j'entends la haine du commun contre ce qui a de l'accent, du relief et de l'originalité. Je n'aime guère mieux une critique flasque et molle, qui admet toutes les œuvres avec la même nonchalance. Un critique d'âme active doit avoir sous les yeux l'ensemble symphonique de la période où il vit; son oreille attentive doit discerner les creux et les bouffissures de l'orchestre, les parties qui demandent à être renforcées et celles qui doivent être atténuées. Il juge donc au moyen d'un sens intuitif du complexe équilibre et sa manière orchestrale de considérer la réalité l'amène à envisager le problème des légitimes dissonances. Aussi bien, toute conception approfondie de l'ordre appelle à l'existence certains éléments de qualité qu'un regard superficiel dénomme désordre; toute notion méditée de la vérité réclame à côté de la vérité générale quelques vérités d'ordre exceptionnel qui ne sont pas l'affaire du grand nombre; tout univers organique a besoin de garder en lui quelques vives contradictions à ses principes essentiels, ne serait-ce que pour les tenir en haleine. J'envisage dans tous domaines un mode de penser symphonique qui sache intégrer des éléments problématiques, déconcertants et inquiétants, à jamais inhérents à la nature des choses. Le problème de la vérité devient à mes yeux celui du subtil dosage à un moment donné des éléments divers et contradictoires d'une réalité complexe et changeante. Si je hasarde ces quelques observations, c'est que je les considère comme des précautions indispensables pour aborder le cas de M. André Gide. A supposer que M. André Gide ait opté pour des tendances qui vont à l'encontre de certaines évidences qu'on admet comme « allant de soi », il reste à savoir si une dissonance de la qualité de M. André Gide est vraiment justiciable des critères moyens et usuels qu'on brandit contre elle. Il existe bel et bien un problème des dissonances fécondes dans l'ordre de la pensée

et de l'art, et en tout temps les meilleures têtes l'ont senti. Si je considère M. André Gide par rapport à l'ensemble du monde d'aujourd'hui, je ne peux m'empêcher de constater qu'à sa manière il a mené un combat tenace contre le « médiocre », et qu'il a apporté une attention vigilante aux problèmes essentiels d'aujourd'hui : celui de la qualité du type humain, celui du style supérieur de vie et celui d'une inflexible probité de pensée dans un monde qui ne s'en soucie plus. Que M. Gide, qui a beaucoup cherché, ait souvent erré et trébuché, c'est fort humain, mais son œuvre m'apparaît avant tout comme une résistance à une pente moderne de veulerie. Que certaines âmes prétendues « gidiennes » ne voient dans l'œuvre de Gide que ce qui peut les délier d'usages qui leur pèsent; qu'elles restent aveugles aux exigences nouvelles qu'entraîne tout geste d'indépendance, cela prouve simplement qu'une œuvre qui compte suscite force contresens. Je vous avoue d'ailleurs que, sur bien des points, je me sens en état de contradicteur passionné de M. André Gide.

Le livre de M. Léon Pierre-Quint (**André Gide : sa vie, son œuvre**) révèle une souple intelligence; il est d'une belle limpidité et il offre de nombreux aperçus fort suggestifs. Il s'efforce de considérer M. André Gide et son œuvre avec équité. Peut-être néglige-t-il un peu l'ironie gidienne, qui se mêle subtilement à toute l'œuvre; peut-être donne-t-il à « l'acte gratuit » une portée exagérée; peut-être la morale individualiste de Gide est-elle ramenée à un schéma non point faux, mais un peu grêle. N'y avait-il pas lieu d'insister sur la manière dont M. André Gide a montré le risque de ses routes à ceux qui ne sont point faits pour elles? Dans l'ensemble, le livre de M. Léon Pierre-Quint est un livre de qualité, et dans l'ordre critique et dans l'ordre de la pensée.

C'est surtout les rapports de M. André Gide avec l'esprit chrétien (**Le vrai drame d'André Gide**) qu'étudie M. René Schwob, psychologue perspicace et vibrant. Il remarque chez M. André Gide une aspiration profonde au « dénuement », qui est plus proche de l'esprit des Evangiles que le pharisaïsme de beaucoup de croyants.

Auprès de tant d'écrivains pour qui l'Evangile n'est objet que

de beaux discours, nombreux sont les livres de Gide où l'Evangile apparaît, quoique toute déviée de son cours, la source de la vie.

La continuité de cette œuvre si flottante est constituée pour M. René Schwob par ce « centre évangélique ». André Gide n'aurait donc pu se défaire de l'obsession du Christ, et voilà qui susciterait le débat pathétique et profond de sa vie. Je signale de pénétrantes observations sur la timidité essentielle de Gide, et sur les méthodes musicales qui président à la naissance de ses œuvres.

C'est un parallèle où ne manquent ni les coups de sonde en profondeur ni les remarques subtiles qu'a tenté M. Henri Drain entre **Nietzsche et Gide**. Ce premier livre est une promesse qui compte.

Gide, esprit religieux, âme mystique, nous dit-il, est comme Nietzsche tourmenté par le besoin d'absolu et d'éternel. Mais pour découvrir cet éternel, il adopte deux voies : tantôt la voie de l'activité créatrice, il affirme alors la primauté du vouloir et se rapproche de Nietzsche; tantôt la voie évangélique, et il affirme alors la primauté du renoncement et de l'amour.

GABRIEL BRUNET.

## *LES POÈMES*

Yvonne Ferrand-Weyher : *Poèmes d'Amour et d'Absence*, « Au Pigeonnier ». — Anne-Marie Goulinat : *Feux Epars*, « A la Vie ». — Paul Eluard : *Comme deux Gouttes d'Eau*, « Editions Surréalistes ». — R. Hautier : *L'Oiseau Phénix*, s. n. d'éditeur. — Charles Massonne : *Poésies*, s. n. d'éditeur. — Henri Thuile : *Jeux d'Arlequin*, Victor Attinger. — André Bourgue : *Garrigues, le soir...* « Editions Corymbe ». — Albert Desbranches : *Sous les Pommiers*, J. Peyronnet. — Albert Duvaut : *Mon Beau Pays*, Lemerre.

L'œuvre de Mme Yvonne Ferrand-Weyher se multiplie, mais le ton et la qualité, qui est remarquable, ne se diversifient guère. Les **Poèmes d'Amour et d'Absence** sont bien conduits, achevés, corrects et sûrs, mais ne témoignent pas d'une curiosité d'esprit nouvelle, non plus que d'un progrès dans la facture du vers. Progrès? Je dis mal, car la technique est partout soignée, irréprochable. Mme Yvonne Ferrand-Weyher en est arrivée à ce point de la carrière d'un artiste où il s'est rendu maître de soi-même et de ses desseins, où plus rien ne lui manque pour s'exprimer selon son désir.

Il peut tout désormais, c'est le moment de vouloir. On déchoit à manquer de hardiesse, à redire ce que l'on a dit, à ne rien tenter qui apparaisse périlleux et difficile, irréalisable même; mais on porte en soi la ferme résolution de le réaliser à tous risques, partiellement du moins, si on ne peut davantage. Voilà l'audace que je souhaite à Mme Ferrand-Weyher. A quoi bon tout ceci, qui sans aucun doute est bien, mais ne nous enseigne rien d'inattendu sur elle-même, de révélateur sur nous ou sur le monde?

Mlle Anne-Marie Goulinat n'en est pas arrivée encore à ce point de maîtrise, ou bien elle se méprend. L'audace qui l'anime ne comporte point un élan vers l'inconnu, mais plutôt un abandon de rigueur, un relâchement. Elle ne se soucie pas de susciter ou de surmonter une difficulté; elle y ferme les yeux, ou la nargue et l'évite. **Feux Epars**, ce titre avoue un sursaut sans suite, un éclat, des cendres, trop de cendres. Il ne suffit de se sentir l'âme chaleureuse et de céder à ses exigences par caprice, ou quand on ne croit avoir rien de mieux à faire, ou pour complaire à des amis. Il n'y a d'art que celui qui occupe sans relâche ni rémission l'esprit et exerce le corps. N'y pas songer est un effort, il ne se paye pas de boutades.

**Comme Deux Gouttes d'Eau,** le poème nouveau de M. Paul Eluard, propose une succession d'images dont la plupart ont en elles une force évocatrice singulière. Elles jaillissent, chacune comme impromptue, sans corrélation logique ou apparente, mais d'un jet ininterrompu elles se parachèvent, se complètent; art délicat à manier, de choix et de répudiation, à quoi, entre tous les surréalistes, dès longtemps, on le sait, M. Paul Eluard excelle.

M. R. Hautier, je l'ai signalé naguère au sujet de ses *Lettres suivies d'un poème pour Pandore*, possède le don d'une prose parfaitement mesurée, sobre, lumineuse, et ses poèmes en prose, mouvants et discrets, sonnent avec justesse une mélodie très prenante. Je n'aurais qu'à répéter mes éloges pour ces nouveaux poèmes en prose, **L'Oiseau Phénix**. C'est la suite du premier recueil, ou du moins l'inspiration du sentiment et l'expression modulée se continuent, se reproduisent même, car une portion du livre répète certains poèmes,

*Pandore* par exemple, qui prenaient place dans le précédent. Un *film* curieux, dialogué, le termine.

Par endroits sans doute une facilité de développement un peu déplorable, je suppose que **Poésies** forment le premier recueil des vers de M. Charles Massonne. D'âme simple, ingénue, éprise d'une nature familière et rustique, de sentiment tendre et doux, le jeune poète s'essaie aux formes les plus diverses, strophes régulières avec rimes ou assonances, laisses de vers libres, nuancés et délicats, fin climat d'Ile-de-France, collines boisées, vallons sous la pureté frileuse d'un ciel nuancé, tout est fait de charme dans les poésies de ce débutant. C'est mieux qu'une promesse à retenir, la réalisation déjà ébauchée d'une œuvre à qui l'assurance plus grande, un accent plus fort se surajouteront, si l'auteur le désire avec ferveur et en conçoit l'importance.

Un livre délicieux, précieux tout juste, mais surtout d'un précis doigté, et d'une grâce de chant en suspens évoque les plus familières, les plus fraîches images, évoque, oui, et indique, n'insiste guère, les prolonge en l'émoi d'esprit du lecteur. Des haï-kaï, sans doute? Ah, que non pas! c'est trop de chez nous, du meilleur de chez nous, et français dans son essence. Prestesse élégante de ces **Jeux d'Arlequin**, d'un Arlequin ne songeant guère, sinon par maintien, à brandir sa batte, mais virevoltant, léger, souple, et qui impose, sans le savoir, spirituellement son souvenir. Aurais-je pensé, par moi-même, à Apollinaire? Moins certes qu'à Toulet, c'est le rapprochement qui ne saurait manquer. Mais M. Henri Thuile inscrit, en épigraphe à ses *Carreaux Blancs*, cette phrase de Rimbaud : « Une chimie sans valeur et des mélodies impossibles », ce qui est se moquer de soi-même, ou, fugace, en donner à croire, car la chimie est pénétrante et les mélodies toutes parfumées, et elles enchantent sans paraître s'en douter.

> Le soir va par la fenêtre
> S'endormir sur le talus
> Moi vers des îles peut-être
> Tu ne me reverras plus.
>
> Mais j'emporte ton écharpe
> De bleu pâle et d'orangé

Comme un tout petit nuage
Qui sur ton cou s'est figé.

Les *Carreaux Noirs* s'approfondissent d'un songe plus grave, éloignement, renoncement, solitudes apeurées, l'automne qui attiédit les flammes de l'amour. Le poète ne désespère point, il sait bien ce qui lui a défailli, il y rêve, il y reviendra :

Soleil, ô beau soleil, ô danseur toujours ivre,
Unique ordonnateur des festins et des bois
L'hiver peut revenir mais les chansons du givre
D'autres que je connais les diront mieux que moi.

Il me faut tes rayons sans lesquels je trébuche
Ton cœur ensorceleur, son halo sans pareil,
Sur les échelles d'or de tes célestes ruches
M'enivrer du plus pur et plus éclatant miel.

De M. André Bourgue, *la Vie Pure* est un recueil débutant qui m'avait arrêté. Dans **Garrigues, le soir...** ses dons s'affirment et ils s'affinent. Ce n'est point néanmoins le poème d'évocation descriptive par lequel le livre commence qui est celui que je préfère. Il a le défaut de ces compositions énumératives où l'on prétend ne rien omettre, où chaque partie est égale à toute autre, où manque le choix et cette grandeur du sacrifice qui épure et déifie. Mais dans la plupart des autres poèmes, une fluidité mobile de l'atmosphère, eaux, nuages, brises et parfums et une très délicate sûreté de coloris. Des vers qui chantent, nuancés, soient-ils libres ou réguliers.

Rieuse, une eau ruisselle et glisse, lisse
dans la calme tiédeur des algues molles.
Nul murmure inconnu n'a visité l'azur
et seule glisse l'eau rieuse...
. . . . . . . . . . . . . . . . . .
Le frisson frais des feuilles folles
fait-il chanter le vent rêveur...

Un emploi judicieux, on le voit, de l'allitération allège le chant et fait bruire le vers comme un feuillage.

D'impressions de sa province, de petits tableaux qui se pressent sous les yeux ou dans le souvenir, de songeries ai-

sées et douces, à peine de regrets, parfois de frais espoirs, toute une littérature régionale est formée. Lui peut-on refuser tout mérite parce qu'elle est d'inspiration modeste? Ce serait injuste. Elle est de nature à faire aimer de tendres paysages, la douceur du repos ou du travail champêtre, sent bon le foin ou les guérets. Il fallait bien qu'un poète qui signe Albert Desbranches se complût **Sous les Pommiers**, « par les sentiers, auprès de l'if »,

Sous un vaste pommier, où tenace le lierre
Enroule des rameaux serrés pour l'encager,
Je viens parfois m'asseoir et j'entends ramager
Le vent avec les nids dans l'épaisse volière.

Plus de raffinement, une intention mieux avertie guident M. Duvaut, Autunois, lorsqu'il célèbre ce qu'il dénomme **Mon Beau Pays**, conduit *la Muse Autunoise, la Muse Forestière au Gai Village, à travers le Morvan, de la Dheune à l'Arroux.* Recherches de rythme, vers alertes ou substantiels, M. Duvaut est adroit, même lorsqu'il se fait pédestre ou familier, narquois ou plaisant. Je goûte surtout maint paysage, celui de ce printemps :

Houx semés de perles, rosée
Aux franges du gazon posée,
Eaux qui balayez les granits;
Cascatelles au doux murmure,
Bruits d'ailes qui, sous la ramure,
Annoncez le réveil des nids!

Et pourquoi non, tout cela qui ne manque d'allant ni de conviction, à défaut d'un souffle plus puissant de vision qui pénètre ou d'intellectualité qui dévore, à défaut d'accords de la lyre qui n'aient point encore été entendus?

ANDRÉ FONTAINAS.

## *LES ROMANS*

Georges Duhamel : *Le Notaire du Havre*, Mercure de France. — Francis Jammes : *Pipe, chien; Le Rêve franciscain; Iles*, Mercure de France. — Roger Martin du Gard : *Vieille France*, Librairie Gallimard. — J.-H. Rosny aîné : *Les destins contraires*, E. Flammarion. — René de Weck : *Victor et l'étrangère*, Editions des Portiques. — Yves Gandon : *Maison fondée en 1810*, Société française d'éditions littéraires et techniques.

Je n'ai jamais mieux senti les affinités de M. Georges Duhamel avec Dickens qu'en lisant son dernier roman, **Le no-**

**taire du Havre**. Même quand cet écrivain si français, par son sens de la mesure, semble le plus inspiré par les Russes, comme dans la série des Salavin, quelque chose de goguenard se mêle à son pathétique, d'ironique à sa cordialité et à son moralisme même, qu'on ne retrouve que dans les œuvres réalistes, mais caricaturales, du cher vieil Anglais. Laurent Pasquier, qui est un biologiste et qui enseigne au collège de France, entreprend de raconter sa vie, la cinquantaine atteinte. Il sort du peuple, son grand-père ayant été jardinier; et c'est l'histoire de son élévation à la dignité de bourgeois, puis de savant riche et honoré qu'il va faire, pour son édification et pour la nôtre. Cela encore est très anglais. Sans doute en devinerons-nous plus qu'il n'en dira; car il est naïf — ingénu, plus exactement — comme nombre d'hommes de laboratoire, et l'art de M. Duhamel est précisément de le mettre dans une certaine lumière, pour l'éclairer à son insu. La famille Pasquier est pauvre, très pauvre, et ne compte pas moins de sept enfants. Il faut l'espoir d'un héritage pour qu'elle quitte son misérable logement et vienne habiter rue Vandamme un appartement à peu près convenable. Cette misère est-elle la faute de Laurent Pasquier, le père? Je le crois. Cet homme, que nous ne connaissons qu'à travers les souvenirs qu'a gardés de lui son fils, est un ambitieux, mais instable, chimérique peut-être et orgueilleux, qui vit d'obscures besognes, en préparant on ne sait quel examen, au moment où il nous est présenté. Il est beau, plein d'assurance, hautainement dédaigneux, et sa femme l'admire. Admirable, elle l'est plus que lui, pourtant, et l'on se demande où irait la famille, si sa prévoyance et son ingéniosité lui faisaient défaut... Mais les quarante mille francs de la tante sur lesquels on aura empruntés ne viendront pas, en définitive, et l'on aura vécu un grand rêve, dont le réveil sera cruel. Vains, ils ne l'auront pas été complètement, toutefois, les efforts de Laurent Pasquier durant le temps qu'il attendait l'héritage : ah! que le notaire l'aura fait languir! En vivant « dangereusement », il se sera haussé, aura grimpé quelques échelons sur l'échelle sociale. « Je veux de l'argent... Pour continuer à m'instruire, pour m'élever au-dessus de moi-même, pour devenir un homme supérieur. » Ce refus de croupir est noble. Dommage que Pasquier ait charge

d'âmes. Mais, du moins, il aura appris à ne plus compter que sur soi. Il va s'y remettre; *remettre ça*... Il soupire bien : « C'est fini. Fini. » Mais les planètes, aussi, soupirent dans les espaces du ciel : « C'est fini »; ce qui ne les empêche pas de tourner quand même. Nous saurons, d'ailleurs, bientôt, la suite de l'histoire des Pasquier; car cette histoire d'une famille dont le chef ne se résigne pas à la médiocrité, et que sa volonté sauvera, je pense, aura une suite. Voilà du bon populisme! Du populisme exaltant, et qui est d'un maître. Mais la famille est à l'ordre du jour de la littérature, aujourd'hui. Est-ce un signe favorable? N'est-ce pas plutôt le contraire? Et si l'on se met à parler d'elle, faut-il croire que c'est qu'elle va disparaître comme les provinces dont il n'a été question que lorsqu'elles n'existaient plus?... Je citais Dickens au début de ces lignes. Certes, il est plus lyrique, touffu ou désordonné que M. Duhamel; mais il lui envierait les traits expressifs qui abondent sous sa plume, par exemple le tremblement du menton que ce vieux soldat a contracté en tirant sur Ney, son maréchal. Et quelle couleur dans les pages où est décrite la maison de la rue Vandamme avec les odeurs de hareng et d'oignon qui s'en disputent l'atmosphère! Quelle charge amusante que celle des Wasselin, et comme M. Duhamel parle bien de l'enfance! C'est qu'il connaît le prix du rêve; ce mot dont on ignore l'étymologie, comme il le dit, mais qui « nous est tombé du ciel, à nous autres Français raisonneurs, pour notre rédemption ».

« Pipe était chien, mais il aurait pu être auteur, car il ne savait ni lire ni écrire. » C'est par ces mots que débute le premier des trois contes ou des trois récits, **Pipe, chien; Le rêve franciscain; Iles**, que M. Francis Jammes vient de publier. Inutile, après cette citation, de préciser que *Pipe* est une satire. Mais une satire édifiante. Pipe, chien savant de pauvre cirque ambulant, s'échappe un jour que son maître s'était montré par trop brutal. Il échoue, après diverses mésaventures ou « avatars », comme on se plaît à dire dans le jargon d'aujourd'hui, chez un richissime Américain, à Biarritz. Le Yankee est excentrique, selon la saine tradition, et Pipe l'enchante pour la double raison qu'il sait exécuter des tours, mais ne parle pas. Il veut faire de lui son légataire universel, après l'avoir fait admettre dans leur cercle

par des gentilshommes « fauchés », et décorer par un ministre vénal... Mais « ni l'or ni la grandeur ne nous rendent heureux ». Son maître mort, Pipe finit chrétiennement, si l'on peut ainsi parler à propos d'un chien, même recueilli par les petites Sœurs des pauvres... On sourit, non sans attendrissement, après n'avoir pas laissé de rire, chemin faisant, car M. Jammes — sous sa bonhomie parente, à la fois, de celle de La Fontaine et de François Coppée — a beaucoup d'humour et de pittoresque. Il est poète, de surcroît, et *Le rêve franciscain* le rappelle qui ranime la légende du saint d'Assise, en la modernisant. M. Jammes fait « descendre des cieux comme d'une montagne » le fils de l'Ombrie et il l'emmène à Lourdes, au milieu de ses amis Paul Claudel, Thomas Braun, Johannès Joergensen, Léon Moulin, Charles Lacoste. Il glorifie ceux-ci, parce qu'ils l'ont chanté, tout en le chantant à son tour en une prose scientillante de rimes comme rosée dans l'herbe — et c'est délicieux. Enfin, chevauchant Pégase, il « survole » les Baléares, les Cyclades, « l'île de Sibérie », la Chine, car il n'y a que des îles quand on contemple la terre à vol d'oiseau. « Plein ciel », dirait « le Père » qui fut, aussi, là-bas, dans une île. A la Guadeloupe, M. Jammes va baiser les tombes de ses parents. Voilà qui nous fait souvenir que l'auteur de Clara d'Ellébeuse, « l'écolière des anciens pensionnats », est créole; la lumière qui dore ses phrases, pleines de parfums, ne suffirait-elle pas à nous le remettre en mémoire.

M. Roger Martin du Gard, qui vit presque constamment à la campagne, doit connaître les paysans. Il ne les aime pas, c'est-à-dire qu'il les voit sous un aspect plutôt répugnant. D'accord en ceci avec l'auteur de *La Terre* et avec M. Henri Bachelin qui a dressé contre eux, dans *Les rustres*, un réquisitoire que sa sobriété rend encore plus impressionnant; il leur reproche, surtout, leur avarice et leur égoïsme. Des brutes, plus ou moins rusées ou vicieuses, et qui ne pensent qu'à amasser, voilà pour quoi il les tient. On ne laissera pas de lui faire grief de son opinion, surtout que le titre qu'il a choisi pour la présenter est cruel, dans son ironie : **Vieille France**. Mettons qu'il ait forcé certains traits, et qu'il révèle une intention satirique dans son roman. Il n'en a pas moins peint, de toute évidence, d'après nature. L'homme est laid,

naturellement, ayons la franchise d'en convenir; et ce n'est pas la politique — à défaut des beaux-arts, honnis par Jean-Jacques — qui l'a embelli. Elle règne en souveraine tyrannique dans le village de Maupeyron, dont 90 % des habitants votent à gauche, bien entendu. C'est le progrès. Le Jupiter de Maupeyron en est le maire — un bas arriviste radical — et le Mercure, un facteur. Celui-ci (il rappelle *Le vieux Garain* de Roupnel) est un satyre crapuleux qui ouvre les lettres à la vapeur, envoie des dénonciations anonymes, et par cupidité se livre à de louches combines en faisant sa tournée... Et voici la mère Flamart, qui tient un débit et trompe avec le premier venu son époux, autant pour calmer ses ardeurs que parce qu'elle adore cet homme impuissant : elle veut « qu'il ait de quoi » quand elle ne sera plus. Voici la mère Daigne qui se meurt d'une fistule infecte; M. le curé, qui est affligé de tics nerveux, et, au lieu de plaindre ses misérables ouailles, ne sait que les haïr. Un pauvre type d'instituteur socialiste dont le chancre de l'utopie dévore l'étroite cervelle, mais qui, du moins, croit à sa mission d'éducateur... Qui (j'allais écrire *quoi*) encore? Un ménage à trois. D'aigres et envieuses bigotes. Deux frères boulangers libidineux. Un vieillard que son gendre et sa fille séquestrent. Un chef de gare et un collectionneur gâteux. Les Querelle, les Bosse... Bref, « des microbes dans une goutte d'eau marécageuse », comme dit le « prière d'insérer ». Réalisme? Naturalisme? L'un et l'autre. En tout cas, M. Martin du Gard ne sait pas farder la vérité. Son récit, qui se passe en une journée, est tout entier écrit au mode présent, et cela, en le faisant paraître plus bref encore qu'il n'est, accentue son caractère d'inflexibilité. Le défilé des personnages de *Vieille France* rappelle l'exécution des porcs, à Chicago, telle que M. Duhamel l'a décrite dans les *Scènes de la vie future.* Mais, ici, on n'éprouve aucune pitié pour les victimes. C'est d'un art achevé.

J'assistais, dernièrement, à une soirée donnée en l'honneur de M. J.-H. Rosny aîné, par une romancière de ses admiratrices, et je m'émerveillais, à l'audition des pages du maître qui illustraient cette fête de l'esprit, que j'aurais voulue publique, de la puissance avec laquelle s'est prodiguée l'une des imaginations les plus riches qu'on ait jamais vues. Il y

avait là, en effet, les échantillons d'une œuvre aussi étendue que variée, tour à tour psychologique et sociale, épique et lyrique, scientifique et fantaisiste, et que je m'étonnais qui n'eût pas rendu son auteur plus populaire. Elle est si féconde, du moins, si pleine de possibilités de toutes sortes qu'elle fournit encore à celui-ci matière à d'éblouissantes variations, et qu'elle lui permet — parvenu qu'il est au faîte de sa carrière — de se renouveler en se répétant, ou, comme l'autre sur des sujets nouveaux faisait des vers antiques, d'accommoder ses thèmes familiers à des situations romanesques inédites. Rien d'aussi J.-H. Rosny aîné, par le caractère de l'observation, la philosophie ensemble réaliste et optimiste, que **Les destins contraires**. Un frère et une sœur, François et Anna. Deux êtres de race, ayant le même ardent désir de vivre, le même besoin de l'argent sans quoi un tel désir est irréalisable... Mais François voudrait jouir tout de suite, et Anna, plus patiente, se résignerait à lutter. La chance les servira, lui, sur le chemin dangereux où il s'est imprudemment engagé, elle sur celui, aride, où elle risquerait de piétiner... La chance? Elle prend un peu, ici, la figure du déterminisme, et confirme les théories de la sélection naturelle. Aux forts, ou aux mieux doués, le succès. En tout cas, notre grand évocateur des âges farouches de l'humanité n'eût fait qu'à contre-cœur des vaincus de ces deux êtres d'élite. Tant mieux qu'ils réussissent sans que la morale en souffre! Elle est l'œuvre, au surplus, d'ancêtres comblés comme eux par la nature, et qui ont sanctionné leur victoire par des lois auxquelles ont dû se soumettre leurs successeurs.

Les lecteurs du *Mercure* n'ont pas oublié le roman de M. René de Weck : **Victor et l'étrangère**, dont ils ont suivi, ici, le développement, avant qu'il ne parût en volume. L'histoire de ce malheureux garçon, encore vierge à trente-deux ans, leur a peut-être rappelé *Le rosier de Mme Husson*, de Guy de Maupassant, si elle les a moins fait rire qu'elle ne les a attristés!... Mais quel témoignage contre la théorie profamiliale de M. François Mauriac que j'exposais dans ma précédente chronique! A première vue, sans doute; car si Mme Prudent, la mère du pitoyable héros de M. de Weck, est une espèce de Genitrix plus formaliste que passionnée, peut-on dire qu'une autre qu'elle eût fait un gaillard de

ce « chauffe-la-couche » ? Tel qu'elle l'avait élevé, il n'était point voué à l'infortune, mais à la médiocrité — qui est, probablement, la forme la plus parfaite du bonheur — et c'est « l'étrangère » en entrant dans sa vie, qui lui a révélé la face tragique du destin. Sans elle, il eût vécu à l'abri, tout à son goût maniaque pour les cartes, et à sa dévotion aux bonnes œuvres. J'ai cité plus haut Maupassant. M. de Weck se révèle un excellent disciple du maître dans ce roman attachant, discret de ton, modérément ironique ou humoristique, et qui a valeur de document à cause des mœurs déjà bien désuètes qu'il évoque.

Le titre que M. Yves Gandon a choisi pour son roman : **Maison fondée en 1810**, ne répond guère au sujet qu'il traite. Ce n'est pas, en vérité, l'histoire d'une fabrique qu'il fait, mais le portrait de son directeur, un certain Oscar Lemarinier, et il nous informe moins de la bonneterie rouennaise du bonhomme que des mœurs de celui-ci. Elles ne sont pas exemplaires. Gourmand et paillard, Lemarinier est, de plus, imprévoyant, menteur et sans scrupules. Un « cochon de bourgeois », sans aucune des vertus de sa classe. Ayant négligé de déclarer au fisc ses bénéfices de guerre, Lemarinier s'endette, sans cependant réduire ni les frais généraux de sa maison d'industrie, ni ses dépenses personnelles. Il meurt, heureusement pour lui, avant la ruine, d'un coup de sang, entre les bras ou, plutôt, *au seuil* d'une de ses employées, une fille vulgaire, mais qui réussit à le gruger en le faisant tourner en bourrique. Nous sommes en plein naturalisme, et qui dit naturalisme dit, aussi, caricature, ou *charge*. M. Gandon, qui publie de temps en temps, dans un journal du soir, d'amusants pastiches des derniers romans parus, a le sens de la parodie, et il a dessiné avec beaucoup de verve satirique le personnage de Lemarinier. Il en a fait une sorte de monstre aussi dégoûtant au déduit qu'à table où il nous le montre saisissant à pleins doigts la carcasse d'une dinde et inondant de sauce le plastron de sa chemise. La psychologie de M. Gandon est, sans doute, un peu sommaire; mais il use d'une langue ferme et il conte avec beaucoup d'agrément.

JOHN CHARPENTIER.

## THÉATRE

*Le Vol Nuptial*, comédie en trois actes de M. Francis de Croisset, au Théâtre de la Michodière. — *Madame Chiffon*, comédie musicale en trois tableaux d'Yvette Guilbert, à la Salle Pleyel.

Je ne saurais dire que le théâtre de M. de Croisset m'inspire une irrésistible sympathie. Aussi n'en ai-je qu'une connaissance imparfaite. Je nourrissais à son égard un préjugé défavorable qui me retenait généralement d'aller voir les comédies que produit cet auteur. Je considérais qu'elles relevaient d'un art assez bas et qu'elles étaient empreintes d'un esprit de complaisance au goût public qui n'était pas fait pour me convenir. Je crois bien n'avoir jamais vu représenter dans cette série que *le Bonheur, Mesdames*. Il y aura bientôt trente ans de cela. On m'excusera si je n'en ai pas conservé un souvenir tout à fait net. Ce devait être une de ces petites aventures conjugales dans le goût de Capus, qui était à la mode et dont chacun s'inspirait alors. Je ne revois de toute cette vague histoire que Jeanne Granier, qui la jouait en robe bleu pâle. Mais allez donc juger une pièce où paraissait cette comédienne incomparable! Elle vous faisait prendre n'importe quoi pour un chef-d'œuvre.

Les charmants comédiens que l'on voit dans **le Vol Nuptial** ne jouissent point d'un pareil pouvoir d'illusionner les gens. Il me faut cependant avouer que la représentation de cette comédie ne m'a pas été aussi désagréable que je le redoutais. Evidemment, elle ne s'applique pas à un dessein très élevé, mais ce dont on doit lui savoir gré, c'est de n'avoir aucune prétention. Elle est ce qu'elle est, très exactement, et sans vouloir se donner pour autre chose. Bien plus, elle fait très intelligemment ce qu'elle veut faire : elle veut être aimable, elle l'est. Elle veut plaire, elle y réussit. Elle veut divertir, elle divertit sans recourir à un esprit grossier, en sorte qu'elle se montre extrêmement supérieure à l'ancienne production de Flers et Caillavet à laquelle je crois bien qu'on compare quelquefois celle dont elle relève.

Ce n'est pas rien, en somme, de divertir avec bonne grâce les honnêtes gens, de connaître les conventions d'un genre et de s'y soumettre avec ingéniosité. Il n'est pas utile de prétendre mettre toujours sous les yeux de braves types qui

digèrent *la vérité, l'âpre vérité.* L'eau-forte a ses beautés, mais l'eau de rose a son heure.

L'eau-forte, en l'espèce, ce fut *la Voie Lactée* de M. Savoir. *Le Vol Nuptial* raconte la même histoire, qui est affreuse en vérité. C'est le tableau de cette rivalité qui s'établit dans les ménages où les deux époux font le même métier. Le thème est aussi vieux que le féminisme, et il me semble bien qu'il y a une trentaine d'années, les Marcelle Tinayre et les Colette Yver l'ont développé jusque dans ses dernières conséquences avec émotion et gravité. On se souvient que M. Savoir a bâti là-dessus une satire épineuse et cinglante. M. de Croisset y a fait une gracieuse berquinade où tout finit à la satisfaction générale. Les époux rivaux sont un aviateur et une aviatrice, et l'on sait que l'aviateur demeurera longtemps encore l'enfant chéri de tous les publics. Celui-ci a tout ce qu'il faut pour plaire au nôtre, il est amoureux, il est brave; par l'effet de cette démagogie singulière dont j'ai signalé déjà les méfaits, il est vulgaire. Comment lui résister? Son goût des femmes et son dévouement à son métier se combattent gentiment. Les conflits où il s'engage ne font pas frémir. Pourquoi bouderait-on ce plaisir sans malice? Je ne conseille à personne de le faire.

Depuis que les représentations du *Secret* à la Comédie-Française m'ont rappelé avec intensité ce qu'était M. Victor Boucher il y a vingt ans, je ne saurais me satisfaire en lui voyant jouer *la Fleur des Pois, le Vol Nuptial* ou tout autre *Sexe Faible.* Non qu'il ne soit excellent dans ces rôles qu'il ne faut pas croire à sa mesure parce qu'ils sont faits spécialement pour lui. Tout cela est infiniment au-dessous de ce qu'il peut faire. Quel dommage que ses intérêts directoriaux ne puissent mieux coïncider avec ceux de son art!

§

Il est toujours facile d'écrire une page ou deux, ou davantage, sur Yvette Guilbert. C'est l'occasion qui en manque le plus. Aussi ai-je saisi avec empressement celle que m'a fournie une sorte de divertissement qu'elle vient d'improviser. Ce n'est qu'un badinage à donner entre des paravents dans un salon, et cela ne veut pas être autre chose, sinon quelque prétexte à faire entendre des chansons comme seule Yvette

Guilbert sait les chanter, et à organiser de petits ensembles vocaux de la plus aimable sorte. Mais ce qui compte là, c'est uniquement la qualité de l'interprète.

On sait qu'elle fut une des plus célèbres, sinon la plus célèbre, parmi ces femmes de théâtre que Lautrec s'attacha jadis à représenter. Je ne répéterai pas mon couplet sur le prestige des comédiennes que Lautrec a peintes. J'insisterai seulement sur ce point qu'il a peut-être bien aidé les plus intelligentes d'entre elles à prendre conscience de quelques-uns de leurs caractères personnels les plus frappants. Ainsi, l'on peut supposer (et j'aime mieux le supposer que le vérifier, crainte que ma supposition soit fausse) que ses dessins ont révélé à Yvette Guilbert la beauté définitive de sa silhouette première. On peut en déduire que la simplicité de cette silhouette a déterminé l'artiste à s'attacher à un art dont la simplicité apparente fut le premier élément.

On peut supposer encore que ce qu'il y a de peu flatteur dans certains croquis de Lautrec, et cette liberté avec laquelle il ne craignait point d'accentuer les traits jusqu'à la laideur, ont enseigné à la chanteuse la puissance de la non-coquetterie et son empire. Je me souviens avoir vu au cinéma — dans *les deux Gosses* peut-être, et je crois bien qu'au moment même où j'écris, on en peut voir l'équivalent dans *les deux Orphelines* — au cinéma donc on a vu Mme Yvette Guilbert dessiner à l'aide de son visage et de toute sa personne la figure d'une horrible mégère. Qui pourrait certifier que ce n'est pas Lautrec qui lui a enseigné le renoncement qu'il faut à une femme aimable pour présenter d'elle-même un aspect si éloigné de sa propre vérité? Ce problème, si curieux qu'il soit, n'est pas primordial. Qu'il serait d'un intérêt plus plausible de rechercher à quoi tient l'unité d'une carrière où l'artiste apparut d'abord sous les traits qu'immortalisa Lautrec pour devenir l'organisatrice et l'interprète pleine d'aménité de **Madame Chiffon** après avoir représenté les ogresses du cinéma, non sans avoir été pendant quelque temps une comédienne élégante aux Variétés,

Je me souviens précisément qu'à l'époque où elle joua *l'Amour en Barque,* ses interviewers rapportèrent un peu partout que le rêve de sa vie était alors d'interpréter Dominique

Brienne dans *le Passé* de Porto-Riche. L'idée de s'essayer dans un tel rôle me semble extrêmement significative. Elle indique, si je ne me trompe pas, sur ce qui caractérise cet ouvrage — le chef-d'œuvre de son auteur — un dessein d'exprimer ce qu'il y a de plus profond et de plus vrai quant aux mouvements du cœur, sur un mode extrêmement familier, et avec un naturel parfaitement quotidien. Or, je crois bien que la vérité profonde et le style familier sont exactement les attributs d'Yvette Guilbert. On a vanté la qualité de sa technique, et sa précision, son art de dire, son art de chanter, son art de dire en chantant, quoi donc encore?... son autorité, son abattage, son expérience, bref, tous les éléments constitutifs de son incomparable virtuosité. Mais une virtuosité parfaite serait bien sèche et bien rebutante si elle ne servait point à exprimer un cœur, et à représenter la vie elle-même.

PIERRE LIÈVRE.

## *FOLKLORE*

Jean Barbier : *Légendes du Pays Basque d'après la tradition*, ill. de P. Tillac, Delagrave, 4°. — Edmond Spalikowski : *La Normandie rurale et ignorée*, ill. de l'auteur, Rouen, éditions Maugard, 4°. — Georges Rocal : *Croquants du Périgord*, bois de Maurice Albe, Floury, 4°. — C. Le Mercier d'Erm : *La Chanson des Siècles Bretons*, Dinard, à l'Enseigne de l'Hermine, in-18. — Renée de Brimont : *Les Oiseaux*, éditions des Portiques, in-18. — *Armanac Nissart*, Gastaud, Nice, pet. 8°. — *Almanach Vivarois*, Au Pigeonnier, Saint-Félicien, Ardèche, pet. 8°.

Le beau volume de Jean Barbier, modestement intitulé **Légendes du Pays basque**, est bien autre chose : c'est un vrai traité d'une grande partie du folklore basque grâce aux commentaires, notes et éclaircissements dont l'auteur a fait suivre ses textes. Ces textes eux-mêmes n'ont pas été tripatouillés, mais, tant en français qu'en basque, sont la notation directe et exacte de récits entendus par Jean Barbier pendant son enfance, qu'il a appris par cœur, ou qu'il a relevés plus tard au hasard des rencontres : voisines venues aux veillées, mendiante courant les routes, vieillard gardant sa vache, revendeuses, douaniers, curés... Il remarque que ces récits, très rarement des contes proprement dits, mais pour la plupart des légendes, étaient dits avec autant de sérieux que des oraisons; tous aussi ont un élément « mystérieux »; bref, Jean Barbier a résisté à la tendance courante qui consiste à arranger littérairement les récits populaires, et nous

donne ainsi un recueil dans lequel on peut avoir toute confiance.

Les textes sont classés en trois groupes : 1° d'abord ceux qui mettent en scène des *Laminak,* êtres fantastiques bien étudiés pp. 27-28, et qui ont depuis longtemps attiré l'attention; ce sont en somme les équivalents des nuttons belges, des petites fées celtiques, des lutins français, des follatons alpestres. Dans le deuxième groupe sont rangées les légendes à personnages chrétiens; les folkloristes les classeront facilement selon le catalogue d'Antti Aarne, ou selon celui, plus récent, de Stith Thompson, publiés à Helsinki par l'Académie de Finlande. Dans la troisième partie, sous le nom global de *Légendes mystérieuses,* Jean Barbier a classé des récits qu'on est convenu de distinguer autrement, comme contes merveilleux, contes facétieux, contes animaux, etc. Ici aussi on se reportera aux catalogues d'Antti Aarne et Stith Thompson, et à défaut aux recueils antérieurs de contes et légendes basques de Webster et de Jules Vinson; leur usage par M. Barbier aurait sur bien des points modifié ses commentaires comparatifs (notamment celui du n° 5, pp. 157-158). La facture des illustrations de P. Tillac est travaillée, parfois documentaire, en somme bien parallèle aux textes.

A un tout autre genre appartient le gros volume d'Edmond Spalikowski sur **La Normandie rurale et ignorée**. Admettons que ce soit de la vulgarisation ingénue. De quelle Normandie s'agit-il? De chacune et de toutes. On a là un bel exemple de ce bloquage contre lequel il faut lutter sans cesse et qui rend inutile la consultation des trois quarts des publications folkloriques du dernier siècle et du début de celui-ci. L'auteur évoque ainsi par juxtaposition de matériaux pris de droite et de gauche : le village; la maison; la vie rurale ignorée; les figures et les choses qui s'effacent; les coutumes ancestrales; ce qui subsiste et ce qui meurt. Il donne aussi quelques chansons, qui ne sont pas normandes caractérisées, telles *La Renveillée,* le *Retour de Noces, La Fille au pied de la Tour,* etc., sans même en donner les titres. Aucun index : illustrations documentaires passables. Pourtant, peu de provinces autant que la Normandie, si variée et encore si riche (en un mois à Bagnoles j'ai recueilli la matière d'un volume), donneraient lieu à des travaux originaux et sérieux.

A la même tendance, à mi-chemin entre la science et la littérature, appartient le nouveau volume de Georges Rocal sur les **Croquants du Périgord**; je rappelle que l'auteur a publié déjà deux bons volumes, analysés ici : *Les vieilles coutumes du Périgord*, puis *Le vieux Périgord*. Cette fois, ce ne sont pas tant les faits précis et localisés que l'auteur a voulu décrire, bien qu'il en donne de nombreux dans la partie de l'ouvrage intitulée *Notes et Documents* (pp. 242-296) qui justifient les tableaux synthétiques des divers chapitres : féodalité; justice; taille; dîme; culte; guerre; Jacquerie; peste; famine; Révolution; maison; nourriture; vêtement; forêt; culture; métayage; truffe; vignoble; foire; caractère.

Cette énumération montre que Georges Rocal s'est donné pour but de décrire la vie rurale tout entière du point de vue économique, matériel, psychique et politique des paysans périgourdins au cours des siècles jusqu'à nos jours; belle tentative, bien réussie, et qui en effet ne pouvait réussir qu'avec un grand souci de véracité et d'exactitude. En ce sens, c'est une bonne contribution à la psychologie populaire. Les bois dessinés et gravés par Maurice Albe sont frustes, francs, nets et relativement périgourdins. Je veux dire que ce que je reproche à la plupart de ces illustrations, c'est de ne pas donner des vues typiques; un homme derrière une charrue traînée par des bœufs, sur fond de collines, et encadré *ad libitum* d'arbres d'essence quelconque, peut être de n'importe où en France. En quoi la figure de la page 94 montre-t-elle un village qui serait plutôt périgourdin que bourguignon? Comme ce n'est pas la vitrine de ma chronique, je n'insiste pas, sinon pour conseiller aux illustrateurs un choix plus sévère des sujets traités, une plus grande approximation du vrai folklore. Très belle édition, comme on pouvait s'y attendre de la librairie Floury.

A la même tendance encore, mais d'une manière plus limitée, appartient le petit volume de Camille Le Mercier d'Erm, **La Chanson des siècles bretons**. L'auteur a pris comme points de départ plusieurs cycles traditionnels qui sont : *Les Enfants d'Artur; La Demoiselle de Bretagne; Anne-en-Sabots; Le Marquis de Pontcallec; Le Camp de Conlie; La Vieille;* et par des commentaires érudits, des notes bibliographiques et

critiques, il a reconstitué, tout au moins quant à ses dominantes, la chaîne au travers des siècles de ce qu'on nomme « l'âme bretonne ». Le procédé, quoique partiellement artificiel, est intéressant, et l'auteur témoigne d'un grand souci de bien séparer ce qui est spécifiquement breton de ce qui est français général et en dernier lieu universellement humain. Ce petit livre donne plus au lecteur que son titre ne le laisserait supposer, et même son sous-titre.

Dans le joli petit volume de Renée de Brimont, sur **Les Oiseaux**, on trouvera de-ci, de-là, des notations de folklore ornithologique; mais l'auteur semble ignorer la *Faune populaire* de Rolland et le volume du *Folklore de France* de Paul Sébillot consacré à la Faune et à la Flore; pour une deuxième édition, elle y trouvera d'abondants matériaux.

Quand on étudie à fond le folklore d'une province, on est obligé de consulter les *Annuaires* et *Almanachs* départementaux qui ont été publiés pendant le Premier Empire et la Restauration, alors que toutes les préfectures travaillaient par ordre à la grande *Statistique des Préfets*, dont quelques volumes (Savoie, Bouches-du-Rhône, etc.) sont de vrais monuments d'érudition. Souvent les matériaux bruts ont été donnés d'abord aux annuaires départementaux, et cette habitude a parfois persisté assez longtemps. Ainsi l'*Almanach Mathot-Braine* publié à Reims contient des mémoires de l'abbé Lallement, sur le folklore champenois, qui sont de premier ordre.

Il semble que depuis quelque temps un renouveau se manifeste et que ces publications, qui n'étaient plus que des listes statistiques et nominatives, tendent à être remplacées, grâce à l'initiative individuelle, par des almanachs vraiment intelligents et bien écrits. J'ai en tous cas sous les yeux une collection de l'*Almanach Vivarois* et de l'*Armanac Nissart* et dans toutes deux, en plus des articles historiques, littéraires, artistiques, la place accordée au folklore est relativement considérable.

**L'Armanac Nissart**, fondé en 1903 par Jules Eynaudi, actuellement dirigé par Louis Cappatti et Pierre Isnard (qui publient aussi une revue scientifique locale, les *Annales du Comté de Nice* (rue Valperga), s'est surtout, en ce qui concerne le folklore, attaché à donner des descriptions exactes et

détaillées du culte des saints, des pèlerinages populaires; il a publié aussi des dictons en dialecte, des histoires facétieuses, des légendes locales. Et j'ai la promesse qu'au cours des années à venir, on donnera plus de place encore au folklore niçois.

Pour l'**Almanach Vivarois**, plus d'espérances encore, car son directeur, Charles Forot, s'intéresse personnellement à l'enquête que j'ai commencée dans l'Ardèche (j'y ai juste cent communes), et déjà les sept années parues contiennent non seulement des descriptions de coutumes, des dictons et proverbes, mais aussi des travaux d'ensemble et de mise au point qui valent ceux qu'on trouve dans les revues provinciales proprement dites.

Sans doute ces deux *Almanachs*, comme leurs pareils ailleurs, doivent tenir compte du public; mais leurs directeurs m'ont dit que ce public n'est pas réfractaire au folklore sérieux, non dilué, non fantaisiste; qu'au contraire la vérité directe, le vrai goût du terroir sont, et seront davantage encore, un facteur de succès. En tout cas, je devais signaler aux bibliographes du folklore national et international ces deux mines, si riches, de documents. Sur ce point, la Savoie et le Dauphiné sont terriblement arriérés. Que si, dans d'autres provinces, il paraît des Almanachs du même type moderne, prière de me les envoyer à Bourg-la-Reine, car je ne voudrais pas être injuste.

A. VAN GENNEP.

## *VOYAGES*

Jean Rodes : *A travers la Chine actuelle*, Fasquelle. — Edmon Pilon : *Versailles*, B. Arthaud, Grenoble.

Un curieux récit de voyage est celui qu'apporte M. Jean Rodes : **A travers la Chine actuelle**, immense pays qui se trouve maintenant en presque anarchie. C'est par la ville cosmopolite de Shanghaï que le narrateur commence son récit; ville, nous dit-il, l'une des plus surprenantes qui existent. Du bateau remontant le Wampoo, affluent du Yang-Tsé, c'est un défilé continu d'usines, de docks, de wharfs, de dépôts de pétrole et de charbon. A l'arrivée, le regard est frappé par l'extraordinaire mélange de style des édifices tenant à la fois du temple maçonnique, de la syna-

gogue et du palais babylonien. Sa croissance fut très rapide; vers 1850, elle n'était qu'une misérable sous-préfecture, et c'est maintenant une colossale agglomération, la cinquième ou sixième du monde. Sa situation géographique dans l'estuaire du Yang-Tsé, qui est la plus grande voie de pénétration de l'immense Chine, peut expliquer cette expansion; cependant, c'est surtout à la présence des Concessions étrangères, à l'essor commercial inouï qu'elles y ont déclenché, à la sécurité qu'elles ont assuré au Chinois, que l'on peut avec certitude attribuer cette extraordinaire prospérité. De grosses fortunes s'y sont édifiées en peu de temps, chez les Chinois surtout. Il faut noter que les banques, sises dans les concessions étrangères, regorgent de capitaux qui s'y trouvent en sûreté. Il est piquant de constater que les plus importants des dépositaires ne sont autres que des chefs militaires, qui mettent ainsi à l'abri le produit de leurs campagnes et de leurs exactions. Le principal dieu de Shanghaï est l'argent. L'ancien mode de vie des Chinois, les rigoureuses traditions si connues ont depuis une vingtaine d'années subi de grandes transformations, mais nulle part comme à Shanghaï, où la vie des jeunes Chinois des deux sexes, grâce aux étudiants européanisés, se rapproche de plus en plus de notre mode de vivre. C'est en 1843 que la première concession fut accordée à l'Angleterre, une autre en 1847 à la France et en 1848 une troisième à l'Amérique. Celles des Anglais et des Américains sont maintenant réunies et constituent l'actuel « settlement » international où néanmoins l'élément britannique prédomine. La concession française indépendante a une grande importance; sa superficie s'est accrue successivement de 1861 à 1914. Sa population, qui était en 1900 de 92.268 Chinois et 622 étrangers, comptait au dernier dénombrement 434.807 Chinois et 12.492 étrangers, auxquels il faut ajouter une population indigène flottante d'environ 100.000 individus. La sécurité qu'assure une police de premier ordre est surtout ce qui attire même les notables chinois; ainsi, le président et généralissime Chang-Kaï-Chek a une habitation 9, rue Francis-Garnier, le ministre des Affaires étrangères C.-T. Wang, 90, rue Amiral-Courbet, etc. « Le Cercle Sportif » de la concession française est, de l'aveu des principaux voyageurs qui y sont passés, le plus

complet et le plus confortable du monde. Les écoles qu'on y rencontre sont importantes et donnent la mesure du rôle de la France dans les concessions. Les rues chinoises présentent, avec leurs enseignes verticales, les bannières gonflées par le vent et le grouillement de la foule, un pittoresque extraordinaire. Les lieux de plaisir sont légion et très fréquentés. Une visite à Nankin, « la capitale actuelle du nouveau gouvernement chinois », permit à M. Jean Rodes d'assister à une revue militaire et de voir de très près le général-président de cette extraordinaire république, Chang-Kaï-Chek. La ville qui, au quatorzième siècle, comptait, dit-on, plusieurs millions d'habitants, n'en a plus aujourd'hui que trois cent mille.

De Nankin, le voyageur gagne le Setchouan par le Yang-Tsé, sur un bateau dont le capitaine seul est français. Par ses conversations avec ce dernier, on pourra se faire une idée des mœurs et habitudes des pirates qui infestent la région. Le commerce, qui fut très florissant sur le fleuve, est maintenant en régression par suite des exigences des douanes intérieures. Par ailleurs, la remontée du Yang-Tsé s'avère un spectacle très pittoresque.

La véritable capitale de la région est Chung-King; les habitants sont hostiles à l'étranger et lui crachent volontiers des injures. Le Setchouan d'ailleurs est entre les mains de grands féodaux, qui se partagent la fructueuse administration de cette riche province.

Ensuite, il est question de Pékin qui conserve, malgré tout, son aspect de capitale et demeure la ville la plus attirante de l'ancien empire chinois. L'influence française y est prépondérante. Hong-Kong, devenu « métropole de la piraterie », nous vaut de curieuses pages sur l'audace de ces bandes trop agissantes et dont les méfaits ne se comptent plus. Canton, il n'y a pas si longtemps, était restée la ville la plus chinoise de toute la Chine. Malheureusement, cela est changé, et la cité n'y a pas gagné en intérêt.

Divers chapitres, et non des moindres, sont consacrés à des dissertations concernant l'évolution de la Chine et ce qu'on en peut attendre au point de vue européen; à l'intervention japonaise et à ses conséquences possibles. D'une véritable actualité, l'étude de M. Jean Rodes n'a pas que l'at-

trait de la curiosité; sa documentation même en fait un ouvrage qui sera lu avec profit. Quelques illustrations, émaillant le texte, ajoutent à l'intérêt du récit.

§

Nous signalons avec plaisir la publication si remarquable du volume d'Edmond Pilon sur **Versailles**, que vient de faire paraître la maison Arthaud de Grenoble et dont nous signalerons en même temps la collection, déjà si importante, intitulée « Les Beaux Pays ».

Dans un préambule clair et précis, Edmond Pilon nous rappelle ce que furent les destinées de Versailles, ses diverses transformations (nous pourrions dire même mutilations), les dangers auxquels le domaine a pu échapper; la haine des révolutionnaires contre cette manifestation de la royauté; la gratitude que nous devons en somme à Louis-Philippe, qui fit les frais de sa transformation en musée. Mais, quoi qu'aient pu faire les hommes et le temps, une seule présence demeure à Versailles, celle de Louis XIV. Tout d'abord région de chasse qu'affectionnait Louis XIII, qui eut là un simple pied-à-terre, Versailles doit tout à son fils, car c'est malgré l'opposition de Colbert qu'il choisit ce site pour y faire réaliser cet ensemble de jardins et de constructions qu'on ne se lasse jamais d'admirer. La progression des travaux est relatée dans le volume, permettant ainsi de se rendre compte de l'effort accompli par une pléiade d'artistes de métiers divers; mais il faut bien s'imaginer que le château d'aujourd'hui, après toutes ses vicissitudes, est très loin d'être celui d'autrefois. On lira avec intérêt les détails donnés sur la vie du grand roi dans sa demeure de prédilection. Il nous est impossible de suivre l'ouvrage dans ses longues descriptions et dissertations; nous ne pouvons qu'en complimenter l'auteur et assurer au lecteur qu'il trouvera un réel plaisir à suivre pas à pas son ouvrage, qui est en même temps un délicieux album, avec des aquarelles heureusement venues et de très nombreuses héliogravures.

CHARLES MERKI.

## *CHRONIQUE DES MŒURS*

Jean-Bernard : *La Vie à Paris 1931*, Lemerre. — Jacques-Charles : *De Gaby Deslys à Mistinguett*, Gallimard. — Francis Ambrière : *La vie secrète des grands magasins*, Flammarion. — Maurice Privat : *Ivar Kreuger*, Les Documents secrets, 16, rue d'Orléans, Neuilly. — Le bal de la Horde.

**La Vie à Paris 1931,** de Jean-Bernard. Est-ce bizarre? Je vois sur la couverture de ce livre que, depuis trente-cinq ans environ, M. Jean-Bernard donne chaque année un gros volume consacré à la vie parisienne, et je n'avais pas encore eu l'occasion d'en apercevoir un seul! En vérité, il n'y a pas lieu d'être fier de soi quand, du haut de son ignorance, on contemple cette colonne!

D'autant qu'il serait injuste de passer devant ces trente-cinq volumes avec un air dédaigneux. Par le spécimen que je viens de lire, il y a là beaucoup de choses intéressantes, et parfois des choses qu'on ne trouve que là. L'auteur, qui est un de nos confrères journalistiques les plus connus, et dont le nom, Passerieu, ne doit pas mal s'orthographier (passerieu en langue d'oc veut dire passereau, et Jean-Bernard est un vrai franc moineau, hardi et familier, et picorant son bien partout où il le trouve, à l'instar de M. Renaudel! Que celui-ci ne va-t-il prendre le sien dans le crottin de ses collègues?), l'auteur, dis-je, est répandu dans tous les mondes, et connaît tout le monde, et c'est à cela que nous devons les lettres inédites, parfois curieuses, de tel ou tel homme connu qu'il tire de sa collection d'autographes. Son livre est fait des chroniques hebdomadaires qu'il envoie à l'*Indépendance belge* et pour lesquelles il est obligé de suivre les premières, les expositions, les concours hippiques, les enterrements, les congrès, les cours du Collège de France et autres délices dont l'abstinence finira certainement par me faire mourir de désespoir un de ces quatre matins.

Les annales anecdotiques de ce genre seront plus tard infiniment précieuses à l'historien des mœurs; elles sont pour nous ce qu'étaient les Mémoires de Saint-Simon et de Dangeau pour les contemporains du Grand Roi, ou les journaux de Barbier, Bachaumont et bien d'autres pour ceux de Louis XV. Les chroniques de Jules Claretie sont déjà consultées comme des documents de premier ordre. Et bien d'autres de nos contemporains devraient réunir aussi les

leurs en volumes comme fait Jean-Bernard. J'ai idée que les *Tableaux de Paris* d'Albert Flament, les *Quatre Jeudis* de Pierre Veber et même des choix de Clément Vautel et de Louis Forest se laisseraient très bien lire, et je n'ignore pas que la mode, chez les fauves, est de ricaner de certains de ces confrères; mais n'y a-t-il pas des cas où l'on peut ricaner des ricanements?

Donc, Jean-Bernard, pendant cinquante-deux semaines, a abattu sa vingtaine de pages, très suffisamment truffée d'historiettes et de mots d'auteur, et, s'il n'a pas de nègre, cela prouve une inaltérable santé, et un grand esprit de suite. Il en ressort d'ailleurs très brave homme, sans rosseries ni perfidies, et cela le rend très sympathique. Mais c'est tout ce qu'on peut en dire, car comment s'engager à sa suite dans le capharnaüm de ces 670 pages? Il faudrait un volume presque aussi copieux. Impossible même de faire un choix! D'autant que ç'aurait dû être à l'auteur de le faire, et que son livre deviendrait alors un très précieux répertoire si, à l'index alphabétique, était joint un résumé analytique : grands faits politiques, artistiques, littéraires, mondains, que sais-je? classés par ordre de nature.

Faisant, moi aussi, mon franc moineau, je picore çà et là quelques détails de saveur. A propos de la mort de Maurice Talmeyr, Jean-Bernard rappelle la réponse un peu vive que ce probe journaliste avait donnée à une enquête sur la censure pendant la grande guerre, et il confirme ce qu'on savait déjà : que les censeurs habilement embusqués à l'arrière et fort peu soucieux d'être débusqués pour aller sur le front se plièrent à toutes les petites saletés que leur demandaient les politiciens qui les employaient. On a bien écrit des livres sur la censure, mais il y en aurait peut-être un de plus à écrire, et qui alors ne serait à l'éloge ni des embusqués ni des embusqueurs, ni même de l'embuscade.

Un autre détail fort curieux, entre plusieurs centaines d'autres, est celui qui se rapporte à Courteline. On sait que, sur la fin de sa vie, le pauvre cher confrère était revenu à la foi de son enfance, mais on sait moins comment il y était revenu; or, Jean-Bernard, qui le tient de Le Goffic, nous l'apprend. Courteline s'était converti en lisant Anatole France! L'aventure est certainement plus merveilleuse que

celles de l'abbé Jérôme Coignard et de son fidèle Tournebroche! Oui, c'est en lisant les conversations de M. Bergeret et de l'abbé Lantaigne dans l'*Orme du Mail* et sa suite, que Courteline comprit que c'était le prêtre qui avait raison contre le professeur, et certainement Anatole France aurait été tout à fait ahuri de voir que son ironie avait fait *boomerang*. Et c'est pour cela, ô Saint-Père, qu'il ne faut pas se hâter de mettre nos livres à l'*Index*. D'abord, comme le disait Paul Masson, l'index de Dieu et l'œil de la Providence ont une fâcheuse tendance à entrer en pénétration. Et ensuite, on ne sait jamais ce que feront ces capricieux enfants qui sortent de nos cerveaux à nous, littérateurs; que d'apologies de la religion qui ont produit de fieffés mécréants! et que de glorifications de l'impiété qui nous ont rendus presque dévots! N'est-il pas savoureux au plus haut point que l'ironie impitoyable d'Anatole France ait ramené Courteline à la religion? et n'est-il pas plus merveilleux encore que ce soit la *Vie de Jésus* de Renan qui ait convaincu Maurice Barrès de la divinité du christianisme?

Pourquoi tant de music-halls se transforment-ils en cinémas? Assurément parce que les dépenses sont moindres et les bénéfices majeurs. Mais le livre de M. Jacques-Charles, **De Gaby Deslys à Mistinguett**, nous en donne une autre raison plus psychologique. Si M. Foucret, directeur du Moulin-Rouge, a fait, lui aussi, un cinéma de son ancien théâtre qui faisait rêver les cervelles humaines par tout l'univers, et peut-être autre chose encore que les cervelles, c'est, il le crie lui-même, pour être débarrassé à jamais des vedettes, des acteurs, des auteurs, et autres embêteurs (j'adoucis le dernier mot), et comme on le comprend! Et pourtant comme on le blâme!

Car le métier de directeur de music-hall est un sacerdoce auquel ne doit se soustraire nul de ceux qui ont senti le rayon divin se reposer sur leur front. Déchaîner la rafale des cuivres, la pluie des pizzicati, la brise des adagios langoureux, allumer soudain des incendies de splendeurs, faire déferler une vague dansante de belles filles levant la jambe en cadence, et ordonner l'apparition radieuse d'une Vénus surgissant de l'onde amère des dessous peuplés de machi-

nistes en sueur, mais c'est là la fonction d'un Démiurge! Et un vil impresario oserait se soustraire à ce divin destin sous le prétexte que les auteurs et les acteurs sont plus em...bêtants les uns que les autres? Quelle petitesse d'âme! Est-ce que Prométhée ne s'est pas laissé clouer sur le Caucase pour se faire d'ailleurs consoler par les Océanides? Alors, pourquoi ce M. Foucret ne s'est-il pas fait crucifier sur les ailes tournantes de son Moulin-Rouge pour recevoir la visite de celles-ci ou de celles-là, suivant qu'il aurait eu la tête en bas, en haut et en travers? Au moins, ainsi, aurait-on su si Mistinguett était dextrogyre ou sénestrogyre, et altifuge ou bassopète!

Ceci dit, nous autres, qui n'avons été visités par aucun pinceau lumineux et qui laissons à d'autres le sacerdoce sex-appealant, reconnaissons que ce peuple de vedettes, de tous les sexes qu'on voudra, qui est à adorer quand il se présente à nous dans le flamboi des lumières et l'enchantement des orchestres, est à fuir, à archi-fuir, quand on le voit outre la rampe. Dire que, de temps en temps, quelque brave garçon, comme ce pauvre officier de marine, fils d'un de mes amis d'autrefois, se tue pour une de ces niaises poules! Mais toutes ces cabotines sont à mettre dans un bocal comme des « chinoises » de la mère Moreau, pour ne pas dire comme des cornichonnes; là, à travers le verre, on jouit de leur beauté, et de temps en temps on pique dans le bocal pour en croquer une, mais pas davantage, ah! non, pas davantage.

On a d'ailleurs le choix. Autour de Mistinguett, vingt déesses de music-hall ou même de théâtre montent la garde d'honneur. Polaire et Miss Campton parmi les anciennes, les Dolly Sisters et Agnès Souret parmi les retraitées récentes, Yvonne Printemps et Joséphine Baker parmi les encore-en-exercice. On voudrait des portraits de toutes ces beautés en sus des deux qui illustrent la couverture.

Comme beaucoup de ces vedettes viennent originairement des grands magasins, ceux qui voudront se documenter liront avec profit l'ouvrage très instructif de M. Francis Ambrière : **La vie secrète des Grands Magasins**, produit d'une sérieuse enquête poursuivie par l'auteur et son ami Louis Roubaud, et qui porte en épigraphe un mot très juste de

Marcelle Tinayre : « L'automobile et les catalogues des grands magasins ont transformé la province. » C'est tout un monde très digne d'estime, car il ne faut pas croire qu'on fait réussir un grand magasin sans d'énormes qualités personnelles, et il vaut mille fois mieux être un Boucicaut, un Herriot ou un Cognacq qu'un simple brasseur de spéculations comme cet **Ivar Kreuger** dont M. Maurice Privat nous chante l'épopée malfaisante en un livre qui sera lui aussi consulté plus tard par les historiens de nos mœurs. Un de ses chapitres, dont le titre est emprunté à Diderot : « Est-il bon? est-il méchant? », provoque de longues méditations. Quel est le rôle social du spéculateur? et qui sait si, à côté des ruines qu'il provoque, il ne peut pas invoquer à son actif quelques bonnes choses? Rien n'est si complexe que les choses humaines.

Revenons sinon aux déesses des music-halls, du moins à leurs sœurs, à ces belles filles dont les peintres et les sculpteurs se servent pour figurer leurs Vénus et leurs Dianes. Les modèles, on peut les voir gambader joyeusement (mais quoi! est-ce que les Olympiens d'Homère ne riaient pas à gorge déployée?) dans des bals fraternels comme le bal des Quat'z'arts et le bal de la Horde. Et je fus, il y a longtemps de cela, aux premiers bals des Quat'z'arts, qui déchaînèrent l'émeute au Quartier latin et faillirent faire assommer le pauvre Jean Carrère par des argousins déguisés en malandrins; et, ces jours-ci, j'ai été au bal de la Horde, qui me permit de revoir ce vieux Bullier de ma jeunesse. La Horde est une œuvre de bienfaisance artistique, très bien présidée par le bon statuaire Fernand-Dubois, et dont le trésorier, l'aimable Janin, se réjouit de voir monter les recettes, parce qu'elles servent à venir en aide à de braves rapins qui sont certainement beaucoup plus touchés par la crise que les « ouverriers » du prolétariat, et qui pourtant gardent le sourire au lieu de hurler : « Mort aux bourgeois! »

Le **Bal de la Horde** n'est pas strictement réservé aux chevaliers du pinceau, du burin et du marteau; les gens du monde peuvent y entrer en versant leur obole, et la physionomie s'en trouve modifiée, non certes pour la gaieté générale, car les mondains aiment autant rire et danser que

les rapins, mais pour la liberté intégrale. Les organisateurs ont bien voulu m'expliquer cela. Au bal des Quat'z'arts, les élèves des Beaux-Arts sont entre eux, et, la réunion étant privée, Dame Police n'a rien à y voir; les modèles peuvent donc y paraître en leur exact costume de travail; mais, au bal de la Horde, l'entrée étant à bureaux ouverts, la police garde son droit de regard, et il est curieux que le regard de la police s'attache inflexiblement et inexorablement à une toute petite et spéciale superficie du corps humain. Les belles enfants pourraient dire, un peu comme Aymerillot : « Un timbre-poste seul couvre notre pudeur. Mais tout le grand ciel bleu n'emplirait pas nos cœurs! » Et la police surveille d'un œil jaloux ce timbre-poste : d'un côté, doucement mamelonné, tout est permis; mais de l'autre, il faut le timbre-poste! Et vainement, au concours des modèles qui suivit le défilé mérovingien de la Horde, la clameur harmonieusement conjuguée des rapins et des mondains réclama l'à-poil de la nature, le bon Clovis qu'incarnait Fernand-Dubois refusa de plier son col de fier Sicambre, et les modèles comparurent en parure minima, mais pourtant désolante pour les harmonieux clamants!

Et ceci soulèverait une fois de plus la question du nu en public, qu'Ernest Raynaud traitait naguère ici-même. Pas de poursuite possible, dit-on, pour le bal des Quat'z'arts parce que la réunion est privée. Mais pourtant, si un des artistes assistants se prétendait choqué en sa pudeur et déposait une plainte en justice, le tribunal ne devrait-il pas lui allouer quelques maravédis d'indemnité, et par suite infliger quelque amende et prison aux organisateurs? A cela on répond : « Non, parce que ledit plaignant savait très bien ce qu'il verrait en ce bal des Quat'z'arts. » Parfait. Mais alors, si une pancarte, au bal de la Horde, avertissait congrûment les entrants de ce qu'ils y pourraient voir, sur quoi baserait-on la poursuite, au cas où Dame Police voudrait en déchaîner la menace?

SAINT-ALBAN.

## *LES REVUES*

*Cahiers américains :* l'appel de l'Europe aux Barbares; qu'est en vérité la civilisation? L'Amérique, c'est l'avenir; conseils de M. le Professeur Barzun à la jeunesse française. — *La Revue de France :* Axel de Fersen, père de Louis XVII. — *Le bon Plaisir :* du vrai critique littéraire. — *La Revue de l'Ouest* : poème de Robert Herzzkowiza. — Mémento.

Le n° 85 des **Cahiers américains** « édités par Barzun » est daté : « hiver 1933 ». Son but est la « collaboration des écrivains et des artistes avec l'Université ». A New-York, l'éditeur de ces cahiers trimestriels est « M. le professeur Barzun ». Il publie, dans le présent fascicule, des « Scènes de la vie américaine » un peu bousculées, comme il se doit, mais d'une couleur et d'une richesse de sens incomparables. Le lecteur est cette fois enseigné par un Français immigré, non un voyageur de passage, par un authentique représentant de notre éducation installé « dans la cité d'Aladin aux tours de lumière », que l'américanisme a baigné, qui a voulu le comprendre, y est parvenu et annonce à l'Europe, d'où sont sortis les Américains actuels, les temps nouveaux inéluctables qui la vivifieront sous le signe du drapeau étoilé.

A ceux qui voient des « barbares » dans les fils de Jonathan, M. Barzun répond :

Ces barbares, ne les avons-nous point invoqués, réclamés, attendus, acclamés? Ecoutez, c'était hier, Charles-Louis Philippe déclarant aux jeunes hommes que nous étions alors : « *Et maintenant, il nous faut des Barbares!* » Car Philippe était déjà témoin de la décadence dite Latine et réclamait contre elle l'infusion d'un sang spirituel nouveau. Le Symbolisme venait de tirer ses derniers feux d'artifice.

Mais ceci se passait en des temps très anciens : c'était avant la guerre. Et la barbarie se déversa sur nous, de l'Est pour les uns, et pour les autres, de l'Ouest aussi bien; c'est-à-dire des deux côtés à la fois, si nous en croyons les cris de la majorité des gens qui en ont souffert.

A ce flot de barbarie qui devait, qui eût dû rajeunir l'Occident, beaucoup d'entre nous, les « jeunes » de ce temps, se ralliaient par anticipation dès 1907. Tout notre groupe de « *L'Abbaye* » était d'accord sur ce point : nous voulions aider pour notre part à mettre fin au « type flasque », à la bureaucratie nationale comme à la littérature décadente qui, selon nous, l'ex-

primait. Beaux enthousiasmes, beaux projets! Mais nous n'étions que des disciples, car nos aînés écoutés, Paul Adam et Verhaeren en tête, attendaient tout de cette jouvence barbare, pour nous sauver de notre vieillissement spirituel. L'œuvre entière de ces Maîtres en porte témoignage. Relisez entre autres, je vous prie, *Notre Carthage, La Morale des Sports, Le Trust*, de Paul Adam, parus entre 1907 et 1913, et vous y découvrirez que maints jeunes « Jeunes » d'aujourd'hui vivent encore sur ces bibles soigneusement cachées, et nous dispensent leurs trésors intellectuels sous d'autres noms.

Avant ces Maîtres, cependant, le doux Verlaine avait déjà traduit, et dès 1884, la « Langueur », l'angoisse spirituelle européenne, latine, française dans ce distique fameux de *Jadis et Naguère :*

*Je suis l'Empire à la fin de la Décadence*
*Qui regarde passer les Grands Barbares Blancs...*

Vision prophétique!

M. Barzun nous invite à penser et « peut-être » à agir, s'il en est temps :

De penser? oui, pour nous demander si la civilisation c'est bien nous, ou si nous n'en serrons plus sur notre cœur que la coquille vide. Pour nous demander aussi si civilisation n'est pas synonyme moins de décadence que de caducité — nuance d'amour-propre qui a son prix — et si barbarie n'est pas à tout le moins l'équivalent de jeunesse, vigueur, audace, avec le nécessaire support de brutalité qui peut seul la rendre effective?

Barbarie ne serait plus alors que renouvellement, et inévitable puisque nous croyons encore à l'évolution des choses, des races, des continents, et de leurs lois.

Notre condamnation de l'Amérique serait donc une condamnation de nature, non de nation, de méthode, non de civilisation, puisqu'aussi bien la civilisation n'est qu'un processus de croissance historique applicable à tous les temps comme à tous pays.

Que peut peser, je vous le demande, un livre, dix, cent, mille livres pleins de cris hostiles et de rancœurs, contre l'action quotidienne de cent trente millions d'êtres humains labourant jusqu'aux moelles une Eldorado grande comme l'Europe et l'organisant jusqu'au ciel?

Au train du monde aujourd'hui, qui oserait attribuer une orientation durable à l'immense labeur collectif évoqué par

M. Barzun? Il n'est de force infinie que dans la pensée. Toute autre puissance n'est, par comparaison, qu'une apparence.

L'enthousiasme de notre compatriote américanisé est réconfortant :

Vous partez de Paris pour aller vous asseoir sur les dalles du Parthénon, au cœur de l'Acropole. Devant vous, divers temples en ruines, le paysage bleuté de l'Attique; en vous, autour de vous, le silence des siècles. Vous vivez littéralement dans le passé, non pas trente siècles en arrière, ce qui n'est pas évaluable, mais bien un siècle visuel, par le seul fait de votre rupture physique avec la civilisation de Paris, inscrite par la tradition mentale et l'habitude physiologique dans votre corps.

Vous quittez ensuite l'Europe, vous venez à New-York, et le même phénomène sensoriel se reproduit: vous êtes non plus rejeté en arrière, comme à Athènes, mais projeté en avant, dans ce présent brutal, sans perspective, qui se fabrique sous vos yeux et si vite qu'il vous incorpore dans sa chaîne de fabrication avant que vous y ayez pris garde.

C'est sur ce contraste physique que la réputation d'une Amérique brutale, féroce s'est bâtie, alors qu'il ne s'agit que d'un décalage émotionnel entre les rythmes propres à deux civilisations de temps différents. Là-bas, en arrière, c'est Paris qui, psychologiquement, recule dans un autre siècle tout amenuisé, tout en perspective fuyante et douce; ici, le présent qui brûle dans son ardent creuset. Avez-vous changé de vie? avez-vous changé de planète? Vous nous le direz ici au retour de votre introspection, après expérience faite.

Mais ceux qui la firent avant vous voyaient d'ici la France arrêtée au XVII<sup>e</sup> siècle, d'autres au XVIII<sup>e</sup>, d'autres au XIX<sup>e</sup>. Ils avaient sans doute chacun raison, à la mesure même de leur degré de nostalgie spirituelle.

Ces lignes et les suivantes sont extraites d'une « adresse de bienvenue à un groupe d'étudiants français arrivant sur le sol américain ». A cette jeunesse qu'il souhaite plus nombreuse d'année en année, M. Barzun recommande :

Renonçant à cette légende mercantile d'un pays ignare habité par des marchands avides et des fous en liberté, vous pourrez alors vous former sur place une claire vision de l'Amérique, cette nouvelle et belle aventure du vieil arbre européen. Aventure neuve encore en sa potentialité spirituelle, intellectuelle, artistique, et qui

n'a qu'un tort à mes yeux: c'est d'ignorer sa propre grandeur, autant par candeur, qui est modestie sincère, que par naturelle pudeur, ce que certains appellent encore hypocrisie.

. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

Habituons-nous donc à penser d'une Amérique sans dollars et sans diplomates, celle qui poursuivra sa création spirituelle dans le temps, alors que les troubles de l'heure seront partout oubliés. A l'Amérique permanente donc, la seule que vous vouliez connaître, que vous venez étudier et qui, heureuse de votre jeunesse, vous dira partout où vous serez: — « Français, soyez les bienvenus sur cette terre largement ouverte et fondée par l'héroïque génie de vos ancêtres: vous y êtes chez vous! »

§

M. Roger Sorg montre aux lecteurs de **La Revue de France** (1er avril) « le vrai visage d'Axel Fersen ». Il s'agit du visage moral, et qui n'est pas beau.

« Deux petits bouts de papier », sauvés de la correspondance expurgée de Marie-Antoinette avec le comte suédois, montrent les sentiments amoureux de la reine pour le gentilhomme :

> ...Je ne peux vous dire que je vous aime, et je n'ai même le temps que de cela, peut-on lire sur l'un d'eux. Adieu, le plus aimé et le plus aimant des hommes. Je vous embrasse de tout mon cœur.

Et sur l'autre :

> Adieu, mon cœur est tout à vous.

A l'aide d'emprunts aux écrits de Louis XVIII, au « Journal » de Louis XVI, à celui de Fersen, M. Sorg démontre que celui-ci fut le véritable père de Louis XVII. Fut-ce pour cette raison que Louis XVIII refusa de conduire à Saint-Denis les restes de l'enfant du Temple? Cette paternité fait écrire à Charlotte, duchesse de Sudermanie, future reine de Suède, ex-maîtresse de Fersen, quand elle commente l'organisation par lui de la fuite de la famille royale :

> Des devoirs sacrés même l'y engagent, des devoirs dont vous [la sœur de Fersen] et moi nous pouvons nous douter et qui augmentent encore le soin qu'il doit avoir pour les sauver.

A propos des premières couches de la reine, Louis XVI mentionne dans son journal « sa fille » et « son fils ». Lors-

que naît celui qui sera Louis XVII, — « comme si l'enfant n'était pour lui qu'un étranger », remarque M. Sorg, — le roi note froidement :

Couches de la Reine du duc de Normandie à 7 h. 1/2. Tout s'est passé *de même qu'à mon fils*. Le baptême a été à 8 h. 1/2 et le *Te Deum*. Il n'y avait de prince que M. le duc de Chartres. Il n'y a eu ni compliments ni révérences. Monsieur et la reine de Naples parrains.

Les six mots que nous soulignons sont étrangement expressifs. Plus tard, quand la reine accouche de son quatrième et dernier enfant, Sophie de France, Louis XVI nomme celle-ci sa « seconde fille ». Quand elle meurt en bas âge, il note : « Mort de ma fille cadette ». La première fois qu'en son journal le roi appelle « son fils » le petit dauphin Louis, c'est à la date du 25 juin 1792 et par correction. Il met au net son journal pour s'occuper, au Temple. Il avait écrit :

Promenade dans les cours et le jardin, après la messe, pour voir les Gardes nationales et les troupes de ligne.

Alors, il se rappelle que le ci-devant Dauphin, que l'enfant dont il n'a jamais parlé, avait assisté à cette revue avec lui. Et il s'attendrit. Le malheur lui conseille l'oubli ou le pardon. C'est fait. Devant l'orage et — qui sait? — peut-être la mort ,il adopte *in extremis* le petit étranger, si attachant, du reste, et si peu responsable :

Promenade après la messe, *avec mon fils*, dans les cours et le jardin, écrit-il, pour voir les Gardes nationales.

Le 7 décembre 1791, Marie-Antoinette mande à Fersen :

Je n'ai pas un moment à moi, entre les personnes qu'il faut voir, les écritures et le temps que je suis avec mes enfants. Cette dernière occupation, qui n'est pas la moindre, fait mon seul bonheur... Et quand je suis bien triste, je prends mon petit garçon dans mes bras, je l'embrasse de tout mon cœur, et cela me console dans ce moment.

Le journal de Fersen, tel qu'on le connaît aujourd'hui, débute en 1791. En 1793, il s'y inquiète du « malheureux fils » de la reine, de « son éducation qui sera manquée », des « mauvais traitements qu'on lui fait peut-être éprouver ». Le 27 juin 1795, il consigne :

La poste arriva et m'apporta la fatale nouvelle de la mort du jeune roi Louis XVII. Cet événement me fit une peine sensible. C'était le dernier et seul intérêt qui me restait en France. A présent, je n'y en ai plus et tout ce à quoi je tiens n'existe plus, car je tiens peu à Madame, et je prévois qu'elle n'existera pas même longtemps et toute cette famille sera anéantie. Cette idée était bien triste et me retraçait toutes mes pertes; elles sont affreuses.

§

M. de Hell définit en ces termes « le vrai critique littéraire », dans **Le Bon Plaisir** (mars) :

Discerner où sont, quelles sont les œuvres-nées, en dégager les idées permanentes sous le clinquant au goût de l'heure, souligner au lecteur les rapprochements à faire, les filiations, sources et conjonctions, l'essentiel dynamique, humain des produits livresques du jour et du toujours nécessite vaste culture, expérience de la vie, large éclectisme, sens du relatif, de l'ironie et de l'humour. On ne comprend réellement rien sans tout cela, on ne crée rien sans finesse, indulgence et gaieté.

Le vrai critique littéraire, idéologique, se soucie peu de faire œuvre de partisan, de magister, de pédagogue, de professeur de morale, d'énergie ou d'inertie, d'ordre ou de subversion. Il saute délibérément par-dessus les accumulations d'œillères pour bêtes de somme du commun et de la moyenne, par-dessus les ramassis de barrières des castes sociales et des clapiers nationalisés. Sans perdre pour cela le contact, le contrôle de ses racines, de son terroir, de son climat matériel et mental.

Il ne s'agit pas ,lorsqu'on fait de la vraie critique, de se gonfler aux dépens des auteurs étudiés, de distribuer bons points ou désapprobations à des écoliers ,de se pavaner en paon redresseur de torts grammaticaux et logiques, de se camper en champion de tels semblants d'idées et en pourfendeur de telles ombres d'opinions voguant par le monde. Il s'agit uniquement de comprendre, d'analyser, de synthétiser, de voir et de faire voir un peu clair, de disséquer sans enthousiasme ni hostilité, de déblayer les dunes des mots et des phrases d'autrui pour essayer de dégager l'essentiel, le durable, le solide.

C'est infiniment préférable et d'un ordre plus élevé que de jouer à la girouette tournant (comme une crécelle atteinte de logodiarrhée prétentieuse) à tous les vents coulis de l'esprit. Il s'agit uniquement de s'orienter et d'orienter des semblables moins doués vers tous les points cardinaux où peuvent se trouver de véritables cerveaux-moteurs.

Même grandement comprise, la critique littéraire n'a pas très grande importance. D'accord. Mais, à sa place, elle en a autant que bien des ornements parasites du reste de la création.

§

**La Revue de l'Ouest** (avril) publie ce poème de Robert Herzzkowiza :

Dans mon cœur frissonne la brume.
La brume glisse sur mes tempes.
Le feu jaune des vieilles lampes
Au fond de la nuit, tremble et fume.

*

Frissonne la brume imprécise
Sur les rameaux de feuilles mortes.
Les lampes du jadis clignotent
Aux fenêtres des maisons grises.

*

Dans mon cœur frissonne la brume,
Les mots éteints des chansons lentes.
Le feu jaune des vieilles lampes,
Avant de mourir, tremble et fume.

Mémento. — *Les Marges* (10 mars) : M. Fernand Fleuret : « Verlaine et François Porché, Moréas et Cadet Roussel ». — « Lettres exotiques » de J.-A. Nau. — « Les Cafouilleurs », par M. Ad. Basler.

*L'Archer* (mars) : M. Ernest Zyromski : « Le message oriental ». — « Moréas grammairien », par M. Marcel Coulon. — M. H. Mazel : « Pour le IVe centenaire de Montaigne ». — « Poèmes » de M. Jean Lebrau. — « Herzog le fabricant », par M. Le Meunier, qui traite là, judicieusement, des produits André Maurois.

*La Nouvelle Revue Française* (1er avril) : « Les carnets de l'*Idiot* », présentés par M. Boris de Schloezer, qui intéresseront les fervents de Dostoiewsky. — « Le point de vue de Ponce-Pilate », fantaisie signée P. C., initiales illustres, et qui semble un « à la manière » de G. Ferrero. — « A propos de Kafka », par M. Bernard Grœthuysen, suivi de « Le Terrier », fragment de Franz Kafka.

*La Revue Universelle* (1er avril) : M. Georges Lecomte : « Le Paris que j'ai connu », souvenirs. — « La France et l'Italie en Méditerranée », par M. Pierre Varillon.

*Revue des Deux-Mondes* (1er avril) : « Notes sur la mise en scène », par M. Emile Fabre, début. — Un nouveau roman de M. Abel Hermant : « Le fils des Incas ». — « Pékin, capitale déchue », par M. Henry Casseville.

*La Revue Hebdomadaire* (1er avril) : « Le tendre Racine. Bérénice », conférence de Mme Dussane. — Marquise de Noailles : « L'Amérique du Sud en avion ».

*La Revue des Pays d'Oc* (janvier-mars) : « Discours de Mistral aux Catalans ». — « Mémoires d'Etienne-François de Lantier (1734-1826) », publiés par M. J. de Joannis.

*Le Correspondant* (25 mars) : « Responsabilités d'avant-guerre », par M. le colonel Cochin.

*Æsculape* (mars) : Numéro spécial : « Grossesse et accouchement dans l'art, l'histoire et la littérature ».

*L'Alsace française* (26 mars) : « Le germanisme à l'étranger », organisations de propagande de l'Allemagne, par M. Paul Lévy.

*Notre Temps* (26 mars) : M. Henri Clerc : « Tout l'or du monde ».

*Pamphlet* (31 mars) : « Il n'y a pas de paix », par M. Pierre Dominique. — « Contre la manifestation Gide », par M. A. Fabre-Luce. — « Pour une école nationale des services publics », par M. Jean Prévost.

*Revue bleue* (1er avril) : « Le véritable Don Juan de Mozart », par M. Adolphe Boschot.

CHARLES-HENRY HIRSCH.

## *LES JOURNAUX*

La mort de Louis Dumur (*Comœdia*, 30 mars ; *l'Echo d'Oran*, 16 avril ; *la Tribune de Genève*, 30 mars ; *l'Action Nationale*, 8 avril ; *Le Pilori*, 14 avril.)

« Un noble écrivain, un grand Français, le Suisse Louis Dumur, est mort. » Tel est le titre de l'article que M. Pierre Lagarde a consacré à notre ami dans **Comœdia** :

Depuis longtemps, dit-il, on s'attendait à la douloureuse nouvelle. Atteint d'un mal qui ne pardonne pas, Louis Dumur avait été transporté dans une clinique de Neuilly. Il y est mort mardi soir. Mais la prévision d'un deuil n'ôte rien à la peine quand le coup est frappé.

La mort de Louis Dumur laisse un grand vide. A ce vide, au chagrin profond de tous ceux qui l'aimaient, on mesure la grandeur de son caractère, la puissance de son activité, la force courageuse et fière de son talent.

Louis Dumur était né à Genève en 1863. Il fit en Russie un

long séjour, et y fut le précepteur du grand-duc Michel (1). Venu à Paris, il fut, avec M. Alfred Vallette, un des fondateurs du *Mercure de France.*

Pendant quarante ans, ce fut, au *Mercure,* une collaboration de toutes les heures. Il vivait presque dans l'hôtel célèbre de la rue de Condé, y consacrant le meilleur de son activité et de son cœur. Lecteur infatigable, c'est lui qui lisait tous les manuscrits, avec une clairvoyance de jugement, une droiture et une indépendance qui forçaient l'estime.

Ecrivain d'une rude franchise et d'un talent personnel, il publia son premier livre en 1892. C'était un recueil de pensées : *Petits Aphorismes,* d'un ton subtil, désinvolte et profond, où l'humour, la notation aiguë et un sens inné d'observation précise, voire impitoyable, prêtaient un charme singulier.

Mais son premier roman — après quelques essais au théâtre, dont un *Rembrandt* en six tableaux qui forme une fresque historique — date de 1896 : *Pauline ou la liberté de l'amour.* Vinrent ensuite ces livres frais, poétiques, sensibles : *Les Demoiselles du père Maire, Le Centenaire de Jean-Jacques Rousseau, L'Ecole du dimanche, Un Coco de génie.*

Livres qui ne faisaient pas attendre, par leur ton, la série de romans historiques, sortes de pamphlets d'une rare vigueur, qui devaient valoir sa juste célébrité : *Nach Paris, Le Boucher de Verdun, Les Défaitistes, Dieu protège le tsar, Le Sceptre de la Russie. Les Fourriers de Lénine, La Croix rouge et la croix blanche ou la guerre chez les neutres.*

Ecrivain hardi, d'une haute probité, homme d'une conscience forte, il sut être toujours l'ami de ses amis, car il gagnait à la fois leur estime et leur affection, et sa fidélité ne se démentait jamais.

Suisse de naissance, il fut Français — et grand Français — de cœur. Ses idées, ses livres en témoignent. Sous son air à la fois bourru et timide, un grand cœur, toujours prompt à l'enthousiasme, au dévouement, à la défense de ses convictions. Un caractère qui commande le respect. Un caractère droit, net, comme une lame. Aussi, à côté d'amitiés profondes, suscita-t-il de profondes haines. Les unes et les autres l'honorent.

« Depuis trente ans, écrivait Rachilde dans ses *Portraits d'hommes,* Louis Dumur vit au *Mercure de France.* Non seulement il y vit, mais il aide à le faire vivre. J'ai donc quelque raison de le bien connaître et d'avoir pour lui une sincère admiration, très motivée. Homme d'une probité exemplaire, tra-

(1) Il y a erreur sur la personne de l'élève. (P.-P. P.)

vailleur héroïque, poète et dramaturge-romancier dont les romans, terriblement documentés, font foi en face de l'histoire de la grande guerre, le célèbre auteur de *Nach Paris* est une de ces figures graves, un de ces caractères entiers, qui forcent l'estime des honnêtes gens et mettent les autres en rage! »

Ce témoignage d'un écrivain qui connaissait bien Dumur, qui l'admirait et qui l'aimait, n'est-il pas la plus noble palme qu'on puisse poser sur la tombe de ce grand ouvrier des lettres, de ce grand écrivain et de ce grand esprit?

§

M. Jean Dorsenne écrit dans l'**Echo d'Oran** :

Louis Dumur, écrivain français et excellent écrivain français, était genevois. Mais la Suisse ne nous a-t-elle pas donné quelques-uns de nos meilleurs auteurs; le délicieux Rodolphe Topffer qui a bercé l'enfance de tant d'entre nous avec ses *Fameux voyages en Zigzag*, Victor Cherbuliez et même Edouard Rod? Il est vrai que la Suisse nous a donné aussi Ramuz qu'il est de bon ton d'admirer dans un certain clan littéraire. Ramuz a peut-être en effet, comme le disent quelques-uns, une grande puissance et une forte originalité : malheureusement ses œuvres n'ont pas encore été traduites en français, ce qui m'empêche de porter un jugement équitable sur elles.

Je ne veux d'ailleurs point étudier ici l'œuvre littéraire de Louis Dumur. C'est une tâche qui n'est point la mienne. Qu'il me soit permis néanmoins de fixer rapidement quelques traits d'un des derniers représentants d'une génération d'écrivains que nos cadets connaissent peu.

Ce qui caractérisait Louis Dumur, c'était la droiture. Parmi tous les écrivains que j'ai fréquentés, je ne crois pas en avoir jamais rencontré un qui fût plus loyal, plus probe à tous les points de vue que l'auteur d'*Un Coco de génie*. Il était d'une époque où l'on prenait la vie au sérieux et où la conscience n'était pas un mot vide de sens.

L'enthousiasme guidait les jeunes gens qui se lançaient dans la mêlée symboliste. L'histoire héroïque de la fondation du *Mercure de France* en est la preuve. Il faudra bien que M. Alfred Vallette, l'un des plus vieux compagnons de Louis Dumur, se décide à écrire ses souvenirs et à raconter comment, riches d'énergie et de foi sinon de numéraire, « fieffés de chiche et repus de peu » — pour employer les mots de Maurice du Plessys — quelques jeunes écrivains, poètes, romanciers, essayistes mirent leurs espoirs et leurs maigres fonds en commun

pour faire paraître la merveilleuse publication au caducée qui a pris l'essor que l'on sait... De Louis Dumur on peut être sûr qu'il n'eut jamais une action malpropre à se reprocher. Il a sans doute, et a même sûrement, des ennemis, car la probité appelle la franchise et la franchise n'est point au goût de tous. Comme tous ceux qui ont des convictions, Louis Dumur avait des idées arrêtées dont personne ne l'aurait fait démordre. Ses ennemis peuvent lui reprocher son ardeur et sa combativité, mais nul ne pourra jamais l'accuser de mauvaise foi. Dumur, qui avait toujours été animé d'un idéalisme fervent, était le fondateur du *Courrier européen*, dont les tendances avant la guerre étaient nettement pacifistes et internationalistes.

Au cours de la grande guerre, les opinions de Dumur changèrent. Eut-il tort, eût-il raison? Ce qui est sûr, c'est qu'aucun motif personnel n'influa sur le pamphlétaire des *Défaitistes*. S'il prit si violemment et si nettement position dans ses livres d'une rigoureuse documentation : « *Nach Paris*, le *Boucher de Verdun*, *La Croix Rouge* et *La Croix Blanche*, *Dieu protège le tsar*, *Les Loups Rouges*, etc..., ce fut en toute indépendance d'esprit : l'honnêteté était son seul guide.

Ceux qui ont eu le privilège de l'approcher ne l'oublieront pas aisément. On se souviendra avec émotion de cet homme, d'aspect un peu rude quoique d'une courtoisie parfaite, que l'on trouvait tous les matins dans la salle de rédaction du *Mercure de France*, assis dans une petite chaise devant une grande table encombrée de livres et de manuscrits. Il levait sur le visiteur des yeux francs et vifs derrière les verres d'un lorgnon mal d'aplomb sur le nez. Il parlait peu et se bornait à vous observer, à moins qu'il ne vous eût jugé et adopté. Il ne se livrait pas aisément, il était de ces hommes qui ont la pudeur de leurs sentiments intimes et il aurait pu dire comme le héros de M. Henri de Régnier : « Tout homme à s'expliquer se diminue : on se doit son propre secret. »

Sous des dehors froids et presque bourrus, il cachait un cœur infiniment généreux et sensible. Il ne se livrait point à des manifestations expansives d'amitié, il n'était point homme à vous taper sur le ventre. Mais son affection, qu'il mettait longtemps à donner, était sûre et profonde. Ses amis étaient certains, même s'il restait longtemps sans les voir, qu'il ne les oubliait pas et que si l'occasion se présentait pour lui de leur rendre un service, il le ferait.

Dumur avait le respect de sa parole. Il tenait ses engagements même si, en agissant ainsi, il se faisait tort à lui-même. Il était le type parfait de l'honnête homme. Bien qu'il eût, ces dernières

années, connu de gros succès de librairie, il n'avait en rien changé la vie modeste qu'il avait toujours menée. Il avait consacré toute son existence aux lettres et la veille de sa mort, malgré la terrible maladie qui l'a emporté, il corrigeait encore des épreuves du *Mercure*.

§

Quant au visage romand de Louis Dumur, à son vrai visage de patriote suisse, qui a été si mal connu de nombre de ses concitoyens, M. Marcel Rouff le trace excellemment dans la **Tribune de Genève** :

Louis Dumur vient de mourir à Paris...

Cet écrivain, de race pure, qui laissera une trace durable et profonde dans les lettres françaises, ce dernier des naturalistes, cet ultime disciple de Zola, était un Romand authentique, profondément, intensément, absolument. Les Romands peuvent le revendiquer pour le placer dans la galerie de leurs grands écrivains. C'est une personnalité autrement puissante que celle de Cherbuliez, qui vient de disparaître. Qu'on me permette, pour qu'il n'y ait pas de malentendu posthume, de rappeler ces phrases caractéristiques de la préface du livre même qui a déterminé le divorce entre son pays et lui, *Les Deux Suisses :*

« Là où se courbe le plus harmonieusement l'arc riverain du Léman, sous ses terrasses de vignobles durcies de soleil et ruisselantes de grappes, ma famille s'est si anciennement constituée qu'aussi haut qu'on remonte le cours du temps, on l'y retrouve immuable ! Nous y étions quand, aux premiers jours de la liberté vaudoise, les cocardes vertes s'arboraient de Nyon à Vevey et qu'aux accents des proclamations de La Harpe, la nouvelle République expulsait joyeusement ses baillis. Nous y étions quand notre voisin le major Davel, à la tête de ses cinq cents hommes en parements rouges, bas rouges et chapeaux bordés, prit un matin de 1723 la grand'route de Lausanne où, dans son héroïque et infructueux dessein de soulever son pays contre la tyrannie, il allait trouver le martyre et la gloire. Nous y étions quand, en l'an de grâce 1536, l'armée bernoise ayant passé par chez nous, Jean Du Mur et cinq autres « des plus apparents du Conseil » se virent mandés pour répondre de quelques houspillades aux soldats de LL. EE. et qu' « après moult débat » les commis de Berne prononcèrent qu'il serait payé « cent écus au soleil aux parents du mort, vingt-deux à celui blessé aux jambes, quinze à celui blessé au nez et trois écus à un qui assurait avoir reçu

trois coups de pierre ». Nous y étions quand des familles étrangères, venues à pied ou en chaise, d'Italie, de France, de Hollande chercher chez nous fortune ou sûreté, accaparaient Genève, où leurs descendants prennent aujourd'hui le haut du pavé, ouvraient leurs banques, construisaient leurs hôtels ou accrochaient sur les châteaux vaudois à l'encan leurs armes d'importation ou de récent acquêt; nous y étions et nous y avions depuis longtemps sur notre cave nos modestes armes bourgeoises : le mur surmonté des symboles de la vie et de la mort, les tibias, le crâne et les trois étoiles d'or dans le ciel d'azur. Nous y étions aussi quand nos Quatre-Paroisses appartenaient à l'évêque, en don et alleu de la Sainte-Vierge Marie, et que tout alentour dominaient les princes de Savoie, tantôt le comte Vert, tantôt le comte Rouge, tantôt le duc, qui se fit ermite à Ripaille et fut élu pape. Et nous y étions déjà, selon bonnes pièces d'archives, au moment où là-bas, sur le bord d'un autre lac, au centre des montagnes dont nous voyions se profiler près de nous les premières cimes, les trois petits pays forestiers de Schwytz, d'Uri et d'Unterwald se fédéraient solennellement par pacte « devant, s'il plaisait à Dieu, durer à perpétuité ».

La vie de Dumur, si secrète, si mystérieuse, si mal connue ou plutôt si ignorée, même de ses plus intimes, comporte un drame poignant. Drame littéraire et intellectuel, bien entendu, puisque c'est le seul aspect de son humanité qu'il ait livré aux yeux de ses semblables.

Sans doute ses premières œuvres, de l'époque purement suisse, spécifiquement genevoise, sont déjà combatives : *Les trois demoiselles du père Maire, Le centenaire de Jean-Jacques* et surtout cette *Ecole du Dimanche* qui contient une réplique à une fameuse page de l'*Emile*, qui soutient fort bien la comparaison avec l'original. Mais au moins étaient-ellles imprégnées des idées d'un grand parti, des passions d'une bonne moitié de la Cité. Carteret, Favon, Gavard, Moïse Vautier se complaisaient à leur lecture ou s'y seraient complu. Dumur était le drapeau d'un groupe de citoyens, de tous ceux au fond qui, consciemment ou inconsciemment, étaient issus de la pensée politique de Rousseau. En tout cas, il n'était pas un isolé.

Le siècle a coulé, le monde a été secoué par d'immenses événements; les partis, bon gré, mal gré, ont été poussés vers d'autres problèmes; les véhémences religieuses, politiques se sont éteintes, submergées par les angoisses économiques, étouffées par les graves questions sociales. Même le vieux patriotisme, comme le pratiquaient les hommes de jadis et comme ils le comprenaient, entraîné par la rapide évolution, le patriotisme sorti de la Révo-

lution française et intimement lié à l'ancienne démocratie, s'est estompé, dilué dans des aspirations nouvelles, s'est en tout cas profondément transformé.

C'est ici que se noue le drame du destin de Dumur. Je l'ai entrevu, un jour, il y a plusieurs années, dans quelques mots que j'arrachai à son impénétrable pudeur intellectuelle et morale. Dumur, auteur à succès — dont les deux derniers romans — *Nach Paris* et *Le Boucher de Verdun* — venaient d'atteindre les plus forts tirages de l'année, n'était, parmi les élites intellectuelles dont il suivait minutieusement les réactions, plus compris par personne. Les louanges et les applaudissements de l'*Action française* le bouleversaient au fond de lui-même, autant que les attaques et les critiques de la presse de gauche. Quoi! *Nach Paris, Le Boucher de Verdun* et surtout *Les Défaitistes* déchaînaient l'enthousiasme de la réaction et la colère des républicains alors qu'ils étaient tout enflammés de la plus pure passion démocratique! Seulement de la démocratie de 1793 ou de 1848. Cette haine de la Prusse qui souffle à travers les deux premiers de ces livres, n'était-ce pas la fidélité à tous les principes de liberté, d'individualisme, de République, d'humanité affranchie qui soulevaient les volontaires de Valmy au cri de « Vive la nation! » et dont l'Allemagne de Berlin était la négation brutale, vivante? Si les armées impériales triomphaient, c'était Robespierre, Danton, Lamartine qui étaient vaincus. Alors comment la France jacobine condamnait-elle une œuvre, jaillie d'elle-même, et comment cette œuvre était-elle applaudie par les derniers monarchistes? Et ces *Défaitistes!* n'étaient-ce pas ces mêmes « suspects d'intelligence avec l'ennemi » que le comité de Salut public envoyait à la guillotine? Alors, où était la grande tradition?

On comprend le malentendu tragique qui séparait l'écrivain de son public français et le laissait désemparé. Les mêmes circonstances et le même drame se reproduisirent pour lui en Suisse. Dumur, enflammé par une idéologie jacobine, soulevé par une intransigeance tout empreinte encore des passions de 1848, par tout ce qu'une partie du public partageait avec lui à ses débuts, fut désorienté en 1914 de ne plus rencontrer parmi ses compatriotes que des lecteurs assouplis aux nécessités politiques, plus attentifs aux problèmes économiques — et à ce que ces problèmes supposent de concessions et de prudence — qu'aux grandes idées périmées des démocrates de jadis.

« Eh bien, nous autres, Suisses indépendants, nous autres, Suisses restés Suisses, nous ne voulons pas devenir Allemands. Nous ne voulons même pas vivre en bons termes avec l'Allemagne,

tant que l'Allemagne, qui a déchaîné la guerre, restera ce que nous la voyons lumineusement aujourd'hui, prussianisée, militarisée, féodale, criminelle, parjure et conquérante. Même si nos intérêts, ce qui n'est pas, nous commandaient le contraire, nous sacrifierions nos intérêts sur l'autel, pour nous toujours sacré, de la vieille indépendance helvétique. »

Ce sont les phrases mêmes, nettes et claires, angoissées et amères de la préface des *Deux Suisse*.

La nouvelle Suisse et le dernier des conventionnels ne se comprenaient plus. Et comme cet homme froid, calme, secret, avait des réactions d'une violence extrême, d'autant plus violentes qu'elles étaient constamment refoulées, il creusa lui-même le fossé. Et sur son bord, il souffrit cruellement, seul, isolé, replié sur lui-même, sans se confier à personne.

Littérairement — nous l'avons indiqué au début de cet article — Dumur s'était encore refusé à suivre son siècle. Il est demeuré naturaliste jusqu'aux moelles. Assurément, un des plus puissants, un des plus vigoureux, un des plus sincères de l'école. Nous sommes convaincu que de nombreux chapitres et même des livres entiers de lui resteront à côté de l'œuvre de Zola et de ses disciples par la grandeur et l'ampleur de ses descriptions, par le scrupule extraordinaire et la documentation minutieuse qui l'apparentent en nombre de pages aux meilleurs historiens, par sa manière d'incorporer le roman et la réalité aux fictions.

Notre ami, qui vient de disparaître, à l'âge de 70 ans, après une maladie stoïquement supportée comme ses déceptions, demeurera dans un monde qui ne connaît plus ni sa foi profonde, ni ses convictions inébranlables, ni son culte et son amour de son métier, comme une figure un peu énigmatique, mais comme une figure d'homme de lettres probe, désintéressé, sincère, passionné, d'homme de lettres enfin de l'ancienne discipline !

§

Et voici un portrait graphologique que publie M. François Franzoni, dans l'**Action Nationale** (Genève), d'après une lettre écrite par Dumur peu de semaines avant sa mort :

Lorsqu'il traça ces lignes d'une écriture si bien ordonnée, si nette et encore si ferme, Louis Dumur, déjà pris à la gorge par la maladie qui devait l'emporter et sachant qu'il lui restait peu de temps à vivre, supportait la souffrance avec un stoïcisme d'ancien Romain, et, accomplissant chaque jour sa besogne coutumière, travaillait à l'achèvement d'un livre où il voulait dire encore toute la vérité.

Ce s'est pas au hasard que nous avons appliqué à Dumur l'épithète de Romain; en effet, son écriture dénote une latinité pure de tout alliage, qui, par la netteté de la conception et celle, qui lui est égale, de l'expression, par le sens et la curiosité de l'humain aussi bien que par la droiture inflexible du jugement moral, l'apparente à Tacite et à Juvénal. Il est de leur lignée et il ne lui manque, pour être de leur niveau, qu'un peu plus de sens artistique, de couleur, de relief et d'originalité dans le style.

Dès le premier regard jeté sur elle, dès la première rencontre et la première prise de contact, l'écriture de Louis Dumur inspire l'estime, l'admiration et le respect. Sa physionomie a de la réserve, la direction verticale des lettres correspond à une attitude morale du scripteur qui ne cède jamais à la tentation du moindre effort, mais tire de son énergie vitale le maximum de rendement, et ne perd jamais le contrôle de sa personnalité. S'il a conscience de sa valeur (le format de la signature, passablement plus grand que celui du texte, l'indique), du moins n'a-t-il aucune complaisance envers lui-même, aucune de ces petites lâchetés charnelles dont la plupart des hommes sont coutumiers. En cela encore, l'épithète de Romain ne lui disconvient pas. Son écriture simple, rapide et cursive, en dépit de l'affaiblissement de la santé et des tortures physiques, dit tout net ce qu'elle veut dire, et ce qu'elle veut dire, c'est toujours la vérité. Sa vérité n'est certes pas celle de tout le monde, et, parce qu'il la voit intensément, il ne peut comprendre que chacun ne la voie pas comme lui. L'esprit de géométrie, qu'il applique aux faits moraux, le rend intolérant. Comme il s'identifie à ses idées, aux principes qu'il défend, il souffre jusque dans les plus intimes profondeurs de son honnêteté, de ce qu'il pense être, de la part des autres, déni de justice, reniement, perfidie ou lâcheté. Ses convictions sont à tel point affaire de conscience, et le sens du bien et du mal lui paraît devoir être tellement identique chez tous les hommes, qu'il ne peut admettre la légitimité, la probité d'un autre point de vue que le sien. Cette particularité qui, psychologiquement, est une limitation, peut devenir une cause de supériorité sur le plan de l'action, et l'on en vient presque à regretter que Louis Dumur, au lieu de se consacrer uniquement à la littérature, ne se soit pas occupé de grande politique. La vigueur de sa dialectique, son esprit de suite, sa ténacité de mâtin qui défend les biens moraux dont il a la garde, et sa combativité, animée par le sentiment d'avoir raison, font de lui un polémiste de qualité, mais ce qui lui fait défaut pour mettre le comble à ce talent, c'est le pittoresque, l'imprévu, la fantaisie et la drôlerie

du mot. Ce n'est pas un artiste. Il possède cependant la plupart des qualités intellectuelles qui constituent le romancier de grande classe : tout d'abord l'invention des sujets, le sens dramatique, la netteté dans les vues d'ensemble et le pouvoir, heureux entre tous, de ne pas se laisser distraire en cours de route et en voie d'exécution, du but qu'il s'est proposé, et, pour ainsi dire, du terme de sa démonstration. La clarté de l'écriture, la très belle mise en page, son homogénéité, parfaite, son harmonie et une certaine élégance dépouillée en font foi. Par le style de son graphisme, il est de la même génération littéraire et un peu de la même famille qu'Emile Zola, mais avec plus de finesse et moins d'imagination grossissante. S'il arrive à Louis Dumur d'exagérer en peignant certains caractères particuliers ou collectifs, c'est par excès de logique, et par trop de simplification. Latin jusqu'aux moelles, le mystère lui répugne à l'égal de l'équivoque; pour lui le beau coïncide avec le vrai ou plutôt s'identifie à lui. Il ne sacrifie pas aux grâces, auxquelles il est du reste peu sensible, et sa seule muse est la vérité. Son écriture, dont le visage est si un, a des indices si nombreux et si évidents de générosité, de probité, de sentiment de l'honneur, de courage et de stoïcisme, de telles réserves de bonté et d'amitié sous des dehors bourrus, que la graphologie nous met en mesure de situer très haut dans la hiérarchie morale le caractère de Louis Dumur. Sur le plan intellectuel, il occupe une place très honorable, mais les intransigeances du moraliste à la romaine ont peut-être un peu trop limité en lui le sens de la vie et celui du mystère moderne. Une fois son parti pris, et il le prend avant d'avoir fait le tour de la question, il n'en démord plus et il amasse, avec un scrupule de bénédictin ou de chartiste une documentation minutieuse à l'appui de son opinion; il y a beaucoup d'à priori dans les opérations et les démarches de son intelligence. C'est un homme d'une grande bonne foi qui souffre des démentis de détail que, parfois, la réalité complexe et immorale lui inflige.

§

D'autres confrères de la Suisse romande, et parmi eux plusieurs qui étaient bien aises de pouvoir recourir à l'obligeance de Louis Dumur quand ils avaient besoin de quelque aide à Paris, se sont exprimés à son sujet dans des termes que j'aurais honte, pour eux, à reproduire ici. M. Georges Oltramare leur répond, dans son vaillant **Pilori** :

Nous avons perdu en Louis Dumur un grand ami de notre journal et nous en ressentons un profond chagrin.

On pouvait croire que la presse romande, qui s'était montrée si injuste envers le plus fameux romancier suisse contemporain, lui rendrait aujourd'hui l'hommage qu'il mérite. Mais non! les vieilles rancunes subsistent toujours. Louis Dumur n'est plus et certains de nos confrères le boudent encore, comme ils le boudaient en son vivant.

Est-ce que seule la médiocrité attirerait ici les louanges et la considération?

Dans la plupart de nos journaux, les personnes et les œuvres sont présentées pêle-mêle et louées sans mesure. Aucun ordre, aucune hiérarchie. On peut suivre d'impayables échanges de manne et de séné entre gens de lettres qui sincèrement se méprisaient les uns les autres, et qui tout à coup se découvrent, s'embrassent, se cassent l'encensoir sous le nez, chacun bien résolu à découvrir du talent à qui lui accordera du génie. Dans la cohue de ce ridicule marché aux fleurs, les imbéciles et les cacographes sont servis comme les autres. Tout le monde a droit au prix d'excellence et les meilleurs seuls sont lésés.

Les hommes de talent sont-ils si nombreux chez nous qu'on ne leur doive aucun égard particulier? Louis Dumur a vécu loin des petites chapelles; il a osé prendre parti pendant la guerre; il n'est pas resté neutre; il a montré plus de vigueur et de franchise que de souplesse... Autant de crimes abominables!

On ne lui pardonne pas les fortes vérités qu'il a dites à la barbe du Conseil fédéral.

Cependant, tous ceux qui ont quelque honnêteté dans l'esprit seront forcés de reconnaître que Dumur a fait honneur à notre pays. Ses romans furent traduits dans toutes les langues. Au congrès de la presse latine, à Bucarest, la foule le porta en triomphe.

Pierre Veber propose, dans *Candide*, qu'on donne le nom de Dumur à une rue de Paris.

Et nous, à Genève, qu'allons-nous faire pour la mémoire de celui qui, après Monnier, nous donna les romans genevois les plus réussis?

Faudra-t-il que la France nous apprenne toujours les mérites de nos grands hommes?

Laisserons-nous toujours à l'étranger le soin de célébrer nos gloires nationales?

Un des meilleurs écrivains de Genève, le poète René-Louis Piachaud, a, du moins, parlé en termes excellents de Louis Dumur. Mais c'est par la voix, non par la lettre moulée, qu'il

s'est exprimé, devant un appareil de T. S. F., et je n'ai pu recueillir ses paroles.

P.-P. PLAN.

## *MUSIQUE*

**Opéra**: *La Damnation de Faust*. — **Concert de la Société des Etudes Mozartiennes**. — **Orchestre Symphonique de Paris**: *Bacchus et Ariane*, **de M. Albert Roussel**. — **Concerts Lamoureux**: *Ophélie*, **de M. Ed. Bondeville**. — **Concerts Straram**: *Concerto*, **de M. E. Bozza**. — **Sur Henri Duparc**.

Convient-il de porter au théâtre l'ouvrage de Berlioz que nous avons l'habitude d'entendre au concert? Bien que Berlioz songeât à la scène en l'écrivant, les précédentes tentatives avaient paru des trahisons : toute la poésie, tout le rêve s'évanouissaient par la matérialisation des personnages dont nous ne voulions connaître que la voix, et dont nous voyions, malgré nous, la forme humaine, le costume, la gaucherie durant de longues scènes immobiles; à l'immatérialité, à la fantasmagorie des tableaux sonores comme le « Chant de la fête de Pâques » arrachant Faust à sa méditation mortelle, comme la « Course à l'Abîme », ou comme la « Marche de Rakoczy », une mise en scène trop précise n'ajoutait qu'un peu de confusion. Autant de raisons de penser que l'adaptation théâtrale de **La Damnation de Faust** ne pourrait jamais être qu'un sacrilège. Et pourtant l'étonnante réussite de M. Jacques Rouché à l'Opéra me semble avoir triomphé de tous ces arguments.

Il s'agissait de la plus difficile des entreprises, puisqu'il fallait vaincre l'opinion reçue et que les expériences précédentes avaient si bien justifiée, à savoir que *la Damnation de Faust* devait rester au concert. Mais c'est sans doute cette difficulté préjudicielle qui a séduit l'excellent metteur en scène qu'est M. Rouché. Le problème consistait à nous donner une illustration visuelle de la partition, une série d'images se déroulant sans ralentir la marche du drame. En outre, il fallait que ces tableaux et ces images, sans prendre jamais une part excessive de notre attention, sans nous détourner d'écouter et sans nous obliger à trop voir, restassent simplement complémentaires de la musique et la suivissent pas à pas, pour renforcer le sens sans le jamais fausser. Et c'est ce qui a été réalisé exactement, en effet.

Le théâtre comporte deux plans : le premier, qui est au *proscenium*, est constitué par le plancher même de la scène; le deuxième, qui est à deux ou trois mètres de la rampe, est surélevé d'un mètre cinquante. Des escaliers, à chaque extrémité, permettent aux personnages de passer de l'un à l'autre. Des rideaux noirs les isoleront au besoin, limitant le cadre selon les exigences du drame. Parfois les deux plans seront utilisés séparément, parfois simultanément. Des choristes et des figurants se grouperont sur l'inférieur (comme pour le menuet des Follets); d'autres fois, c'est sur le plateau supérieur qu'ils se tiendront (comme dans la scène de la taverne d'Auerbach), ou bien encore c'est derrière qu'on les fera défiler, en prenant soin de laisser dépasser seulement les armes et les bannières qu'ils portent, comme pendant la marche de Rakoczy dont l'effet est saisissant. Et tout cela est plein d'ingénieux détails, de trouvailles très curieuses. Beaucoup de scènes qui, jusqu'alors, n'étaient jouées qu'à l'aide des « trucs » les plus vieillis et par les moyens les plus grossiers, s'en trouvent renouvelées. Point de trompe-l'œil plus ou moins réaliste, mais une évocation constante et poétique, une suggestion nuancée comme la musique elle-même, par l'effet des éclairages appropriés et des changements à vue.

Sur la toile de fond sont projetés des paysages qui, changeant selon le déroulement de l'action, commentent le poème. Ainsi, lorsque Faust songe devant la nature rajeunie au premier souffle du printemps, des arbres en fleurs apparaissent comme sur une énorme estampe; des forêts verdissantes, des plaines où lèvent les premières pousses, et tout cela stylisé, pas assez précis pour franchir la limite incertaine qui sépare le rêve de la réalité. Et de même, lorsque le docteur, après avoir quitté les riantes campagnes, se retrouve dans sa maison du nord de l'Allemagne à la veille de Pâques et que le chant des cloches le tire des tristes pensers où il s'enfonce, le chœur religieux est commenté par la projection d'une immense nef gothique d'où semblent monter les paroles d'espoir : « Christ vient de ressusciter... »

La lumière joue un rôle essentiel dans cette mise en scène si nouvelle, d'abord parce qu'elle permet ces projections d'un effet surprenant, puis ses oppositions avec l'ombre offrent

aussi des ressources très variées. Dans la scène des follets, par exemple, le théâtre est dans l'obscurité complète, mais des danseurs, dont les mains et quelques mèches de cheveux sont phosphorescentes, promènent sur ce fond de nuit des « lueurs malfaisantes », tandis que les « ménétriers d'enfer » marquent la cadence.

La course à l'abîme est non moins saisissante : des visions d'apocalypse sont projetées sur le fond, mais demeurent assez imprécises pour que l'effet terrifiant ne soit jamais gâté par quelque détail. Sur le plateau surélevé du deuxième plan, les chœurs sont groupés au pied de la croix. Et celle-ci, devenue lumineuse, s'abat sur les fidèles quand passent, dans leur galop d'enfer, les deux cavaliers.

Mais il faudrait tout citer : la taverne d'Auerbach, grouillante et bariolée, estampe mouvante comme la fugue sur l'*Amen* de la Chanson du rat; le songe de Faust et le ballet des Sylphes. L'épisode de Marguerite se déroule dans un décor qui n'occupe qu'un tiers de la scène exhaussée, flanqué de deux tours appartenant aux remparts où, tout à l'heure, défilaient soldats et étudiants. Ainsi tout se relie, lieux et action. Nous voyons d'abord l'extérieur de la maison, puis le décor devient transparent et c'est la chambre elle-même que l'on distingue. Nous y suivons Faust qui se cache en attendant l'arrivée de Marguerite. Tout à l'heure, après la scène d'amour, les voisins, « éveillés par les chants, accourront, désignant la maison aux passants », et c'est par l'escalier des tours qu'ils surgiront, lanterne à la main.

Pour le Pandœmonium, il eût mieux valu, sans doute, ne pas faire paraître les personnages d'une manière aussi nette sous les lumières rouges de l'Enfer. Mais bientôt s'apaisent « les grincements de dents de ces tourmenteurs d'âmes » et nous suivons au Ciel, dans un décor botticellien, Marguerite pardonnée.

Il convient de louer sans réserves l'effort accompli à l'Opéra. La tentative est neuve. Elle enrichit le théâtre de procédés jusqu'alors réservés au cinéma. Elle ouvre une voie où certainement d'autres suivront M. Jacques Rouché. La reprise de *la Damnation de Faust* restera une date mémorable.

Ce n'est point seulement par la nouveauté de la mise en

scène qu'elle s'impose à l'admiration : tout le personnel de l'Opéra se montre plein de zèle. M. Philippe Gaubert, tout d'abord, se dépense généreusement depuis la première mesure jusqu'à la dernière. Il communique à l'orchestre une flamme romantique du plus bel éclat. On voulut bisser la marche de Rakoczy, et longuement on acclama le chef qui en avait donné une interprétation fulgurante. Au baisser du rideau, son succès personnel fut triomphal. Les chœurs, comme l'orchestre, ont droit aux plus vifs éloges. Mlle Marise Ferrer est une Marguerite dont la beauté, la grâce et la voix conquièrent les spectateurs comme elles séduisent Faust. Elle chante en perfection les deux airs — si célèbres — du rôle : la ballade du roi de Thulé et « D'amour, l'ardente flamme consume mes beaux jours ». Elle concourt à former avec MM. Georges Thill et Pernet un trio vocal de premier ordre. Dans l'invocation à la nature, M. Georges Thill s'est surpassé. Son timbre est d'une merveilleuse qualité. M. Pernet chante et compose le rôle de Méphistophélès d'une manière inoubliable. M. Narçon est un Brander à la voix profonde, qui détaille excellemment les couplets du rat.

§

Les *Litaniæ de Venerabili altaris sacramento* formaient là pièce principale du programme qui nous fut offert à la dernière séance de la **Société des Etudes Mozartiennes**. Ces litanies ont été écrites en mars 1776 sur un texte qui n'est pas celui de la liturgie romaine, mais qui était probablement en usage chez les Bénédictins de Salzbourg. Elles sont très développées, comprennent des chœurs, des soli pour ténor, basse, soprano et contralto, et une partie d'orchestre importante. Non seulement l'unité de la composition est assurée par son assise tonale, mais encore par son caractère thématique, chacun des numéros offrant, à ce point de vue, une étroite parenté avec les autres, en dépit des variations de mouvement. Sans avoir l'importance de la *Messe en ut mineur* qui nous fut révélée l'an dernier, ces *Litanies du Saint Sacrement* se classent parmi les grands ouvrages religieux du maître : on y trouve cette grâce exquise qui reparaîtra dans certaines pages des *Noces* et de *la Flûte enchantée*, et puis aussi cette profondeur soudaine, ces accents pathétiques,

mais toujours voilés de pudeur. Tout cela est fort profane, direz-vous. Non. La spiritualité de cette musique est, selon le mot très juste de M. Henri Ghéon, « juvénile ». Mozart « rit aux anges » quand il écrit ces litanies. Et si vous doutiez de la sincérité de sa foi, le *Lacrimosa* que nous avons entendu à la même séance vous convaincrait bien vite. Je ne sais rien de plus troublant que cette admirable prière, jaillie d'un musicien de vingt-cinq ans : il y a là tant de douleur humaine et tant d'espérance divine, tant de lumineuse certitude et de tendres consolations, tant de génie et si peu d'artifice, que l'on s'étonne d'un pareil miracle. Mozart avait écrit ce *Lacrimosa* pour un *Requiem* qu'il n'acheva jamais. Il oublia sans doute ces feuilles et ne se soucia même point de mettre le texte sous les portées : un mot, le premier, et puis, une ou deux lignes plus loin, un deuxième, comme un jalon, pour marquer l'accent de la mélodie... M. Félix Raugel, pieusement, sûrement, a terminé la besogne interrompue par le laborieux nonchalant Mozart, et réalisé la basse chiffrée que celui-ci, négligemment, avait quand même notée. Cette courte pièce est un grand, un très grand chef-d'œuvre.

Quant au motet *Inter natos mulierum*, c'est un ouvrage antérieur de douze années au *Lacrimosa* : Mozart n'avait que treize ans lorsqu'il le composa pour célébrer, en l'honneur d'un père bénédictin de ce nom, la fête de saint Jean-Baptiste. Il respire la joie. Le *Kyrie* (K. 341) qui, avec le duo *Sub tuum præsidium*, complétait le programme, fait partie d'une messe de *Requiem* inachevée. Il est de vastes proportions et d'une architecture admirable.

Mme Octave Homberg, dont le zèle et la foi mozartienne animent toujours ces beaux concerts, M. Félix Raugel, chef d'orchestre digne des chefs-d'œuvre qu'il dirige, Mmes A.-M. Guglielmetti et Monna Sangor, MM. Frédéric Anspach et Georges Bouvier, les chœurs et l'orchestre de la Société, doivent être grandement félicités, car on sait quel effort exige une semblable réussite.

§

Le ballet dont M. Albert Roussel écrivit la musique sur un scénario de M. Abel Hermant fut donné à l'Opéra il y a deux ans. Nous retrouvons au concert **Bacchus et Ariane**

(dont chacun des deux tableaux forme une suite d'orchestre), car le concert recueille naturellement les ouvrages que le théâtre, pour des raisons étrangères à la musique, laisse en sommeil. Et *Bacchus et Ariane* viennent ainsi rejoindre *la Péri, la Tragédie de Salomé, Daphnis et Chloé*, et le *Festin de l'Araignée;* il n'est nul besoin d'être prophète pour leur prédire un succès aussi durable. La partition est, en effet, de celles qu'imposent les qualités les plus brillantes et les plus solides à la fois. Elle renferme telles pages, comme les « jeux des éphèbes et des vierges » et comme « la danse du labyrinthe », ou encore comme la « danse d'Ariane endormie », qui seront bientôt aussi fameuses que les épisodes du *Festin de l'Araignée*. Et il faut souhaiter d'entendre bientôt la seconde suite, car on garde du Sommeil d'Ariane, de l'entrée du thiase et de la Bacchanale un souvenir plein de regrets. M. Ch. Munch a conduit cette belle œuvre avec beaucoup de vaillance. Au même concert on applaudit une pianiste vraiment hors de pair, Mlle Ania Dorfmann, qui joua le *Concerto en sol mineur*, de Mendelssohn, en grande artiste.

§

M. Emmanuel Bondeville est l'auteur du *Bal des Pendus*, et *le Bal des Pendus* a laissé dans la mémoire des habitués des Concerts Lamoureux le souvenir d'un ouvrage fort original. Il est dangereux d'être hissé d'emblée, dès la première audition publique, sur le pavois : on attend beaucoup de ceux à qui cet honneur échoit et il ne manque point de gens qui guettent la défaillance. L'épreuve redoutable du second ouvrage a été favorable à M. Bondeville. Son **Ophélie**, tirée d'une pièce de Rimbaud comme le *Bal des Pendus*, forme avec *Marine* et *le Bal* un triptyque dont elle est le volet central. La première partie, avec ses sonorités et ses rythmes liquides, évoque l'image de l'héroïne flottant « comme un grand lys »

Sur l'onde calme et noire où dorment les étoiles...

Dans la seconde, qui est un *scherzo*, sont traduites les aspirations d'Ophélie, son désir de libération; et dans l'andante final, Ophélie, fantôme blanc, repose au milieu des fleurs. M. Albert Wolff a donné en perfection cette poétique

image sonore de l'héroïne shakespearienne. M. Emmanuel Bondeville peut attendre avec confiance l'exécution intégrale de son triptyque.

M. E. Bozza, non moins bien traité par M. Straram que M. Bondeville par M. Wolff, nous a révélé un **Concerto** pour *violon, alto, violoncelle et orchestre à vent* qui est aussi un ouvrage plein de qualités de toutes sortes. Le compositeur a trouvé d'ailleurs en MM. J., P. et E. Pasquier trois interprètes de premier ordre. Mais il leur a donné de quoi mettre en relief leur valeur : sa réussite a été complète et son triomphe mérité.

§

M. Rhené-Baton veut bien rectifier une erreur que j'ai commise **à propos de Duparc**. Ce n'est pas en 1885, comme je l'écrivais, que Duparc a quitté Paris, mais en 1905 : « Son expatriation était motivée par la loi de séparation. Je me rappelle fort bien, ajoute M. Rhené-Baton, lorsque je m'étonnais de sa décision, qu'il me dit ces paroles : « Je ne puis » rester dans un pays qui a fait la loi de séparation des » Eglises et de l'Etat. » C'est cinq ou six mois après le vote de cette loi qu'il quitta la France après avoir vendu sa belle collection de tableaux.

« Il est exact, poursuit M. Rhené-Baton, que Duparc n'a plus rien composé depuis 1885, mais, à l'époque où nous nous réunissions chez lui, il avait transcrit pour deux pianos (pour Ricardo Viñès et pour moi) les trois *Chorals* de Franck et son *Cantabile*. Ces œuvres ont été éditées chez Demets et appartiennent maintenant au fonds Eschig. Il avait également transcrit pour deux pianos quelques œuvres de Bach, mais je crois que ces transcriptions sont restées à l'état manuscrit... »

RENÉ DUMESNIL.

## *L'ART A L'ETRANGER.*

**Un grand artiste régional : Bohumir Jaronek.** — Ce qui fait la force et la vraie gloire d'un pays, c'est, plus que la forme de son gouvernement, la santé morale de sa population, la fierté au travail de ses artistes et les chefs-d'œuvre en lesquels se résume leur vie. Je ne sais pas de plus noble

témoignage de la valeur et de la haute dignité d'une décentralisation artistique, silencieuse et laborieuse, que l'existence, au fond d'une modeste bourgade de Moravie, Roznov, en la région dite valaque, d'un petit centre artistique où une famille, composée de deux frères et de leur sœur, a tout créé de ce qui en fait désormais l'attraction : un musée de plein air, où tout le folklore du pays est recueilli, faute de pouvoir être sauvé; où il se donne des fêtes populaires, des représentations théâtrales — car ce décor est tout fait pour certaines œuvres de Smetana ou de Dvorak — et où ont lieu encore, dans un local voisin, des expositions de l'art morave. A côté de cela, la famille vivait et prospérait de la petite fabrique de céramique du cadet des deux frères, Aloys Jaronek, et du petit atelier de gobelins aux destinées duquel présidait Mlle Jaronek. Mais le grand animateur de tout cela était Bohumir, l'aîné, qui vient de mourir. Il laisse une autre œuvre encore, son œuvre graphique et peinte. Ses grands bois, d'un mètre carré approximativement, consacrés à la région valaque — le massif montagneux et pastoral entre la Morava et l'ancienne frontière hongroise à l'est et à l'ouest, les Petites-Carpathes au sud et les Beskides au nord — lui apparaissaient le complément nécessaire de son musée rustique. Celui-ci consistait en un total village de bois, reconstruit de morceaux anthentiques, maisons, puits, clôtures, ruchers, hangars et instruments de travail, beffroi naïf consistant en un mât avec clocheton, église, cimetière, etc. Les grands bois gravés, eux, donnaient les aspects particuliers des sites d'autrefois en voie de transformation. Roznov est d'ailleurs une délicieuse petite ville, dans un basfond de ruisseaux et d'ombrages, au pied du Radhost — l'une des deux montagnes légendaires et sacrées du pays, l'autre étant Hostyn, — célèbres par la victoire slave chrétienne sur les Tatars.

Quelle dérision de penser que le moindre politicailleur, qui occupe ses contemporains de ses utopies souvent malfaisantes, le tripoteur qui assume la triste gloire d'un gros scandale ou d'un retentissant procès, est, selon les mœurs du jour, assuré de ne pas passer inaperçu à son décès, même à l'étranger, alors que la disparition d'un aussi grand et aussi noble artiste que Bohumir Jaronek, même en

Tchécoslovaquie, est moins commentée qu'un dégoisement de lieux communs de ministre, ou qu'une victoire de football des équipes de Prague! L'œuvre de Roznov s'est passée de tout encouragement officiel parce que, grief le pire de tous en ce pays, elle n'en a sollicité aucun. Et n'était-il pas impardonnable que l'œuvre des deux frères eût gardé le même aspect, sous une sorte de dictature socialiste, que sous François-Joseph, ou qu'en pleine guerre? Quelle que fût autour d'eux l'agitation politique, les Jaronek, ardemment attachés aux anciennes traditions de la foncière honnêteté, qui sait se suffire à elle-même, travaillaient à la glorification de leur petite patrie locale et par des moyens uniquement de chez eux.

Le mérite énorme, en effet, des gravures ou de la peintude de Bohumir est de traduire des sites slaves de Moravie par des moyens moraves, et de leur avoir trouvé une expression elle aussi complètement morave. Même s'il s'agit des grandes affiches pour Stramberk des chemins de fer autrichiens — ceux de Tchécoslovaquie ne se sont jamais adressés à lui — il s'agissait encore de grands bois en couleurs, d'un caractère décoratif nettement morave. Ni en France, ni nulle part, une ruine célèbre n'eût pu être mise en scène de cette façon, ni présentée en un tel état ornemental. Ni même la possibilité n'eût été envisagée pratiquement, comme en cette Valachie forestière et pastorale, d'imprimer l'un après l'autre, sur la même feuille de papier de fabrication indigène, une douzaine de bois de la dimension de nos propres affiches de chemin de fer, qui recourent comme l'on sait à la plaque lithographique, sinon à des procédés mécaniques. Inutile de dire que l'auteur était son propre imprimeur et que chaque exemplaire de ses grands bois, impeccablement identiques l'un à l'autre, était contrôlé par lui-même et impitoyablement sacrifié, si quoi que ce fût avait manqué à la réussite de l'impression.

Les trois ateliers, peinture, impression, four à céramique, étaient sous le même toit que l'habitation — seul celui de tapisserie allait à part — et le tout enfoui sous les fleurs. Jamais je n'ai vu telle exubérance de phlox, ni d'aussi gros, ni d'autant de variétés qu'à Roznov, ni, même à Roznov, que dans le jardin des Jaronek. Toutes ces fleurs inspiraient les

céramiques d'Aloys et les avant-plans de Bohumir. Celui-ci eut de son vivant son buste érigé dans un parc de la petite ville de Stramberk, dont il a fait le sujet à peu près unique de sa peinture et de plusieurs de ses bois. La petite ville, certes, le méritait. Elle s'est d'ailleurs hâtée de le démériter en se livrant à l'industrie obsidionale de sa plaine et à tous les ravages du modernisme, sous le double prétexte d'attirer le tourisme et surtout celui, absolument terrible en Tchécoslovaquie, de faire preuve de culture. Stramberk n'a désormais plus d'existence artistique que dans les images de son défunt célébrant. Ainsi, tous les toits de bardeaux sont remplacés, chez les pauvres, par du papier goudronné plus économique, même en ce pays de forêts, et, chez les riches, par de la tuile la plus criarde. Des carrières, que l'on aurait pu ouvrir ailleurs, éventrent les deux collines caractéristiques de son site, et son tranquille aspect féodal autrichien est entamé de partout par des horreurs au goût récent. L'œuvre de Jaronek permettra à jamais de mesurer ce que nous avons perdu. Ce serait déjà un mérite suffisant. Mais cette œuvre a sa valeur artistique en soi.

Une vingtaine de bois, de dimensions et d'un nombre de couleurs inusités, sont traités d'une façon intermédiaire entre la réaliste et la décorative, selon une stylisation double, engendrée et par la nature du bois et par le sens décoratif et ornemental morave. Ils constituent un travail considérable, si l'on se rend compte qu'il fallut souvent plus d'une année pour dessiner et inciser les dix ou douze plaques exigées pour chaque estampe. Quant aux aquarelles et tableaux à l'huile, il les faut encore envisager comme préparatoires ou complémentaires à ces bois, le tout se groupant sous trois chefs : Stramberk et sa tour, la *Truba* (trompette), dont la situation fait l'originalité encore plus que la charpente extravagante de sa haute toiture, partie en cercle, se faisant ellipse et poinçonnée aux foyers terminaux; l'habitation valaque, dans la sauvagerie de sa forêt ou l'idylle de sa campagne fleurie, et, comme contraste, Dubrovnik, Raguse, la ville de pierre dans son site pétré, où les cyprès, les aloès et les lauriers participent à la dureté de la pierre; mais ces trois champs d'activité explorés au profit de quelques grandes et inoubliables synthèses. Qui a vu un seul

feuillet de Jaronek ne les a pourtant pas tous vus, mais les reconnaîtra désormais immédiatement. Aucune autre région de l'Europe n'avait produit un peintre ainsi implanté dans un terroir défini, ainsi œuvrant selon les seuls moyens de ce terroir, ainsi répondant d'une seule race. Il en est, certes, de plus universelle signification; il n'en est point qui représente mieux sa terre natale et qui soit tout entier, en art, à ce degré, l'expression même du sol, autant que peuvent l'être le pâtre et le paysan. On penserait à un Mistral, poète graphique, si Bohumir Jaronek avait touché à la figure comme aux sites, s'il avait été aux gens de la Valachie morave ce qu'il a été à son paysage, fort analogue à tels sites sans rochers des Vosges ou du Jura.

WILLIAM RITTER.

## *MUSÉES ET COLLECTIONS*

Au Musée Carnavalet : deuxième Exposition des chefs-d'œuvre des Musées de province. — Au Musée de l'Orangerie : Exposition des achats du Musée du Louvre et des dons des Amis du Louvre depuis 1922; autres enrichissements du département des peintures du Louvre. — Le départ du Louvre du Musée de la Marine. — Don à Malmaison de la bibliothèque de Napoléon et de Marie-Louise. — Dons au Musée de la Légion d'Honneur. — A la Bibliothèque Nationale : Exposition de la Société des peintres-graveurs français. — Au Musée Guimet : Exposition de gravures populaires chinoises et de peintures tibétaines. — Au Musée d'ethnographie : expositions nouvelles. — Mémento.

Il y a deux ans, l'Association des conservateurs des collections publiques de France avait organisé à l'Orangerie des Tuileries, au profit des musées de province, une intéressante exposition de chefs-d'œuvre empruntés à quelques-uns d'entre eux (1). Cette heureuse idée de faire connaître au grand public des trésors trop ignorés de lui et de venir en aide en même temps à des établissements trop déshérités méritait d'être poursuivie; aujourd'hui, une nouvelle sélection du même genre nous est présentée, et cette fois non plus dans un cadre banal, mais au **Musée Carnavalet**, dont le directeur, M. Jean Robiquet, est président de l'Association dont nous venons de parler, c'est-à-dire dans le décor le mieux fait pour s'harmoniser avec ces œuvres anciennes et les mettre pleinement en valeur; et cette ambiance, jointe à leur présentation pleine de goût dans les pièces aux boise-

(1) Voir *Mercure de France*, 1er juin 1931, p. 685 et suiv.

ries anciennes de l'appartement de Mme de Sévigné, leur confère une signification et une éloquence singulièrement persuasives.

Quinze musées avaient collaboré à la première exposition; cette fois, trente-cinq, appartenant à toutes les régions de la France — c'est-à-dire presque tous, deux ou trois seulement ayant eu la fâcheuse idée de s'abstenir — ont répondu à l'appel de M. Robiquet : Aix-en-Provence, Amiens, Angers, Auxerre, Besançon, Bordeaux, Caen, Carcassonne, Carpentras, Châlons-sur-Marne, Chartres, Châteauroux, Dijon, Grenoble, La Fère, Le Mans, Le Puy, Lyon, Marseille, Metz, Montpellier, Nancy, Nantes, Orléans, Reims, Rouen, Saint-Omer, Strasbourg, Tarbes, Toulon, Toulouse, Tours, Troyes, Valenciennes, Versailles. Les 201 œuvres — pour la plupart tableaux, pastels et dessins — qu'ils ont envoyées en réponse au programme tracé par M. Robiquet — portraits et scènes de genre de l'école française, de 1650 à 1830 — constituent dans les dix salles où on les a réunies un ensemble aussi varié que séduisant où l'on a plaisir à rencontrer, à côté de chefs-d'œuvre célèbres, nombre de pièces moins connues et dignes, elles aussi, d'admiration; et c'est plaisir et profit de les étudier à la lumière du catalogue dû à l'érudition et aux soins de M. Gaston Brière et de Mlles Charageat.

En suivant l'ordre chronologique (comme on l'a fait en général dans le placement des tableaux), voici, pour ne citer que les morceaux les plus marquants : au XVIIe siècle, de Pierre Mignard, une grande composition d'une belle allure décorative : *La Marquise de Montespan couronnée par les Amours et soutenue par les Grâces,* du musée de Troyes; de Largillierre, quatre toiles qui font apprécier tour à tour le brillant portraitiste d'apparat, comme l'effigie d'*Elisabeth de Beauharnais* du musée de Grenoble, ou l'observateur pénétrant et plus discret, comme les portraits de *Pupil de Craponne* (Grenoble), d'*Un échevin de Paris* (Le Mans) ou de l'armateur *Joseph Delaville* (Nantes). Et voici Watteau avec une œuvre exquise : *Le Concert champêtre* (musée d'Angers) et deux autres jolies toiles : le *Joueur de flûte dans un paysage* (Grenoble) et l'*Ecureuse de cuivres* (Strasbourg), sans parler de nombreux dessins, joints dans une vitrine à d'autres de Lancret et venus tous de Valenciennes avec le beau portrait,

par J.-F. de Troy, du protecteur et ami de Watteau, *Jean de Julienne*. La salle vraiment privilégiée où il se trouve, et qui contient deux des Largillierre cités plus haut, renferme en outre deux chefs-d'œuvre : la toile du musée de Montpellier regardée pendant longtemps comme le portrait de Mme Geoffrin par Chardin et que le regretté Maurice Tourneux et M. André Joubin ont identifiée comme celui de *Mme Crozat* par le peintre Aved; puis, en pendant de cette image pleine d'intimité, la brillante et pimpante effigie de *Gaspard de Gueidan en joueur de cornemuse*, du musée d'Aix-en-Provence, par Rigaud (2); cet artiste est encore l'auteur de deux autres excellents portraits qu'on rencontrera plus loin : celui du *Maréchal de Belle-Isle*, du musée du Puy, et celui du sculpteur *Girardon*, du musée de Dijon. N'oublions pas une charmante scène de Tournières : *Les Deux épicuriens* (musée de Caen). Pater est représenté notamment par un *Bal champêtre* venu d'Angers, et par deux de ces scènes de *Baigneuses* qu'il se plut à traiter si souvent (Angers et Grenoble); Lancret par deux charmantes toiles venues d'Angers : le *Repas de noces* et la *Danse de noces*. De Nattier on goûtera particulièrement une étude, venue de Bordeaux, pour le portrait de *Madame Henriette*, du musée de Versailles, et l'effigie d'une *Femme peintre* que le musée de Metz lui attribue; de Tocqué, le portrait du *Marquis de Lucker* (Orléans). A côté sont deux œuvres excellentes du peintre Nonnotte : le portrait du graveur orléanais *Moyreau* (Orléans) et surtout l'effigie de *Madame Nonnotte*, merveille de vérité, de sentiment discret, d'exécution large (Besançon). Ce même salon contient de nombreux pastels de Perronneau, dont les plus beaux sont le portrait de l'architecte *Chevotet* (Orléans) et celui de *Mlle Corrégeolles* (Bordeaux). Et voici d'autres pastels par Robert Nanteuil, Vien et La Tour : du premier, outre le portrait, ici chez lui, de *Mme de Sévigné*, celui de l'archevêque de Sens *Jean de Montpezat de Carbon* (Reims); du deuxième une brillante effigie du célèbre financier *Samuel Bernard* (Rouen); du troisième un magistral dessin aux trois crayons représentant *Nattier*. Une œuvre exquise est la po-

(2) Lire dans l'article consacré par M. Louis Gillet au Musée d'Aix dans ses *Visites aux Musées de province* (*Revue des Deux Mondes*, 15 septembre 1932) la curieuse histoire de ce tableau et des autres portraits de la famille de Gueidan conservés à Aix.

chade si vivante où Vincent a portraituré en déshabillé du matin le receveur général des finances *Bergeret* au cours du fameux voyage en Italie effectué en compagnie de Fragonard et de sa femme (Besançon). Greuze est représenté par quelques excellentes toiles, dont une *Jeune femme tenant un petit chien et des fleurs*, dite *Mme de Porcin* (Angers) et le portrait du jeune *Baculard d'Arnaud* (Troyes); Roslin par une effigie du miniaturiste Lié Perrin (Reims); Duplessis par trois portraits envoyés par sa ville natale, Carpentras, dont le plus beau est celui du peintre *Joseph Péru*. A Hubert Robert (dont une vitrine offre plusieurs dessins provenant, comme deux autres, charmants, de Gabriel de Saint-Aubin, du riche cabinet Pâris de Besançon), est attribuée une vivante figure de *Dame âgée* (musée de Caen). Un tableau anonyme de cette époque, envoyé par Auxerre, aura sans doute beaucoup de succès : il représente le jeune Louis XVII jouant à l'« émigrette », notre « yoyo » actuel. Les deux dernières salles sont riches en œuvres remarquables par leur beauté ou leur intérêt : brillante effigie de la *Baronne de Crussol* par Mme Vigée-Lebrun (musée de Grenoble); sobres portraits, du plus beau style, de *Louis David adolescent* par Vien (musée d'Angers), du peintre *Pierre Guérin* par Robert Lefèvre (Orléans), de *Drolling* par lui-même (ibid.); puis une délicieuse figure, *La Tricoteuse*, tout enveloppée de charme intime, où la sincérité de l'observation s'allie aux plus belles qualités de métier, due à cette Françoise Duparc, à peu près ignorée, dont le musée de Marseille, qui a envoyé cette toile, est seul à posséder les quelques œuvres (3); un petit portrait de *Boïeldieu* par Boilly (Rouen), auteur également d'autres tableautins, scènes d'histoire ou de genre, venus de Rouen, de Reims et de Saint-Omer; les deux magnifiques portraits — que malheureusement le destin a dissociés — où Prud'hon a représenté *Georges Anthony* (musée de Dijon) et *Mme Anthony avec ses enfants* (musée de Lyon); plusieurs David, au premier rang desquels il faut placer le magistral portrait du député à la Constituante *Michel Gérard au milieu de ses enfants* (musée du Mans) et la *Maraîchère*, d'un si

(3) Lire sur cette artiste et son œuvre la jolie page que lui a consacrée M. Louis Gillet dans ses *Visites aux Musées de province: Marseille* (*Revue des Deux Mondes*, 15 novembre 1932).

vigoureux accent réaliste, du musée de Lyon, puis la *Mme Vigée-Lebrun peignant* (Rouen), le portrait de *Gabrielle Charpentier*, première femme de Danton, venu de Troyes avec deux pastels de Louis Vigée représentant le grand-père et la grand'mère de celle-ci; deux beaux portraits par Géricault d'un *Jeune homme* (Le Mans) et d'un *Officier de carabiniers* (Rouen); prêtée également par Rouen, la célèbre toile d'Ingres, *La Belle Zélie*, dont on admirera également un vivant portrait à la pierre noire de son ami *Simon fils* (Orléans); etc. On remarquera, dans une vitrine de la dernière salle, un curieux dessin de Moreau le jeune : *Charlotte Corday*, prêté par le musée Lambinet de Versailles, et, çà et là, dans les salles précédentes, en plus de ceux que nous avons déjà signalés, de charmants dessins de Fragonard, Lancret, Bouchardon, Jeaurat, Lépicié, Leprince, Portail, Gabriel de Saint-Aubin, etc.

§

Nous ne pouvons parler que brièvement, à cause de la date où elle s'ouvre, de la nouvelle et belle exposition du **Musée de l'Orangerie**, qui groupe les achats du Musée du Louvre de 1922 à 1932 et les dons qui lui ont été faits par la Société des Amis du Louvre pendant cette période. Nous avons d'ailleurs signalé et étudié ici, au fur et à mesure de leur entrée dans nos collections nationales, la plupart de ces œuvres, et il nous suffira donc de présenter les plus récents de ces enrichissements.

Les 342 œuvres de toute espèce — sculptures, peintures, dessins, tapisseries, objets d'art, meubles, gravures — appartenant à toutes les époques et à tous les pays, qui viennent témoigner de la féconde activité des conservateurs et des amis de notre grand musée constituent l'ensemble le plus magnifique et le plus varié. Depuis le *Chien-loup* égyptien qui veille à l'entrée de la grande salle, et l'admirable « *Tête Laborde* » provenant d'un des frontons du Parthénon, jusqu'aux bronzes de Barye et au *Cheval blanc* de Gauguin, c'est, en pièces de choix, comme un résumé de l'histoire de l'art qui nous est offert.

Entre les nombreux morceaux entrés depuis quelque temps déjà au Louvre, on a plaisir à retrouver notamment

ces chefs-d'œuvre que sont la *Vierge* sculptée d'Isenheim, le *Portrait de Dürer jeune* par lui-même, la *Bataille de Poitiers* de Delacroix, le fragment de l'admirable décoration de l'ancienne Cour des Comptes, par Chassériau, à l'œuvre duquel va être consacrée dès ce mois de mai la prochaine exposition de l'Orangerie, la *Vue de Saint-Lô* de Corot, la *Lavandière* de Daumier.

Parmi les pièces récemment entrées au Louvre, nous signalerons particulièrement, dans les antiquités égyptiennes, une précieuse figurine féminine en ivoire de l'époque thinite (3000 av. J.-C.) (n° 1), puis, dans la même vitrine, à côté des célèbres têtes de princesses royales en prime d'émeraude (n° 20) et en pâte de verre bleue (n° 18), une autre (n° 17) en calcaire peint, rappelant les traits de la reine Tii, mère d'Aménophis IV, et, dans une vitrine spéciale, une autre, en bois peint (n° 16), d'une expression et d'une vie saisissantes, qui présente le type de la reine Nofirtiti, femme du même pharaon; dans la salle suivante, une charmante statuette en grès d'un fonctionnaire royal, Nofirronpit, assis devant un bassin à purifications dont le socle porte une inscription en écriture secrète que M. l'abbé Drioton a eu l'habileté de déchiffrer (4); parmi les antiquités grecques, une admirable tête féminine en marbre, fragment d'un bas-relief attique du v[e] siècle av. J.-C., et un curieux petit vase plastique ionien en terre cuite peinte, en forme d'hirondelle; parmi les peintures, sculptures et objets d'art de l'époque chrétienne, un intéressant chapiteau roman orné de scènes évangéliques, provenant de l'ancienne église de Saint-Pons-de-Thomiers (d'autres chapiteaux et une porte entière de la même époque, provenant du prieuré d'Estagel (Gard), qui n'ont pu être déplacés, sont représentés par des photographies); trois panneaux de retable de l'école d'Avignon vers 1480 représentant *Saint Augustin*, *Saint Jérôme* et *Saint Ambroise*, qui sont venus s'ajouter heureusement à notre série de peintures de cette école avignonnaise si particulière; une émouvante *Tête de Christ* en bois peint, de Ligier Richier, provenant d'un crucifix conservé jadis au réfectoire de l'abbaye de Saint-

(4) V. sur ces diverses pièces l'article de M. Ch. Boreux, conservateur du département égyptien, dans le *Bulletin des Musées de France*, n° de février 1933.

Mihiel; puis — acquisitions particulièrement heureuses, car elles font entrer au Louvre deux peintres qui n'y étaient pas encore représentés et qui appartiennent à la période, encore si obscure, des débuts de notre école française du XVII[e] siècle — une *Mise au tombeau* du peintre langrois Quentin Varin (5), qui eut l'honneur d'être le premier maître de Poussin et que cette œuvre montre influencé par l'Italie, et un tableau plus curieux encore du peintre Claude Vignon, *Esther devant Assuérus,* daté de 1624, où la recherche de l'éclat, la richesse des vêtements et des parures, la facture en relief, font songer aux compositions du maître de Rembrandt, Pieter Lastman, que Vignon connut sans doute en Italie; parmi les œuvres de l'époque contemporaine, un précieux album de David comprenant cinquante et une pages de croquis en vue de son tableau *Le Sacre de Napoléon;* une charmante aquarelle d'Ingres, *La Naissance des Muses,* qui orna jadis la célèbre maison pompéienne du prince Napoléon; un saisissant dessin de Victor Hugo, au lavis d'encre et à l'aquarelle, *Le Pendu* (*John Brown*), un admirable Corot : *L'Atelier,* peint en 1865, acheté en mars dernier, avec le concours de Mme Hubert Morand, veuve de notre distingué confrère du *Journal des Débats,* à la vente de la collection de ce dernier, toile qui montre Corot aussi magistral peintre de figures que de paysages; deux étincelants Monticelli : *Sérénade* et *Réunion dans un parc;* deux nouveaux Degas dus à la générosité des Amis du Louvre : *Portrait du chanteur espagnol Pagans avec le père de l'artiste,* et surtout *Portrait du grand-père de l'artiste,* peut-être le plus beau morceau de la riche série des Degas que possède le Louvre et dont dix figurent ici; un nouvel album de croquis de Delacroix et plusieurs dessins du maître en vue de certains de ses tableaux; des croquis de Fantin-Latour pour son tableau *Autour du piano*; une vigoureuse tête de *Carpeaux âgé* par le sculpteur Victor Bernard; enfin, parmi les objets d'art, une bouteille et un grand vase de pharmacie en faïence de Faenza, un cache-pot en laque de Chine avec monture en bronze ciselé, et une soupière avec

(5) Sur cet artiste peu connu, voir notamment le précieux ouvrage de Philippe de Chennevières : *Les Peintres provinciaux de l'ancienne France* et un article de M. G. Denoinville dans le *Journal des Arts* du 8 mars 1930.

son plateau en argent ciselé exécutée par l'orfèvre parisien Roettiers et ayant fait partie d'un service commandé par l'impératrice Catherine de Russie pour le prince Orloff (6); vendue dernièrement par le gouvernement soviétique, elle a été acquise par les Amis du Louvre, qui avaient déjà offert autrefois au musée un autre chef-d'œuvre d'orfèvrerie française : l'écuelle en vermeil, avec son plateau, de Thomas Germain.

A ces enrichissements de nos collections, il faut ajouter deux Rembrandt dus à l'abandon généreux par Mme Henri Pereire de l'usufruit dont elle jouissait, et exposés en ce moment au **Louvre,** salle Denon. Peints par Rembrandt en 1633, c'est-à-dire à l'âge de 27 ans, avec le soin le plus attentif, ils comptent parmi les plus belles œuvres de l'artiste à cette époque de sa vie. Ils représentent, vus en buste dans des panneaux de forme ovale, deux époux : le mari, âgé de 47 ans, spécifie une inscription jointe à la signature de l'artiste, coiffé d'un chapeau noir à larges bords, le visage sérieux et réfléchi orné d'une moustache et d'une barbiche, le cou entouré d'une fraise godronnée; la femme, dont on connaît le nom, Cornelia Pronck, âgée de 33 ans, coiffée d'un petit bonnet à ailettes, le visage doux et souriant au-dessus de la large collerette empesée. Peints d'une pâte onctueuse et fine, et d'une conservation parfaite, ces deux portraits compteront parmi les pièces sinon les plus géniales, du moins les plus séduisantes de l'admirable série des Rembrandt que possède le Louvre.

§

On annonce que le **Musée de la Marine** va enfin quitter le Louvre, où il avait été installé lors de sa création en 1827 et où il occupait sans raison une suite de salles que le département de la peinture sera heureux de récupérer pour ses séries du XIX^e^ siècle. Son départ avait été décidé en 1925, et, en l'annonçant ici (7), nous souhaitions qu'il s'effectuât promptement. Il aura fallu attendre sept ans pour être fixé sur son sort futur, divers ports de France s'étant disputé

(6) V. *Bulletin des Musées de France*, n° de mars 1933.
(7) *Mercure de France*, 15 décembre 1925.

l'honneur de lui donner asile. Finalement, on s'est arrêté au projet que nous avions indiqué dès le premier jour comme le meilleur et le seul logique : l'installation de ce musée aux Invalides, en pendant de celui de l'Armée de terre. Une somme de cinq millions ayant été inscrite par la Commission des Finances dans le plan d'outillage national en vue de cette installation, les administrations intéressées, Marine et Beaux-Arts, se sont mises d'accord pour décider la construction, sur l'emplacement occupé actuellement par des hangars au coin de l'avenue de Tourville et de l'avenue de Latour-Maubourg, d'un musée qui sera édifié dans le style des bâtiments anciens qu'il avoisinera. Il ne reste plus qu'à souhaiter de voir se réaliser au plus tôt cette solution attendue depuis si longtemps.

§

Autres bonnes nouvelles : un don généreux de deux amis de la France, d'origine anglaise, Mr et Mrs John Jaffé, vient de permettre au musée de **Malmaison** de conserver définitivement la précieuse collection, dont nous avons récemment annoncé l'exposition dans ce château, des livres ayant fait partie de la bibliothèque de Marie-Louise et aussi, pour certains d'entre eux, de Napoléon I$^{er}$, et que l'impératrice des Français avait en 1814, après l'abdication de l'Empereur, emportés en Autriche où ils étaient restés depuis ce temps.

De son côté, le **Musée de la Légion d'Honneur** vient de s'enrichir, grâce à la munificence du duc et de la duchesse de Talleyrand, de quelques pièces de grande valeur qui se trouvaient au musée de l'Ermitage de Petrograd et que le gouvernement soviétique avait mises en vente. C'est, en premier lieu, une épée offerte par Napoléon I$^{er}$ au tsar Alexandre et dont la poignée en or, magnifiquement ciselée, est l'œuvre de Biennais (8), puis un émouvant portrait de Napoléon par Steuben, daté de 1812, et une série d'objets ayant appartenu à Jérôme Bonaparte, parmi lesquels un bel encrier en vermeil, travail d'Odiot, orné d'une très jolie miniature de Mme Lætitia.

(8) Reproduite dans *Beaux-Arts*, n° du 6 janvier dernier.

§

A la **Bibliothèque Nationale** a eu lieu, du 24 mars au 15 avril, la vingtième exposition de la Société des Peintres-Graveurs français. A l'intérêt offert par les envois de ses membres, dont le talent a été consacré depuis longtemps par les suffrages des amateurs, les Beltrand, les Beurdeley, les Decaris, les Chahine, les Dunoyer de Segonzac, les Frelaut, les Jeanniot, les Laboureur, etc., et par les dernières productions des regrettés Chéret et Gustave Leheutre, s'ajoutait l'attrait tout particulier d'un choix des plus belles œuvres de Félix Bracquemond, à l'occasion de son centenaire, et de deux rétrospectives de Cézanne et de Renoir, dont on avait réuni, à côté de l'œuvre gravé, de nombreux dessins et aquarelles d'une grande beauté.

§

Au **Musée Guimet** — qui vient de s'enrichir, grâce à la Société des Amis de ce musée, d'un important relief hindou en marbre de l'école d'Amaravati (IIe siècle de notre ère) représentant *Le Grand Départ du Bouddah* (9) — signalons également, quoique rétrospectivement, deux intéressantes expositions : l'une d'estampes populaires chinoises contemporaines réunies au cours d'un séjour en Chine par M. J.-P. Dubosc, images vendues à l'occasion du nouvel an et figurant les divinités du foyer, les dieux gardiens de la porte chargés d'écarter de la maison les mauvais esprits, des coqs porte-bonheur, des scènes de théâtre ou de romans, des motifs fantaisistes, etc., remarquables par leur invention pittoresque, leur accent vivant, leurs pimpantes et harmonieuses colorations (10); l'autre, de précieuses peintures bouddhiques tibétaines appartenant au même collectionneur.

§

Le **Musée d'Ethnographie**, dont l'activité ne connaît pas d'arrêt, continuait pendant ce temps la série de ses expositions, qu'accompagnent chaque fois des auditions de mu-

(9) Reproduit dans *Beaux-Arts*, n° du 10 mars dernier.
(10) V. l'article de Mme Lucie Paul-Margueritte dans *Beaux-Arts*, n° du 24 février (avec 2 reproductions).

sique exotique enregistrée sur disques. L'une réunissait les dessins, aquarelles photographies et objets divers (dont les plus beaux étaient des poteries fabriquées à la main par les femmes du pays, ustensiles d'un galbe superbe, à la large panse sobrement décorée de motifs géométriques), rapportés par le peintre Géo-Fourier d'une mission de six mois dans la région de l'Oubanghi-Chari et du lac Tchad. L'autre, non moins intéressante, était constituée par une importante collection de ces curieux « tapas » que nous révéla en 1927 l'exposition des Indes néerlandaises au pavillon de Marsan, sortes de tissus faits d'écorces d'arbres macérées et battues, qui servent souvent de pièces de costume et que décorent, avec la plus libre fantaisie, en silhouettes brunes sur fond clair, des poissons, des végétaux, des vagues stylisées, inspirées aux indigènes de la baie de Humboldt (Nouvelle-Guinée hollandaise) par le cadre de nature où ils vivent.

Mémento. — A l'occasion de l'exposition du Musée Carnavalet dont nous parlons plus haut, il convient de recommander la lecture, dans la *Revue des Deux Mondes*, des remarquables articles, où la plus fine sensibilité s'allie à la plus sûre documentation, de M. Louis Gillet, *Visites aux musées de province*. Nous avons déjà signalé ici le premier, consacré au Musée d'Avignon; trois autres ont paru depuis, concernant les musées de Carpentras (15 février 1932), d'Aix-en-Provence (15 septembre) et de Marseille (15 novembre).

AUGUSTE MARGUILLIER.

## *NOTES ET DOCUMENTS LITTÉRAIRES*

**Une page inédite de Baudelaire.** — Parmi les autographes dispersés lors de la vente de la collection de Champfleury en 1891, se trouvaient de nombreuses lettres et plusieurs projets d'articles de Baudelaire. La plupart des lettres sont connues aujourd'hui; mais quelques-unes — et peut-être les plus intéressantes, car ce sont celles de la période 1848-1853 — n'ont jamais été publiées.

Le n° 24 du catalogue de cette vente, *De quelques préjugés contemporains*, une page de Baudelaire, a été reproduit en fac-similé dans *Le Manuscrit Autographe* (fascicule consacré à *Baudelaire*, Blaizot, éditeur, 1927).

Le n° 25 comprend cinq pièces de l'écriture de Baudelaire (9 pages in-8° ou in-4°), qui se décomposent comme suit :

1° Une chanson de croque-mort;

2° Une copie d'une lettre de Champfleury;

3° Une copie d'un jugement de Proudhon sur l'Art;

4° Le plan d'un article sur Gustave Courbet;

5° Un article (incomplet) sur le livre de Jules Janin : *Le Gâteau des Rois.*

Nous avons retrouvé ce dernier article dans un livre publié à Londres il y a douze ans et tiré à un petit nombre d'exemplaires. L'auteur est Arthur Symons, poète anglais et traducteur des œuvres de Baudelaire et de Verlaine. Il avait acheté l'article de Baudelaire (trois pages sur papier à lettre) le 26 janvier 1917. Au commencement de la première page se lisent les mots suivants, presque effacés : *Remplacez les blancs...*

M. Symons ne donne en texte original français que le premier paragraphe et la dernière ligne; le reste est traduit par lui en anglais; nous avons tenté de remettre en français sa version.

Pour donner immédiatement au lecteur non initié dans les dessous de la littérature, non instruit dans les préliminaires des réputations, une idée première de l'importance littéraire réelle de ces petits livres gros d'esprit, de poésie et d'observation, qu'il sache que le premier d'entre eux, *Chien-Caillou,* « fantaisie d'hiver », fut publié en même temps qu'un petit livre d'un homme très célèbre qui avait eu ,en même temps que Champfleury, l'idée de ces publications trimestrielles.

Or, pour ces gens dont l'intelligence, appliquée journellement à l'élaboration des livres, est la plus difficile à satisfaire, le travail de Champfleury éclipsait celui de l'homme célèbre. Tous ceux dont je parle ont connu *Le Gâteau des Rois.* Leur métier est de tout connaître. *Le Gâteau des Rois,* une sorte de *Christmas Book,* ou *Livre de Noël,* montrait surtout une prétention nettement affirmée de tirer de notre langue, par le jeu des infinies variations du dictionnaire, tous les effets qu'un virtuose hors ligne tire de son violon. Confusion des genres, erreur d'un esprit mal équilibré! Les idées, dans ce livre étrange, courent l'une après l'autre hâtivement, s'élancent avec la rapidité du son, s'appuyant par-ci par-là sur des rapports infiniment ténus; leur association dépend d'un fil, selon une méthode de penser analogue à celle d'une maison de fous.

Vaste courant d'idées révolutionnaires, poursuite de chimères, l'abdication de la volonté! Ce singulier tour d'adresse fut accompli par l'homme que vous savez, celui dont la seule faculté spéciale consiste à ne pas être maître de lui, l'homme des duels et des bonnes fortunes.

Assurément, il y avait du talent. Mais quel abus! quelle débauche! Et, en outre, quelle fatigue et quelle souffrance?

Sans doute, on doit quelque respect, ou tout au moins une compassion reconnaissante, aux infatigables tortillements d'une vieille danseuse; mais, hélas! les poses surannées! les faibles moyens! les fastidieuses séductions!

Les idées de notre homme ne sont que de vieilles danseuses détraquées pour avoir trop sauté, trop levé la jambe: *sustulerunt saepius pedes*. . . . . . . . . . .

Où est le cœur? Où est l'âme? Où est la raison?...

CHARLES BAUDELAIRE.

M. Symons croit pouvoir dater ce morceau de 1857, à cause des ressemblances entre l'encre employée ici et celle d'une dédicace à Champfleury, de cette date. Nous serions plutôt porté à penser qu'il s'agit du brouillon d'un article destiné au journal resté à l'état de projet, *Le Hibou philosophe*. Les rédacteurs de cette feuille devaient être Baudelaire, Champfleury et Armand Baschet. On trouve dans une *Liste d'articles à faire* pour ce journal (1) :

Jules Janin: éreintage absolu; ni savoir, ni style, ni bons sentiments.

Dans ce cas, notre article daterait de 1852.

W. T. BANDY.

## *LETTRES ALLEMANDES*

Ferdinand Fried: *Autarkie*, chez Eugène Diederichs, Iéna. — Georg Schmidt-Rohr: *Die Sprache als Bildnerin der Völker* (La langue éducatrice et formatrice des peuples), chez Eugen Diederichs, Iéna. — O. Scheid: *Les Mémoires de Hitler et le Programme national-socialiste*, Librairie Académique Perrin, Paris.

**Autarkie** — c'est le titre d'un livre récent de M. Ferdinand Fried. Le mot a fait fortune en Allemagne. Il a pris rang dans l'arsenal des formules magiques où se complaît la nouvelle mystique nationaliste d'outre-Rhin. Au reste, si le mot est nouveau, la chose est déjà ancienne. On en trouve-

(1) Baudelaire, *Œuvres posthumes* (*Mercure de France*, 1908), p. 401.

rait le premier énoncé dans un petit livre paru il y a plus d'un siècle, dans le traité de Fichte sur l'*Etat commercial fermé*. Ce qui n'était alors que divination ou rêverie de philosophe se présente aujourd'hui comme une certitude économique indiscutable, comme un de ces décrets de la Providence que l'Allemagne a mission de promulguer et d'exécuter dans le monde.

Pour M. Fried il y a en effet actuellement, dans le monde économique comme dans le monde politique, conflit entre deux conceptions opposées. L'une, surannée, périmée, la conception « occidentale », rationaliste, libérale, universaliste : c'est l'évangile de la Liberté, dont la Révolution française a formulé les dogmes, — liberté politique des individus, liberté économique aussi des échanges et de la marchandise, — abolition de toutes les barrières et contraintes, de tous les liens traditionnels entre individus. Cette liberté a entraîné à sa suite tous les dérèglements du laisser-faire, toutes les aventures de la spéculation, et finalement les catastrophes de la guerre : « la malédiction de la liberté », c'est le titre que porte le premier chapitre de M. Fried. Mais il appartenait à l'Allemagne, touchée au vif plus qu'aucun autre peuple par cette expérience tragique, de découvrir, par une sorte de repliement douloureux sur elle-même, la formule libératrice qui préparera la naissance d'un monde nouveau, d'opposer au dérèglement et à la décadence de l'Occident son principe régénérateur d'*organisation nationale,* à la fois mystique, politique et économique, et de réaliser ainsi sa mission propre.

Dans le monde économique, le nouvel évangile nationaliste s'intitule « *autarkie* ». A l'ancienne conception libérale de la porte ouverte, de l'expansion illimitée et du marché mondial ouvert à toutes les concurrences et à tous les échanges, succède partout déjà la conception du « domaine économique fermé » qui se suffit à lui-même. L'autarkie a donc pour objectif non plus de conquérir le marché mondial, mais d'assurer avant tout l'économie interne d'un organisme national sainement équilibré. Pour cela il faut que l'Etat non seulement contrôle la production, mais qu'il règle et dirige le mouvement des échanges et des marchandises, mouvement abandonné jusqu'ici à l'arbitraire de la spéculation. En par-

ticulier l'Allemagne, encerclée économiquement par des domaines qui de plus en plus se hérissent de barrières protectrices, se verra dans l'obligation de restreindre de plus en plus son importation, de pratiquer un ascétisme économique de plus en plus restrictif et xénophobe (guerre sans merci aux produits exotiques, aux primeurs, au café, au thé, au chocolat, aux articles de luxe, aux articles de mode de Paris ou de Londres, etc.). Sans doute, M. Fried le reconnaît, entre le principe rigide et son application effective il y a toujours une assez grande marge. Mais du moins cette dérogation, cette impureté que représente toute importation, c'est-à-dire toute dépendance à l'égard de l'étranger, doit être rigoureusement compensée par une exportation correspondante, laquelle seule peut fournir le paiement, la monnaie libératoire.

Nous ne pouvons suivre l'auteur dans l'analyse de toutes les statistiques qu'il invoque, dans l'exposé de toute cette stratégie commerciale, et dans l'analyse de la technique bancaire qu'il esquisse à cette occasion. Aussi bien, ce qui a fait le succès de son livre, est-ce surtout « l'esprit » qui l'anime, l'encouragement donné à l'Allemagne de se dégager de plus en plus de son intrication dans l'économie mondiale, de répudier tout ce qui lui est étranger, de considérer aussi comme périmés tous les engagements, toutes les dettes, même commerciales, qui ne représentent que des servitudes intolérables, parce que reposant sur un principe faux, et où, somme toute, il peut voir les survivances d'un passé qu'on proclame aboli.

Sur un autre refrain, c'est encore un peu la même chanson que nous fait entendre M. Georg Schmidt-Rohr dans son livre intitulé : **Die Sprache als Bildnerin der Völker** (*la langue formatrice et éducatrice des peuples*). L'auteur nous dit que ce livre est sorti d'une petite brochure composée en 1916, pendant les mois de convalescence à la suite d'une blessure de guerre, et qui s'intitulait : « *La langue maternelle, arme et instrument de la Pensée allemande.* » Pareillement, c'est un livre de propagande qu'il s'est proposé aujourd'hui : « Ce livre, écrit-il, voudrait susciter des actes. Il voudrait travailler à fortifier une conviction et un savoir. Il vise à passer de main en main. »

Pour un livre de propagande, avouons qu'il est quelque peu massif et encombrant et, comme « arme de la Pensée allemande », c'est un obus du plus gros calibre. On y trouvera d'ailleurs une très vaste érudition, mais entièrement mise au service d'un « credo » spécifiquement germanique, dont les thèses fondamentales sont empruntées aux écrits de Herder, de Fichte, de Guillaume de Humboldt. Ces grands penseurs ont préparé une véritable « révolution copernicienne ». Ils ont battu en brèche la vieille conception rationaliste qui croyait à une Raison humaine partout identique, à une Pensée et à une Vérité universellement communicables, exprimées simplement par des idiomes variés. Il faut renverser les termes et reconnaître que c'est le langage qui éduque et forme la Pensée, qu'il est, non pas le serviteur, mais le maître souverain de la Pensée, et qu'à la multiplicité des idiomes humains correspond la multiplicité des mentalités humaines irréductiblement différenciées.

Il dépasserait les limites d'un compte rendu de passer en revue les innombrables arguments et les exemples puisés aux bonnes sources par où l'auteur défend et illustre sa thèse, à savoir que le langage exerce une influence déterminante, non seulement sur la mythologie, sur la vie imaginative, mais aussi sur la structure mentale et jusque sur les caractères physiques d'un groupe linguistique déterminé. Il souligne le caractère foncièrement irrationnel de cette opération de sélection et de découpage conceptuel que le langage opère, très différemment, selon les multiples langues humaines, dans la totalité de ce qui est « nommable ». Il signale l'arbitraire capricieux des significations multiples que revêt le même terme, à la suite des rencontres et des associations les plus fortuites et dénonce, à cette occasion, l'illusion décevante qu'il y aurait à vouloir fixer, dans un dictionnaire, la vie protéiforme des mots. Surtout il souligne la fonction « assimilatrice » et « formatrice » du langage. Dès l'instant où l'individu vit dans un groupe, la langue façonne son expérience individuelle et l'assimile à l'expérience collective, à la mentalité du groupe. Cette fonction « formatrice » apparaît plutôt une fonction « déformatrice », car une langue est toujours un miroir plus ou moins déformant du Réel. Constatation pessimiste pour un rationaliste

de la vieille école qui s'imagine que l'affaire importante pour l'homme est l'énoncé de je ne sais quelle Vérité « objective », située au delà de la vie. Mais là n'est pas le but pratique que se propose le langage. Il n'est pas un instrument de la pensée; il est un signe de ralliement; il est surtout un levier de l'action, un dynamisme mental où se manifeste la volonté de domination d'un groupe.

C'est ici qu'apparaît en plein le postulat anti-intellectualiste de l'auteur et en même temps son arrière-pensée de polémique et de propagande pro-germanique. Non point qu'il se rattache à l'évangile « raciste ». Il combat même, avec un certain courage, la propagande antisémitique. La race ne représente pour lui qu'une « base », passablement amorphe, à laquelle la langue donne son empreinte, son effigie, et le langage a, nous l'avons vu, une vertu essentiellement « assimilatrice ». Mais, par cela même, il inculque à ceux qui le parlent un certain nombre de préjugés spécifiques, il leur impose une inconsciente « table des valeurs ». Et ainsi les langues humaines, comme les civilisations, bien loin de converger et de se rapprocher, plus elles s'élèvent, plus elles deviennent conscientes, et plus elles divergent et se différencient.

Affirmation pour le moins partiale et incomplète, et qui n'exprime qu'un seul aspect de la vérité, car le contraire est également vrai. On peut aussi voir, avec un Gœthe, avec un Nietzsche, dans l'histoire des civilisations humaines un échange perpétuel et une aspiration vers une synthèse de plus en plus compréhensive. Sans aller jusqu'à prétendre que la diversité des langues humaines constitue un obstacle, du moins peut-on souhaiter que cette diversité ne prétende pas arrêter cet essor et comprimer cette aspiration vers la synthèse. A coup sûr, chaque langue inculque à qui la parle un certain nombre de préjugés. Autant pourrait-on en dire de chaque gazette quotidienne qui imprime à ses habitués ses fanatismes et ses étroitesses d'horizon. Mais est-ce là ce qu'on appellera une « culture »? Si profondes que soient les empreintes que dépose en nous la communauté linguistique, il est cependant d'autres formes de communion ou du moins d'expérience commune, non moins essentielles, non moins « éducatrices » — qu'elles soient d'ordre affectif,

intellectuel, artistique, religieux, politique ou économique. Toute cette partie polémique du livre de M. Schmidt-Rohr, destinée à préparer les voies aux revendications d'un nouveau « nationalisme » pangermanique et qui tend à faire de la linguistique aussi bien que de la philosophie une simple servante de la théologie, j'entends de la théologie nationaliste, répugne foncièrement à notre conception française de la science et de la philosophie.

Ainsi que l'écrivait récemment notre grand-maître de l'Université, M. de Monzie, renouvelant le projet éminemment français d'une « Encyclopédie » des connaissances humaines:

> Un Français n'a jamais construit un système de pensée qui fût un système de conquête. Notre philosophie ne fut jamais un instrument de règne. Ici, point de *credo* préalable. Pas de doctrine que nous ayons dessein d'imposer ou simplement de proposer. Nous appelons à nous tous ceux, d'où qu'ils viennent, qui croient encore à la vérité, à ce que Nietzsche appelait dérisoirement « l'immaculée connaissance ». A ceux-là, mais à ceux-là seuls, nous demandons leur collaboration pour traduire un dessein qui élargira aux proportions du monde l'horizon natal des hommes de bonne volonté.

Le petit livre de M. Scheid sur **les Mémoires de Hitler et le programme national-socialiste** se lit très agréablement. On y trouve un résumé méthodique, clair et objectif des Mémoires d'Adolf Hitler et du programme officiel du parti, tel qu'il a été commenté par le principal théoricien du mouvement, Gottfried Feder. Peut-être aurait-on aimé que l'auteur ne se cantonnât pas si exclusivement dans quelques écrits d'apologie personnelle ou de propagande, qu'il nous retraçât en raccourci la carrière politique du futur dictateur, et qu'il esquissât un portrait de son personnage. Pareillement, des racines profondes du mouvement national-socialiste il n'est à peu près rien dit, et je ne songe pas seulement aux doctrines racistes et pangermanistes où Hitler a puisé sa première inspiration, mais je songe surtout à cette jeunesse allemande nouvelle, préparée par la *Jugendbewegung*, où le *Führer* a recruté ses premiers, ses plus fervents néophytes et qui a créé l'immense résonance, grâce à quoi cette voix a été prodigieusement amplifiée. Avouerai-je

qu'on éprouve quelque dépit à voir Nietzsche rangé parmi les précurseurs de Hitler? Ce sont là des grandeurs qui se développent sur des plans tout à fait différents. Certainement le solitaire de Sils-Maria eût reconnu dans le mouvement hitlérien un de ces phénomènes collectifs, massifs, grégaires et spécifiquement germaniques qui, à ses yeux, venaient périodiquement interrompre l'évolution de la civilisation européenne et marquer sur le chemin de cette civilisation un temps d'arrêt ou plutôt de régression chronique vers une sorte de barbarie collective. Qu'on se rappelle ses jugements sur Luther, « ce moine fatal », sur les guerres d'indépendance, sur l'inculture prétentieuse de l'Empire bismarckien. Quand on lui demandait, à l'étranger, quelles étaient aujourd'hui les représentants de la nouvelle culture allemande, bravant toute pudeur il se hâtait de répondre : « Bismarck! » Que répondrait-il aujourd'hui à pareille question? Jusqu'à quel niveau inférieur d'inculture et d'inhumanité lui faudrait-il s'abaisser? Mais un Nietzsche serait-il encore concevable dans l'Allemagne d'aujourd'hui?

JEAN-ÉDOUARD SPENLÉ.

## *LETTRES ANGLO-AMÉRICAINES*

L'Imagisme à Londres et en Amérique. — *Imagist anthology 1930*, Chatto and Windus, Londres. — *H. D. : Red Roses for Bronze*, Chatto and Windus, Londres. — Mémento.

Mainte école poétique s'est éteinte, l'**Imagisme** survit. Sans doute, l'Imagisme ne se pare plus des couleurs anarchistes des années 1913 et 1914. Un apaisement est descendu sur ses rythmes provocateurs. Mais l'Imagisme a prouvé qu'il portait en lui un principe permanent, immortel: les roses rouges de H. D. sont teintées d'un sang véritable, bien qu'il y paraisse peu au premier abord et qu'une attention superficielle les puisse prendre pour du carton.

**L'Anthologie Imagiste de 1930** présentée par Ford Madox Ford (ante Hueffer) contient les noms de Richard Aldington, de Flint, D.-H. Lawrence, Britanniques qui furent les Imagistes de la première heure; ceux de H. D., de John Gould Fletcher, deux Américains exilés volontaires et définitifs; de John Cournos, qui s'est fait un nom dans le roman, sans jamais avoir été authentique poète; James Joyce, qu'on

ne présente pas à un public français; William Carlos Williams, poète qui ne revient dans cette anthologie qu'après s'être fort diverti en des chemins plaisants et fantasques (Others); Amy Lowell, morte en 1926, y figure petitement, sans doute parce qu'après avoir été l'éloquent et hardi champion de l'Imagisme dont elle a présenté les anthologies en 1915, 1916 et 1917, elle a déserté ce groupe pour de plus larges et plus confus parterres (*Can Grande's Castle, Legends,* et ses tentatives de Prose Polyphonique). En somme, l'Anthologie de 1930 ne contient que trois imagistes fidèles aux décrets, ce sont:

Richard Aldington, F.-S. Flint, deux Britanniques, et H. D., une évadée de l'Est Américain.

*Richard Aldington* figure dans ce volume avec des « médaillons » dont quelques-uns sont tracés en riches couleurs:

> Gold head by black head
> laid close on the pillow,
> ripe yellow muscat grapes
> warm from low sunlit slopes
> mingled with the dark shy clusters
> of cool grapes
> from the sky dark mountain side.

D'autres sont esquissés d'un crayon léger:

> When I returned to London
> After a long absence,
> The beautiful scarlet motor buses
> Seemed like gay lacquered coaches

La plupart trahissent un sens aigu des formes souples et tendres,

> Tendres comme des jeunes feuilles
> sur les rameaux fragiles.

Surtout le Richard Aldington de 1930 avoue que le marbre froid de sa muse s'est veiné du sang de la vie. Car le ciel idyllique de 1913 a été rayé d'éclairs mortels, et le sol des violettes et des narcisses a bu le sang tiède des jeunes hommes. Richard Aldington a vu pleurer le royaume des statues.

**H. D.** n'avait pas les mêmes motifs de sortir de « son jardin abrité », ou des bras que l'amour égoïste a noués autour d'elle. Tandis que tout marche au rythme d'une vie trépi-

dante, H. D. s'est installée devant des formes immuables, arbres fruitiers, en apparence fixes dans les nappes de chaleur, dieux rustiques surgis de la pierre, falaises hautaines devant la mer agitée, bronzes que sa main pieuse décore de roses pourpres. Si possible, H. D. a voulu plus de simplicité à ses rythmes, plus de familiarité à ses mots, un relachement à son attitude crispée:

> Je suis joyeuse.
> Le froid est un manteau,
> l'or sur les pavés mouillés
> est un tapis étalé.
> Mes mains s'accrochent à la pluie,
> nulle peine en mon cœur,
> mais de l'or,
> de l'or,
> de l'or,
> sur ma tête,
> couronne.

Et ce mot me suggère que H. D. a connu, lu, imité, peut-être innocemment, Emily Dickinson, comme elle terriblement isolée par une nature ardente et une imagination irrévérencieuse, au milieu du bon sens et de l'indifférence.

Toutes deux ont porté leur couronne invisible, et toutes deux ont pris un douloureux plaisir à la déposer au pied d'un arbre pour courir nues (1), modernes bacchantes, dans le soleil ou la pluie musicienne.

H. D. reste cependant — dans le mystère de ses deux initiales — une force légère et libre s'exprimant en rythmes aussi souples que les arabesques du poisson dans l'eau claire. Ses symboles helléniques dissimulent mal une ferveur qui s'énerve au contact des arêtes réelles.

A côté d'Aldington et de H. D., l'Anthologie nous rappelle les noms de Flint et de F.-M. Ford, tous deux associés aux luttes de 1912 et 1913 pour la conquête d'une poésie nouvelle. Flint, en 1930, essaie un poème dialogué sur la création d'Eve que Pan conclut par ce quatrain :

> Come forth, o bride,
> From the golden tresses of flame,

(1) C'est une façon de parler, mais pas tellement métaphorique.

Yo hymen Hymanaeus, io,
Come forth, o bride.

F. Madox Ford, lui, intitule *Chanson d'une nuit d'hiver* un poème d'allure moderne qui contient en outre cet amusant quatrain:

The taxi-lamps and street-lights too
Grow dim along fifth avenue
And in the doorways or the shops
Slumber the dew-awaiting cops.

Ni l'un ni l'autre quatrain ne suffiraient à la gloire de leur auteur. Mais Flint et Madox Ford ont d'autres titres qui les désignent à notre attention.

Flint fut un des membres les plus importants, les plus ardents du Poets Club (1908), dont le but avait été de contribuer par les moyens les plus divers à la mort de la poésie victorienne, sans pactiser pourtant avec les poètes georgiens qui manquaient de l'audace nécessaire pour renouveler la poésie anglaise. Flint, dans **The Egoist,** de mai 1915, nous explique même que les premiers poèmes imagistes furent écrits par un membre de ce Poets Club, qui devait mourir à la guerre, du nom de T.-E. Hulme. En voici un spécimen:

Froide caresse de cette nuit d'automne.
Je suis sorti
Et j'ai vu la lune rougeâtre s'appuyer sur une haie,
Comme un fermier au rouge visage.
Sans m'arrêter pour lui parler, je hochai la tête,
Et tout autour étaient les pensives étoiles,
Avec des visages blêmes comme des gamins de la ville.

Ford Madox Ford fut le volcanique écrivain du Vorticisme (1913), ennemi juré des Georgiens trop timides, trop clair-de-lunaires à son gré. Assez de chansons, de ballades, de lyrisme, s'écriait-il, il faut « rythmer la vie moderne en rythmes et en termes actuels ». Prêchant d'exemple, il publiait dans *Poetry*, « magazine of verse », (Chicago), en juin 1914, un long poème archaïquement appelé *On Haeven*, mais qui claquait comme des drapeaux au vent de quelque 14 juillet exaspéré et finissait sur ces mots d'une tendresse ironique:

Car Dieu est un frère, et Dieu y voit clair,
Et Dieu est notre père et aime ceux qui s'aiment...

Et voilà pourquoi il est venu à notre
Table pour accueillir ma chère, très chère amie,
Dans la fraîcheur du soir,
Devant un café, au ciel.

L'imagisme s'est dispersé. Mais son action a été décisive. Cela seul importe. Son action a porté sur deux points : renouvellement de l'image, rendue nécessaire par les répétitions où se complaisait la poésie anglaise de l'époque victorienne; fusion intime de l'image et du rythme, et par conséquent rejet de tout système prosodique *a priori*.

On n'arrivera à comprendre la nécessité et la portée de ce mouvement qu'en comprenant d'abord que la poésie n'est pas une variation de l'art oratoire, un jeu de société, ou une rêverie. L'image qui franchit l'espace entre les âmes sur le rythme qui lui est propre est le poème essentiel : voilà la vérité que nous a rappelée l'Imagisme au bon moment. Cette conception ne date pas de 1912, ni même de Blake, puisque un siècle avant notre ère un savant chinois disait déjà de la poésie qu'elle était « vérité du cœur captée en images du monde ».

Qu'y a-t-il d'étonnant, au fait, que l'Imagisme de 1912 et un penseur très éloigné de nous se rencontrent ainsi? Toutes les fois que la poésie veut se renouveler elle doit remonter à ses origines : la formulation rythmique où les mots viennent s'insérer selon l'ordre mystérieux de la magie. J'ai prouvé cette thèse laborieusement et non sans un certain pédantisme dans mon livre *Rythme et langage*, que fort peu ont lu. (Je m'excuse de le citer, mais ce n'est pas une démonstration qu'on refait tous les jours.)

L'imagisme a redonné à la poésie anglaise le goût de la formulation incisive. S'il y a eu excès dans l'application, les résultats dans l'ensemble ont été bienfaisants, et à l'heure où l'Imagisme sortit des confusions du Futurisme et des troubles détours du Vorticisme, la poésie anglaise avait nettement besoin de ses décrets.

Mémento. — *Les Primaires* de janvier à avril 1932 publient une nouvelle de D. H. Keller : « Stenographer's hand ». Keller est un de ces nombreux auteurs populaires qui exploitent la veine du roman scientifique. Dans ce court récit, par une heureuse rencontre du sujet et des moyens employés, le ton s'élève à la satire

parfois aussi âpre que celle Swift. Satire de la standardisation, de la tyrannie de la machine. Les numéros de décembre 1932 et janvier 1933 contiennent une étude, « Elmer Gantry » (Sinclair Lewis) à laquelle nous renvoyons nos lecteurs. Régis Messac, son auteur, y fait preuve d'une parfaite connaissance des choses de la littérature et de la vie américaines. « Les Gantry américains sont des fléaux, écrit-il en conclusion, mais nous avons nos Gantrys, nos Babbits, nos Tartuffes... M. Pierre Benoit, de l'Académie Française, etc... » Cela vaut d'être lu. Régis Messac fait aussi des réserves sérieuses sur la valeur de la traduction. Ceci aussi vaut qu'on le médite.

*Revue Anglo-Américaine* (numéro d'avril 1932). M. Glicksberg conteste sans preuves ce que j'ai cru prouver dans la même revue (en 1926), que Whitman se soit engagé dès le début des hostilités (Guerre de Sécession, 1862). Ironie du sort! Glicksberg a raison, mais il ne sait ni pourquoi ni comment, tandis que depuis 1928 j'ai eu la bonne fortune de mettre la main sur les preuves écrites que Whitman, au lieu de se battre comme les autres, cherchait l'aventure sur les trottoirs et dans les brasseries de New-York. J'apporterai ces preuves d'un caractère intime le moment venu. L'article ardent mais vide de Glicksberg n'est pas encore l'occasion attendue.

*Mark Twain's America*, Bernard De Voto, Little-Brown and C°. L'auteur apporte des faits, des rapprochements, prétend expliquer l'humour de Twain. N'accepte pas la théorie (bien séduisante pourtant) de Van Wyck Brooks sur la carrière de Mark Twain.

*The Symposium* (New-York) devient très passionné, avec des noms connus, Flint, Fletcher, Maddow, etc.

*The American Spectator*, nouveau venu, présente des symptômes de santé et d'équilibre, avec les noms de G. J. Nathan, Ernest Boyd, Van Wyck Brooks.

*The New Act*, nouvelle revue américaine. Le premier numéro (janvier 1933) publie « Notes on Class Consciousness in Literature » (Rosenberg) contre la littérature politique ou sociale.

*The Lion and Crown* paraît aussi pour la première fois, à New-York. Poème de Rakosi, de l'école objectiviste. Préface de Rodker au *Maldoror* de Lautréamont.

JEAN CATEL.

## *LETTRES JAPONAISES*

Du socialisme marxiste au nationalisme révolutionnaire. — Répression anticommuniste. — Théoriciens du racisme socialiste. — Littérature nationaliste : héros militaires. — Tanaka : *Qu'est-ce que le Japon?* — Regroupements politiques sous le signe du patriotisme. — Hyakuso Kurata : *Le Prêtre et ses disciples*, traduit du japonais par Kuni Matsuo et Steinilber-Oberlin, avec une introduction par Romain-Rolland, Rieder, Paris. — Jean Suliac : *Heures Japonaises*, Nouvelles Editions Latines, Paris. — Genchi Kato, *Le Shintô*, publication de la Société Zaidan Hôjin Meiji Seitoku Kinen Gakkai, traduite en français par la Maison Franco-Japonaise de Tokyo, Paul Geuthner, Paris.

Avant le 18 septembre 1931, date de l'attentat chinois contre le Sud-Mandchourien, point de départ de l'action japonaise en Mandchourie, bien des écrivains littéraires ou sociologues entraient très avant dans les conceptions dérivées du **matérialisme marxiste**. Aux yeux de quelques-uns, Moscou était le foyer d'une civilisation dont le rayonnement s'étendait à tous les pays de l'univers. Mais l'écrivain japonais n'est pas étroitement et pour jamais l'esclave de ses convictions; il reste éclectique, curieux de toutes les idées et de tempérament divagateur. J'ai déjà parlé de ce traducteur du *Capital* qui passa du socialisme révolutionnaire au nationalisme le plus radical. Ce fut plus récemment le cas du secrétaire du parti socialiste, M. Akamatsu, qui, sans rien renier de ses opinions hostiles à la société, se déclara fidèle sujet de l'empereur, panasiatique et patriote. Entre l'anticapitalisme et le pur **nationalisme** ou « japonisme », point d'abîme. Les opinions sont souvent indécises, comme les rives des régions deltaïques du sud de l'Asie, et, bien qu'opposées, elles ont des points de convergence, de rencontre même. Durant la période de révolution que le Japon vient de vivre, de nombreux communistes ou socialistes se sont, je ne dirai pas convertis — le mot étant impropre — mais mêlés au nationalisme traditionnel. Ils ont pris pied sur le sol où le flot venait de les porter, et, s'ils ne s'y fixent pas définitivement, ils laisseront là quelque chose de cet esprit révolutionnaire qui les anime. Et c'est, me semble-t-il, à souligner : le vieux nationalisme a été modifié du fait de tant d'adhésions d'hommes venus de divers horizons.

Il faut reconnaître que ce remue-ménage au camp des socialistes révolutionnaires a été en partie causé par la **répression** policière. Dans la seule année 1932, il y eut

sept mille arrestations, ce qui suffit à anéantir le parti communiste et tout le mouvement intellectuel qui procédait du marxisme. L'école littéraire prolétarienne, en faveur naguère, s'est évanouie. Son chef Uriko Shogo a disparu. D'importantes revues, comme « Kaizo », consacrées à la propagande des milieux « de gauche », ont subitement tourné. Les petits théâtres d'avant-garde, spécialisés dans les représentations de pièces à tendances communistes, ont fermé leurs portes. Véritable changement à vue!

Le socialisme soviétique japonais, par quelques côtés confinant à l'anarchisme, avait ses doctrinaires dans l'université. De même, le néo-nationalisme est nourri de l'enseignement de professeurs universitaires. Un juriste, M. Okawa, un philosophe, M. Kano Kuni, sont reconnus comme les **théoriciens du racisme socialiste**. On assure que les auteurs d'attentats contre des hommes d'Etat ou des financiers étaient de leurs disciples.

A la littérature communiste a succédé la **littérature « fasciste »**. Celle-ci avait été précédée de la publication de romans de couleur sociale. C'était comme une description de la vie des chômeurs, des sans-métiers, des déclassés. Ce genre séduisait d'autant plus qu'il rappelait les récits de l'époque féodale, peuplée de samurai vagabonds, sans maître et sans sou ni maille, mais susceptibles sur le point d'honneur et pourfendeurs de méchants. De tels traits et caractères se retrouvent dans les romans qui se rattachent au mouvement nationaliste, tous mélodramatiques, romanesques, sentimentaux. Les maîtres du nouveau genre? On désigne M. Mikami, dont le dernier roman, *Torrent*, a eu tout de suite cette clientèle qui compte des dizaines de milliers de lecteurs. C'est encore M. Naoki, habile à façonner les héros du jour sur le type « samurai ». (Curieuse transposition de psychologie médiévale!) **Héros** de Changhai ou de Mandchourie, mais choisis de préférence parmi les simples troupiers. De nombreux écrits font une place à l'épisode dit « bakudan san yoshi », c'est-à-dire « la bombe des trois héros ». On se souvient que, lors de l'occupation du quartier Chapei, en bordure de la concession internationale de Changhai, trois soldats nippons répondirent spontanément à un appel de volontaires et, le corps entouré de bombes, se précipitèrent

vers les lignes chinoises où ils se firent sauter. De tels sacrifices exaltent l'imagination d'un peuple courageux, et, comme ces héros appartiennent à la classe humble, le peuple aime qu'on parle d'eux.

Comme au temps des guerres de 1894 et de 1904, la chanson patriotique est en vogue. Elle donne lieu à des concours. Le cinéma illustre et magnifie les actes de vaillance, et, là encore, on voit le présent se relier au passé.

Le succès de la littérature nationaliste met non seulement en lumière de nouveaux romanciers, mais elle fait bénéficier d'un regain de popularité des écrivains de l'époque de réaction qui précéda les événements de 1931, comme le bonze Tanaka, de la combative secte bouddhique Nitchiren, auteur d'un ouvrage, **Qu'est-ce que le Japon?** qui eut d'innombrables éditions, ou comme Morubuse qui, dans l'*Histoire de la Nation Japonaise*, fait une part égale à l'esprit libéral et aux principes autoritaires.

Sur le terrain politique sont apparus, durant cette même année 1932, des **groupements** à la fois patriotes, réactionnaires et socialistes.

Citons le « Seisantô », sorte de parti raciste recommandant l'action directe, les méthodes insurrectionnelles; le « Kokuhonsha », qui, bien que nationaliste intransigeant, ne s'écarte pas des moyens constitutionnels; le « Meirinkai » qui, s'appuyant sur l'association des anciens soldats et sur celle des officiers de terre et de mer, demande non pas, comme les deux premiers, la fermeture du Parlement, mais la suppression du système giratoire qui fait se succéder au pouvoir deux grands partis, le Seiyukai et le Minseitô, partis bourgeois, accusés de sacrifier les intérêts nationaux à leurs intérêts propres. Enfin, un quatrième groupement, le « Kokumin Domei », ou « Ligue Nationale », a été formé par des parlementaires dissidents du Minseitô dans un but de réforme gouvernementale : création d'un Conseil d'Etat qui prendrait la place du Conseil des ministres et, responsable devant l'empereur, échapperait au contrôle de la Diète; nomination d'un conseil populaire; réalisation d'un bloc économique Japon-Mandchourie.

La Ligue nationale tend à combattre la ploutocratie avec

l'appui de la classe moyenne des villes et des campagnes.

Ce grand courant de nationalisme a touché les deux partis travaillistes, le « Shakai Minshutô » (social-démocrate) et le « Rono Taishute » (ûnion des paysans et ouvriers) qui, en 1925, lors de l'introduction du suffrage universel, s'étaient organisés pour atteindre leurs buts par des moyens constitutionnels et parlementaires. Déçus par leur insuccès aux élections, ces deux partis envisagèrent le retour aux méthodes violentes. Dès que se manifesta, après l'intervention en Mandchourie, cet état d'esprit très particulier que l'on peut qualifier de nationalisme révolutionnaire, des chefs socialistes ou bolchévisants adhérèrent aux organisations subversives réactionnaires, comme le Seisantô. Ces évasions affaiblirent les deux partis travaillistes, au point que, pour maintenir une formation prolétarienne, ils durent se résoudre à fusionner, malgré leurs divergences d'idées et de tactique.

On le voit, l'intervention nippone en Mandchourie, acte d'énergie nationale, est un événement qui fera époque dans l'histoire des idées au Japon. Il y a eu renversement d'opinions, regroupement des esprits. Le moment n'est pas venu de préciser davantage.

MM. Kuni Matsuo et Steinilber-Oberlin, inlassables et consciencieux traducteurs d'œuvres du Japon ancien et contemporain, auteurs de ce livre de science et de compréhension sympathique, les *Sectes Bouddhiques Japonaises*, publient **le Prêtre et ses Disciples**, de M. Hyakuso Kurata. C'est une œuvre qui date un peu, appartenant à une école qui apparut pendant la guerre européenne, celle des idéalistes religieux ou humanitaires relevant de l'enseignement altruiste et piétiste du moine Shinran. L'école s'est dispersée, peut-être il ne subsistera d'elle que *le Prêtre et ses Disciples*, dont l'élévation de pensée et de sentiments m'avait frappé il y a dix ans. On me permettra de citer ce passage de mon *Japon d'Aujourd'hui* (1924) :

> Dans le Bouddhisme japonais, il est une secte dont le fondateur, le bonze Shinran, qui vivait au treizième siècle, était un contemplatif, un modeste, un tendre, un miséricordieux, un « non résistant ». Les humanitaires religieux, les idéalistes des années 1914-1920 l'élurent pour leur maître. Dans le christianisme, ils don-

nèrent leur faveur aux églises les plus conformes à l'évangélisme primitif, les plus militantes.

C'est en 1919 qu'apparut cette doctrine de bonté et de pardon animée de l'esprit de Jésus et de Shinran. Un penseur, jusqu'alors peu connu, M. Kurata, prônait le renoncement à tous les biens de la terre et même le martyre. Il avait publié un conte : *l'Homme qui ne chante pas*; un drame : *le Refuge dans les Montagnes* ou *l'Entrée dans les Ordres*; un essai de philosophie : *l'Amour et la Connaissance*. Œuvres de trop haute spiritualité dans une société terre à terre; elles balayaient tous les vains intérêts matériels, elles faisaient table rase de tout ce qui n'était pas en vue du salut des âmes. Or, tout à coup, par un de ces prodiges qu'on ne voit qu'au Japon, Kurata s'empara du public; on s'éprit de l'étrangeté de sa voix. Cette société dominée par l'argent, viciée par l'esprit « narikin », « nouveau riche », fit le succès de l'écrivain moraliste, du prédicateur cruel aux jouisseurs et aux riches. En 1921, l'œuvre maîtresse de Kurata, *Le Prêtre et son Disciple*, atteignit en quelques semaines la cent cinquantième édition. Riche de sentimentalités, pleine de réflexions sur l'amour idéal, on l'acclama au théâtre. Elle se compose de trois parties.

Dans la première, le bonze Shinran erre dans la campagne couverte de neige. Un paysan lui refuse l'hospitalité : « Je n'aime pas la mort ! » s'écrie-t-il, faisant allusion à la principale occupation des prêtres qui est de prier pour les défunts. Shinran sort et s'étend au seuil de la demeure, sur une couche de neige. Mais dans la nuit, celui qui l'a chassé rêve qu'un oiseau agonise entre ses mains. Il s'empresse de faire entrer le bonze et se désespère d'avoir agi méchamment envers lui. Shinran pardonne : « Vous étiez sincère ! » Le fils de ce paysan devient le disciple du bonze.

Dans la deuxième partie, Shinran, fondateur de la secte Jodo-Shinshu, a beaucoup vieilli. Il converse longuement avec son disciple, lui révèle qu'il a aimé; un enfant né de cet amour est devenu un misérable qui osa écarter de son devoir une femme mariée. Et c'est une occasion pour le bonze de disserter sur l'amour permis et défendu, sujet qui passionne singulièrement les Japonais d'aujourd'hui. « L'amour dit Shinran, peut être une cause de délices ou de souffrances. Quand on cède à cette passion, on entre dans un monde nouveau; le point important est de savoir aimer. Si les sentiments sont sincères, l'âme pénétrera le sens caché des choses; si l'on aime légèrement, l'esprit ne sortira pas de son aveuglement. L'amour vrai, éloigné de toute concupiscence, est le chemin de la foi, il est un reflet de Bouddha... » Le disciple s'offre alors pour aller tirer le fils de Shinran de ses débauches, mais lui-même, en

dépit des leçons de son maître, succombe à la tentation : il aime une danseuse. On le blâme. « Mon maître m'a dit d'aimer », répond-il. On demande à Shinran de juger son disciple. Il se récuse : « Nous ne sommes pas capables de juger la conduite de nos pareils » ; mais il conseille au jeune homme de faire de la danseuse une fidèle de la secte.

La troisième partie, c'est la mort de Shinran. Son fils arrive et déclare que tout ce que l'on dit de l'au-delà le laisse sceptique. L'agonisant ne s'indigne pas : « Un jour tu te repentiras et tu seras sauvé. » Toute la miséricorde de Jôdô-Shinshû est dans ces paroles, doctrine miséricordieuse qui enseigne que Bouddha sauve tous les hommes, même les plus mauvais, s'ils reconnaissent leurs fautes sans hypocrisie, et que la prière se résume en ces mots : « Aimer ses pareils, résister au péché, pardonner à tous, comprendre la destinée. »

Dans l'introduction qu'il a donnée à la traduction du *Prêtre et son Disciple*, M. Romain Rolland, parlant des idéalistes humanitaires, note que la « fraternité universelle, l'harmonie spirituelle du genre humain, est l'idéal de leur art et de leur action ». Sans doute! Mais ces « universalistes » sont de bonne race nippone, et c'est uniquement par ce côté qu'ils m'intéressent. La plupart, aujourd'hui, sont de parfaits patriotes!

Je souhaite que M. Kuni Matsuo et Steinilber-Oberlin traduisent *Le Chagrin du Père* de Kurata, que j'applaudis un après-midi de 1922 au Théâtre Impérial de Tokio.

Les gestes, les attitudes, les manières d'être matérielles et morales propres à cette race, restée elle-même en dépit des influences étrangères, voilà ce qui attache dans les œuvres littéraires du Japon.

Bien rares sont les écrits en langues européennes qui décrivent en toute sincérité le Japon vrai, nature, et c'est pourquoi je place haut les **Heures Japonaises** de M. Jean Suliac, livre d'un Français sensible, apte à saisir les subtilités de sentiments ainsi que la beauté du décor.

On ne saurait cependant comprendre et goûter le Japon si l'on ignore les croyances nationales, et surtout le Shintô,

religion à la fois naturiste et ethico-intellectuelle, grand moteur des âmes.

Le **Shintô** n'a été réellement expliqué aux Européens que par M. Genchi Kato, professeur à l'université impériale de Tokio, directeur de l'Institut de la Société de Meiji. J'ai longuement rendu compte ici de l'édition anglaise de cet ouvrage de haute valeur. Une traduction en français a récemment paru. Elle devrait bien être lue par tous ceux qui ont la curiosité du Japon!

ALBERT MAYBON.

## *BIBLIOGRAPHIE POLITIQUE*

Edouard Krakowski: *La naissance de la troisième République, Challemel-Lacour; le philosophe et l'homme d'Etat.* Attinger. — Louis Marlio: *La Véritable Histoire de Panama,* Hachette. — R. Recouly: *Les Négociations secrètes Briand-Lancken;* les Editions de France. — *Les Papiers de Stresemann,* III; Plon. — Henry Bérenger: *La Question des dettes,* Hachette. — Paul Valayer: *On aurait fait pire,* Hachette. — Jacques Bardoux: *L'Ile et l'Europe,* Delagrave. — E. O. Volkmann: *La Révolution allemande, Plon.* — E. Günther Gründel: *La Mission de la jeune génération,* Plon.

C'est peut-être attribuer beaucoup d'importance à Challemel-Lacour que d'écrire sur lui un gros volume. Ce personnage a bien été préfet, ambassadeur, ministre, académicien et président du Sénat, mais cela vaut-il 350 pages? M. Edouard Krakowski a dû le penser, puiqu'il les lui a consacrées sous le titre **La naissance de la troisième République. Challemel-Lacour; le philosophe et l'homme d'Etat.**

Challemel-Lacour, né à Avranches en 1827, d'une bonne famille qui avant 1789 signait Challemel de la Cour, était élève à l'Ecole normale au moment de la révolution de 1848; comme beaucoup de ses camarades, il se lança dans le tourbillon politique, et, après le coup d'Etat du 2 décembre, fut frappé d'expulsion momentanée du territoire; il se retira à Bruxelles, où il fréquenta tous les proscrits (qu'il trouva d'ailleurs vieilles barbes), puis à Zurich, et rentra en France à l'amnistie de 1859; il se lia alors avec les jeunes barbes du Quartier latin, notamment Gambetta, en sorte qu'il se trouva à portée des plus hauts destins au moment de la révolution du 4 septembre. Il était, en effet, très estimé dans son parti, se trouvant fort supérieur à la bande de bohèmes

qui constituait presque tout le Gouvernement de la Défense Nationale, et il n'était pas inconnu du public lettré, ayant donné dans la *Revue des Deux Mondes*, en mars 1870, un bon article sur Schopenhauer qui fut ainsi révélé par lui aux lecteurs français.

Gambetta le nomma préfet du Rhône. Lyon, dès le 5 septembre, avait fait, lui aussi, sa petite révolution, de couleur franchement communarde. Challemel-Lacour essaya, comme tant d'autres, de faire de l'ordre avec du désordre, et au lieu de mater les révolutionnaires qu'il se vantait d'être à même d'écraser quand il le voudrait, il fila très doux avec eux, allant jusqu'à arrêter, pour leur faire plaisir, le gouverneur militaire de Lyon, général Mazure, que d'ailleurs Gambetta fit aussitôt relâcher, sans toutefois révoquer son bouillant ami, ce qu'il aurait été en droit de faire.

Une autre aventure lui advint à Lyon qui fait se demander si Challemel-Lacour, en dépit de sa gravité philosophique et de son ataraxie pessimiste, n'était pas un déséquilibré. Un maire de village dans la banlieue de Lyon qui avait arboré le drapeau rouge, acte de révolte contre le Gouvernement de la Défense Nationale, furieux de ce qu'un bataillon de mobiles avait abattu cet emblème séditieux, écrivit au préfet pour se plaindre de ces mobiles qu'il représentait comme des coureurs et des maraudeurs, et Challemel-Lacour transmit la plainte au général Bressoles, leur grand chef, avec la mention en marge : « Fusillez-moi tous ces gens-là! » L'affaire fit, plus tard, un bruit énorme, parce que le commandant de Carayon, chef de ces mobiles, fut nommé député à l'Assemblée nationale de Bordeaux où il retrouva son Challemel-Lacour. Bien entendu, le général Bressoles n'avait pas obtempéré à l'ordre du préfet, quelque investi de pleins pouvoirs fût celui-ci. Mais ce fait montre comment, en temps troublé où tant de gens perdent la tête, des massacres peuvent avoir lieu. D'autres proconsuls de 1793, eux aussi graves professeurs de philosophie et capables d'écrire des articles sur les Schopenhauer de leur temps, ont pu faire ainsi couler à flots le sang avec d'aussi rageuses et insensées annotations : « Fusillez-moi tous ces gens-là! »

Avec une pareille fiche dans son dossier, Challemel-Lacour

aurait dû rester tranquille. Mais il avait une telle réputation de grand homme dans son parti qu'on le poussa en avant. Il se laissa pousser et fut nommé ambassadeur à Londres en 1880. Alors ce fut un nouveau scandale; toute la Chambre des Communes sut et apprécia en « mouvements divers » l'histoire du « Fusillez-moi tous ces gens-là! » Challemel-Lacour s'obstina et alla prendre son poste. Mais alors, nouveau malheur : on sut que l'ambassadrice n'était pas la femme légitime de l'ambassadeur, et ce fut un différent et non moindre scandale, la société anglaise et surtout la reine Victoria attachant une grande importance aux questions d'adultère, et Challemel-Lacour ayant jadis à Bruxelles enlevé une femme mariée pour vivre avec elle.

Ses amis politiques de Paris étaient plus indulgents sur l'article, et Jules Ferry, qui était son grand patron (il avait lâché pour lui son premier protecteur Gambetta quand le prestige de celui-ci avait fléchi), lui confia en 1883 le ministère des Affaires Etrangères; il dut s'y montrer inférieur, car Jules Ferry lui reprit le portefeuille au bout de quelques mois. Les affaires en effet s'embrouillaient avec la Chine. On prêta à Challemel-Lacour à ce moment une formule lapidaire : « La Chine est une quantité négligeable », qui peut faire pendant, mais en moins folie furieuse, au « Fusillez-moi tous ces gens-là! »

Challemel-Lacour, dégringolé du Quai d'Orsay, resta tranquille au Luxembourg. En 1888, il y prononça un bon discours qui fit du bruit; tout en condamnant l'agitation boulangiste, il disait leurs quatre vérités aux politiciens tant opportunistes que radicaux qui avaient fait naître cette agitation. Challemel-Lacour, personnellement honnête, ne pouvait qu'être sévère pour la bande de fripouilles dont l'affaire de Panama allait mettre les hauts faits en lumière. Il gagna à ce discours de faire figure de censeur plein de stoïcisme, comme les deux philosophes dans le tableau de Couture : *Les Romains de la décadence*. Peut-être fut-ce, plus tard, une des raisons qui le firent entrer à l'Académie française. L'Académie aime à avoir un représentant des divers mondes, et le monde politique était alors si lamentable que Challemel-Lacour y apparaissait un grand homme. Il eut à faire l'éloge

de Renan et il en parla avec un ton de supériorité méprisante qui fit sourire ceux qui savaient le peu qu'il était vis-à-vis du grand penseur.

Pour savoir à quoi m'en tenir au juste sur lui, j'ai voulu lire ses *Etudes et réflexions d'un pessimiste,* livre que Joseph Reinach publia après sa mort et que M. Krakowski déclare tout à fait remarquable. Assurément, le livre, recueil d'essais sur Léopardi, Swift, Chamfort et autres penseurs tristes et âcres comme lui, n'est pas sans valeur. Challemel-Lacour était lettré, sérieux et savait écrire comme parler, mais malgré tout comme c'est peu de chose! N'importe quel professeur agrégé de philosophie aurait pu en faire autant. Et puis cette vanité incroyable! Challemel-Lacour est mort irrité que son temps n'ait pas dignement récompensé son immense mérite, et il était le second personnage de l'Etat! Que lui fallait-il donc?

En écrivant la **Véritable Histoire de Panama,** M. Louis Marlio a rendu un grand service aux historiens à venir de la Troisième République. Sans l'affaire de Panama on ne comprendrait ni l'affaire Boulanger qui l'a précédée, ni l'affaire Dreyfus qui l'a suivie. Les trois se sont enchaînées et par elles s'expliquent les quatre lustres qui se sont écoulés de 1886 à 1906.

L'entreprise du canal de Panama aurait dû réussir, et il est désolant que les circonstances politiciennes n'aient pas permis à Ferdinand de Lesseps, le grand Français, nul mieux que lui n'a mérité ce surnom, de percer le second isthme comme il avait fait du premier. Sans doute, l'œuvre était plus difficile : des montagnes à éventrer au lieu d'une simple coupure à effectuer dans des sables, et des conditions difficiles que les Etats-Unis, vingt ans plus tard, ont trouvées moins hargneuses, parce que, dans l'intervalle, on avait inventé des machines, de puissantes excavatrices et perforatrices, et des remèdes plus efficaces contre la fièvre jaune qui avait décimé les travailleurs de la Compagnie Lesseps; en outre, les Etats-Unis en 1910 étaient autrement riches que la France en 1884; celle-ci avait été saignée à blanc, une douzaine d'années auparavant, par la Prusse exigeant cinq milliards, et deux années plus tôt par le krach de l'*Union Générale* qui avait raflé presque toute l'épargne de nos clas-

ses riches. Les politiciens qui avaient manigancé ce krach se trouvent aussi à l'origine de la débâcle du Panama.

Ils s'y trouvent plus directement encore par la façon dont ils ont semé d'obstacles la route de la Compagnie. Gouvernement et Parlement n'ont vu dans le Panama qu'une occasion de fructueux chantages. Si, au lieu de se faire payer très cher pour autoriser les diverses émissions demandées, les parlementaires avaient loyalement favorisé les appels au public que faisait la Compagnie, en arrêtant les déloyales campagnes de presse menées contre elle, le canal aurait été mené à bonne fin. Non sans doute dans les conditions primitivement prévues (on avait renoncé au canal à niveau pour un simple canal à écluses) ni non plus dans les conditions définitivement arrêtées par les ingénieurs américains (les écluses ordinaires remplacées par des murailles gigantesques transformant en lac le tiers de l'isthme), mais cependant dans des conditions très honorables et auxquelles le colonel Gœthals, qui acheva le canal, a rendu justice. Il est navrant, encore une fois, que de tristes politiciens aient ravi à Lesseps et à la France la gloire qui aurait dû leur revenir.

J'ai dit de « tristes » politiciens. Le mot n'est pas assez fort. Les misérables, cinq ans après l'arrêt des travaux (1888) dont ils étaient cause, eurent l'audace de chercher à déshonorer leurs victimes par les poursuites correctionnelles qui envoyèrent devant la Cour d'appel de Paris le grand Français, son fils, deux autres administrateurs et l'entrepreneur Eiffel, autre illustration nationale; tous furent condamnés à de dures peines (deux ans de prison au grand Ferdinand de Lesseps) par des juges indignes qui arguèrent contre eux de griefs dont M. Louis Marlio démontre l'inexistence.

Un procès supplémentaire et complémentaire devant la Cour d'assises pour corruption de fonctionnaires prouva jusqu'à la nausée la canaillerie de beaucoup de ces politiciens : Baïhaut, Sans-Leroy, Béral, Gobron, Antonin Proust, Dugué de la Fauconnerie, condamnés; d'autres, comme le ministre Barbe, épargnés par leur prédécès; d'autres, Rouvier, Albert Grévy, Léon Renault, Jules Roche, Devès, Thévenet, sauvés par de complaisantes ordonnances de non-lieu; et que d'autres qui auraient dû être poursuivis! On a parlé de plus de cent parlementaires compromis au cours des tractations

que poursuivirent des forbans de la finance, Crémieux-Lévy, Cornelius Herz, baron de Reinach, Arton, etc., etc.

Tout fut lamentable dans cette Affaire de Panama, le Gouvernement, le Parlement, la Magistrature, la Presse, la Finance. Il n'y eut de bien que la Compagnie elle-même, et d'admirable que les deux Lesseps. C'est la couclusion de M. Louis Marlio, et c'est aussi celle de tout bon Français et de tout honnête homme qui étudie les détails. Ah! la politique des politiciens est une bien belle chose!

HENRI MAZEL.

§

Le livre de M. Recouly sur **Les Négociations secrètes Briand-Lancken** est assez décevant, non que l'auteur n'ait pas su le rendre aussi intéressant que ses œuvres précédentes, mais parce qu'en réalité il n'y parle qu'incidemment des négociations de Briand avec Lancken en 1917 : l'ouvrage est avant tout une étude du caractère et de l'action de Briand. M. Recouly n'est pas bienveillant pour son ancien ami. Ce qu'il dit de lui est d'ailleurs parfois inexact; ainsi, je ne puis comprendre comment l'ouverture de la conversation avec Lancken pouvait « affaiblir le moral de nos combattants » plus que celui de nos ennemis; le désir de paix était à ce moment général, et ce que disait Briand vers juillet 1917 était fort juste : « Continuer la guerre au point où elle est arrivée, déclara-t-il alors à Recouly, est une véritable folie; nous ne vaincrons pas l'Allemagne et elle est, elle aussi, incapable de nous vaincre. » Sans l'immense et inattendu effort de l'Amérique, la guerre n'eût pas en effet fini par une victoire un an après. De même, M. Recouly, critiquant les tractations de Briand avec Stresemann, ne tient pas compte de deux facteurs qui les rendaient inévitables : la volonté de l'Angleterre et l'horreur de la majorité des Français pour une nouvelle guerre; c'est parce que Briand avait compris cette horreur qu'il avait acquis une si grande situation à la fin de sa vie.

M. Recouly cite un exemple intéressant des erreurs où le mépris pour les dossiers et ceux qui les constituaient fit tomber Briand. En janvier 1917, une mission anglo-française fut envoyée à Petrograd. Avant de partir, M. Doumergue, qui

en était le chef pour la France, reçut de Briand l'ordre de faire reconnaître par la Russie nos droits sur l'Alsace-Lorraine et la Sarre, et d'obtenir son consentement à la création d'un Etat-tampon sur le Rhin. Quand Doumergue, arrivé à Petrograd, en parla à Paléologue, celui-ci sursauta : le gouvernement russe avait consenti à tout cela par écrit pendant les premiers mois de la guerre; Briand avait négligé de s'informer auprès de ses chefs de service!

Un autre trait typique révélé par M. Recouly est que Briand en 1914 fut le fournisseur d'une partie des documents avec lesquels Calmette alimenta sa polémique contre Caillaux. On connaissait déjà d'ailleurs de lui des traits semblables, et Caillaux avait l'intention de lui rendre la pareille, car il gardait précieusement dans son coffre à Florence les déclarations fiscales de Briand.

Le tome III et dernier des **Papiers de Stresemann** permet de porter un jugement définitif sur la pensée de ce ministre en négociant avec Briand.

Le 17 septembre 1926, Stresemann et Briand quittèrent Genève par des chemins différents pour aller déjeuner ensemble à Thoiry. Stresemann résuma ainsi la conversation qui suivit:

M. Briand m'avait fait comprendre, par l'intermédiaire du professeur Hesnard, qu'il me proposerait de mettre fin à l'occupation de la Rhénanie, de restituer le territoire de la Sarre à l'Allemagne et de supprimer le contrôle militaire. Il entamerait la conversation en jouant cartes sur table .... M. Hesnard me pria de répondre avec une franchise pareille...

M. Briand affirma d'abord sa conviction que des solutions partielles étaient inutiles, parce qu'elles recélaient toujours des dangers nouveaux. Son intention était de résoudre complètement l'ensemble des problèmes pendants entre la France et l'Allemagne; il me demanda de lui dire franchement si, ces problèmes étant résolus, nous pourrions faire également des avances à la France au point de vue financier...

STRESEMANN. — ...La mobilisation des obligations des chemins de fer moyennant modification des clauses de transfert se heurte à une résistance violente et presque inattendue pour moi... Même un démocrate ayant l'autorité de Dernburg a déclaré qu'il aimerait mieux renoncer aux allégements politiques, tels que la suppression de l'occupation de la Rhénanie, que de porter la moindre atteinte à l'économie du plan Dawes et aux mesures protectrices qu'il prévoit.

J'ajouterai d'ailleurs que très franchement nous poursuivons la révision de ce plan... Bref, une entente sur cette base ne me paraît possible que s'il ne s'agit plus de réduire de deux ans, par exemple, la durée d'occupation des diverses zones... il faudrait qu'au 30 septembre 1927, au plus tard, toutes les troupes eussent quitté la Rhénanie (Briand fait un signe d'assentiment)... Pour la Sarre, le traité de Versailles prévoit le rachat des mines. Après de longues discussions, nous nous sommes mis d'accord, quant à leur valeur, en admettant le chiffre d'environ 300 millions de marks-or... Je ne puis m'imaginer que le marché mondial puisse absorber plus d'un milliard et demi; cela représenterait aussi, à mon sens, le maximum de nos engagements... M. Chamberlain m'a confirmé... qu'il n'était pas question d'un traitement privilégié pour la France, qu'elle ne disposerait donc que de 52 % du produit de l'émission. Ainsi cette transaction représenterait pour vous un capital de 750 millions + 300...

Briand. — Vous avez pleinement raison. Dès demain, je m'en entretiendrai à Paris avec quelques amis... Deux fois déjà j'ai parlé de ce règlement total à la Commission des Affaires étrangères, et toujours l'approbation a été unanime...

Stresemann demanda alors « où en était la suppression du contrôle militaire ».

En fin de compte, s'écria-t-il, quels manquements d'ordre militaire constate-t-on encore?

Briand. — J'ai donné des instructions précises pour qu'on soit large... S'il reste de petits litiges, il ne sera sans doute pas difficile de les régler... Ce qui m'inquiète, ce sont les organisations nationalistes en Allemagne... Mes militaires me reprochent de ne voir l'Allemagne qu'avec des yeux de politicien et de ne pas m'apercevoir de ce qu'elle prépare en réalité...

Stresemann. — ...Les associations d'anciens combattants..., au point de vue militaire, n'ont aucune importance... Il serait important aussi de nous entendre au sujet d'Eupen et de Malmédy... La Belgique reprendra certainement les négociations... La France continuera-t-elle à nous susciter des difficultés?...

Briand. — Non...

Briand promit ensuite le retrait de Rhénanie de six mille hommes avant la fin de septembre. Stresemann dit alors: « Si notre accord se réalise, nous participerons à la stabilisation du franc... mais je ne voudrais pas stabiliser Poincaré. — Briand: Je ne crois pas que Poincaré se maintienne longtemps... Cet

homme n'a jamais vécu avec ses semblables... Il ignore les sentiments du peuple français et n'a pas la moindre idée de l'esprit qu'exigent les temps nouveaux. »

Revenu à Berlin, Stresemann mit ses collègues au courant et leur « fit remarquer que Briand lui avait dit que les paroles échangées à Thoiry n'engageaient en rien les gouvernements ». Un comité fut cependant créé pour arriver à une réalisation. Curtius y affirma que les Etats-Unis pourraient absorber annuellement un milliard de marks d'obligations, et ce pendant dix ans; il fut convenu que l'Allemagne paierait à la France un milliard de marks-or. Le 14 octobre, Schacht (le président de la Reichsbank) déclara partager l'opinion de Parker Gilbert que la mobilisation des obligations n'était pas impossible et Stresemann apprit le 1er novembre que Poincaré était d'avis que le maximum de ce que l'Allemagne pourrait payer était donné par le montant des obligations qui se trouvaient entre les mains des créanciers. Mais le même jour l'ambassadeur de France déclara à Stresemann que si Briand continuait « à songer à une solution d'ensemble des problèmes en suspens entre l'Allemagne et la France, y compris l'évacuation de la Rhénanie, l'opinion publique française estimait que la base établie à Thoiry aussi bien pour les concessions de la France que pour les versements de l'Allemagne était trop étroite et devait être élargie ». Briand demandait en conséquence que l'on « écarte ces difficultés en élargissant les problèmes, en les remplissant de politique ». Stresemann répondit que c'était inadmissible. L'affaire, pour lui, avait consisté en ce que la France renonçant à l'occupation, l'Allemagne renonçait à la sauvegarde des transferts. « Si M. Briand, déclara-t-il, juge maintenant que l'opinion publique française n'est pas assez mûre pour procéder ainsi, je demande si la continuation de la politique de Thoiry a encore un sens et si je dois considérer nos négociations de Thoiry comme une affaire liquidée. » — « Pour l'amour du ciel, en aucun cas », interrompit l'ambassadeur consterné. Stresemann essaya alors d'obtenir la liquidation du contrôle militaire avant la fin de décembre; il finit par l'obtenir.

En février 1928, Stresemann résuma ainsi les faits:

L'entrevue de Thoiry est due à l'initiative de la France. La cause

première en fut la chute du franc... La modification de la situation politique et monétaire de la France amena M. Briand à me faire demander de renoncer à des propositions concrètes. Depuis, deux ans se sont écoulés. Conformément au traité de Versailles, l'évacuation de la 2e zone est imminente. La valeur de la 3e zone en tant que gage pour la France diminue de jour en jour. Tous les partis allemands sont unanimes à estimer que l'évacuation ne doit pas être achetée par de nouvelles concessions. A Genève, cet automne, l'Allemagne s'est fondée sur l'art. 431 du traité de Versailles et sur la modification de la situation internationale pour revendiquer l'évacuation immédiate et complète de la Rhénanie. Depuis la ratification du pacte Kellogg à Paris, nous estimons que le maintien de l'occupation est une impossibilité. Renoncer solennellement à la guerre est non seulement un non-sens, mais une contradiction intolérable, si un groupe de signataires du pacte occupe des parties du territoire d'un autre signataire.

Dès avril 1927, le ministre des Finances du Reich déclara que l'Allemagne ne pourrait longtemps payer les annuités du plan Dawes. Stresemann blâma cette déclaration, non évidemment à raison de son contenu, mais parce qu'il la jugeait inopportune. A l'époque de Thoiry, les Américains avaient émis l'opinion qu'ils pourraient prêter à l'Allemagne les sommes nécessaires pour qu'elle s'acquitte en une fois, mais à la fin de 1928, ils déclarèrent que l'état du marché ne le permettait plus; l'Allemagne, d'ailleurs, dans l'intervalle, s'était énormément endettée chez eux pour toutes sortes de dépenses d'équipement ou somptuaires. Si son incessante demande d'évacuation anticipée fut admise à Genève le 16 septembre 1928, ce fut parce qu'on la croyait hors d'état de continuer les versements du plan Dawes, et elle n'obtint gain de cause que sous condition de règlement complet et définitif du problème des réparations; une commission d'experts financiers devait le préparer; enfin, il était prévu qu'une commission de constatation et de conciliation serait nommée pour contrôler les territoires rhénans après l'évacuation. Le 31 mai 1929, les experts déposèrent leur rapport: le plan Young. Stresemann déclara alors que l'Allemagne « ayant été obligée d'accepter la démilitarisation permanente de sa frontière occidentale, sans réciprocité, ne pourrait supporter aucune entrave nouvelle ». Le ministère travailliste venait de succéder au minis-

tère conservateur en Angleterre; favorisée par lui, l'Allemagne obtint gain de cause sur l'évacuation et sur la commission rhénane.

Le 2 octobre 1929, Stresemann fut frappé d'une attaque d'apoplexie; il mourut le lendemain. A-t-il jamais été sincèrement un ami de la paix? Il a répudié plusieurs fois l'idée de guerre, mais il ne semble pas qu'il y ait jamais eu dans ses déclarations de ce genre autre chose qu'une question d'opportunité, un moyen d'arracher de nouvelles concessions. Entre sa politique et celle de Hitler, il semble qu'il n'y a eu que cette différence: Hitler a publié dès l'origine tout son programme; Stresemann ne dévoilait ses intentions qu'une à une.

Pendant toute cette période, l'Allemagne n'a eu d'entente ni avec la Russie, ni avec l'Italie. En particulier, Stresemann, le 9 juillet 1929, se plaignit que « toute tentative de sa part pour entrer en contact plus étroit avec l'Italie était littéralement contrecarrée et sabotée par Rome ».

M. Bérenger, président de la Commission sénatoriale des Affaires étrangères, a réuni dans un volume intitulé **la Question des dettes** les études publiées par lui sur ce sujet de 1929 à 1932 dans diverses revues. Elles sont tout à fait remarquables, à la fois par leur précision, par leur clarté et par la juste compréhension des situations et des nécessités. L'éminent sénateur dit que son livre « ne veut servir qu'à préparer le moins mauvais dénouement pour la France ». C'est l'un de ses mérites. Il n'est déjà plus juste, en revanche, de dire comme il l'écrit que « la tragédie des Dettes et Réparations n'est pas à son dernier acte »; le mot « Réparations » est en trop; les Allemands ont mieux manœuvré que nous; ils sont libérés *en fait* parce que nous n'avons pas su faire comprendre à Lloyd George, à Mac Donald et à Snowden que si les Allemands ne payaient pas, nous ne les paierions pas. La situation pénible et dangereuse où nous nous trouvons en matière de dettes est due en grande partie aux fautes auxquelles nos hommes d'Etat ont été poussés, hélas! par le sentiment public. M. Bérenger, dans son article du 25 décembre 1932, écrit qu'il faut « que les débiteurs européens s'acquittent envers les Etats-Unis sur le même rythme que l'Allemagne envers eux ». Du point de vue américain, c'est inadmissible, car il est évident que l'évacuation

du territoire allemand a enlevé aux Alliés tout moyen de forcer l'Allemagne à payer, et il est bien clair que celle-ci ne veut pas payer. Il y a certes, dans cette situation, plus de la faute des Anglais que de la nôtre, mais cela ne remédie à rien.

La brochure que M. Paul Valayer a consacrée à la question des zones franches a été intitulée par lui **On aurait fait pire** parce qu'un interrupteur, dans le Conseil des Etats de la Confédération suisse, a reconnu que ses compatriotes, s'ils s'étaient trouvés dans notre situation, auraient été moins patients que nous.

De 1798 à 1815, Genève avait fait partie de la France. Quand elle fut réunie à la Suisse en 1815, des portions du pays de Gex et de la Savoie du nord furent exclues des territoires douaniers français et savoyard pour permettre le ravitaillement de Genève; il n'y avait pas, en effet, de chemins de fer et chaque canton susise avait encore ses douanes particulières. Mais en 1849, des douanes communes à toute la Suisse furent établies à la frontière, la servitude « active » imposée à la France et à la Savoie par le traité devint alors un « traité inégal ». En février 1922, M. Motta, président de la Confédération, le reconnut : « La France, dit-il, avait une population qui, d'une part, était enfermée par la barrière suisse que nous avons établie d'une manière illégitime et que nous avons maintenue malgré les protestations de la France et de la Sardaigne. » Un Français, allant de Bellegarde à Thonon, devait sans quitter le territoire français, traverser quatre fois la frontière douanière française. En 1919, les deux pays signèrent une convention donnant à la France le droit de transférer ses douanes à la frontière. Mais les germanophiles suisses s'agitèrent pour empêcher sa mise en vigueur. Ils commencèrent par faire décider par 383.000 voix contre 152.000 l'extension aux questions extérieures des possibilités référendaires, puis, par un nouveau referendum, firent rejeter la convention. A Genève, 25 % seulement des électeurs votèrent contre elle, mais à Zurich 95 % des votants la rejetèrent. La France porta alors l'affaire devant la Cour de La Haye, mais par 6 voix contre 6, celle-ci donna raison à la Confédération. Par une argumentation pleine de

verve, M. Valayer montre les inconvénients de la situation actuelle et fait appel à l'équité des Suisses pour en admettre la rectification.

M. J. Bardoux, dans **l'Ile et l'Europe**, fait connaître d'une plume agressive la politique anglaise de 1930 à 1932. En réalité, ce gros livre comprend beaucoup plus, décrit l'état actuel de l'Angleterre sous ses aspects les plus importants, et raconte ce qui s'est passé depuis la guerre, et même avant chaque fois que c'est utile. M. Bardoux a lu, la plume à la main, énormément de publications anglaises, périodiques et autres, et son livre est richement fourni des renseignements que l'on peut trouver dans des sources de ce genre, d'une utilisation souvent longue et laborieuse. Son travail aura donc une valeur durable. J'avoue cependant que son ton ne m'a pas paru entièrement satisfaisant. M. Bardoux n'a certes pas de haine pour l'Angleterre, mais il défend tous les actes de la politique française avec tant d'âpreté et blâme ceux des hommes d'Etat anglais avec tant de vivacité et si peu d'objectivité qu'un lecteur anglais sera bien souvent blessé de ses reproches et des termes dans lesquels ils sont exprimés.

Le livre de Volkmann sur **la Révolution allemande** comble une lacune : jusqu'à présent, on ne possédait en France que des ouvrages faisant connaître les événements à Berlin; Volkmann a, lui, raconté aussi ceux, si importants, dont les ports, le reste de la province et surtout la frontière polonaise furent le théâtre. Le livre de M. Volkmann est d'ailleurs écrit avec talent, et, quoique ne donnant pas l'impression d'être romancé, est d'une lecture captivante.

L'ouvrage de Günther Gründel : **La Mission de la jeune génération**, est un spécimen de ce que pensent les jeunes Allemands. Dans ce pays, plus que dans les autres, les jeunes poursuivent la chimère de créer un nouveau programme qui remplacera celui des anciens partis, œuvre démodée des générations antérieures. Cette tendance est en partie la conséquence de ce que les jeunes ont des conceptions philosophiques différentes de celles de la génération précédente, conceptions qu'ils doivent cependant aux esprits les plus éminents de cette génération. Les revendications des jeunes

ne sont donc en général que l'une des manifestations de l'audacieuse présomption qui caractérise leur âge. Celles de M. Gründel sont bien celles des jeunes dans les pays de suffrage universel, où même les jeunes « bourgeois » trouvent de bon goût d'injurier la classe dont ils sortent parce qu'elle n'est qu'une minorité électorale; de là des titres de chapitre suggestifs : L'effondrement du monde bourgeois, Le règne du petit bourgeois, La marque de la petite bourgeoisie, Du gouvernement bourgeois à l'Etat comme instrument d'exploitation, Le bourgeois reste toujours intéressé, Le monde bourgeois est une école de haine, etc. L'auteur en conclut au « droit à la haine de classe ». Il n'est cependant pas un adepte de la social-démocratie, parce qu'elle ne s'est servie du pouvoir « que pour faire occuper tous les emplois rémunérateurs par les adhérents du parti »; « elle a discrédité le socialisme ». Quant au bolchévisme, il a prouvé que « l'égalité de tous les êtres humains est un rêve », car « il a dû revenir aux pires méthodes capitalistes, telles que le travail aux pièces, etc. » L'auteur prévoit donc une crise du bolchévisme vers 1942; alors, ou bien le peuple, après de nombreuses années de souffrance, se soulèvera, ou bien les dictateurs utiliseront la masse à une monstrueuse guerre d'expansion, « hypothèse la plus probable ».

M. Gründel est plus indulgent pour le national-socialisme, « le parti de la jeunesse »; il est « le nouveau socialisme, fait d'abnégation et de respect d'autrui ». Son programme « se réclame de trois créateurs au moins : Adolf Hitler, le soldat, le politicien populaire, le conducteur de masses, l'antimarxiste, l'antisémité; Alfred Rosenberg, un Balte blond, philosophe, historien et diplomate; et enfin Gottfried Feder, ingénieur diplômé de Murnau, un homme dont la sincérité et l'idéalisme ne le cèdent en rien à ceux des autres, mais qui est victime d'une passion malheureuse pour l'économie politique ». Ce programme « se proposait de donner à la révolution allemande, si stupidement déclenchée en 1918, ces grandes idées qui entraînent les foules, mais il remplit bien mal ce but. Au fond de l'idéologie nationale-socialiste, il y a la volonté de donner enfin aux Allemands un Etat spécifiquement allemand par ses lois et ses institutions, et c'est là l'essentiel, mais on n'en trouve rien dans ce curieux pro-

gramme. » M. Gründel en loue pourtant « le principe du gain selon le mérite social », mais en critique les vacillantes théories financières et conclut : « En tout cas, la devise anti-capitaliste accueillie avec tant d'enthousiasme par la jeune génération, paraît avoir été mise au rancart par le parti officiel ».

Sur la question des races, M. Gründel n'est pas tout à fait d'accord avec le national-socialisme. Celui-ci « affirme qu'il ne peut pas exister d'humanité unie, la population de la terre étant divisée en races; son but est la victoire et le règne équitable de l'une d'elles, de la grande race nordique et des peuples qui la représentent le mieux; il exige donc que cette race blanche dirigeante, d'une très haute valeur, soit entourée de soins tout particuliers, tandis que le communisme décrète l'égalité des droits de toutes les races et proclame la lutte du prolétaire blanc côte à côte avec le nègre, l'Hindou et le Chinois contre l'exploiteur blanc. Il est hors de doute que le point de vue national-socialiste est plus près de la vérité; le communisme vogue là en pleine utopie; d'ailleurs, les communistes de race étrangère ont déjà causé plus d'une déception aux dirigeants de Moscou... Les Chinois, par exemple, se sont contentés d'exploiter la sympathie de l'U. R. S. S. à leur égard. » D'ailleurs, d'après M. Gründel, la plupart des chefs nazis, et Hitler en particulier, n'appartiennent que peu ou pas à la race nordique. « La race purement nordique, par contre, se retrouve justement le plus souvent chez les batailleurs assez primitifs des troupes d'assaut. » M. Gründel en conclut donc que « la profondeur et la richesse de l'âme populaire allemande, la singulière *totalité* de l'Allemand, donc nos valeurs les plus précieuses, sont le fruit d'un mélange tout particulièrement heureux de la race nordique initiale avec les autres races (également de haute valeur) de l'Europe. M. Gründel prend en conséquence la défense des Juifs.

« La haineuse politique avocassière de la France avait voulu rayer pour toujours du nombre des grandes puissances l'Allemagne... C'est justement ce traité de Versailles... qui, finalement, servira de tremplin à la future grandeur allemande... L'Europe future, dont la durée sera probablement de plusieurs siècles, ne pourra être reconstruite qu'après

une liquidation complète du traité de Versailles... Cette Europe sera édifiée sans la Russie. »

M. Gründel conclut :

Le siècle de la révolution nous appartient... Nous voulons inculquer à la génération nouvelle, de laquelle naîtra la nation future, le sentiment d'une solidarité sociale et nationale. Une des plus nobles tâches de notre future Révolution est de réaliser ce socialisme allemand.

Une autre tâche sera « la formation méthodique des chefs ». Il faut passer « du régime parlementaire au règne des héros... L'avenir appartiendra, non plus aux partis, mais à une personnalité prépondérante... La mission du peuple allemand ne peut se concevoir sans ce grand chef. » Il sera le *Führer*.

ÉMILE LALOY.

## *PUBLICATIONS RÉCENTES*

[Les ouvrages doivent être adressés impersonnellement à la revue. Les envois portant le nom d'un rédacteur, considérés comme des hommages personnels et remis intacts à leur destinataire, sont ignorés de la rédaction et, par suite, ne peuvent être ni annoncés ni distribués en vue de comptes rendus.]

### Archéologie, Voyages

Rézy-Delagrève : *Iles de Rêve;* Revue Mondiale. 12 »

Jean-Louis Faure : *Au Groënland avec Charcot,* avec 44 gravures et 5 cartes; Flammarion. 12 »

G. Lefaur et P. Desfeuilles : *La Tchécoslovaquie au travail.* Préface de M. Paul Painlevé. Avec 10 pl. h. t., 1 carte et 5 graphiques; Edit. P. Roger. » »

La Pérouse : *Voyage autour du monde.* Préface et notes de P. Deslandres. Avec des illust.; Edit. P. Roger. 15 »

A. T'Serstevens : *L'Itinéraire espagnol.* Avec 28 gravures h. t. et une carte; Plon. » »

Anton E. Zischka : *Le Monde en folie;* Edit. de France. 6 »

### Art

E. Marguery ; *L'œuvre d'art.* Avec des illust.; Alcan. 15 »

### Esotérisme et Sciences psychiques

Henri Pensa : *Sorcellerie et religion. Du désordre dans les esprits et dans les mœurs aux* XVII^e et XVIII^e *siècles.* Avec 7 gravures du temps; Alcan. 20 »

### Géographie

Maurice Pardé : *Fleuves et rivières.* Avec 18 graphiques et cartes; Colin. 10 50

### Histoire

Emile Gabory : *Le Voyage à Paris des cent trente-deux Nantais.* Avec des illust. documentaires; Perrin. 18 »

Louis Madelin : *Les grands serviteurs de la Monarchie : Richelieu, Mazarin, Colbert, Louvois.* Avec 4 pl. h. t. en héliogravure; Flammarion. 3 75

## Littérature

Balzac : *Le catéchisme social*, précédé de l'article *Du gouvernement modèle*. Textes établis et commentés par Bernard Guyon; Renaissance du Livre. 25 »

Léon Bocquet : *Autour d'Albert Samain*, avec des dessins d'Albert Samain, dont un reproduit en phototypie; Mercure de France. 12 »

P. Bourl'honne : *George Eliot*, essai de biographie intellectuelle et morale 1819-1854. Influences anglaises et étrangères; Champion. » »

René Bouvier : *Albuquerque. Le lancement d'une affaire coloniale au Grand Siècle. Le Robespierre du Paraguay*; Champion. » »

Léon Daudet : *Député de Paris*, 1919-1924; Grasset. » »

Désiré Dennit : *Georges Duhamel*; Edit. de Belgique, Bruxelles. 15 »

André Dhôtel : *L'œuvre logique de Rimbaud*. Avec un h. t. de Pierre Petitfils : *Les Assis*; Soc. des Ecrivains Ardennais, Mézières. 12 »

Félix de Grand'Combe : *En croyant aux roses*; Presses Universitaires. 15 »

Jean-Bernard : *Les Miettes de l'Histoire*; Figuière. 12 »

Marcel Morand : *La France de la Restauration d'après les visiteurs anglais, de la première abdication de Napoléon à sa mort*, 1814-1821; Champion. » »

Marcel Morand : *Le romantisme français en Angleterre, de 1814 à 1848*. Contribution à l'étude des relations littéraires entre la France et l'Angleterre dans la première moitié du XIX[e] siècle; Champion. » »

R.-M. Pedretti : *Tao, mystique de la volonté*; Povolozky. » »

François Porché : *Verlaine tel qu'il fut*; Flammarion. 18 »

Raymond Ritter : *Radio-Parnasse*. A la manière de François Mauriac, Léon Daudet, Francis Jammes, Joseph Delteil, Jules Renard, Maurice Barrès, etc. , etc.; Albin Michel. 15 »

Albert Samain : *Des Lettres*, 1887-1900. A François Coppée, Anatole France, Henri de Régnier, Charles Guérin, Paul Morisse, Georges Rodenbach, Odilon Redon, André Gide, Raymond Bonheur, Jules Renard, Paul Fort, Marcel Schwob, Pierre Louys, etc.; Mercure de France. 12 »

John Sellards : *Dans le sillage du Romantisme : Charles Didier*, 1805-1864. Avec un portrait; Champion. » »

## Musique

Comte du Moulin Eckart : *Cosima Wagner*, traduit de l'allemand par Maurice Rémon; Stock. 40 »

## Ouvrages sur la guerre de 1914

Henri Evein : *Gloire et Mouscaille*. Lettre-préface du colonel Rabusseau, avec 44 reprod. photographiques et quelques fac-similés de journaux du front; Berger-Levrault. 15 »

Stephen Graham : *Sarajevo, le crime de la Saint-Vitus*, traduit de l'anglais par Arnold Van Gennep; Nouv. Revue franç. 15 »

## Philosophie

Soren Kierkegaard : *La répétition, essai d'expérience psychologique par Constantin Constantius*. Traduit du danois par P.H. Tisseau; Alcan. 15 »

## Poésie

Paul André : *Les Chimères défuntes*; Messein. 6 »

Paul Briançe : *Les vers luisants*; Messein. 10 »

Alfred Cazes : *Sahariennes*; Edit. Soubirou, Alger. » »

Jayme E. Colson : *Qui je suis*. Traduit en français par R. Guéret-Laferté; Messein. 10 »

Paul Dubray : *Exils*; Messein. 10 »

Raymond Genty : *Les Chansons de la Marjolaine;* Figuière. 6 »
Armand Godoy : *Ite missa est,* précédé d'une glose de Jean Royère; Grasset. » »
Amélie Murat : *Le Rosaire de Jeanne;* Edit. U.S.H.A., Aurillac. » »
A.-V. Pleven : *Les champs en friche;* Figuière. 12 »
André Silvaire : *Nos échecs;* Au Sans Pareil. 10 »
Lucie Wallace : *Les Chansons des jours d'espoir;* Messein. 5 »

## Politique

Divers : *Ceux qui ont choisi contre le fascisme en Allemagne, contre l'impérialisme français.* Préface de Vaillant-Couturier; A.E.A.R. » »
Theodore Dreiser : *L'Amérique tragique,* traduit de l'américain par Paul Nizan; Rieder. 30 »
Paul Gentizon : *Rome sous le faisceau;* Fasquelle. 12 »
Pierre Lafue : *Gaston Doumergue, sa vie et son destin.* Avec 5 photographies h. t.; Plon. 10 »
Jacques Lambert : *Les nations contre la paix;* Alcan. 15 »

## Questions coloniales

Divers : *Les Colonies et la vie française pendant huit siècles.* Préface de M. Léon Bérard. Avec de nombr. illustrations; Firmin-Didot. » »

## Questions militaires et maritimes

Général Camon : *Condé et Turenne.* Avec 5 croquis dans le texte, 2 plans de l'époque et 2 croquis h. t.; Berger-Levrault. 15 »

## Questions religieuses

Amand Geradin : *Des apparitions à Banneux;* Edit. Rex, Louvain. » »

## Roman

France Adine : *La Madone aux chérubins;* Edit. Albert. 8 »
Henri Bertin de Villiers : *La voie étroite,* idylle spirituelle; Nouv. Edit. Argo. 15 »
Pierre-Albert Birot : *Grabinoulor,* épopée; Denoël et Steele. » »
Béatrice Bonneville : *L'Echo du passé;* Revue Mondiale. 12 »
Courths-Mahler : *Au secours de Denise;* Flammarion. 12 »
Gaston Courtin : *Courrières;* Revue Mondiale. 12 »
François Denoen : *La Vierge aux yeux de feu;* Impr. Jolibois, Bar-le-Duc. 20 »
Henry Dupuy-Mazuel : *Christos;* Albin Michel. 15 »
Claude Farrère : *Les quatre dames d'Angora;* Flammarion. 12 »
D. Guérin-Montauriol : *Anne Vergès ou le partage incertain;* Emile-Paul. 12 »
Aldous Huxley : *Le Petit Mexicain,* traduit de l'anglais par Jules Castier; Stock. 15 »
Heinrich Edouard Jacob : *Jacqueline et les Japonais,* traduit de l'allemand par A. Hella et O. Bournac; Victor Attinger. 12 »
L. Jouaville : *Des sommets aux abîmes. (Le nombre mouvant);* Messein. 15 »
Hermann Kesten : *Gens heureux,* traduit de l'allemand par Nicolas Konert; Rieder. 15 »
Marius-Ary Leblond : *La Bataille dans l'Arche.* Dessins d'A. Belof; Œuvres représentatives. 3 50
Armand Mercier : *Une femme fatale;* Edit. de France. 6 »
Edouard de Meringo : *Sonia, fille des proscrits,* roman bulgare. Avec 9 illust. h. t.; Œuvres représentatives. 12 »
Eugène Montfort : *L'évasion manquée;* Emile-Paul. 12 »
Madeleine Paz : *Une seule chair;* Edit. Corréa. 15 »
Reja Pretre : *La polyandrie de lady May Merlow;* Nouv. Edit. Argo. 15 »
J.-H. Rosny jeune : *Papillons de nuit de Paris;* Ferenczi. 15 »
Georges Simenon : *Les Fiançailles de Mr. Hire;* Fayard. 6 »
R. L. Stevenson : *Le club du suicide. Le diamant du rajah.* Traduction de Théo Varlet; Œuvres

représentatives. 6 »
Jean Tousseul : *La Mouette;* Edit. de Belgique, Bruxelles. 15 »
Henri de Venel : *Nous trois;* Figuière. 15 »
Villiers de l'Isle Adam : *La torture par l'espérance,* suivi d'autres contes. Préface de Marcel Longuet. Dessins d'Angelina Beloff; Œuvres représentatives. 7 50
Henri de Ziégler : *Idylle.* Avec un bois gravé par P.-E. Vibert; Victor Attinger. » »

## Sciences

H. R. Kruyt : *Les colloïdes.* Avec 114 illust.; Alcan. 60 »
E. Marguery : *Théorie nouvelle de l'énergie;* Alcan. 12 »
François Picard : *Les phénomènes sociaux chez les animaux.* Avec 9 figures; Colin. 10 50
M. Prenant : *La vie, l'évolution des espèces et le marxisme.* (*Cahiers de contre-enseignement prolétarien,* n° 11); Bureau d'éditions. 1 »
Pierre Prévost : *L'équipement électrique des voitures automobiles.* Avec des illust.; Dunod, 2 vol. 31 »
E. Schrœdinger : *Mémoires sur la mécanique ondulatoire;* Alcan. 50 »

## Sociologie

Jacques Duboin : *La grande relève des hommes par la machine;* Edit Nouvelles. 12 »
Marie-François : *Socialiste parce que chrétien;* L'Eglantine. 10 »
Francesco Nitti : *La Démocratie.* Tome I : *La formation des démocraties modernes et les nouveaux aspects de la réaction antidémocratique.* Tome II : *L'antidémocratie et les problèmes des nouvelles sociétés démocratiques;* Alcan. Les 2 vol. 75 »

MERCVRE.

## ÉCHOS

Prix littéraires. — Henry Céard et Choderlos de Laclos. — La tombe de Mme Choderlos de Laclos. — Autour de Georges Darien. — Citation inexacte. — Une carte poétique de la France. — Le rire de Lénine et celui de Robespierre. — Le Sottisier universel. — Publications du « Mercure de France ».

**Prix littéraires.** — L'Association Syndicale de la Critique littéraire a attribué son prix annuel d'une valeur de 6.000 francs à M. André Rousseaux pour son recueil *Ames et Visages du XXe siècle,* par 11 voix contre 7 à M. René Dumesnil pour sa biographie critique de Gustave Flaubert.

§

**Henry Céard et Choderlos de Laclos.** — A propos du *Siècle de Louis XV,* de M. Pierre Gaxotte, M. Léon Daudet écrivait récemment (*Action Française* du 30 mars 1933) :

Après les Goncourt, Nolhac a écrit des monographies remarquables de Marie-Antoinette et de Mme de Pompadour. Faguet a écrit un assez bon ouvrage de bibliothèque, dénué du mouvement de la vie, sur Diderot, Voltaire et Rousseau. Le *Neveu de Rameau, Candide, Manon Lescaut,* les *Liaisons dangereuses,* les livres de Restif ont été l'objet de bonnes monographies, sans plus, que prime et dépasse l'étude sur Choderlos de Laclos, d'Henry Céard.

Nous avons vainement cherché dans quel livre, dans quelle revue, M. Léon Daudet a pu lire cette étude.

Céard y travaillait depuis longtemps. Le 10 mai 1883, il confiait à Zola :

...Je suis plongé dans mon Laclos qui prend un peu contre mon gré des proportions considérables. Ce que je vais avoir l'air d'être savant dans cette restitution de l'homme de la Révolution.

Trois ans plus tard, il y était encore plongé.

Qu'il déblaie donc un peu ses paperasses, écrivait Gustave Geffroy (1). Il a en portefeuille une étude commencée sur Choderlos de Laclos; qu'il l'achève, qu'il la publie... — Allons, décide-toi, camarade, et fais ton œuvre.

A quoi bon? pensait Céard.

Le 1er octobre 1892, il publiait, dans le *Journal*, un article intitulé *Un Oublié* :

Sans doute, si l'on craignait son ironie, on a eu raison de ne pas le faire figurer sur le char des vainqueurs de la République, promenés dans les rues de Paris le 22 septembre dernier. Il aurait pu remarquer que ce char triomphal éprouva quelques difficultés pour aller jusqu'au bout de sa carrière, et tirer de l'accident qui l'arrêta dans sa route vers la remise quelques horoscopes d'un symbolisme fâcheux, Choderlos de Laclos, le plus cruel psychologue parmi les romanciers de la fin du XVIIIe siècle. Mais, s'il est une justice historique au milieu du tohu-bohu de la promiscuité même des mascarades populaires, c'est pourtant sur ce char qu'il aurait légitimement trouvé place. On aurait dû le véhiculer dans la reconnaissance et l'admiration publiques à côté de Kellermann, à côté de Dumouriez, car, au même titre que Kellermann, au même titre que Dumouriez, d'une manière plus détournée, mais avec une action aussi efficace, lui aussi contribua au premier succès des armées républicaines et fut un des ouvriers de la victoire de Valmy : Choderlos de Laclos, officier d'artillerie, délégué spécial du Ministre de la Guerre Servan près le maréchal Luckner, commandant de l'Armée du Rhin, et investi de pouvoirs de contrôle supérieurs même aux pouvoirs du généralissime.

Avec l'aide de documents inédits et de lettres authentiques, Céard tentait de prouver qu'il méritait encore d'être « recherché », « et comme militaire et comme patriote, Choderlos de Laclos ».

Ce n'est sans doute pas à cet article du *Journal* que M. Léon Daudet faisait allusion, car, en 1897, *Choderlos de Laclos et les Liaisons dangereuses*, « étude historique et littéraire, d'après des correspondances et des documents inédits », était toujours « en préparation », et ce qui devait arriver arriva : en avril 1905, M. Fernand Caussy publiait aux Editions du *Mercure de France* un *Laclos* dont la documentation était puisée aux mêmes sources originales (2).

(1) Article sur Henry Céard, daté du 25 janvier 1886 et recueilli dans *Notes d'un Journaliste*, p. 249.

(2) M. F. Caussy cita même (p. 246 de son ouvrage) des fragments de lettres de Laclos publiées par Céard en 1885 dans l'*Intermédiaire des Chercheurs et Curieux*.

Henry Céard se résigna une fois de plus, et sa « Restitution de l'Homme de la Révolution » demeura dans les limbes. — AURIANT.

§

**La tombe de Mme Choderlos de Laclos.** — La mention de cette tombe ne figure, à notre connaissance, dans aucun guide du Père-Lachaise — y compris le plus complet, publié en 1911 par Jules Moiroux, alors conservateur du cimetière.

La sépulture de Mme Choderlos de Laclos se trouve dans la partie haute du Mont-Louis, à quelques rangées derrière la tombe de Scribe (35e division, numéro cadastral 157). Une haute grille entoure une stèle de style empire — aujourd'hui presque en ruine — où l'on pouvait lire encore, il y a une dizaine d'années, cette inscription :

*A la mémoire de Mme Choderlos de Laclos, veuve de l'auteur des « Liaisons dangereuses », officier d'artillerie.*

Pas de date. Pas d'autre précision.

Mais l'actuel conservateur du cimetière, M. Chenivesse, qui connaît admirablement les archives de l'enclos confié à sa garde, a bien voulu nous montrer le titre de concession que voici :

PRÉFECTURE DU DÉPARTEMENT DE LA SEINE

Il est accordé une concession de deux mètres de terrain, dans le cimetière de l'Est, à M. Choderlos de Laclos, rue du Faubourg-Poissonnière, n° 9, pour y fonder la sépulture particulière et perpétuelle de feue Mme Julien Choderlos de Laclos, née Marie Soulange Duperré, sa mère, décédée le 6 du courant susdite demeure.

10 avril 1832.
*Le Préfet de la Seine :*
COMTE DE BONDY.

Il faudrait ajouter : dans sa soixante-douzième année. Et : elle était née à La Rochelle, paroisse de Saint-Jean, en 1760.

L'inscription est aujourd'hui tout à fait illisible. C'est parce que nous l'avions relevée jadis que nous la rapportons ci-dessus. — L. DX.

§

**Autour de Georges Darien.** — Dans son essai sur Georges Darien anecdotique (*Mercure de France* du 1er mars 1933), M. P.-V. Stock écrivait :

M. Lucien Descaves, son collaborateur pour les *Chapons*, pièce tirée de *Bas les Cœurs*, l'a décrit ainsi :

« Lèvres minces, regard aigu, moustaches de chat roux, mâchoires serrées et les muscles sous la peau. Le Monsieur pas commode auquel il ne faut pas se frotter. »

C'est M. Ph.-Emile Janvion qui a tracé ce portrait cursif de Darien dans l'*Eclair* du 17 mai 1924. Voici le fragment de son article (*Un méconnu récalcitrant. Deux lettres inédites de l'auteur du « Voleur »* d'où est extraite la citation, d'ailleurs inexacte, de M. Stock :

Le style, c'était l'homme : lèvres minces, bouche bridée, regard aigu, moustache de chat roux, cheveu dru, mâchoires serrées, taille athlétique, torse de lutteur et les muscles tendus sous la peau. Le Monsieur pas commode, de mentalité calviniste, aux idées d'acier, et qui préféra prolonger Biribi dans le civil plutôt que de plier devant « toute la chienlit de l'arrivisme en livrée ».

Superbe figure de révolté et de raté. Mais le raté magnifique, le raté volontaire au sujet duquel Clemenceau a écrit, dans *Les Plus forts* cette vérité douloureuse : « Le raté! Avec les vies manquées se fait dans la douleur le génie de l'humanité entière. »

« Toute indépendance alors nous est-elle défendue, m'écrivait-il, dans cette caverne de goinfres! Pour avoir le droit de passer, il faut être immatriculé et classé dans un parti, un lupanar, une confrérie. Etre jésuite noir ou jésuite rouge ou crever! Eh bien, je passerai et orgueilleusement sur les tripes de toute cette canaille! »

Il ne passa pas.

L'article de M. Janvion est un hommage très sympathique à la mémoire de Darien, « ce Léon Bloy d'extrême-gauche, que le boycottage féroce et sournois a fini par terrasser ». — AURIANT.

§

**Citation inexacte.** — M. Marcel Coulon, dans une excellente étude sur *Moréas grammairien* (*L'Archer*, mars 1933), signale, en note, ce texte de M. Louis Roussel, professeur de grec moderne à la Faculté de Montpellier, texte extrait d'articles sur *l'Hellénisme de Jean Moréas*, publiés dans *le Feu*, en octobre et en novembre 1932, et critiquant, sur un ton dont le lecteur sera juge, *la Femme perfide*, l'une des imitations de chansons populaires qui sont dans les *Cantilènes* :

D'abord, ici comme ailleurs, l'insuffisance essentielle de Moréas éclate : il ne sait pas bien le français. Aussi lit-on des fautes grossières. *La honte de son frère* ne peut absolument pas signifier : « la honte qu'il éprouve devant son frère. » En grec moderne, une expression comme *j'ai honte de vous* (très fréquemment traduite ainsi par les Grecs qui parlent français) veut dire : « j'éprouve de la honte devant vous, je suis humilié devant vous. »

Tout cela serait peut-être probant si la citation était exacte. Malheureusement, observe Marcel Coulon, elle ne l'est pas. Le vers de Moréas auquel s'en prend M. Roussel ne dit pas :

La honte de son frère amollit son courage

mais bien :

La bonté de son frère amollit son courage

A citation inexacte, argumentation faussée. — L. DX.

§

**Une carte poétique de la France.** — Avec beaucoup d'humour, M. Robert Kemp a demandé dernièrement qu'on établisse, à l'usage des voyageurs et des touristes, une « carte poétique de la France », quelque chose comme des patrouilles d'écriteaux dispersés portant un ou deux vers du poème qui fut conçu dans « ces hauts lieux où souffle l'esprit... »

Ainsi, par exemple, serait indiqué, près de Sète, ce *cimetière marin* célébré par Paul Valéry — sur qui M. Gustave Cohen vient d'écrire un *Essai d'explication* tout à fait précieux. Là, cette forêt de Gastine, chantée par Ronsard; ailleurs, sur un point de la côte, cette inscription : « *Ici Mallarmé a dit à son cœur*: « *Entends le chant des matelots...* » Près de ce lac, Lamartine..., etc.

Une carte idéale, peut-être, à l'usage des érudits desséchés qui ont besoin de textes pour s'émouvoir à heure fixe... Mais il y a assez d'affiches, d'indicateurs et d'écriteaux dans les champs, les paysages et les forêts de France. Et ce fétichisme poétique ne nous dit rien qui vaille...

A chacun le soin de ses méditations... Vous imaginez l'arrêt de l'autocar et la gravité du guide devant les touristes assemblés? — car les plaques rêvées par Robert Kemp dans *l'Echo de Paris* existent déjà! Et ces déclamations d'une voix pressée :

— *Ici, messieurs-dames, dans cet hôtel, à l'entrée de la forêt de Barbizon, Stevenson écrivit son fameux ouvrage...*

M. Robert Kemp plaisante, n'en doutons pas. Mais nous pouvons quand même rappeler la petite phrase de Stendhal : « *Je n'aime pas beaucoup de monde autour de ce que j'aime...* »

Surtout pour une mascarade... — E. Z.

§

**Le rire de Lénine et celui de Robespierre.** — Dans le très vivant et très intéressant *Lénine* qu'il vient de publier chez Flammarion, M. Jean Jacoby écrit (p. 113) ces lignes qui s'appliquent aux temps les plus tourmentés de la révolution bolchevique:

...Lénine concentre entre ses mains un pouvoir formidable devant lequel tout plie; ses anciens compagnons eux-mêmes en sont à trembler devant un regard sévère, un froncement de sourcils du dictateur.

Mais ce qui paraît encore bien plus inquiétant, bien plus terrible que les colères de Lénine, c'est son rire.

On est en pleine guerre civile; les armées blanches de Denikine marchent sur Moscou et Koltchak occupe la Sibérie. Les paysans, acculés au désespoir par les exactions, les réquisitions, les dragonnades des bolchevistes, se révoltent un peu partout. Dans les villes, il n'y a plus de pain; des milliers d'êtres faméliques se pressent aux portes des boulangeries de l'Etat, des hordes d'enfants affamés, déguenillés, rôdent dans les rues,

dans les faubourgs et attaquent les passants comme des louveteaux affamés.

Autour de la table du Conseil, les visages des Commissaires sont graves. Subitement, un rire étouffé se fait entendre; c'est Lénine, son visage est rouge, il essaye de se retenir, mais finit par pouffer et son rire monte, monte, remplit la salle de ses éclats. Tout le corps en est secoué, des larmes coulent de ses yeux, la main bat l'air dans un mouvement spasmodique. Puis le rire décroît, se calme peu à peu et s'éteint au milieu d'un silence consterné... Robespierre, Fouquier-Tinville, Marat, faisaient bien couper des têtes, mais ils ne riaient pas.

Il est bien vrai que le rire n'était pas le propre de l'homme nommé Robespierre. Cependant, il lui est arrivé, au moins une fois, d'éclater de rire, en pleine assemblée, à la tribune même de la Convention, et dans des circonstances qui ressemblaient singulièrement à celles qu'évoque M. Jacoby. On était aussi en pleine guerre: les paysans vendéens, exaspérés par les réquisitions, venaient de se lever en masse, et leurs « armées blanches », conduites par Cathelineau, non moins redoutable que Denikine, battaient les troupes républicaines. A Paris, les passions révolutionnaires bouillonnaient, la Gironde et la Montagne se dévoraient. Le 10 avril 1793, Robespierre attaque la Gironde par un discours bien préparé, étudié, chargé d'un froid venin. Ici, reproduisons la phrase colorée de Michelet (*Histoire de la Révolution*, livre X, chap. VII):

La conclusion de ce plaidoyer contre la Gironde, c'est qu'il fallait juger la reine (ceci était inattendu), juger tous les Orléans, les complices de Dumouriez : il entendait les Girondins... Arrivé là, l'émotion de sa haine fut si forte qu'il lui échappa une chose non préparée certainement. Il rit de ce rire contracté qui était si cruel à voir. Son visage exprima son nom, le nom terrible qui fut lancé un jour: « *L'éternel dénonciateur...* La nature l'y a condamné! » Il croyait bien tenir sa proie...

Il nous semble ressortir du récit de M. Jacoby que Lénine s'abandonnait presque sans résistance, et même avec complaisance, à l'étalage de son rire meurtrier, — tandis que le rire de Robespierre restait contenu sous le refoulement, d'où il ne s'échappa que par exception, par surprise. Cette petite différence pourrait peut-être conduire à une intéressante comparaison entre les deux hommes, les deux assemblées, voire les deux révolutions. — L. M.

§

## Le Sottisier universel.

A la date du 30 octobre 1792, Louis XVI est devenu « Louis ci-devant Roy » et, le 13 novembre (cinq semaines avant l'exécution) : « Louis Capet ». — *L'Illustration*, 15 avril 1933, page 451.

AU SOLEIL D'ÉGYPTE. — Mieux vaut avoir affaire à un seul drogman qu'à la nuée d'officieux, d'intermédiaires, de kavas, d'interprètes et d'entremetteurs qui se jettent — huitième plaie d'Egypte — sur le malheureux voyageur isolé. — PAUL MORAND, *L'Echo de Paris*, 4 avril.

L'Amérique prend, en ce moment, un immense bain de bière. On en verse jusqu'à plus soif. Ce sont de grandes réjouissances populaires.

Devant ce triomphe de Bacchus, on a le droit de se demander pourquoi diable, il y a onze ans... — *Le Matin,* 9 avril.

Sous Louis XII, les premiers croisés, retour de Palestine, offrirent des pruniers à la jeune princesse Claude. Ces arbres furent plantés dans la cour des Tournelles. Les fruits en furent jalousement surveillés. — *Paris-Midi,* 1er avril.

Pour donner à cette cérémonie toute sa signification, le maréchal von Hindenburg et le chancelier Hitler descendront dans la crypte pour se recueillir devant les cercueils de Frédéric Ier et de son fils Frédéric-le-Grand. — *Le Temps,* 22 mars.

Dans les vitrines [du musée ethnographique du Trocadéro], on remarque quelques objets rapportés par la mission Griaule de son voyage Dakar-Djibouti... des objets du Bénin, des conques, une trompe d'éléphant sculptée. — *Le Temps,* 29 mars.

UN BRELAN D'IVROGNES. — Dans la nuit de lundi à mardi, les agents cyclistes ont ramassé sur la voie publique deux individus en état complet d'ivresse et qui causaient du scandale. — *Ouest-Eclair,* 29 mars.

...M. Ed. Thorel, directeur pour Genève des United-Artists, a offert jeudi matin une représentation gratuite du premier film parlant de Douglas Fairbanks, « Douglas Robinson »... Le « Robinson » que personnifie Douglas n'a que de lointaines apparences avec celui d'Edgar Poe, il est vrai, car c'est un Robinson tout à fait moderne et autrement plus débrouillard que son illustre ancêtre. — *Tribune de Genève,* 8 avril.

§

## Publications du « Mercure de France ».

DES LETTRES, 1887-1900, d'Albert Samain à *François Coppée, Anatole France, Henri de Régnier, Charles Guérin, Paul Morisse, Georges Rodenbach, Odilon Redon, André Gide, Raymond Bonheur, Jules Renard, Paul Fort, Marcel Schwob, Pierre Louys,* etc. Volume in-16 double-couronne, 12 francs. Il a été tiré : 22 exemplaires sur Hollande van Gelder numérotés à la presse de 1 à 22, à 80 francs; 220 exemplaires sur vélin pur fil Lafuma numérotés de 23 à 242, à 40 francs; 10 exemplaires sur Japon impérial (*hors commerce*) marqués H. C.

AUTOUR D'ALBERT SAMAIN, par Léon Bocquet. *Avec des dessins d'Albert Samain, dont un reproduit en phototypie.* Volume in-16 double-couronne, 12 francs. Il a été tiré : 3 exemplaires sur Japon impérial numérotés à la presse, savoir : un exemplaire, contenant l'original du lavis reproduit en phototypie dans l'ouvrage, à 1.200 francs; un exemplaire contenant un dessin original et inédit, à 700 francs; un exemplaire contenant une lettre autographe, inédite, d'Albert Samain à l'auteur, à 350 francs; 5 exemplaires sur Hollande van Gelder, numérotés à la presse de 4 à 8, à 80 francs; 33 exemplaires sur vélin pur fil Lafuma, numérotés de 9 à 41, à 40 francs.

# TABLE DES SOMMAIRES
DU
# TOME CCXLIII

—

*Le Gérant :* ALFRED VALLETTE.

Typographie Firmin-Didot, Paris. — 1933.

# BULLETIN FINANCIER

Pour la première fois depuis le début de cette année, la Bourse a manifesté des dispositions sensiblement meilleures. Pourtant, le volume des négociations reste peu important. La spéculation professionnelle se montre réservée.

C'est que la baisse de maintes valeurs mobilières de bonne qualité a été telle depuis quelques mois, qu'il est devenu impossible d'enregistrer des cours plus bas. Il arrive toujours un moment où le possesseur de titres préfère conserver plutôt que vendre à vil prix.

La Bourse a touché le fond de la baisse. Elle ne prête plus d'attention aux faits particuliers. La publication de comptes peu favorables pour l'exercice 1932 ne l'inquiète plus. La Bourse tient compte uniquement des faits politiques.

Or, pour ce qui concerne la situation politique, il faut reconnaître que de grands espoirs sont permis. Sans préjuger moindrement l'issue des négociations relatives au pacte à quatre, la Bourse retient ces pourparlers comme des indices d'apaisement. Sans s'illusionner sur la portée des entretiens de Washington, la Bourse les considère comme une excellente préface à la Conférence économique mondiale

Les raisons du raffermissement du marché sont donc d'ordre psychologique. Au surplus elles sont justifiées par certaines constatations d'ordre économique et financier. C'est ainsi tout d'abord qu'il convient de retenir comme un fait encourageant le mouvement de reprise qui vient de se produire sur les marchés des métaux communs et de diverses matières premières. Ce mouvement tend à prouver que les stocks sont épuisés, qu'il conviendra de les reconstituer assez prochainement et que la hausse des prix de gros serait rapide si les débouchés étaient importants.

La hausse des matières premières sera le premier signal de la reprise générale des affaires. Cette reprise est en préparation. On voit les producteurs d'étain chercher à renforcer les mesures de restriction qu'ils ont décidées en 1931 à seule fin de stabiliser les cours actuels de ce métal. On voit les planteurs néerlandais de caoutchouc établir des projets de réglementation qui, s'ils étaient adoptés par les planteurs anglais, auraient pour conséquence une hausse sérieuse des prix du crêpe. On voit enfin les fermiers américains provoquer des mesures gouvernementales dans le dessein de réduire la surproduction. Tous ces faits sont autant d'indices qui révèlent un changement dans l'orientation des marchés de matières premières.

D'autre part, il y a lieu de considérer que les résultats annoncés par nos sociétés sont beaucoup moins défavorables qu'on pouvait le croire. Si certaines entreprises comme Saint-Gobain doivent supprimer toute répartition en raison de développements très importants, de grandes banques comme le Crédit Lyonnais et la Société Générale annoncent des distributions égales aux précédentes. Les dividendes de nos chemins de fer sont très peu minorés. La plupart de nos charbonnages peuvent proposer des distributions à leurs actionnaires qui, sans être satisfaisantes, sont néanmoins réconfortantes. Très rares sont les réductions de dividendes dans le groupe de l'Electricité et du Gaz.

Visiblement la crise se dénoue, et c'est en raison directe des premiers symptômes de reprise que notre marché financier manifeste de meilleures dispositions.

Le Masque d'Or.

# MERCVRE DE FRANCE

26, RVE DE CONDÉ, PARIS (6e)

R. C. SEINE 80.493

---

**Littérature, Poésie, Théâtre, Beaux-Arts, Philosophie**
**Histoire, Sociologie, Sciences, Critique, Voyages, Bibliophilie**
**Littératures étrangères, Revue de la Quinzaine**

*VENTE ET ABONNEMENT*

Les abonnements partent du premier numéro de chaque mois.

FRANCE ET COLONIES

**Un an : 85 fr. | 6 mois : 46 fr. | 3 mois : 24 fr. | Un numéro : 5 fr.**

ÉTRANGER

*1° Pays ayant accordé le tarif postal réduit :*

Albanie, Allemagne, Argentine, Autriche, Belgique, Brésil, Bulgarie, Canada, Chili, Colombie, Congo Belge, Costa Rica, Cuba, Dantzig (ville libre de), République Dominicaine, Egypte, Equateur, Espagne, Esthonie, Ethiopie, Finlande, Grèce, Guatemala, Haïti, Honduras, Hongrie, Lettonie, Liberia, Lithuanie, Luxembourg, Maroc (zone espagnole), Mexique, Nicaragua, Panama, Paraguay, Pays-Bas, Perse, Pologne, Portugal et colonies, Roumanie, Russie, Salvador, Suisse, Tchécoslovaquie, Terre-Neuve, Turquie, Union Sud-Africaine (Cap, Natal, Orange, Transvaal, Swaziland, Territoires sous mandat de l'Afrique du Sud-Ouest), Uruguay, Vénézuela, Yougoslavie (Serbie-Croatie-Slovénie).

**Un an : 105 fr. | 6 mois : 56 fr. | 3 mois : 29 fr. | Un numéro 5 fr. 75**

*2° Tous autres pays étrangers :*

**Un an : 125 fr. | 6 mois : 66 fr. | 3 mois : 34 fr. | Un numéro : 6 fr.**

En ce qui concerne les ***Abonnements étrangers***, certains pays ont adhéré à une convention postale internationale donnant des avantages appréciables. Nous conseillons à nos abonnés résidant à l'étranger de se renseigner à la poste de la localité qu'ils habitent.

**On s'abonne** à nos guichets, 26, rue de Condé, chez les libraires et dans les bureaux de poste. Les abonnements sont également reçus en papier-monnaie français et étranger, mandats, bons de poste, chèques postaux, chèques et valeurs à vue, coupons de rentes françaises nets d'impôt à échéance de moins de 3 mois. Pour la France, nous faisons présenter à domicile, sur demande, une quittance augmentée d'un franc pour frais.

Il existe un stock important de numéros et de tomes brochés, qui se vendent quel que soit le prix marqué : le numéro 5 fr.; le tome autant de fois 5 fr. qu'il contient de numéros. Port en sus pour l'étranger.

**Chèques postaux.** — Les personnes titulaires d'un compte-courant postal peuvent s'abonner par virement à notre compte de chèques postaux, PARIS-259-31 ; celles qui n'ont pas de compte-courant peuvent s'abonner au moyen d'un chèque postal dont elles se seront procuré l'imprimé soit à la poste, soit, si elles habitent un lieu dépourvu ou éloigné d'un bureau, par l'intermédiaire de leur facteur. Le nom, l'adresse de l'abonné et l'indication de la période d'abonnement devront être très lisiblement écrits sur le talon de correspondance.

Les avis de **changements d'adresse** doivent nous parvenir, accompagnés d'un franc, au plus tard, le 6 et le 22, faute de quoi le numéro va encore une fois à l'ancienne résidence. A toute communication relative aux abonnements doit être jointe la dernière étiquette-adresse.

**Manuscrits.** — Les auteurs non avisés dans le délai de DEUX MOIS de l'acceptation de leurs ouvrages peuvent les reprendre au bureau de la revue, où ils restent à leur disposition pendant un an. Pour les recevoir à domicile, ils devront envoyer le montant de l'affranchissement.

*COMPTES RENDUS. — Les ouvrages doivent être adressés* **impersonnellement** *à la revue. — Les envois portant le nom d'un rédacteur, considérés comme hommages* **personnels** *et remis intacts à leurs destinataires, sont ignorés de la rédaction et par suite ne peuvent être ni annoncés, ni distribués en vue de comptes rendus.*

---

TYP. FIRMIN-DIDOT & Cie. — MESNIL. — 1933.